N° 790 42e Année Tome CCXXVIII 15 Mai 1931

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



Reproduction et traduction interdites

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C./SEINE 80.493)

VIENT DE PARAITRE :

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Œuvres complètes
de
Villiers de l'Isle-Adam

Tome XI et dernier

**PROPOS D'AU-DELA. CHEZ LES PASSANTS
PAGES POSTHUMES**

Un volume in-8 écu sur beau papier. 25 fr.

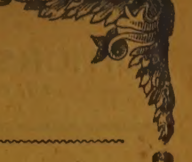
Il a été tiré :

59 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 59. 80 fr.
110 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 60 à 169. . . 60 fr.

COMPOSITION DES PRÉCÉDENTS VOLUMES :

I. L'Eve future. 25 fr.
II. Contes cruels . . . . 25 fr.
III. Tribulat Bonhomet, *suivi de* Nouveaux Contes cruels . . . . . . 25 fr.
IV. Axël. 25 fr.
V. L'Amour suprême. Akëdisséril . . . . 25 fr.
VI. Histoires insolites . . . . 25 fr.
VII. La Révolte. L'Évasion. Le Nouveau Monde. . . . . 25 fr.
VIII. Morgane. Elën. 25 fr.
IX. Isis. 25 fr.
X. Premières Poésies. 25 fr.

Il reste de la série complète des exemplaires sur vergé pur fil Lafuma à 60 francs.



BIBLIOTHÈQUE - CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, rue de Grenelle, PARIS

LUCIE DELARUE-MARDRUS

LE BÂTARD

VIE DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT

— *Une carte et sept planches hors texte* —

Un volume gr. in-16, couverture illustrée. . . . . **20** fr.

MAURICE ROSTAND

MONSIEUR DE LÉTORIÈRE

Pièce en 4 actes et 5 tableaux,

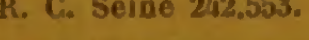
en vers

n volume in-16, couverture illustrée. . . . . **12** fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi contre mandat ou timbres

(1 franc en sus pour le port et l'emballage.)



R. C. Seine 242.553.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE CRITI

16, rue José-Maria-de-Heredia - PARIS (7e) — Ségur 38-43



Un volume. ... ... 12 francs. Édition orig. sur alfa spécial. 1

Ancienne Librairie SCHLEICHER -- Alfred COSTES, Éditeur
PARIS - 8, rue Monsieur-le-Prince, 8 - PARIS

VIENT DE PARAITRE :

JEAN BIRON

UNE POIGNÉE DE GRAINS DANS LE VENT

Un volume petit in-8° de 230 pages,
tiré en deux tons sur simili-hollande.

Prix : 20 fr.

Voici un livre conçu dans une forme toute nouvelle : es pensées, des maximes sur les sujets les plus divers, ilosophie, histoire, morale, art, religion, etc., le tout ésenté dans un style agréable qui n'est dépourvu ni finesse, ni d'esprit.

L'auteur professe une douce philosophie, un peu ésabusée peut-être, mais combien consolante. La sagesse tique qui souriait en présence des cahots de l'existence l'inspire visiblement et lui permet de se forger e conception adoucie de la vie.

Ce livre sera en bonne place dans toutes les bibliothèques. Ce n'est pas un roman que l'on abandonne une is lu, mais un ami que l'on consultera à loisir.



LES CLASSIQUES

GÉNIE DE LA FRANCE



TEXTES INTÉGRAUX **PAPIERS DE CHOIX**

TYPOGRAPHIE PARFAITE

5 Francs SUR VÉLIN

15 Francs SUR ARCHES

MISES EN VENTE D'AVRIL :

STENDHAL : Le Rouge et le Noir (2 vol.).
BAUDELAIRE : Les Fleurs du Mal.
MÉRIMÉE : Carmen. Arsène Guillot. L'Abbé Aubain.
L'Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut.
Benjamin CONSTANT : Adolphe. Le Cahier rouge.
LA FONTAINE : Fables (2 vol.).



MISES EN VENTE DE MAI :

H. DE BALZAC : Mémoires de deux jeunes mariées.
François VILLON, : Œuvres poétiques.
LAMARTINE : Graziella.
Claude TILLIER : Mon oncle Benjamin.
Gérard DE NERVAL : Les Filles du feu. Le Rêve et la vie



Chaque ouvrage est complet dès sa parution.
Il paraîtra en moyenne cinq titres nouveaux par mois.
Tous les volumes se vendent séparément, dans toutes les bonnes librairies.
On peut aussi s'abonner à la série des 50 volumes qui comprend la première série (1931). Prospectus détaillé et spécimens sur demande.



GÉNIE DE LA FRANCE Service M.F., 17, rue Froidevaux, PARIS (14e)

ENOËL ET STEELE

/ient de paraître :

Collection « PROFONDEURS DE L'HOMME »

II

Dr René ALLENDY

LA JUSTICE INTÉRIEURE

ESSAI

Un volume de 270 pages. . . . . **18** fr.

Dans cet ouvrage magistral, le Docteur ALLENDY situe sur son vrai plan ce que l'on a appelé jusqu'ici ***la justice immanente***. Il nous propose de l'appeler plus exactement ***LA JUSTICE INTÉRIEURE.*** Il nous montre que cette entité existe comme un mécanisme de l'inconscient humain, en dehors de toute action extérieure, et sans qu'il soit nécessaire de la rapporter à une hypothèse religieuse quelconque. La justice intérieure s'explique par le jeu des facteurs inconscients et se révèle magnifiquement aux explorations psychanalytiques.

Dans la première partie de son ouvrage l'auteur étudie comment les hommes sont poussés à réaliser la justice dans leurs institutions sociales, comment ils l'imaginent dans leurs croyances religieuses, comment ils l'expliquent dans leurs doctrines rationnelles. Dans la seconde, le Dr ALLENDY nous fait voir le travail du sentiment de justice dans l'inconscient, les effets considérables de cette entité intérieure et sa signification véritable par rapport à l'idéal conscient de justice.

On retrouvera dans ***LA JUSTICE INTÉRIEURE,*** cette intelligence lumineuse sans cesse en éveil et ce goût d'élucider le mystère qui ont attiré sur la personnalité du Dr ALLENDY l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'esprit humain.

ans la même collection :

r René LAFORGUE : **L'Échec de Baudelaire**, étude. . **18** fr.

19, RUE AMÉLIE, PARIS (7e)

Librairie H. LAURENS, 6, r. de Tournon, PARIS VI

OUVRAGES SUR NOS COLONIES

FÈS VILLE SAINTE

Texte de Camille MAUCLAIR. Peintures de J. F. BOUCHOR.

1 vol. in-4 (19×24) 30 planches en couleurs. Broché. **60** fr. Relié. **90** fr

---

L'ALGÉRIE par Augustin BERNARD

LE MAROC par Georges HARDY

Sous presse : **L'INDOCHINE,** par A. CABATON.

Chaque volume (18×25) 130 grav. Couv. en couleurs. Br. **20** fr. Rel. **35** fr

(*Les Colonies Françaises. Anthologies illustrées*)

LES ARTS DÉCORATIFS AU TONKIN, par M. BERNANOSE

LES ARTS DÉCORATIFS AU MAROC, par H. TERRASSE et J. HAINAUT

Chaque volume (21×27), 45 dessins, 64 planches. Broché. . . . . **40** f

(*Collection in-4 illustrée*)

ANGKOR par G. GROSLIER

CARTHAGE, TIMGAD, TEBESSA par R. CAGNAT, de l'Institut.

Chaque volume (19×26) 120 gravures. Broché. . . **18** fr. Relié. **28** f

(*Les Villes d'art célèbres*)

LE MAROC ET SES VILLES D'ART, par Pierre CHAMPION

1 vol. (19×26) 227 gravures, 5 plans, couverture en couleurs. Broché. **36** f

Relié. . . . . **56** f

L'ART NÈGRE par Georges HARDY

L'ART BOUDDHIQUE par Henri FOCILLON

Chaque volume (17×22), 24 planches. Broché. . . **20** fr. Relié. **30** f

(*Art et Religion*)

L'AFRIQUE DU NORD (Maroc, Algérie, Tunisie), par J. GAUVIN.

1 vol. (23×28) 49 gravures et 3 cartes. Broché. **7** fr. **50** Cartonné. **10**

CARTHAGE par le R. P. LAPEYRE des Pères Blancs.

LE MUSÉE D'ALGER par J. ALAZARD Directeur du Musée.

Chaque volume (13×18) 40 gravures. Broché. **5**

(*Memoranda*)

ÉDITIONS MONTAIGNE

ernand AUBIER, Éditeur, quai de Conti, n° 13, PARIS (VIe)

ient de paraître :

COLLECTION BILINGUE DES CLASSIQUES ÉTRANGERS

(TEXTE ET TRADUCTION)

PARINI

LE JOUR

(IL GIORNO)

TRADUIT ET PRÉSENTÉ PAR

SÉBASTIEN CAMUGLI

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

n volume sur vélin supérieur. . . . . **20 fr.**

MÖRIKE

LE VOYAGE DE MOZART A PRAGUE

(MOZART AUF DER REISE NACH PRAG)

TRADUIT ET PRÉSENTÉ PAR

RAYMOND DHALEINE

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

n volume sur bouffant supérieur. . . . . **15 fr.**

VIENT DE PARAITRE :

LE CŒUR SERRÉ

Roman

par

RENÉ MARAN

PRIX GONCOURT (1921)

Un volume in-16, sur vélin supérieur. **15** fr. »

DU MÊME AUTEUR :

BATOUALA *(PRIX GONCOURT 1921)*. . 3 fr. 75
LE PETIT ROI DE CHIMÉRIE, conte. 12 fr. »
DJOUMA, CHIEN DE BROUSSE, roman. . . . . 12 fr. »

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR 22, Rue Huyghens, 22 PARIS

LES ASSISES DU CUBISME

I

1911 est une date à retenir dans la chronologie de la
einture moderne. C'est l'année où le cubisme obtint
lroit de cité. Les visiteurs des Salons d'avant-garde
'avaient jusque-là jeté en passant qu'un regard amusé
ur les œuvres des cubistes. Et voilà qu'elles s'imposaient
t qu'elles allaient éclipser tous les autres modes de
einture.

Ce triomphe brusque s'explique par la transformation
t l'élargissement du public qui suivait les expositions.
'élite des amateurs avait depuis vingt ans vu tant de
eintres excessifs prodiguer les cabrioles et se divertir
prendre successivement des formes hétéroclites comme
es génies des contes orientaux! Elle ne pouvait plus
'étonner d'aucune audace, d'aucune folie. Mais, depuis
a fondation du Salon d'Automne, le noyau de gens
ultivés et de personnes averties qui s'intéressaient aux
entatives des impressionnistes et de leurs successeurs
était grossi d'une légion de curieux prêts à admirer au
ommandement, et qui n'avaient pas plus de défense
ontre les entreprises des artistes révolutionnaires qu'ils
'en avaient eu auparavant contre l'esthétique compassée
es peintres académiques.

Ce public, composé en majeure partie de néophytes et
al pourvu d'esprit critique, constatait que, depuis le
omantisme, la lutte entre les novateurs et les écrivains

ou artistes attachés à la tradition s'était toujours terminée par la victoire des premiers. Il en concluait que plus un artiste est avancé, plus il est près de la vérité, plus il mérite qu'on lui donne raison. Et il était enclin à condamner toute œuvre d'apparence trop sage, à se rebeller si des peintres qu'il avait admirés pour leur hardiesse paraissaient vouloir freiner et ne pas oser plus avant.

Or, en 1911, les meilleurs de ceux qui avaient été consacrés par le Salon d'Automne marquaient un temps d'arrêt, stabilisaient leur manière et modéraient leurs effets, persuadés que l'art consiste à chanter juste plutôt qu'à chanter fort. Cette année-là, Matisse et Van Dongen, aux Indépendants, Bonnard, au Salon d'Automne, attirèrent l'attention des connaisseurs avec des panneaux conçus dans un esprit décoratif, harmonieux et mesurés.

Personne n'avait été plus discuté qu'Henri Matisse. Même des hommes qui ne passaient point pour avoir peur de la nouveauté l'avaient attaqué avec passion. On eût dit qu'il se préoccupait maintenant de rassurer ceux de ses partisans qui avaient craint de le voir s'adonner à des recherches toutes théoriques. Il exposait aux Indépendants une grande toile couverte de belles teintes apaisantes : un intérieur d'atelier avec des tapis, un paravent et, sur le mur, quelques tableaux, lui avait fourni un motif dans l'interprétation duquel tout son effort avait porté sur l'arrangement des lignes et le jeu des nuances. Il inaugurait ainsi une manière moins compliquée, moins cérébrale, moins dangereuse que précédemment et où il donnerait libre cours à son invention de coloriste soutenue par une délicatesse d'œil inouïe et par la connaissance approfondie des moyens de son art.

Près de Matisse, Van Dongen présentait les plus agréables spécimens de sa volière de femmes-oiseaux, attentives à se lustrer, à s'agiter, à parader parmi le frissonnement fastueux des lingeries et sous les aigrettes de

leur coiffure, innocemment fières de la clarté de leur épiderme, du cerne de leurs yeux, de la pourpre de leurs lèvres et de leurs pommettes. Il se tirait avec grâce de sujets qui prêtaient à une traduction surtout libertine. Les tons délicats de la chair, l'ondulation des étoffes, le repliement des corps étaient rendus avec assez de charme pour éviter la vulgarité. Van Dongen continuait ainsi à exercer ses joyeuses qualités de coloriste et son entraînante bonne humeur. Il devait amuser encore les amateurs par sa verve sans plus les étonner par sa technique.

Bonnard envoya au Salon d'Automne de 1911 de grands panneaux intitulés *Méditerranée* qui, dans leur charme élyséen, constituaient la plus séduisante des décorations. Ils vantaient la douceur du repos et d'une existence vouée à des joies simples que relèverait le plaisir raffiné des yeux. Des femmes cachées dans l'ombre écoutaient la fuite des heures; des enfants étaient tapis sur le sable, sous des feuillages qui couraient jusqu'à l'horizon où la mer apparaissait. Chaque détour d'allée devenait un lieu mystérieux habité par des divinités secrètes.

Bonnard a eu le privilège de découvrir sans cesse, en peignant, des coins nouveaux de lui-même. Dans chacune de ses toiles, il a semblé résoudre le problème de la composition d'une manière différente. C'est un artiste complexe, savant et spontané, qui, n'ayant jamais épuisé les sources de son inspiration, s'est constamment renouvelé. Mais, en 1911, il était connu, classé depuis longtemps et il se laissait aller avec trop d'ingénuité à son génie naturel pour être suivi par une jeunesse dont l'ambition était de déplacer les bases mêmes de l'art. Elle mettait la spéculation au-dessus de la rêverie et sa prédilection se portait sur les œuvres des ingénieurs plutôt que sur celles des poètes. Le cubisme allait offrir une pâture à sa faim de vérités abstraites, assouvir son goût pour les discussions théoriques.

La vingt-septième exposition des Artistes indépendants, en 1911, comprenait, parmi les membres de sa commission de placement, les peintres Albert Gleizes, Fernand Léger, Le Fauconnier, Jean Metzinger et le sculpteur russe Archipenko : chacun d'eux était représenté par des envois importants. Le cubisme se révélait comme une école d'art ayant une technique, une méthode, une doctrine.

Les cubistes exilaient de leurs toiles la fable, la mythologie et l'histoire. Ils n'avaient qu'éloignement pour l'impression de volupté que les peintres essayent d'évoquer devant un corps nu. Ils aspiraient à l'essence, à l'idée pure, à une ivresse spéculative comparable à celle qui dérive de l'étude des mathématiques. L'esprit humain pressent dans l'art du dessin une certaine vertu géométrique. Il tend à résumer, à raccourcir, à modifier l'aspect des choses et la perspective, à imposer à la nature l'empreinte des catégories qu'il possède en propre. En ramenant à des solides à faces planes les volumes capricieux du paysage ou du corps humain, on est conduit à indiquer plus vigoureusement les plans, à mieux établir la structure, à atteindre des rapports plus rigoureux entre les formes et les lignes.

Le cubisme était comme l'aboutissement du travail de simplification entrepris, sous l'influence de Cézanne, par Matisse, puis par Derain. On assure qu'il avait pris naissance chez Picasso, mais, celui-ci ne montrant sa peinture qu'en de rares occasions, on en attribuait la paternité à Braque. C'était un système à prétentions scientifiques qui décomposait les corps en polyèdres dont l'artiste s'appliquait à mettre en place les arêtes et les plans. Mais les cubistes ne s'en tenaient pas là. « On appelle polyèdre, a écrit Péladan dans l'*Art idéaliste et mystique*, une figure dont tous les côtés ne sont pas visibles à la fois. » Or les cubistes prétendaient montrer les objets sous leurs

diverses faces en même temps et nous en faire faire le tour.

Ce qu'on admirait chez Cézanne, c'était la sobriété de son coloris, le sens constructif qu'il apportait dans la composition et la justesse de ses rapports de tons. Ce qui déroutait bien des gens, c'était l'inachevé de ses figures, qui n'étaient souvent que des ébauches ou du moins des études nullement destinées aux amateurs. Les peintres qu'on devait appeler les Fauves s'étaient à l'origine inspirés de son exemple et s'étaient appliqués à construire, à organiser leurs toiles. Puis ils s'étaient laissés aller à la facilité et avaient abusé des tons purs. Les cubistes revenaient à Cézanne : ils se plaisaient à des harmonies de vert, de roux, de gris, et ils désiraient inscrire les corps, les objets, les paysages dans un groupement de lignes logiquement ordonné. Mais leurs œuvres complexes, réfléchies, volontaires, étaient généralement enchevêtrées, illisibles. Ils paraissaient sacrifier l'observation de la nature à de laborieuses combinaisons d'un caractère tout cérébral.

Ils formaient en 1911, parmi les peintres nouveaux dont les œuvres, depuis quelques années, avaient fait scandale, une extrême avant-garde dont se détachaient des éclaireurs particulièrement hardis. Léger et Mlle Gerebtzoff n'essayaient même plus de raccorder les éléments géométriques qu'ils introduisaient dans un tableau, fragments de sphères ou de cylindres, arcs de cercles, prismes. Ils n'usaient que de tons voisins de ceux du métal ou du caoutchouc, s'enfermaient dans une vision de tôleries et de pièces détachées et recréaient un chaos où s'entremêlaient des cauchemars d'ingénieur et des souvenirs de la foire à la ferraille.

II

L'attention accordée au cubisme par les artistes, à partir de 1911, était due pour une grande part à la curiosité

du nouveau, au besoin d'agitation, à la conviction qu'il suffisait d'aller de l'avant pour prouver son talent et pour être admiré. Elle provenait aussi d'une transformation de la manière de sentir de la jeunesse, qui tendait à réagir contre l'impressionnisme.

Les jeunes peintres voyaient dans le cubisme la prédominance de la volonté sur l'instinct, le désir d'une logique propre à rassurer les esprits en leur fixant une direction. Il ne faut pas médire de la logique : en mettant de l'ordre dans les sensations, dans les idées, elle ajoute à leur signification.

Il appartenait aux cubistes d'intervenir dans les discussions que suscitaient leurs œuvres, de révéler leurs intentions et de s'appliquer à mettre au point leur doctrine. Le terme même de *cubisme*, comme autrefois celui d'*impressionnisme*, demandait à être défini. Autour d'une école d'art il se forme toujours une légende. C'est aux tenants de l'école à contredire par la parole et par l'écrit des assertions qu'ils jugent nuisibles et à ciseler des formules que leurs partisans se repasseront comme des objets précieux.

Dans un livre intitulé *Du cubisme*, paru en 1912, deux des principaux peintres de l'école, Albert Gleizes et Jean Metzinger, déclaraient que l'idée suscitée par leur titre, celle de volume, ne définissait pas à elle seule un mouvement qui tendait « vers la réalisation intégrale de la peinture ».

Pour eux, la marque de la peinture moderne était l'aspiration réaliste qui, partant de Courbet comme tête de ligne, passait à Manet, puis se divisait en deux embranchements, le réalisme superficiel, avec Monet et Sisley, et le réalisme profond, avec Cézanne. « Qui comprend Cézanne, affirmaient-ils, pressent le cubisme. » Nous dirons que, sur la voie où Cézanne avait roulé à une sage vitesse, les cubistes se sont jetés à toute vapeur, brûlant les stations et les signaux.

Gleizes et Metzinger considéraient qu'en poussant la peinture vers des fins décoratives, les artistes commettraient une méprise. Au contraire, le tableau devait contenir en lui-même sa raison d'être et pouvoir être porté impunément d'une église dans un salon, d'un musée dans une chambre. Négligeant la préoccupation décorative comme un artifice académique, la peinture à l'huile permettait d'exprimer des notions de *profondeur*, de *densité*, de *durée*, réputées inexprimables, et invitait à présenter, selon un rythme complexe, dans un espace restreint une véritable fusion d'objets.

Ils consentaient à reconnaître que la réminiscence des formes naturelles ne saurait être absolument bannie, en raison de l'impossibilité de hausser d'emblée l'art jusqu'à l'effusion pure. Mais le monde extérieur est amorphe pour le vulgaire et c'est surtout en exerçant sa sensibilité que le peintre arrive à comprendre les formes. Elles se tempèrent et s'avivent au contact l'une de l'autre. Parfois une forme, plus affirmée que celles qui l'entourent, gouverne tout le tableau.

Il ne suffit pas, comme font certains, de s'appliquer à étudier les volumes : on ne donne par là que la sensation du relief, alors que l'art consiste à instituer des rapports entre les lignes courbes et les lignes droites, entre les tons chauds et les tons froids. On ne peut louer la couleur d'un tableau dont on décrie le dessin : « toute inflexion de la forme se double d'une modification de la couleur, toute modification de la couleur engendre une forme ».

Chaque œil voit les objets différemment, chaque esprit les comprend à sa façon. La vie de société conduit les hommes à rejeter l'image particulière que leurs yeux et leur esprit leur donnent des choses et à accepter une image commune : il se crée ainsi une convention. Le peintre qui demeure asservi à cette convention plaît à la foule. Cela ne veut pas dire que l'œuvre d'art doive se

montrer nécessairement inintelligible pour la plupart.

Le cubisme a apporté des simplifications techniques qui marquent un souci légitime d'éliminer tout ce qui ne répond pas exactement aux conditions de la matière plastique. Aux libertés partielles conquises par Courbet, Manet, Cézanne, il entend substituer une liberté indéfinie.

Gleizes et Metzinger exposaient la doctrine cubiste prise dans son acception la plus pure. Ils énonçaient des vérités générales qui concordaient avec la pensée de la plupart des jeunes peintres. L'importance du dessin et son lien avec la couleur, l'organisation du tableau grâce à une judicieuse répartition des surfaces et à un savant agencement des lignes, la liberté de transformer les éléments empruntés à la nature ,autant de thèmes qui appartenaient déjà depuis plusieurs années aux discussions courantes. Par là s'affirmait la tendance à renforcer les moyens de la plastique et à les débarrasser de ces habiletés qui n'ont d'autre but que de tourner les difficultés du travail.

III

Le propre du cubisme était de revendiquer une liberté indéfinie et le droit à l'effusion pure. A mesure que l'école recrutait des adeptes, il s'y formait des groupes qui ne partageaient pas toutes les idées de Gleizes et de Metzinger. Ceux-ci s'étaient prononcés contre la préoccupation décorative. De nombreux cubistes, et peut-être ceux dont les œuvres eurent le plus de retentissement, furent des décorateurs plutôt que des peintres et sacrifièrent au but décoratif le caractère plastique et la psychologie du tableau. Les principales toiles de Braque, de Picasso, de Léger paraissent conçues comme des tapis ou comme des mosaïques.

Les envois de Delaunay et de La Fresnaye, qui furent très remarqués lors de l'exposition des Indépendants de 1913, se rapportaient aussi à la décoration. Delaunay se

réclamait de l'*orphisme*, un nouveau système qui, dérivé du cubisme, se dégageait de sa discipline rigide. La plus importante de ses toiles, *l'Equipe du Cardiff F. C.*, intéressait par sa luminosité et son harmonie. Devant la Grande Roue, sous un ciel bourdonnant du vol des aéroplanes, couraient des joueurs de football; derrière eux des affiches énormes rappelaient des noms glorieux de constructeurs d'avions. C'était une scène pleine de mouvement dont le coloris surprenait par son chatoiement et sa transparence. La Fresnaye peignait avec non moins de fougue, quoiqu'il se servît de couleurs à la fois plus lourdes et plus éteintes.

Tous deux s'appliquaient moins à rendre la forme en elle-même qu'à couvrir des surfaces avec beaucoup de décision en évitant de raccorder les diverses parties du tableau, qui semblait vu à travers un verre strié ou une glace brisée.

Gleizes au contraire persistait dans sa méthode de démontage des figures et des objets, se refusant à montrer un personnage tout entier et le divisant pour ne le restituer qu'en partie comme un puzzle dont il manquerait des morceaux. Il s'efforçait d'approfondir les moyens de la plastique, alors que Delaunay et La Fresnaye se contentaient de continuer les audaces des Fauves, en empruntant des procédés familiers aux dessinateurs de tissus et de papiers peints qui utilisent avec adresse les ruptures de lignes et les surfaces discontinues.

IV

La même année (1913), Guillaume Apollinaire publiait un livre intitulé *Les Peintres Cubistes*. Il définissait les buts de ces peintres et esquissait l'historique du mouvement. « On s'achemine, écrivait-il, vers un art entièrement nouveau, qui sera à la peinture, telle qu'on l'avait envisagée jusqu'ici, ce que la musique est à la littéra-

ture. » Il ajoutait : « Ce sera de la peinture pure, de même que la musique est de la littérature pure. »

L'appellation revendiquée par ces peintres, Apollinaire en établissait l'origine : « La nouvelle école de peinture porte le nom de cubisme; il lui fut donné par dérision en automne 1908 par Henri Matisse, qui venait de voir un tableau représentant des maisons dont l'apparence cubique le frappa vivement. »

Il précisait la genèse de l'esthétique nouvelle, élaborée d'abord dans l'esprit d'André Derain, mais qui avait dû ses œuvres les plus audacieuses à Pablo Picasso. Les inventions de ce dernier, corroborées par le bon sens de Georges Braque, qui envoya un tableau cubiste aux Indépendants de 1908, se trouvèrent formulées dans les études de Jean Metzinger; celui-ci exposa le premier portrait cubiste, celui d'Apollinaire, aux Indépendants de 1910 et fit admettre la même année des œuvres cubistes au Salon d'Automne.

Apollinaire distinguait dans le cubisme quatre tendances, dont deux parallèles et pures :

Le cubisme scientifique, « art de peindre des ensembles nouveaux avec des éléments empruntés, non à la réalité de vision, mais à la réalité de connaissance »;

Le cubisme physique, « qui est l'art de peindre des ensembles nouveaux avec des éléments empruntés pour la plupart à la réalité de vision »;

Le cubisme orphique, « art de peindre des ensembles nouveaux avec des éléments empruntés, non à la réalité visuelle, mais entièrement créés par l'artiste et doués par lui d'une puissante réalité »;

Le cubisme instinctif, « art de peindre des ensembles nouveaux empruntés non à la réalité visuelle, mais à celle que suggèrent à l'artiste l'instinct et l'intuition ».

La première de ces tendances était représentée par Picasso, Braque, Metzinger, Gleizes, Marie Laurencin, puis

par Georges Deniker, Jacques Villon, Louis Marcoussis; la seconde par Le Fauconnier, Marchand, Herbin, Véra; la troisième par Delaunay, Fernand Léger, Picabia, Marcel Duchamp; enfin le cubisme instinctif, auquel il manquait la lucidité d'une croyance artistique, formait un mouvement important qui englobait des artistes comme Henri Matisse, Rouault, Derain, Dufy, Chabaud, Jean Puy, Van Dongen, Severini, Boccioni.

Cette dernière forme du cubisme n'était classée auprès des précédentes que par condescendance et pour augmenter la figuration du mouvement nouveau. Le terme même d'*instinctif* contredisait les caractéristiques du cubisme qu'Apollinaire résumait ainsi : « Ce qui différencie le cubisme de l'ancienne peinture, c'est qu'il n'est pas un art d'imitation, mais un art de conception qui tend à s'élever jusqu'à la création. » L'école moderne de peinture posait la question du beau en soi. Il fallait aux artistes une beauté idéale, qui vise le beau dégagé de la délectation que l'homme cause à l'homme. Et Apollinaire déclarait : « Les jeunes peintres nous offrent des œuvres plus cérébrales que sensuelles. »

Guillaume Apollinaire, en consacrant une longue étude au cubisme, contribua à son succès. Il rallia autour de l'école la jeunesse littéraire friande de bruit et de nouveauté. Ce poète possédait, à un degré exceptionnel, le don de séparer les individus de la banale réalité. Il découvrait leur atmosphère spéciale, leur existence mystérieuse liée au commandement des instincts, aux constructions spontanées du cerveau, aux racines que chacun plonge dans l'invisible.

Polonais d'origine, élevé en France et en Italie, grand lecteur de livres délaissés, admirateur à la fois de Chrétien de Troyes et de Paul Féval, il apportait dans la littérature française des dispositions étrangères à notre culture et à notre race. Il était le type le plus représentatif

d'une époque où, sous des influences nordiques, orientales et juives, les artistes de France, entraînés hors de leur ligne, renonçaient à faire sortir la création artistique de l'épanouissement naturel de leur sensibilité. Jusqu'alors on n'avait accepté l'audace que tempérée par le goût. Aucun peintre n'avait réussi à s'imposer par la virulence de la couleur et la bizarrerie de la présentation si des qualités sérieuses d'harmonie et de composition ne se décelaient sous une enveloppe inusitée. Maintenant on allait imputer une valeur d'art au cocasse, à l'excessif, au monstrueux, et se griser de réclame comme autrefois de beauté. Apollinaire, qui rendait visite au douanier Rousseau et s'attachait au bonhomme moins pour ses qualités très réelles de peintre qu'à cause de sa naïveté, voisine de la faiblesse d'esprit, avouait un penchant pour les objets de mauvais goût et s'y abandonnait avec délice au lieu de le noter avec ironie. Il était attentif aux impressions confuses, nées des fonctions physiologiques, qui traversent l'intelligence et il était porté à les retenir pour elles-mêmes plutôt qu'à les dominer et à les subordonner au travail de la pensée. Il était attiré par le mystère humain et aimait à mêler le vrai et le faux. En art comme en littérature, il adorait l'artificiel, le fabriqué. Il apportait dans les lettres françaises une force de renouvellement qui eût été pleinement salutaire à une époque moins agitée, moins incertaine.

Ce qu'il y avait dans le cubisme de pittoresque et, par certains côtés, de fantastique, était fait pour le séduire. Il broda sur le thème que lui offraient les peintres et fit d'une étude de critique d'art une œuvre d'imagination. Il fut comme le porte-bannière des artistes qui, voyant le succès des Indépendants et du Salon d'Automne, étaient accourus de province et de l'étranger pour tenter à leur tour de faire voler leurs noms aux quatre coins du monde, comme ceux de Cézanne, de Gauguin et de Matisse.

V

Grâce au désir des nouveaux venus de surprendre le public, de l'entraîner en le violentant, ce qu'il y avait de sérieux, de réfléchi, dans le cubisme glissait peu à peu au second plan. La grande pensée des peintres était de surenchérir sur les audaces de leurs confrères, leur ambition de forcer la voix pour dominer le tumulte.

Le Salon d'Automne, après celui des Indépendants, était envahi par des toiles énormes, agressives, où il était presque impossible de discerner des formes. A côté de celles qui, pour un spectateur non prévenu, demeuraient illisibles, il en était accroché d'autres où il n'y avait rien à lire. Elles présentaient des surfaces presque aussi simples que celle d'un damier, couvertes de couleurs vives mais sans relief, et semblaient se réduire à un modèle pour des carrelages, pour des revêtements, excluant toute velléité d'expression plastique.

On commençait à regarder la peinture à l'huile comme un procédé bien archaïque. On visait à remplacer les touches de couleur par des morceaux de carton colorés ou des débris d'étoffe collés sur la toile. Le fin du fin eût été d'y appliquer l'objet même à représenter, fleur ou cocarde, ou des mèches de cheveux pour rendre une chevelure. Si le modèle s'y fût prêté, on eût pris jusqu'à sa peau pour donner une impression de nu, de chair, plus directe, plus immédiate.

Un sculpteur venu de Kiew, Archipenko, s'était mis en tête de révolutionner la statuaire au triple point de vue de la forme, de la matière et de la couleur. A l'aide de disques, de cônes et de cylindres, il donnait la silhouette d'un gondolier ou d'un boxeur. Telle statue était en bronze, telle autre en bois colorié et verni comme les jouets de bazar. Une troisième, intitulée *Carnaval pierrot*, était fabriquée avec du bois, du fer blanc et du verre, innovation qui semblait annoncer une époque où le sculp-

teur incorporerait dans ses œuvres tous les ustensiles qui lui tomberaient sous la main.

Jugeant qu'aucune plaisanterie n'était interdite, un autre artiste exposait une vitrine contenant « des marrons sculptés et des fleurs en mie de pain ». La charge d'atelier s'étalait au détriment de l'œuvre méditée expressive d'un profond désir humain. Si l'amateur capable de critiquer, de juger, se réservait, les néophytes s'extasiaient devant les plus folles outrances et plus d'un prenait au sérieux la farce de quelques rapins qui avaient envoyé aux Indépendants un paysage de la Mer Rouge qu'un âne nommé Boronali, prétendaient-ils, avait peint avec sa queue.

VI

Au Salon d'Automne de 1913, à l'exposition des Indépendants de 1914, le cubisme s'étala avec tant d'outrecuidance, révéla de si vaines prétentions et tant de hâte à démolir les réputations établies que son action fut considérée comme une offensive contre les qualités de modération et d'équilibre qui ont fait la grandeur de l'art français. Pourtant, s'il a été soutenu par des étrangers, si des artistes venus de l'Europe centrale ou orientale lui ont emprunté des idées propres à alimenter leur faim de spéculation abstraite ou à les débarrasser des entraves de la tradition occidentale, si des aventuriers et des agioteurs l'ont exploité comme une découverte grossie par les moyens de la publicité moderne, les cubistes les plus marquants ont été des Français et leur influence s'est étendue à toute la jeune peinture française.

A l'origine, le cubisme répondait à un besoin de direction. En se rebellant contre l'art académique, l'impressionnisme avait poussé les artistes vers l'observation de la nature et l'étude de la lumière sans leur proposer une méthode. Comme il avait discrédité les professeurs, les jeunes gens, mis en garde contre l'enseignement officiel

t même contre toute science apprise, étaient devenus es autodidactes. Le cubisme tendait à reconstituer pour ux un corps de règles : simplifiant les formes, les lignes, s'attachait à faire ressortir l'importance de la construcon, de l'ossature, à retrouver sous l'enveloppe de la luière la masse essentielle d'un corps solide, susceptible 'être ramené à une figure géométrique.

Chez les impressionnistes, chez certains de leurs sucesseurs, un Bonnard, un Vuillard, il y a comme une spersion des efforts de l'artiste, qui s'applique à rendre charme des choses, à fixer des nuances fugaces, à saisir s variations de la pose ou de l'éclairage. C'est l'épauissement de l'instinct parmi l'enchantement des sentions, c'est le triomphe de l'indéfini, de l'indéfinissable.

Une réaction s'était opérée assez tôt. Déjà les peintres u'on avait appelés cloisonnistes, synthétistes, symbolis s, avaient simplifié la couleur et souligné le dessin par s traits précis. Gauguin, Van Gogh, Lautrec, reprenant s essais de libre interprétation de l'impressionnisme, vaient tenté de regrouper les éléments du tableau, de ssembler les lignes et de coordonner les couleurs au eu de les laisser s'éparpiller.

Paul Signac, dans un livre précieux pour l'histoire de peinture moderne intitulé *d'Eugène Delacroix au néopressionnisme*, où il expliquait la technique des peines de son groupe fondée sur le mélange optique des tons des teintes, insistait sur cette différence essentielle tre les impressionnistes et les néo-impressionnistes : les ns saisissaient les arrangements et les harmonies de la ature sans nul souci d'ordonnance ou de combinaison, s autres ne commençaient pas une toile sans en avoir rêté l'arrangement. Une œuvre néo-impressionniste omportait, « grâce à une composition raisonnée et au ngage esthétique des couleurs », une harmonie d'enemble et une harmonie morale dont l'œuvre impressioniste se privait volontairement. Et en effet le vrai mérite

de Seurat, de Signac est, croyons-nous, d'avoir su équilibrer leur composition en répartissant leurs touches de couleur sur un assemblage de lignes qui soutient par une solide armature la surface peinte.

Maurice Denis, dans un grand tableau qui fut exposé au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts de 1901, reprit le thème de l'*Hommage à Delacroix* de Fantin-Latour et groupa devant une nature morte de Cézanne, que M. Vollard plaçait sur un chevalet, les portraits en pied de plusieurs artistes, parmi lesquels Odilon Redon, Bonnard, Vuillard, Sérusier, Roussel et Denis lui-même. Cet *Hommage à Cézanne,* venant de peintres épris de nuances rares, allait au somptueux harmoniste que fut le maître aixois plutôt qu'au chercheur tourmenté par les exigences de son esprit, qui usait ses forces à mettre de l'ordre et de la justesse dans une toile sans autre but que d'atteindre une perfection impossible.

La même année (1901), Matisse participait à l'exposition des Indépendants avec quelques études, nus, natures mortes, et des croquis vigoureux dans lesquels, prenant la leçon de Cézanne, il s'attachait à établir les corps et les objets dans la logique de leurs lignes, déterminée par la masse et par le poids, et de leur position dans l'espace, fixée par une sévère notation des valeurs.

Le premier noyau de jeunes pour lequel Matisse joua le rôle d'aîné et de chef de file, et qui tendait surtout à réagir contre les facilités de l'impressionnisme et à se rapprocher de Cézanne, s'élargit rapidement après la fondation du Salon d'Automne et devint le groupe des Fauves. Ce groupe dévia en peu de temps de sa direction primitive et se prit de passion pour l'ébauche décorative sabrée de larges traits et bariolée de couleurs violentes. Il eut une influence décisive sur les artistes de l'époque, sur le décor de la vie moderne et sur les industries de la mode, mais il usa ses possibilités de renouvellement

ɔar le gaspillage de ses moyens et l'infatuation de ses noindres réussites.

Cézanne aboutissait à une harmonie de teintes sobres t simples. Il peinait pour achever sa toile en plaçant uelques touches d'une justesse absolue. Il procédait lon-uement par une lente méditation. Les Fauves au con-raire prodiguaient les tons éclatants, répandaient de astes coulées de couleurs et multipliaient leurs tableaux. La leçon de Cézanne ainsi détournée de son sens, les ubistes la reprenaient. Mais alors qu'il avait tâtonné, aisant appel à l'instinct, à des forces secrètes, comme animal qui cherche sa route, ils s'appliquèrent à cons-ruire avec une décision tranchante et ne furent pas xempts de dogmatisme. Ils voulaient simplifier, conden-er, éliminer tout ce qui n'est pas essentiel. Les jeux e la lumière, les teintes fragiles, le frisson de la chair erdaient leur attrait. Rebelles à l'enchantement des ap-arences, les cubistes s'attachaient à une conception aus-ère de la beauté qui faisait fi de la grâce et proscrivait sourire.

Dominés par des préoccupations de plan, de fondation, e structure, d'ordonnance, ils proposaient aux peintres ne méthode de travail. Ils offraient aux jeunes artistes n enseignement appuyé sur des notions fermes et pré-ises. Ce qui égara les cubistes, comme avant eux les auves, ce fut la renommée et l'argent. Du jour au lende-ıain, ils furent traités comme des maîtres. Leurs noms ırent célèbres, leurs toiles recherchées. De tous les coins e l'Europe surgirent des peintres désireux de s'associer leur fortune et qui renchérisaient sur leur audace. On ccorda du génie à tous indistinctement, alors que chaque énération n'apporte que quelques talents supérieurs. uand un mouvement d'art réussit, les hommes qu'é-ouissent la gloriole et les profits s'y emparent des pre-ières places : ce sont ceux qui visent à l'effet, qui cour-

tisent le public, qui brillent avec une personnalité d'emprunt transformable au gré des circonstances.

Pour porter un jugement sur le cubisme, il faut remonter à ses premières années. Apollinaire, en 1912, distinguait quatre tendances. Nous n'en voyons vraiment que deux : celle qu'ont représentée Gleizes et Metzinger, qui encourage le repliement de l'artiste sur lui-même, l'invite à approfondir et l'oriente vers une peinture dépouillée, dégagée de l'accidentel; et celle qu'ont illustrée Braque et Picasso, qui, sous le commandement du démon de la fantaisie, s'éloigne de la réalité, la transforme à son caprice et sacrifie les recherches de fond à l'invention décorative.

Gleizes et Metzinger voyaient le réalisme, issu de Courbet, se scinder en deux branches : réalisme superficiel et réalisme profond. Le cubisme, lui aussi, a pris deux directions : l'une qui conduit à une peinture forte, tendue, un peu lourde; c'est celle qu'ont suivie les jeunes artistes qui regardaient l'art comme un moyen d'expression total de l'homme avec son tourment intellectuel et ses besoins latents; l'autre qui aboutit à la libre expression de l'individu, impatient des contraintes, désireux de se dépenser, enclin à suivre l'inspiration du moment plutôt que les suggestions de la rêverie et de la réflexion.

Une seule de ces deux directions, celle qui va vers la force, vers la profondeur, correspond aux qualités de stabilité, de solidité qu'implique le terme de cubisme. La doctrine cubiste, à l'origine, annonçait une nouvelle réaction contre la dispersion, contre le relâchement. Mais les peintres qui l'adoptèrent n'eurent pas en face d'eux cette phalange de gens cultivés, éclairés, difficiles, qui indiquent à l'artiste le point où il s'égare, où il a besoin de se redresser. Ils eurent affaire à un public neuf, mal informé, qui demandait à la peinture une excitation de l'esprit sans cesse renouvelée et n'accordait à un peintre ni le temps de réfléchir ni le droit de s'arrêter.

A peine les cubistes eurent-ils posé quelques principes, présenté quelques toiles, qui n'étaient encore que des essais bons pour l'atelier, qu'ils furent emportés dans le tourbillon d'une époque qui se caractérise, au point de vue artistique, par une extrême confusion. En 1913 déjà, le livre d'Apollinaire sur *Les Peintres cubistes* mêlait d'étonnante manière les tendances et les talents. La plupart de ceux qui se réclamaient de la doctrine nouvelle ne lui demandaient plus que cette « liberté indéfinie » qui n'a de sens que si elle est contrôlée par le goût et la raison.

Les cubistes proposaient de mettre de l'ordre dans la peinture juste au moment où commençait à y régner un désordre absolu. L'évolution de l'impressionnisme s'était poursuivie pendant une période de trente années. Celle du cubisme a duré à peine un lustre. Aucune autre école ne lui a succédé et, après lui, l'effort des peintres s'est perdu au milieu d'une immense foire artistique où l'on ne réussit plus à classer les œuvres ni à s'entendre sur leur qualité.

Aujourd'hui, bien plus encore qu'en 1900, qu'en 1910, peintres et amateurs ont besoin de se ressaisir. Il convient mieux que jamais d'avoir le goût difficile, de résister à la mode, de fuir la surenchère. La tâche la plus pressante serait de regrouper les artistes qui ont su demeurer indépendants et fidèles à leur nature et échapper à une frénésie collective due à un besoin d'agitation plutôt qu'à l'amour de la beauté.

On doit pousser la jeunesse vers deux études parallèles : celle du métier, connaissance et utilisation des instruments, maniement des couleurs, procédés matériels et proprement techniques, et celle de l'interprétation, de l'expression, qui repose sur le dessin, les rapports de tons et la composition. La technique de la peinture s'apprend comme toutes les autres et cette part capitale de l'instruction professionnelle s'acquerrait dans les acadé-

mies si les professeurs y étaient choisis pour leurs qualités pédagogiques. Pour la deuxième étude, celle qui tend à ajouter à la possession des moyens matériels et à la science de transcription des choses extérieures l'intelligence des formes, des lignes, des couleurs, les toiles de Cézanne offrent une base, sans doute même une méthode, et la doctrine cubiste, dans ses principes les plus généraux, des conseils dont les meilleurs des jeunes artistes ont tenu compte depuis 1910 et dont le fruit ne sera pas perdu pour ceux qui sauront la comprendre en la débarrassant du dogmatisme et des formules arbitraires.

MICHEL PUY.

PARIS-BAGDAD-PARIS
EN DIX JOURS
OU LA PASSION DE LA GÉOGRAPHIE

—

Guillaume Apollinaire, qui aimait à prédire et dont les prédictions avaient toujours un tour souriant, nous déclara un jour où nous étions quelques-uns réunis chez moi, à la pointe de l'île Saint-Louis :

— Le vingtième siècle sera le siècle de la géographie. La géographie prendra le pas sur l'histoire. La géographie sera une science de premier plan. Il y aura du lyrisme dans la géographie. Et il faudra changer la définition du Français. Car le Français aura la passion de la géographie.

Les poètes sont des devins. Guillaume Apollinaire avait pressenti également le développement rapide de l'aviation dans un temps où les prosateurs la niaient et la raillaient, et qu'elle serait la merveille, la féerie de notre époque.

Et voici qu'un autre poète met en application cette théorie.

Henri de Régnier, dans son dernier roman, *Le Voyage d'Amour*, envoie son héroïne visiter Scheherazade à Bagdad et l'envoie par la voie des airs.

L'histoire est charmante. Mais, à la vérité, le voyage ne se déroulerait pas ainsi que le décrit l'auteur, avec un art inégalable.

Madame de Gaillandre ne dirait pas à Scheherazade : « J'ai très bien dormi dans l'avion qui m'a amenée jusqu'à vous, d'un seul vol. »

Car Mme de Gaillandre n'irait pas, en un seul coup d'ailes, de Paris à Bagdad, du moins pas encore! Elle

mettrait cinq jours et ferait escale à Naples, à Corfou, à Athènes, à Beyrouth et à Damas. Oh! le temps de se poser, tel un bel oiseau, pour se nourrir et pour dormir, afin, qui sait, de réaliser la prophétie : « *Et vous comprendrez que la fin du monde est proche, quand les hommes voleront comme des oiseaux.* »

Et Scheherazade ne pourrait répondre : « Je vis, ici, si isolée! A Bagdad, on est loin de tout... »

Car Scheherazade, même confinée dans ses médiocres jardins si poussiéreux, verrait ou entendrait, chaque jour, les avions de France, d'Angleterre, d'Allemagne et de Hollande volant, par-dessus Bagdad, vers les quatre points cardinaux. Bagdad, aéroport international de quatre lignes intercontinentales, a son ciel couronné d'avions.

A peine en présence, les deux amies parlent d'amour. Passe pour Scheherazade. Mais la Parisienne de 1931 est trop franche pour ne pas avouer que tant de visions et si variées de son prestigieux voyage lui ont fait oublier son petit imbécile d'amoureux.

Une passion en remplace une autre. Mme de Gaillandre a, désormais, la passion de la géographie.

Et Scheherazade, qui conta mille et une histoires, entendrait cette mille et deuxième qui est la féerique histoire de notre vingtième siècle :



« Je suis venue, en cinq jours de Paris à Bagdad.

De Marseille, l'hydravion m'a amenée, d'un trait, à Naples. Connaîtrez-vous jamais la beauté du départ sur ce bateau volant qu'est l'hydravion, la prise de la vague en cet instant où l'appareil épouse la mer virilement? Le moteur donne alors toute sa puissance et c'est, entre le ciel et l'eau, une étreinte rude. Puis l'hydravion se détache, gagne l'azur et vire, allégé, indif-

férent, par-dessus l'élément abandonné. C'est le virage de l'envol, le mouvement gracieux de l'adieu aux vieux éléments trop connus. C'est l'entrée triomphante dans le quatrième élément. C'est la conquête de l'air.

Le pilote met le cap sur Naples.

L'hydraviateur est un bien curieux personnage. Homme de l'air et homme de la mer, qui connaît également les caprices des vents et les fureurs des flots, les profondeurs marines et les profondeurs célestes, l'hydraviateur est la nouveauté intégrale. Le pilote Pommereau, le téséphiste Miriou et le mécanicien Hennequin sont vraiment intéressants à regarder vivre, le premier si calme à son poste de pilotage, le deuxième, les écouteurs aux oreilles, tout à ses calculs de radiogonométrie, le troisième, acrobatique sur le plan de l'appareil, auscultant ses moteurs. L'équipage d'un hydravion : un ensemble de virtuosité, de science, d'énergie, de courage et de bonne humeur.

Je suis installée près du téséphiste et j'ai déployé, sur mes genoux, la longue carte des aviateurs : huit cents kilomètres que nous allons survoler en cinq heures.

Beauté de la Provence dont nous repérons les deuxième, troisième et quatrième plans des montagnes expressives où se nichent les villes dorées. Passées les Iles d'Or, c'est le large pendant une heure. Trop court isolément entre le ciel et l'eau. Déjà le Cap Corse se dessine comme sur la géographie exactement !

De la Corse à l'Italie, le large n'est pas dénudé. Des îles y poussent. L'île de Monte-Cristo à l'arête rocheuse n'est pas la moins attirante. Je cherche l'endroit où Alexandre Dumas enfouit son trésor. Il est là près du golfe où se dressent les trois seules maisons de l'îlot et où flotte la bouée d'amarrage du yacht royal. La reine d'Italie vient souvent à Monte-Carlo pour des pêches fructueuses.

Que la côte italienne révèle de richesse et d'ordonnance

dans l'activité! Déjà voici la plaine de Rome où s'arrondit la cité dominée par la coupole de Saint-Pierre, semblable à une perle blanche dans le saphir du ciel. En cet instant, le téséphiste capte le concert de Naples et j'entends un néo-Caruso chanter *Santa Lucia*. Précisément, c'est au pied de la forteresse de Santa Lucia que nous amérissons dans un virage qui fait basculer le Vésuve.

Puis, c'est à nouveau l'envol par-dessus Capri, Sorrente et Pompéi, tout le long de l'Italie et même pardessus les Apennins neigeux jusqu'au golfe de Tarente où Archytas construisit, trois siècles avant notre ère, une machine volante ! Archytas de Tarente ne faisait d'ailleurs qu'imiter Dédale et son fils Icare qui, précisément, passèrent par là tous les deux.

Ovide a conté l'histoire du premier voyage aérien. Dédale et son fils prisonniers dans l'île de Crète et voulant regagner la Sicile, leur pays natal, se dirent : « La terre et les ondes s'opposent à notre passage. Mais le ciel est ouvert, nous irons par ce chemin! »

Dedalus interea Creten, lungumque perosus
Exilium tactuque soli natali amore
Clausus erat pelago. — Terras licet, inquit, et undas
Obstruat; at certè cœlum patet : ibimus illac...

Dédale et Icare forment escadrille, Icare en tête. Je suis, sur ma carte, le trajet des deux premiers aviateurs et je trace un petit rond à l'endroit où Icare prit la bûche. Nous passons dessus et nous atteignons Corfou, ses tapis d'orangers, sa citadelle, la rivière ombreuse où Ulysse rencontra Nausicaa.

A nous les souvenirs classiques! La route aérienne survole l'île de Leucade et son arête rocheuse. L'hydravion, qui ne redoute rien, passe exactement sur la falaise où se pratiquait la Katapontismos et où Sapho, tentant l'épreuve amoureuse, trouva la mort.

Pour nous, pas même la petite secousse! L'hydravion, très stable, s'est à peine incliné. Le pilote a corrigé la légère déclivité. Nous n'avons rien ressenti, ô Sapho!

Tout va bien. Nous n'avons pas rencontré les hideuses harpies errant sur Zakintos, non plus que l'âme de lord Byron dans les vapeurs mauves des marais de Missolonghi.

Ithaque est un peu au sud de notre route. Et je ris au souvenir du premier chapitre de l'Odyssée, où Télémaque, conduit par Minerve, s'embarque pour Pilos. Je m'amuse à repérer le trajet de la déesse. Un jour de voyage, des provisions dans le bateau, des tonneaux, de la farine et les vents favorables ! Quatre-vingts kilomètres : dix-huit minutes en hydravion! L'odyssée devient un raid où Minerve s'essouffle, mais où la poésie persiste. Bien mieux, ce chaos terrestre et marin qu'est la Grèce prend toute son expression du haut de l'hydravion. C'est ainsi que la virent les dieux, si merveilleusement découpée par les flots, avec son ciel si transparent et cette luminosité qui multiplie les arcs-en-ciel doubles sur les montagnes. J'ai vu l'Olympe neigeux, l'Hymette et le Parnasse d'Apollon et des muses parés de l' « auréole des aviateurs ».

Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, mais il nous fut donné à nous de survoler l'Acrocorinthe et la source que Pégase fit jaillir d'un coup de son sabot.

Un des charmes du voyage aérien, c'est l'arrivée loin des centres connus, des gares ou des ports cosmopolites. Nous avons abordé Athènes couronnée de violettes, dans la baie d'Eleusis. L'hydrescale solitaire est reliée à Athènes par la Voie Sacrée que suivit Chateaubriand arrivant en Grèce.



Les Grecs avaient dénommé la mer Egée la mer des chevreaux, à cause de ses nombreux îlots aux rochers

capricants. Mais les poètes avaient comparé les Cyclades à une ronde d'océanides dansant autour d'un dieu. Et nous préférons cette image, plus en concordance avec notre vision. Une fois de plus le poète et l'aviateur se rejoignent.

Mais qui eût jamais pensé que les carrières de marbre blanc de Naxos et de Paros, où l'on taillait les statues d'Aphrodite, serviraient de signalisation au pilote aérien?

Toutes les appellations des anciens sont exactes. Délos (l'Apparente) en forme de scarabée est, en effet, nettement visible, quoique toute petite, Délos, où Latone enfanta Apollon, sous un palmier, près du lac sacré que nous repérons facilement, semblable à un petit miroir tout rond près du rivage.

Astropolea, grand rocher plat, c'est vraiment « la table des dieux ».

Screphos, caillouteuse, aux rives déchiquetées, semble avoir, en effet, été pétrifiée par la Méduse.

A Kos, qui signifie *toison*, nous nous penchons sur de nombreux troupeaux de moutons qui paissent entre les moutonnements des roches et que le bruit de moteurs fait s'égailler.

Un autre charme du voyage aérien, c'est la succession rapide des pays et des âges. Nous respirons l'atmosphère grecque, par-dessus Paphos où Vénus naquit de l'écume de l'onde — ah! que l'endroit fut bien choisi! — et, quelques minutes auparavant, nous évoquions l'ère du christianisme en saluant Pathmos où saint Jean l'Evangéliste écrivit l'Apocalypse et où aborda saint Paul, tandis qu'au-dessus de Rhodes, si moderne et si balnéaire avec son casino, sa Villa des Roses, ses cabines et ses parasols, nous reconstruisons le Colosse, bien peu gigantesque, puisqu'il n'avait que 35 mètres, mais qui devait être, en effet, une merveille dans la luminosité de ce ciel unique. Et nous pensons que Rhodes, sous l'initiative de ses Chevaliers de la Croix, réalisa, au quinzième siècle, la

difficile Société des Nations, puisque sa défense était confiée à des chevaliers de pays et de langues divers. Chaque bastion de la forteresse porte encore leur nom. Nous survolons *la langue de France,* tandis qu'au nord-est c'est *la langue d'Allemagne;* au sud, *la langue d'Espagne;* au nord-ouest, *la langue d'Angleterre;* puis, c'est *la langue d'Auvergne, la langue de Provence, la langue d'Italie,* celle de *Castille* et celle de *Portugal.*

Nous-mêmes, dans notre hydravion où nous avons, en si peu d'heures, survolé tant de pays, tandis que, pour gagner du temps, nous écornons légèrement l'Asie Mineure et la Turquie, ne réalisons-nous pas aussi la véritable Société des Nations?

De Paphos à Beyrouth nous suivons la route même qui fut celle de Saint Paul allant de Palestine en Grèce prêcher aux Corinthiens, et celle aussi de Chateaubriand dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

Nous abordons la côte d'Asie à l'endroit même d'où Saint Paul en partit et où Chateaubriand y arriva. Cependant il fallut trois jours à Chateaubriand pour aller de Chypre à Jaffa, — en hydravion trois heures! A dix lieues du port, il ne put débarquer, tant la houle était forte, et son bateau erra durant dix heures le long du littoral, qu'il eut ainsi tous loisirs de contempler.

Je ne sentis point cette espèce de trouble que j'éprouvai en découvrant les côtes de la Grèce... L'effet général éait à peu près celui des montagnes du Bourbonnais quand on les regarde des hauteurs de Tarare... Mais j'allais descendre sur la terre des prodiges, aux sources de la plus étonnante poésie, où s'est passé le plus grand événement qui ait jamais changé la face du monde, je veux dire la venue du Messie.

Une fois de plus l'intellectuel déçu cherche au-dedans de lui les merveillees qu'il était venu voir et qu'il n'a pas trouvées.

C'est que la vision des terriens, la vision horizontale, la vision de profil est toujours incomplète. Seule

la vision verticale est totale. De même qu'on ne connaît pas un être lorsqu'on ne l'a vu que de profil, de même on ne connaît pas un pays lorsqu'on ne l'a pas survolé. Seule, la face révèle l'âme du visage humain et aussi du visage terrestre.

Chaque pays a bien son expression propre et nulle part peut-être cette expression n'est plus passionnée qu'en cette Syrie, ce Liban, cette Palestine et cette Judée, à la fois montagneuses et plates, entre la Méditerranée et le Désert.

Lamartine n'y contredirait pas, lui qui fut toute sa vie hanté par la vision aérienne qu'il ne put jamais réaliser que par la pensée. Mais quelles pages nous eût values *Le Voyage en Orient* effectué par la voie des airs!



A embrasser, par-dessus Damas, à haute altitude le Liban, la Palestine et la Judée, où chaque mont, chaque vallée, les plaines fertiles, les fleuves, les lacs et jusqu'au Désert évoquent les souvenirs d'Israël, on s'étonne de l'exode persistant des Juifs. Le mouvement sioniste ne va peut-être au ralenti que parce qu'il manque aux Juifs cette vue d'en haut par quoi se révèlent l'âme et aussi les trésors du sol. Et j'imagine les treize millions de Juifs épars à travers le monde, soudain regroupés dans leur pays de Judée, tous ces sans-patrie retrouvant leur patrie, enfin. Le Juif errant stabilisé! Le monde occidental délivré du virus qui l'empoisonne et retrouvant son équilibre et sa santé. Pourquoi pas? Ce pays est si productif et pourrait être si riche. Et Mossoul est proche avec ses trésors de pétrole qui, s'ils étaient exploités, feraient tomber l'essence à zéro. Quelle affaire! Et le Désert lui-même, avec ses mystérieux lacs bitumeux, le Désert, travaillé par les nouveaux procédés mécaniques et les nouvelles forces

physiques, découvrirait bien d'autres trésors. Des « titans moyens » y suffiraient.

Tel est du moins l'impression ressentie à survoler cette couche de sable d'où émergent des volcans, des lacs, des fleuves et jusqu'à cette voie triomphale que l'avion a révélée, près du lac Habanié, cette voie dont le voyageur aérien suit nettement la trace, si parfaitement invisible aux terriens.

Déjà, les habitants du Désert évoluent. Les Bédouins campent toujours sous des tentes et leurs troupeaux ignorent toujours les lois de la propriété. Mais les chefs de tribus se déplacent en auto-chenille, parfois en avion et ils ont leur appartement en ville où ils fréquentent les dancings et fox-trottent sur l'« air de la Caravane » du *Comte Obligado*.

Quant aux chameaux, ils regardent passer l'avion, avec cette même curiosité vite satisfaite des vaches qui regardent passer le train. Déjà leur tête s'incline sur l'herbe rare et couleur de sable. Tandis que « la fille du Bédouin », tous voiles dehors, continue gaillardement ses signaux au pilote-aviateur ! A quoi rêve la fille du Bédouin faisant paître ses troupeaux non loin du Paradis Terrestre? Car il est là, le paradis terrestre, à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate. Une petite embardée vers Babylone et nous irions dessus. Qui sait, là est peut-être le trésor essentiel?



Cinq jours de Paris à Bagdad! La capitale de l'Irak, la ville des « Mille et une nuits » s'arrondit maintenant sous le virage de l'avion, dans la boucle miroitante du Tigre. Bagdad : des terrasses blanches autour du dôme doré de la mosquée, des minarets, des clochers.

Hélas, au sol, Bagdad est une déception. Bagdad anglicanisé allonge sa new-street sale où s'affichent

tous les produits manufacturiers made in Germany, made in Italy, made in England. Made in France n'est représenté que par la palmolive de M. de Rothschild. C'est tout de même une indication. Et Pierre Benoit ajoutera peut-être, un jour, un épilogue à son roman *Le Puits de Jacob!*

Mais où sont les maisons enchantées décrites par Scheherazade? Comment les découvrir dans ce dédale de ruelles qui tournent en rond comme pour vous étouffer? Ruelles de pouillerie orientale où s'accumulent les immondices. Là des hommes, des femmes traînent la babouche, et aussi la lèpre et la peste. Costumes pittoresques sans doute. Mais je m'écarte d'instinct de ces femelles mamelues sous leurs soieries et leurs galons dorés. Et je boucle hermétiquement la fermeture-éclair de mon manteau de cuir.

Mais où sont les jardins parfumés de la ville du Kalife? Réduits à la proportion de jardinets pour fonctionnaires anglais, ils s'entourent de dattiers, gris de la poussière des camions-automobiles.

Ah! Scheherazade est bien morte! Je ne la cherche plus. Au fait, je ne l'ai pas beaucoup cherchée, car je ne l'ai jamais beaucoup aimée. Si j'étais sincère, je dirais que je n'aime pas l'Orient. Je n'aime pas les Juifs, je n'aime pas les chameaux, je n'aime pas les Musulmans, je n'aime pas le faste et ses esclaves, la servitude et la misère. Je n'aime pas le fatalisme. Les mosquées se ressemblent toutes. Les minarets s'alignent avec monotonie. Scheherazade m'a toujours un peu ennuyée, même au temps des enfantines illusions. Je n'ai jamais eu confiance dans la force propulsive du tapis volant. Et aujourd'hui la fille du Bédouin me fait pitié.

Ah! que je me sens Occidentale dans l'avion qui me ramène, en cinq jours, de Bagdad à Paris! Que ma Patrie m'est chère! Joie de survoler, après ce grand voyage, mon petit pays du Forez, au cœur pur de la France. Il

st là, au creux des Cévennes, entre les vallées de la Loire et du Rhône, avec sa verdure, sa culture variée, on activité, sa netteté, sa simplicité et sa droiture. Dans e matin d'avant-printemps, je me penche sur lui, j'embrasse sa face bien-aimée. Ulysse, rentrant d'un long xil, s'attendrissait sur la fumée s'élevant du toit des haumières d'Ithaque. Du haut de l'avion, j'ai vu toutes es fumées des villes et des villages de mon pays mêlées ux vapeurs de la terre. Haleine des vivants, émanation les morts, mes morts de qui je tiens la vie. Patrie fonière, la vraie patrie.

Il est bien vrai, me disait, un jour, l'as Nungesser, que nes grands voyages aériens m'ont appris à aimer plus ncore mon petit pays natal.

J'ai éprouvé, quant à moi, que la passion de la géograhie rend plus ardent l'amour de la Patrie.

LOUISE FAURE-FAVIER.

POÉSIES

—

1.

VOYELLES

A rouge, A noir, O jaune,
flammes, fanfares,
muettes clameurs des soleils couchants,
coquelicots dans les blés mûrs.
A joie! pourpre du sang, pourpre des vignes,
villes en fleurs, fêtes, carillons dans les drapeaux!
Clairons éclatent aux carrefours,
les drapeaux ont changé de couleurs,
la révolte gronde au fond des faubourgs.
A noir, A rouge.

E blanc, I bleu, I vert.
Ciel bleu blanc vert
comme la mer.
Les petites baleines jouent avec les dauphins,
dans la couche d'Amphitrite souffle la brise :
banquises du ciel, rire des séraphins!

Sur le ciel j'ai laissé la fenêtre ouverte.
U, violette et brune
est la nuit sans lune
avant que s'allument les étoiles,
jaunes rouges bleues blanches vertes.

—

2.

AIGLE MARINE

Cette odeur d'amour qui passe toutes les fleurs...
Mouettes au soleil blanches,

et les chevaux de l'écume!
L'oiseau ravissant fond sur sa proie et l'emporte.
Hier tu dormais :
il n'y a qu'un sommeil, une sorte de joie.
Aigle marine soudaine comme l'épée,
tous les lys de la rive,
mon cœur, le vent les a fauchés.

—

3.

Dahlia, lilas et réséda,
fleurs d'été et de printemps.
Fil qui craque, Dieu le retend.
« Fuseau, mon beau fuseau, viens et va. »
Ah! écoutons grommeler la Parque!

Cheveux de Madeleine ou de Dalila,
d'Absalon ou de ce Juan,
le temps s'en va et nous reprend, Anne,
dahlia, lilas et réséda.

—

4.

Dans la montagne on a des ailes,
vive comme un coquelicot
la gentiane éclate dans l'herbe.
Boissons si fraîches, oiseaux et baisers sous les tonnelles :
mieux qu'un lac un fleuve endort mon tourment. Cette rumeur,
cette odeur atlantique, elle a brûlé toutes mes veines.
Mais seule emplit mon cœur la mer où chantent les sirènes.

ANDRÉ CASTAGNOU.

LANGUE ET NATIONALITÉ

—

Le 23 juillet 1870, donc quatre jours après la déclaration de la guerre, l'une des sommités incontestées de l'historiographie allemande, Th. Mommsen, écrivit la première d'une série de lettres (1) destinées à justifier le but de guerre allemand, l'acquisition de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine. La quintessence de son argumentation peut se résumer ainsi : l'Alsace est de nationalité allemande, parce que sa population est de race germanique et parce que son langage est l'allemand. Deux mois après, le 27 octobre 1870, l'un des plus éminents maîtres de la science historique française, Fustel de Coulanges, lui donnait la réplique (2). Après avoir démontré l'inanité de l'argument ethnique (la race), voici ce qu'il écrivit au sujet de la langue :

La langue n'est pas non plus le signe caractéristique de la nationalité. On parle cinq langues en France, et pourtant personne ne s'avise de douter de notre unité nationale. On parle trois langues en Suisse; la Suisse en est-elle moins une seule nation, et direz-vous qu'elle manque de patriotisme? D'autre part, on parle anglais aux Etats-Unis; voyez-vous que les Etats-Unis songent à rétablir le lien national qui les unissait autrefois à l'Angleterre?... Ce qui distingue les nations, ce n'est ni la race ni la langue... La patrie, c'est ce qu'on aime. Il se peut que l'Alsace soit allemande par la race et par le langage ; mais, par la nationalité et le sentiment de la patrie, elle est

(1) Publiées dans les journaux italiens *Perseveranza* du 10 août 1870 et *Il Secolo* du 20 août 1870. Réunies en brochure sous le titre : *Teodoro Mommsen Agli Italiani, Berlino*, 30 *Agosto* 1870. Une traduction anglaise a paru sous le titre : *Letters on the war between Germany and France*, *London*, 1870.

(2) Fustel de Coulanges, *L'Alsace est-elle allemande ou française?* Réponse à M. Mommsen, professeur à Berlin. Paris, Denin, 1870.

française... La race, c'est de l'histoire, c'est du passé. La langue, c'est encore de l'histoire, c'est le reste et le signe d'un passé lointain. Ce qui est actuel et vivant, ce sont les volontés, les idées, les intérêts, les affections.

Ainsi le professeur de Berlin, et avec lui à peu près l'ensemble de ses nationaux, établit l'équation : langue-nationalité. Le professeur de Paris et ses nationaux à lui font un distinguo : Il y a des entités politiques sans unité linguistique et pourtant avec unité nationale (France, Suisse), et il y a des entités politiques avec unité linguistique et pourtant sans unité nationale (Angleterre ; Etats-Unis de l'Amérique du Nord.)

Les conclusions auxquelles parviennent Mommsen et Fustel de Coulanges sont l'aboutissement d'une longue évolution qui remonte en dernier lieu aux théories de la Révolution d'une part, de Herder sinon Leibniz de l'autre. Si la discussion s'est élevée au sujet de la question d'Alsace, si elle n'a jamais complètement cessé de tourner autour d'elle, il faut bien convenir qu'elle s'est peu à peu singulièrement élargie, et que les principes ont été appliqués peu à peu à toutes les autres régions de l'Europe auxquelles ils semblaient applicables. Il ne s'agit donc, depuis longtemps, plus d'un cas d'espèce, mais effectivement d'une question de principe d'envergure, et au surplus de portée politique et pratique indéniable.

Ce qui rend les passages cités de Mommsen et de Fustel de Coulanges si intéressants pour nous, ce n'est pas tant la personnalité des auteurs que la netteté avec laquelle, pour la première fois, les théories s'affrontent. Maintenant, aux environs de 1870, les positions étaient prises de part et d'autre, si bien prises que, cinquante ans durant, ni les uns ni les autres n'ont lâché la moindre parcelle de leur théorie.

Or, depuis quelque temps il y a du nouveau. L'un des deux partis a fait un premier pas vers l'autre, la concep-

tion allemande tend à se rapprocher de la conception française. Ah! pas encore sur toute la ligne. La grande masse de ceux qui s'intéressent en Allemagne à ces problèmes — et ils y sont bien plus nombreux que chez nous — les « Mitläufer » sont encore pris dans les anciennes conceptions. Mais les chefs, les esprits vraiment scientifiques et indépendants, ceux qui se font une opinion par leur propres recherches, enfin les meilleurs évoluent très nettement. D'où ce miracle?

§

Trois ordres de faits et de constatations ont frappé les observateurs allemands : 1° Les résultats des différents plébiscites des années 1920 à 1922; 2° les votes émis lors des différentes élections législatives et locales depuis 1920; 3° la situation linguistique et nationale des Juifs en dedans et en dehors de l'Allemagne. Nous allons examiner rapidement les trois groupes de faits, et les conclusions qu'ils semblent appeler.

1° D'après les stipulations du traité de Versailles, différentes régions de l'Empire allemand ont été appelées à se prononcer sur la question si elles voulaient rester dans le cadre du Reich, ou si elles préféraient être rattachées à certains Etats limitrophes. Etaient dans ce cas dix arrondissements de la province « Prusse Orientale » (plébiscite le 11 juillet 1920); quatre arrondissements de la province « Prusse Occidentale » (plébiscite le même jour) ; sept arrondissements de la province « Slesvig-Holstein » (plébiscite le 10 février 1920 pour la première zone, le 14 mars 1920 pour la deuxième zone) ; un arrondissement de la province « Basse-Silésie » (le 20 mars 1921), et enfin vingt-deux arrondissements de la province « Haute-Silésie » (le même jour).

Voici les résultats de ces différents plébiscites. Ont voté :

Dans la province de	Electeurs	voix exprimées	dont pour l'Allem.	pour la Pologne ou le Danemark	% pour l'Allem.
—	—	—	—	—	—
Prusse Orientale.	422.067	371.083	363.159	7.924	97,9
Prusse Occidentale	121.176	104.842	96.895	7.947	92,4
lesvig-Holstein :					
Zone I	109.745	100.760	25.329	75.431	25,1
Zone II	71.893	64.524	51.724	12.800	80,2
Basse-Silésie	5.606	5.481	5.348	133	97,6
Haute-Silésie	1.215.373	1.181.277	702.045	479.232	59,4

A ces chiffres il convient d'opposer ceux du recensement linguistique de ces régions. Le dernier qui a précédé les plébiscites a eu lieu le 1er décembre 1910. Mais comme il s'est déroulé dans des limites administratives qui ne coïncident pas entièrement avec celles dans lesquelles ont eu lieu les plébiscites, de longs calculs ont été nécessaires pour permettre la comparaison. Les calculs ont été faits en Allemagne; nous ne pouvons les suivre ici dans les détails, et nous sommes obligé à nous en tenir aux conclusions générales. Mais pour pouvoir apprécier celles-ci en connaissance de cause, on nous permettra de donner des détails suggestifs, du moins pour quelques arrondissements.

On pourrait doubler et tripler le nombre des exemples sans aucune difficulté. D'une façon générale, il apparaît qu'en Prusse Orientale les Mazoures et Kachoubs ont voté comme un seul homme pour l'Allemagne. Mais, même parmi les personnes qui, en 1910, s'étaient déclarées comme étant de langue polonaise pure, plus de 80 % semblent avoir opté pour le Reich. Dans les régions plébiscitaires de la Prusse Occidentale, environ 50 % des Polonais doivent avoir fait de même. Pour la Haute-Silésie, les calculs de l'un des meilleurs connaisseurs du pays, le professeur Volz, de l'Université de Breslau, ont fait apparaître qu'environ 39 % des personnes de langue polonaise ont plébiscité pour l'Allemagne. En tout cas, nulle part le nombre des voix données lors des plébiscites à la Pologne n'atteint le pourcentage des personnes

Arrondissement	Ont indiqué comme langue maternelle en 1910 :					Ont voté aux plébiscites de 1920/21 :	
	Allemand	Polonais	All. et Polon.	Mazourien (3)	Allem. +Maz.	p. l'Allemagne	p. la Pologne
Oletzko (Pr. Orient.)..	27.334 (4) 70,35 %	3.783 9,74 %	1.117 2,88 %	6.198 15,95 %	406 1,05 %	28.625 (4) 100,0 %	2 0,0 %
Allenstein - Campagne (Prusse Orientale).	22.729 39,31 %	32.765 56,67 %	1.774 3,07 %	520 0,90 %	8 0,01 %	16.742 98,0 %	342 2,0 %
Johannisburg (Pr.Or.)	16.379 31,87 %	4.203 8,18 %	997 1,93 %	29.141 56,70 %	623 1,21 %	33.817 100,0 %	14 0,0 %
Lyck (Pr. Orient.)....	27.138 48,83 %	6.348 11,42 %	1.621 2,92 %	19.407 34,92 %	969 1,74 %	36,529 99,9 %	44 0,1 %
Stuhm (Pr. Occid.)...	19.714 55,96 %	15.445 43,85 %	22 0,06 %	— —	— —	19.984 80,3 %	4.904 19,7 %
Cosel (Haute-Silésie) .	16.433 21,72 %	56.794 75,05 %	2.298 3,04 %	— —	— —	37.651 75,2 %	12.449 24,8 %
Gross-Strehlitz (Hte-S.)	12.611 17,19 %	58.102 79,18 %	1.781 2,43 %	— —	— —	22.415 49,3 %	23.046 51,7 %
Kreuzburg (Hte-Sil.)...	24.363 46,94 %	24.487 47,18 %	3.001 5,78 %	— —	— —	37.995 95,8 %	1.652 4,2 %
Rosenberg (Hte-Sil.)...	8.586 16,4 %	42.234 80,69 %	1.514 2,89 %	— —	— —	23.857 68,1 %	11.150 31,9 %

de langue polonaise pure (sans compter même les bilingues). Et la Pologne n'est pas seule à être ainsi défavorisée. Une parcelle de la Haute-Silésie, le territoire de Hlucin (au sud-ouest de Ratibor) a été cédée à la Tchécoslovaquie, et ceci sans plébiscite. Mais après coup, trois communes, pour des raisons qu'il nous mènerait trop loin d'exposer ici, ont procédé à une sorte de plébiscite d'essai. D'après le recensement, elles renfermaient 3.681 personnes de parler morave, 326 de langue polonaise et 161 de langue allemande. Le résultat du plébiscite, qui eut lieu au mois de juin 1922 sous la surveillance tchèque, donna 99 % des voix pour l'Allemagne dans chacune des trois communes.

Nous n'hésitons pas un moment pour déclarer que tout cela est extrêmement flatteur et honorable pour l'Allemagne. Nous ne voyons à ces votes d'autre explication qu'une supériorité reconnue de la culture et de l'économie allemandes. C'est d'autant plus honorable que ces options ont été consenties en faveur d'un peuple vaincu, en butte à ce moment aux plus graves difficultés économiques et politiques, rongé par la famine et divisé par la révolution. Encore une fois, l'Allemagne peut à juste titre être fière de ces votes acquis sous la haute direction de commissions de l'Entente, de ces options de milliers et de milliers d'hommes et de femmes de langue slave pour la nationalité allemande.

Mais voici qu'il se pose un dilemme angoissant : ces hommes, malgré leur attitude, sont-ils de vrais Allemands, puisqu'ils ignorent l'allemand, ou sont-ils peut-

(3) La statistique allemande n'a fait aucune distinction entre le mazourien, le kachoub et le lithuanien. En réalité, dans les chiffres ci-dessus donnés sont compris de nombreux Kachoubs. D'autre part, le mazourien n'est qu'un dialecte polonais; toutefois, les Mazoures de la Prusse orientale, à la différence de la plupart des autres Polonais, sont protestants.

(4) Les chiffres 27.331 et 28.625 sont sensiblement identiques; l'un représente un pourcentage de 70 %, l'autre de 100 %. Ce paradoxe apparent s'explique pourtant du fait que les chiffres de 1910 englobent la totalité de la population, tandis que ceux de 1920-21 ne comprennent que les adultes ayant droit de vote et ayant effectivement pris part au vote.

être tout de même de vrais Allemands, grâce à leur attitude, tout en ignorant l'allemand? S'il en est ainsi, où reste alors le principe sacro-saint de l'identité de langue et de nationalité? Nous ne saurions répondre intégralement à cette question qu'après avoir étudié le second groupe de phénomènes qui nous paraissent ébranler ce même principe. Qu'en est-il des votes émis par ces étrangers de langue dans les différentes consultations politiques qui ont eu lieu en Allemagne depuis 1920?

2° Dans presque tous les pays à minorités nationales, la statistique des élections (au vote secret naturellement) équivaut sous certaines conditions à l'expression d'une profession de foi nationale. Il n'en est pas autrement en Allemagne. Les minorités du Reich l'ont compris ainsi; elles se sont groupées, elles ont posé des candidatures d'élection en élection plus nombreuses; elles se sont organisées dans le « Verband der nationalen Minderheiten Deutschlands », et elles ont même créé un organe commun, la *Kulturwehr;* enfin elles ont eu des voix. Reste à savoir l'envergure de ce mouvement.

A chaque élection au Reichstag (six depuis la fin de la guerre), le nombre des personnes qui ont effectivement pris part au vote a été presque exactement égal à la moitié du nombre total des habitants du Reich. Rien ne nous empêche d'accepter cette proportion aussi pour les étrangers de langue.

Le dernier recensement, celui du 16 juin 1925, dont les chiffres intégraux viennent seulement d'être connus, a donné, sur un total de 62.410.619 âmes, 1.279.397 personnes de langue étrangère, dont 902.012 de langue polonaise (5), 72.626 de langue serbe, 81.641 de langue mazourienne, 46.585 de langue tchèque ou morave, 10.683 de langue danoise, 7.475 de langue lithuanienne, 7.311 de

(5) Sont compris dans ce chiffre les personnes de seule langue polonaise (sorabe, etc.) et celles de langue polonaise (sorabe, etc.) et allemande à la fois (bilingues), car en réalité ces derniers sont des Polonais (Sorabes, etc.) sachant aussi l'allemand.

langue frisonne, etc. Voici un aperçu des voix que ces peuples auraient pu obtenir théoriquement, si tous les membres avaient voté pour le parti représentant leur langue, et de celles qu'ils ont effectivement obtenues à l'élection la plus rapprochée du recensement en question, à l'élection législative du 7 décembre 1924 :

Voix	Théoriq. possibles	% pour le Reich	Effectiv. obtenues	% pour le Reich	% des électeurs minor^res^
Polonaises	451.006	1,5	81.703	0,3	18,1
Mazouriennes	40.820	0,13	542	0,0	1,32
Sorabes	36.313	0,12	5.584	0,01	15,3
Danoises	5.342	0,01	5.137	0,01	96,0
Total.	533.481	1,77	92.966	0,31	17,4

En d'autres termes, les minoritaires conscients qui se sont comptés en 1924 ont réuni, au lieu de plus de 500.000 voix possibles, moins de 100.000 effectives. Près des cinq sixièmes des personnes de langue étrangère n'ont pas voté pour le parti de leur langue (6), mais pour un parti ou un programme allemand tout court.

Pour prévenir toute idée qu'il s'agit là d'un cas fortuit, d'une exception, ajoutons encore les résultats des dernières élections qui aient eu lieu en Allemagne, et qui aient touché l'ensemble des personnes de langue étrangère.

Aux élections législatives du 20 mai 1928, les partis minoritaires n'ont plus recueilli que 70.963 voix. Enfin, aux fameuses élections au Reichstag, du 14 septembre dernier, ils ont atteint 76.438, augmentation d'environ 5.500 voix, mais plus apparente que réelle, puisque la participation au vote était généralement plus grande en 1930 qu'en 1928.

Ces chiffres aussi sont éloquents. Ils confirment ce que

(6) Les partis suivants avaient posé des candidatures : le parti populaire polonais (Polnische Volkspartei), le parti populaire mazourien (Masurische Volkspartei), le parti populaire sorabe (Wendische Volkspartei), l'Union slesvigoise (Schleswigscher Verein).

toutes les élections précédentes, et ce que tous les résultats partiels que nous pourrions ajouter, ont révélé à l'unisson : l'immense majorité des électeurs allemands de langue étrangère n'a pas voté pour le parti qui semblait et prétendait représenter la nationalité de cette langue. Elle a voté pour des idées nationales, des revendications économiques allemandes en général, ou encore pour des partis politiques sans distinction nationale. D'une façon générale, les étrangers de langue n'ont pas profité du bulletin de vote pour manifester pour leur nationalité étrangère. Si tous ces votes permettent une interprétation nationale, ce ne peut être que celle-ci : les Polonais, Mazouriens, Sorabes, etc., de langue se sont solidarisés avec leurs compatriotes de langue allemande.

Ainsi les résultats des plébiscites et les votes émis lors des différentes élections permettent une constatation commune : il y a de très nombreux nationaux allemands de fait qui sont étrangers de langue. Mais alors un cruel dilemme se pose devant tous les Allemands « bien pensants » (dans le sens national, s'entend) : Il faut opter soit pour le principe philosophique qui veut l'identité de la langue et de la nationalité, mais c'est exclure en même temps des centaines de milliers de personnes de langue étrangère qui se sont pourtant révélées d'excellents Allemands en de nombreuses occasions; ou il faut opter pour la leçon qui se dégage des événements les plus récents, et qui oblige de considérer ces hommes de langue polonaise, mazourienne, sorabe, etc., comme de bons et vrais Allemands de nationalité; mais alors c'est la mort sans phrase du principe séculaire qui lui aussi, dans le passé, a rendu de signalés services. Dans la pratique, ceux qui ont commencé à voir clair ont pris leur parti; ils ont lâché le principe historique pour les profits immédiats et futurs; ils n'ont pas repoussé ces nouveaux Allemands qui sont venus librement à eux. Enfin, ils ont compris la leçon des chiffres : Il y a des centaines de milliers

d'Allemands, d'excellents Allemands, qui ne parlent pas
allemand.

3° Mais il y a aussi le contraire : il y a non seulement
des milliers, mais même des millions de personnes de
angue allemande qui ne sont pas reconnues, d'une façon
générale, comme étant de nationalité allemande. Ceci
nous mène au troisième point de notre démonstration, la
situation linguistique et nationale des Juifs en dedans et
en dehors de l'Allemagne. Aucune difficulté pour les
Juifs résidant dans les frontières du Reich; ils étaient en
1925 au nombre de 564.379. Ils parlent à peu près sans
exception l'allemand, et, malgré toutes les manifestations
d'antisémitisme, les manuels, les statistiques, et les au-
tres recherches qui s'occupent de la nationalité allemande
les ont toujours englobés dans celle-ci. Il en est autre-
ment des Juifs résidant dans les pays de l'Europe cen-
trale et orientale, de la Baltique à la Mer Noire. Il con-
vient à ce sujet de retenir deux prémisses : 1° Ces Juifs
de Pologne, de Roumanie, de Hongrie, d'Estonie, de Let-
tonie, de Lithuanie parlent presque exclusivement le ju-
déo-allemand, patois dont le caractère foncièrement ger-
manique est indiscutable; 2° Tous les habitants de ces
mêmes pays qui se servent habituellement de la langue
allemande sont considérés par toutes les organisations
s'occupant du germanisme à l'étranger comme étant de
nationalité allemande. A une seule exception près, les
Juifs. Il s'agit, rien que dans les six pays cités, de 6 mil-
lions 380.000 personnes de langue allemande. Mais mal-
gré que les propagateurs du germanisme à l'étranger ai-
ment les grands chiffres et les créent parfois quelque peu
artificiellement, on ne voit figurer dans les statistiques
qu'environ 3.000.000 de personnes considérées, au point
de vue nationalitaire, comme Allemands à l'étranger. Un
plus grand nombre, 3.380.000 environ, manquent; ce sont
les ressortissants juifs de ces six pays. Les plus farouches
pangermanistes, qui sont en même temps aussi les plus

farouches antisémites, ne peuvent se résoudre à reconnaître la nationalité allemande à ces hommes pourtant de langue allemande. Il s'ensuit qu'ils battent eux-mêmes, et une fois de plus, en brèche leur propre principe de l'identité absolue de langue et de nationalité !

§

Ainsi deux groupes de faits, dans un sens opposé, ont contribué à ce même résultat. Les plébiscites et les votes politiques ont démontré que des centaines de milliers d'hommes se reconnaissent de nationalité allemande sans parler l'allemand; la situation des Juifs dans les pays orientaux a démontré que plusieurs millions d'hommes parlent allemand sans être reconnus de nationalité allemande. De quel côté que l'on considère le principe de l'identité absolue de langue et de nationalité, on s'aperçoit de son imperfection.

Ce sont des révélations que seule l'après-guerre a fait apparaître en toute clarté, du moins aux Allemands. Mais de plus en plus ceux-ci commencent à se rendre à l'évidence. Les témoignages d'un revirement sont déjà nombreux, et nous nous contenterons d'en citer seulement quelques-uns des plus significatifs et importants. Ainsi un ouvrage tout récent (1929) sur les minorités linguistiques en Allemagne et qui a pour auteur le Conseiller supérieur du gouvernement à l'Office de statistique de Prusse, D[r] Keller, ne cesse d'affirmer que la langue n'est nullement un signe infaillible de la nationalité. A un moment donné, le même spécialiste, parlant d'une certaine carte de l'Allemagne orientale, la caractérise de faux grossier (« eine grobe Fälschung »), parce qu'elle identifie sciemment langue et nationalité. Un autre gros livre, œuvre d'un spécialiste éminent, le professeur Winkler, chef de « l'Institut pour la statistique des peuples minoritaires » à l'Université de Vienne, pose dès l'entrée comme principe que langue et nationalité ne doivent nul-

lement être confondues. Enfin dans un ouvrage quasi-officiel puisque édité par le « Deutsche Sehutzbund » lui-même (*Volk unter Völkern*, Berlin 1925, p. 237), nous avons relevé cette phrase que nous ne pouvons nous empêcher de mettre en regard de celle de Fustel de Coulanges qui nous a servi de point de départ à cette étude :

Dass die Muttersprache kein Merkmal (der Nationalität) ist, ist allbekannt. Was bleibt dann noch übrig? Das Herz, das Gefühl, das Wollen.	La langue n'est pas non plus le signe de la nationalité... Ce qui est actuel et vivant, ce sont les volontés, les idées, les intérêts, les affections.

C'est la plus belle satisfaction posthume dont Fustel de Coulanges ait pu rêver pour son centenaire.

Il y a tout lieu d'espérer que les conceptions nouvelles des dirigeants pénétreront assez rapidement dans les masses allemandes, d'autant plus que ces masses s'intéressent passionnément aux questions du germanisme à l'étranger et aux problèmes de langue et de nationalité qui s'y rattachent.

Il n'y a qu'un seul point sur lequel les chefs eux-mêmes reculent encore devant l'application intégrale de ce qu'ils ont reconnu comme juste : l'Alsace et la Lorraine. En termes embarrassés ils tournent la question alsacienne qui, autrefois, avait servi de prétexte à l'échafaudage de toute la théorie nationalitaire. Il est curieux de voir de quelle façon des esprits par ailleurs si clairs et si décidés comme Winkler essaient de sortir de l'impasse dans laquelle les a conduits d'une part la reconnaissance dorénavant acquise que la langue ne prouve pas péremptoirement la nationalité, et d'autre part le besoin sentimental et national de ne pas lâcher l'Alsace. Winkler parle des « deutsch-sprachigen Elsass-Lothringer, deren Volkszugehörigkeit wir in Ermangelung eines eindeutigen nationalen Bekenntnisses nach objektiven Merkmalen beurteilen müssen ». Traduit en bon français cela veut dire que jusqu'à nouvel ordre on

doit établir la nationalité de l'Alsace et de la Lorraine d'après la langue, puisqu'on manque pour elles d'une profession de foi nationale non équivoque. C'est curieux : les élections qui, à l'Est, avaient si bien servi de témoignage national, sont inopérantes à l'Ouest. Ni les différentes élections législatives à la Chambre des députés qui, sauf la dernière fois, ont donné la presque totalité des mandats au bloc « national », ni la réception de 1918 ne suffisent pour établir la nationalité de l'Alsace.

Ne nous en formalisons pas outre mesure ; c'est un état d'esprit passager dont il faut comprendre les dessous psychologiques. On n'abandonne pas radicalement et du jour au lendemain une preuve ou un témoignage qui, pendant plus d'un siècle, a formé la pierre angulaire de tout un système, davantage même : la raison d'être de ce système. Mais nous avons vu sans contestation possible que la lumière commence à se faire, et elle se fera.

Le principe rigide de l'identité de langue et de nationalité étant abandonné, nous pouvons à notre tour reconnaître sans hésitation et sans inconvénient que cette identification n'est nullement sans bases sérieuses. Le plus souvent, la langue est effectivement le signe extérieur, sinon infaillible, du moins commode de la nationalité, déjà pour la simple raison qu'une communauté de langue prédispose facilement à une communauté plus intime d'idées. Donc, dans neuf cas sur dix, la minorité nationale se reconnaît à la langue. Mais il y a le dixième cas où le contraire est juste, et l'exception, tout en confirmant la règle, la bat en brèche.

P. LÉVY

Docteur en phil. et Docteur ès lettres.

LA PUBLICATION DE L'ASSOMMOIR

AVEC DES LETTRES INÉDITES DE THÉODORE DE BANVILLE, HENRY CÉARD, CATULLE MENDÈS ET M. PAUL BOURGET

—

Un éditeur américain qui lançait en 1929, à New-York, une biographie — d'ailleurs fort consciencieusement établie — d'Emile Zola, fit distribuer à sa clientèle un prospectus composé comme nos images d'Epinal et qui prétendait résumer la vie du romancier en une dizaine de dessins coloriés.

Deux divisions dans ce prospectus : Zola avant *l'Assommoir*; Zola après *l'Assommoir*.

Avant *l'Assommoir* représentait un Zola hâve, famélique, repoussé de partout et errant dans Paris avec un manuscrit sous le bras. Une figure de miséreux, de bohème condamné aux plus médiocres besognes.

Après *l'Assommoir*, Zola, chargé d'honneurs, triomphait, le front lauré, le visage épanoui. Aussi large d'épaules qu'il était tout à l'heure étriqué, il voyait ses adversaires s'incliner devant lui; les éditeurs venaient prendre ses ordres. Le malchanceux était devenu, sans transition, un énorme symbole du succès dominant Paris de sa masse joviale.

Ainsi, par une simplification excessive, le dessinateur américain réussissait à rendre faux ce qu'il y avait de relativement juste dans son idée.

Moins caricaturale, moins américaine, l'image eût été admissible, car il est vrai que *l'Assommoir* fut un événement comme il s'en produit rarement dans la vie d'un

écrivain et dans l'histoire d'un mouvement littéraire. Pour Zola comme pour l'école naturaliste, le grand « lancement » date de *l'Assommoir*.

§

Il n'existe pas d'exemple qu'un roman ait provoqué avant son apparition en librairie autant de bruit. Dans *Le Bien Public*, quotidien dont le tirage n'était pourtant pas extrêmement élevé, il avait soulevé, après les protestations des abonnés et des lecteurs, celle d'une partie de l'opinion publique; dans *La République des Lettres*, une revue mensuelle à clientèle limitée, il fit naître des attaques plus générales encore et plus nombreuses.

Dans quelles conditions la revue parnassienne avait-elle accueilli *l'Assommoir*, d'accord avec le *Bien public*, qui, après avoir inséré en feuilleton la première partie du roman, laissait le soin à *la République des Lettres* de publier « in extenso » la seconde?

> Mendès m'offre mille francs pour achever *l'Assommoi* dans sa revue et j'ai accepté, car c'est mille francs trouvés su le trottoir. Ajoutez que Paris est de nouveau plein d'affiches Je suis très content...

Ainsi Emile Zola annonçait à Paul Alexis que la dernière partie de son roman passait dans *la République des Lettres*; et, en vérité, on s'étonne tout d'abord qu'il paraisse trouver naturel de recevoir cette preuve de sympathie des Parnassiens, car, tout en rendant volontiers hommage au talent de chaque membre du groupe, i s'était montré sans tendresse pour le groupe considéré dans son ensemble. Il avait reproché aux vers parnassiens d'exhaler des senteurs de momies, d'avoir des rigidités de statues; il avait critiqué (*Tribune* du 19 septembre 1869) jusqu'à leurs noms d'*Impassibles*, de *Parnassiens* :

> N'est-ce pas avouer que la vie ne les touche plus, qu'il

iabitent des hauteurs surhumaines? Ils se font gloire, les nalheureux, d'être morts! Qu'ils gardent donc le silence de la erre puisqu'ils ont la vanité du tombeau...

A son habitude, Zola posait clairement le débat avec es caractéristiques extérieures des deux écoles littéaires (Parnasse et Naturalisme) : rigide impassibilité chez l'une, soumission à la vie chez l'autre. Mais, à ces causes, somme toute peu profondes, de mésentente s'opposent d'assez nombreuses raisons de sympathie. *La République des Lettres* ne se montra pas seulement bienveillante au maître du Naturalisme : avant même l'avoir accueilli Emile Zola, elle avait reçu ses disciples ou, du moins, quatre sur cinq de ceux qui signèrent avec lui, en 1880, *les Soirées de Médan* : Guy de Maupassant, J.-K. Huysmans, Léon Hennique, Paul Alexis.

— Comment oublier, s'écriait celui-ci bien des années après, comment oublier la courageuse et intelligente attitude des Parnassiens à notre endroit? Comment, malgré nos divergences d'idéal, ne pas aimer Catulle Mendès et ses amis?

Réaction contre le débraillé romantique, la poésie parnassienne ne se piquait-elle pas d'être, par certains côtés, précise, concrète, réaliste pour tout dire? Parmi ses représentants plus ou moins positivistes, un Leconte de Lisle ne proclama-t-il pas, en tête de ses *Poèmes barbares*, que « l'art et la science, trop longtemps séparés, doivent s'unir étroitement, sinon se confondre »; un Banville n'avait-il pas sympathisé avec les Réalistes; un Coppée ne se voua-t-il pas aux *Humbles* et aux paysages de banlieue; un Mallarmé n'avait-il pas écrit à Zola : « Je ne connais pas un point de vue, en art, qui soit inférieur à un autre » (6 novembre 1874) ?

Au surplus, puisque quelques-uns d'entre eux n'étaient pas attirés par cette littérature aux fortes couleurs, leur mérite était d'autant plus grand de lui donner asile et de montrer que Zola avait beau combattre sous un

drapeau qui n'était pas le leur, ils n'en admiraient pas moins — l'aveu est d'Henry Roujon, sous le nom d'Henry Laujol, secrétaire de rédaction de la *République des Lettres* — sa puissance, la hardiesse de son intelligence et la dignité de sa vie :

Il nous étonnait, nous troublait, s'imposait à nous, mais sans nous séduire. Ce n'était pas un de nos maîtres. Aussi avons-nous eu plus d'une fois, en lisant les épreuves de *l'Assommoir*, des mélancolies qui ressemblaient presque à des remords. Ce qui devait s'appeler le *Naturalisme* allait à l'encontre de nos goûts les plus chers. Mais quoi! nous avions tout d'abord un devoir de pilote à remplir. Nous savions gré à ce vapeur de remorquer nos balancelles dans son sillage un peu trouble. Grâce à son concours, nous voyions arriver au quai notre cargaison de parfums, de fleurs exotiques et de fruits rares. Nous fûmes infidèles à nos dieux pour les mieux servir. C'était presque de la politique. Tous les hommes d'Etat nous comprendront (1)...

Pourquoi Henry Roujon veut-il diminuer la bravoure du geste qu'ils eurent, Catulle Mendès et lui, en cette circonstance? Pourquoi tient-il à se montrer plus habile qu'enthousiaste — et Mendès avec lui? Mettons donc qu'il y ait eu de leur part habileté et audace lorsqu'ils prirent cette décision, tout spontanément, au cours d'une visite qu'ils firent à Léon Cladel, lequel purgeait à Sainte-Pélagie le mois de prison que lui avait valu *Maudite*, sa nouvelle de *l'Evénement*.

Quelqu'un leur apprit l'interruption de *l'Assommoir* dans *Le Bien Public* :

A cette nouvelle, écrit Roujon, nous échangeâmes, Mendès et moi, le plus astucieux des regards. De Sainte-Pélagie nous courûmes aux Batignolles où demeurait Zola. Le grand écrivain nous reçut à bras ouverts. Notre offre lui agréa de publier, contre vents et marées, la suite de son roman. Il nous fit un prix d'ami. Nous emportâmes, comme une conquête, le

(1) Henry Roujon : *La Galerie des bustes*, p. 175-176, Paris, Rueff, 1908.

manuscrit inachevé encore (2). C'est ainsi que notre raffinée clientèle dégusta *l'Assommoir,* chaque semaine, entre une ballade et un conte bleu.

Du 9 juillet 1876 au 7 janvier 1877, parmi des pages de prose ou de vers signées Leconte de Lisle, Léon Cladel, Léon Dierx, Louis Ménard, Villiers de l'Isle-Adam, Richard Wagner, Stéphane Mallarmé, Ernest d'Hervilly, Léon Valade, etc.

Et la seule réaction à noter pendant cette période dans la revue est un écho humoristique racontant que « la copie d'Emile Zola exerce une désastreuse influence sur les manières et le langage des rédacteurs de *la République des Lettres.* Au lieu de s'appeler comme autrefois « cher ami » ou « cher poète », ils se disent « bougre de cochon ». Léon Dierx, qui est bien élevé, s'en affecte beaucoup et adresse quelques remontrances à ce sujet aux membres de notre académie intime ».

Plus sérieux, l'incident dont nous trouvons trace dans les lettres adressées par Catulle Mendès à Zola et qui se produisit à l'imprimerie Cochet, où se tirait *la République des Lettres.*

Après la publication du premier numéro de la revue contenant la suite de *l'Assommoir,* Cochet reçut la visite « encore amicale » du procureur de la République, qui lui signifia son intention d'interdire la vente. Mendès intervint, on put faire revenir le magistrat sur sa décision, mais la menace fut un moment assez nette pour justifier cette lettre de Mendès à Zola :

Si Cochet ne voulait pas, nous trouverions un autre imprimeur, et sachez bien que, quoi qu'il arrive, j'achèverai la publication commencée, dussions-nous (3), pour quelques numéros, nous faire imprimer en Belgique.

Cette mesure extrême envisagée sérieusement par Men-

(2) Le 4 juillet 1876, une lettre signée de Catulle Mendès et Adolphe Froger confirmait cet accord de Zola avec *la République des Lettres.*
(3) Texte inédit.

dès : *l'Assommoir* imprimé en Belgique parce que trop scandaleux pour une imprimerie française, voilà qui donne la mesure du libéralisme gouvernemental en 1876...

§

Les mouvements littéraires restent habituellement jeux de mandarins. Bien rares sont ceux qui parviennent jusqu'au public par l'œuvre-type capable de caractériser avec éclat, comme le fit *l'Assommoir,* l'essentiel de leurs théories et de leurs audaces. Avec la publication du roman de Gervaise Coupeau, le Naturalisme affronta la foule anonyme qui pendant une dizaine d'années — parallèlement à la critique — l'exalta et le dénigra sans mesure. *L'Assommoir* fut vraiment à cet égard le moment décisif, et visible pour tous, d'une évolution littéraire comme il ne s'en était pas manifesté depuis la première d'*Hernani.*

Eh bien, malgré les polémiques, malgré les innombrables articles, brochures et pamphlets que fit naître l'œuvre nouvelle, celle-ci mit plus de quatre ans pour atteindre le centième mille. (Il est vrai que le chiffre *mille* signifiait vraiment à cette époque dix fois cent exemplaires.)

Le volume parut le 24 février 1877. Dans son numéro de cette date, *la Bibliographie de la France* l'annonçait ainsi :

Zola. — Les Rougon-Macquart. *L'Assommoir,* par Emile Zola, 5e édition, in-18 jésus, III- 573 p. Corbeil, Imp. Crété fils; Paris, lib. Charpentier, 3.50.

La même publication signalait avant la fin de l'année la mise en vente de la trente-huitième édition (10 novembre 1877) suivie d'une édition populaire en 59 livraisons à dix centimes, in-8, illustrée par Gill, Bellenger, Butin, Chégarray, Clairin, du Paty, Feyen-Perrin, Frappa,

arnier, Gervex, Gœneutte, Jundt, Leloir, Moullion, Réamey, Rosé, Daniel-Vierge.

Commencée le 11 mai 1877, la mise en vente de cette dition illustrée se terminait le 7 décembre 1878, alors u'on venait de sortir la cinquantième édition (30 noembre 1878).

Le succès ne fit que redoubler après l'adaption théârale par William Busnach et Octave Gastineau, à l'Amigu, en janvier 1879.

On était alors à la 73e édition (novembre 1879) et le entième mille était atteint à la fin de l'année 1881.

Zola avait enfin conquis la célébrité.

Le succès pourtant ne le grisa pas : *L'Assommoir* se endait admirablement depuis sept mois qu'il envoyait ncore, « par mesure de précaution », dit-il dans une inerview à Fernand Xau (4), sa correspondance au *Sémahore de Marseille*.

§

Répondant aux « républicains idéalistes » — et aussi uelque peu flagorneurs de la démocratie — comme Ranc, qui l'accusaient d'avoir « insulté le peuple », Zola affirmait sa croyance d'avoir, au contraire, fait une bonne action en disant la vérité sur les misères et les chutes fatales de la classe ouvrière.

On est, concluait-il, dépaysé par la forme vraie, on ne peut admettre un art qui ne ment pas : de là les répugnances des lecteurs devant des détails qu'ils subissent cependant sans dégoût dans la vie de tous les jours. Je porte la vie dans mes livres; il faut l'y accepter tout entière...

Mais, au fait, l'ouvrier, l'homme ou la femme du peuple qui trouvaient ainsi tant d'avocats désintéressés pour les défendre, comment réagissaient-ils devant cet art réputé si désobligeant pour eux? Se jugeaient-ils « calomniés »?

(4) *Emile Zola*, par Fernand Xau, Paris, Flammarion, 1880.

Une anecdote rapportée par J.-K. Huysmans à Emile Zola reflète, croyons-nous, l'opinion moyenne des ateliers — hier comme aujourd'hui — sur *l'Assommoir*.

Huysmans dirigeait alors, 11, rue de Sèvres, la maison de brochage provenant de la succession de sa mère, et qu'il a décrite dans son roman dédié à Zola : *Les Sœurs Vatard* (5). Il prêta *l'Assommoir* à celle qu'il appelle dans son livre « la contre-maître » Et voici l'opinion qu'il recueillit :

> A propos de *l'Assommoir*, je crois avoir entendu le meilleur éloge que le peuple puisse en faire. La « contre-maître » de l'atelier me l'avait demandé, je le lui ai prêté, et, comme je lui demandais son avis, elle m'a répondu : « C'est trop vrai; moi, je n'aime pas ça, je le vois trop tous les jours ! »
>
> Cet avis venant d'une ouvrière qui déclare que c'est absolument vrai et qui a pleuré comme une Madeleine, dit-elle, à la mort de Lalie, me semble précieux, d'autant que cette femme a fréquenté les ouvriers toute sa vie...

Ainsi, pour la « contre-maître » des *Sœurs Vatard*, pas de calomnie dans *l'Assommoir*, mais une représentation cruelle de vérités qu'elle connaît trop et auxquelles elle préfère les divertissements de Bobino. Voilà qui a bien le son du vrai...

Quant aux « bourgeois » friands d'émotions rares et qui, considérant *l'Assommoir* comme un voyage dans d'inquiétantes et lointaines régions, contribuèrent, tout en feignant de se scandaliser, au succès d'exotisme de ce livre, ils déchantèrent lorsque parut *Pot-Bouille*...

§

Anatole France, dans un article du *Temps* (27 juin 1877) qu'il ne recueillit point dans sa *Vie littéraire* (alors qu'on y trouve son réquisitoire contre *La Terre*),

(5) Il s'amusait parfois à signer, à cette époque : « G. Huysmans, satineur-brocheur ».

disait, avec précaution, ce qu'il aimait et ce qu'il n'aimait pas du livre de Zola :

L'Assommoir n'est certes pas un livre aimable, mais c'est un livre puissant. La vie y est rendue d'une façon immédiate et directe... Les personnages, fort nombreux, y parlent le langage des faubourgs. Quand l'auteur, sans les faire parler, achève leur pensée ou décrit leur état d'esprit, il emploie lui-même leur langage. On l'en a blâmé. Je l'en loue. Vous ne pouvez traduire fidèlement les pensées et les sensations d'un être que dans sa langue... Dans *l'Assommoir* je n'aime ni le croque-mort fantastique de la rue des Poissonniers, ni la petite Lalie, martyre séraphique d'un ivrogne démoniaque. Le prince de l'émotion, Dickens, eût pu seul animer de telles figures, en même temps idéales et vulgaires; vagues comme des rêves, lucides comme des allégories, et qui ne sortent vraiment vives que de l'imagination d'un chrétien fervent, hanté par le combat perpétuel du ciel et de l'enfer. Hors celles-là, toutes les figures de *l'Assommoir* vivent et sont, pour le lecteur, parfaitement indistinctes de la réalité même.

Tel est Lantier, l'ami de Gervaise, fainéant et sensuel, fin mangeur, beau parleur, chapelier inventeur de chapeaux et n'en vendant pas, politique de cabaret, confondant par ses discours son ami, le sergent de ville sentimental et triste, dont il a pris la maison et la femme; Goujet dit la Gueule-d'Or (à cause de sa barbe), l'ouvrier sobre et honnête, d'une force de colosse et d'une candeur d'enfant, le parfait forgeron, Mme Goujet, sa mère, si probe, si digne dans ses vêtements noirs, expiant par une vie irréprochable et solitaire, une faute, une violence du mari dont elle est veuve depuis longtemps. Cette mère et ce fils sont des figures d'une beauté, d'une noblesse relatives, et qui, vues dans leur milieu, produisent un grand effet. La cité ouvrière, la sombre ruche des Poissonniers, m'a laissé un profond souvenir. Je n'ai pas le livre sous les yeux, mais voici le tableau :

Gervaise monte. Elle voit au sommet de l'escalier un bec de gaz allumé si haut, si haut, qu'il est comme une étoile. Elle monte. A tous les paliers, elle entend une querelle de ménage et des cris d'enfants, des bruits de coups. Tous ces gens qui

vivent en famille n'ont que de la peine et de la misère à se partager. Mais, tout en haut, au-dessus de cette lumière qui, du bas, semblait une étoile, passe, à travers une porte de mansarde, une chanson grêle et chevrotante, quelque chose de léger. C'est la chanson d'une vieille femme dont on ne sait plus l'âge et qui habille là-haut des poupées, seule, bien seule, délivrée de tout soin et de toute pensée, ne vivant presque plus, déjà hors de la misère. N'y a-t-il pas là quelque chose de touchant et de profond?

L'article d'Anatole France parut, nous l'avons dit, le 27 juin 1877, le jour même où J.-K. Huysmans mandait à Zola :

— J'arrive des Galeries de l'Odéon. Les piles d'*Assommoir* se fondent et se renouvellent sans arrêt! Marpon, le libraire, est enchanté et nous aussi!...

§

La correspondance reçue par Zola et laissée par sa veuve à M. Eugène Fasquelle pour être remise, après classement, à la Bibliothèque Nationale contient une jolie lettre écrite par Banville à Zola au moment où *l'Assommoir* paraissait dans la *République des Lettres*. Tout intelligence et sensibilité, l'exquis poète savait comprendre et goûter ce qu'il ne pouvait aimer entièrement :

Croyez que nous ne sommes pas loin de nous entendre, car nous avons tous les deux le grand amour et le grand désir de la sincérité. Je pense comme vous que les héros grecs devaient ressembler beaucoup à des paysans et à des sauvages et c'est pourquoi je les aime tant. Ajoutez que c'étaient des êtres parfaitement positifs et que l'on sait toujours ce qu'ils boivent et ce qu'ils mangent, et où ils se couchent et pourquoi ils agissent...

Sur le même sujet, le 31 juillet 1878 :

Je suis persuadé, avec vous, que les ouvriers des faubourgs peuvent être de merveilleux personnages tragiques...

...à un mouvement de phrase, à une recherche de mots, on se reconnaît frères et, à quelque école qu'on appartienne, on se sent unis par l'amour de la perfection (6)...

§

On sait que M. Paul Bourget, débutant dans les lettres, assistait aux réunions amicales que présidait, entre 1876 et 1878, au Café Procope, Emile Zola entouré de J.-K. Huysmans, Guy de Maupassant, Léon Hennique, Henry Céard, Paul Alexis, Maurice Bouchor, Cézanne, réunions dont le titre : *Dîners du Bœuf nature,* était déjà tout un programme. M. Paul Bourget venait alors du Parnasse et préparait dans l'étude de Balzac et de Taine ses *Essais de Psychologie contemporaine.* La sympathie qui le rapprocha, vers cette époque, de Zola ne se démentit jamais, en dépit des divergences d'opinions et de tendances. Sympathie pour l'homme et admiration pour l'œuvre : on en connaît de nombreux témoignages auxquels il faut ajouter cette lettre inédite dont nous devons également la communication à M. Eugène Fasquelle, et que M. Paul Bourget a bien voulu nous autoriser à reproduire :

Mon cher ami,

Je comptais causer de *l'Assommoir* avec vous demain au Bœuf [nature], il se trouve que je serai empêché. Je vous écris donc ces quelques lignes pour vous remercier du livre et vous envoyer mon premier sentiment.

D'abord, c'est votre meilleur roman. La fureur même des attaques le prouve. Vous êtes absolument dans une terre à vous. Rien de Flaubert, rien de Goncourt, rien de Balzac ou de Dickens. Vous avez inventé une manière. Elle est troublante comme toutes les découvertes, bouleversant tant d'idées reçues qu'il faut oser pour vous admirer comme vous avez osé pour

(6) Textes inédits. — A noter que c'est encore Banville qui, peu après, oubliant ses préférences romantiques, louait Maupassant d'avoir, dans *Boule de suif*, « montré la laideur de l'égoïsme humain sans s'être laissé séduire par les sirènes de l'Antithèse » ; et, dans *la Maison Tellier*, d'avoir fait voir « les filles telles qu'elles sont, bêtes et sentimentales, sans les relever ou les flétrir et en ne les traînant pas dans la boue ni dans les étoiles... » (*Lettres chimériques*, p. 182).

écrire. Je vous admire, moi, et je vous jure que la conquête de mon imagination par votre talent a été longue. Si ce n'est pas la plus brillante de vos victoires, ç'aura été, je crois, une des plus difficiles.

Mais voici mes réserves sur ce livre.

1° Il n'a pas de centre. Il n'y a pas un point où on sente battre le pouls de l'intrigue, où toutes les forces amassées donnent — un nœud si vous voulez —. Ce sont des tableaux de la vie qui font galerie. Vous me direz que c'est mieux la Vie, que rien n'arrive. Je ne saurai que répondre, sinon que le procédé à la Balzac qui coule tout le passé dans la crise finale de quelque angoisse (*le Père Goriot, le Curé de Tours*) me semble plus intense et aussi vrai.

2° Il y a une découverte de style dans le milieu tel que les personnages le voient. Mais on pourrait vous reprocher de manquer l'effet en l'outrant. Pour nous qui lisons, ces populaceries sont une surprise; le contexte nous étonne, — il n'étonnerait pas les gens qui y vivent, et comme nous ne saurions nous mettre à leur point de vue, ne vous semble-t-il pas que vous produisez en nous une sensation de curiosité piquée qui enlève du naturel au récit? — C'est horriblement compliqué ce que je vous dis là — et peut-être y a-t-il un vice irrémédiable dans l'art mis au point de vue de ceux qu'on peint.

3° La fin n'est pas assez intense après le merveilleux paysage du : « Monsieur écoutez donc ». Chose singulière, le *delirium tremens* si bien décrit m'a laissé froid. Mais admirable le trait de Gervaise imitant son homme.

4° Réellement le style du début est moins carré que celui du milieu et de la fin. On sent que vous vous êtes enflammé à l'œuvre, que vous avez inventé en créant. Mais cette disproportion ne déplaît pas, parce que le style s'encanaille avec les héros et l'illusion en est plus forte.

Ah! vous êtes un terrible homme : les jeunes gens que je vois, nous tous, nous vous mettons au premier rang, et si je vous écris franchement ce que je pense du livre, c'est pour vous prouver combien je suis passionnément pris par votre talent. Je me suis disputé à propos de vous dimanche dernier, chez d'Aurevilly, en vous défendant pied à pied contre cet

autre terrible homme, cet épouvantant que vous épouvantez, — ce qui n'est pas un mince éloge.

Allons, adieu, faites-nous encore quelques livres de cette force-là et vous serez le Balzac de la fin du siècle. Il y a dans votre succès une moralité que nul ne voit : vous êtes le seul homme du moment qui croit à la Volonté.

Mes respects à Madame Zola et à vous de cœur.

PAUL BOURGET.

Les *Dîners du Bœuf nature,* M. Paul Bourget les évoquait un jour au *Figaro,* au cours d'une conversation avec M. Jacques Patin (*Figaro* du 7 décembre 1930 : cinquante-trois ans après la lettre qu'on vient de lire!)

M. Paul Bourget se rappelait que, certain soir, Zola arriva au Procope avec un peu de retard. Il habitait avenue de Clichy, au coin de l'ancienne rue Moncey, et il fallait presque aussi longtemps pour traverser Paris dans le lourd et brinquabalant omnibus à trois chevaux qu'on met aujourd'hui, par nos rues embouteillées, à faire le même trajet :

— Excusez-moi, nous dit Zola, mais je suis en ce moment fort absorbé de travail. Un vieux projet que j'ai repris : *L'Assommoir.* J'y peins le peuple des faubourgs. Mais je ne veux pas que mes personnages ressemblent à des fantoches, à des pantins : je veux les montrer au naturel. Je veux qu'ils soient vrais, qu'ils vivent... Et il ne faut pas que l'atmosphère qui les entoure soit telle que je la vois, mais bien telle qu'ils la voient eux-mêmes. Ce n'est donc pas dans mon langage d'écrivain que je dois la décrire, mais dans le leur, dans la langue qu'ils parlent.

« Ainsi, tout à l'heure, en attendant l'omnibus, je pensais à l'un d'eux : Lantier, et je songeais : Lantier, s'il était à ma place? Eh bien! il dirait : « Je fais le poireau sur le trottoir. »

« Lantier n'aurait point dit autrement, et c'est donc ainsi que je dois dire. Et soudain, la véracité de l'expression me frappa et aussi le pittoresque de l'image. Je réfléchis : j'avais trouvé le style de mon livre. »

La tentative de Zola ne consistait pas, en effet, à utili-

ser quelques termes d'argot — langue artificielle — ou des locutions pittoresques dans un ouvrage de style littéraire, mais bien à écrire tout entier dans un langage populaire, syntaxiquement correct, le roman sur le peuple. A ce point de vue et tout en tenant compte des subtiles réserves de M. Paul Bourget, il est peu de réussite aussi accomplie.

§

Il faut se rappeler les sentiments qu'excitaient, à cette époque, la personnalité de Zola et le caractère de ses œuvres pour se représenter l'effet que put produire, avant cette première et alors qu'on vivait dans la fièvre des dernières répétitions, un petit événement exagérément grossi.

Le polémiste cette fois était mis en cause, à raison d'une des études sur la littérature française, qu'il envoyait depuis 1876 au *Messager de l'Europe*, une revue de Saint-Pétersbourg où Tourgueneff lui avait fait prendre quatre articles par an.

Cette étude, une trentaine de pages de ton assez vif, sur les *Romanciers Contemporains* (7) parut à Saint-Pétersbourg, le 1er septembre 1878. Reprise, et résumée par la *Bibliothèque universelle et Revue Suisse*, elle fut dénoncée, le 15 décembre, dans le *Figaro* (« Zola critique », par un romancier) — comme une mauvaise action, un geste de concurrence déloyale; l'auteur fut accusé de rien moins que d'avoir vendu sa plume à son éditeur pour desservir — et dans une publication étrangère ! — ceux de ses confrères dont les livres paraissaient sous une autre firme que les siens : en bref, il attaquait, disait-on, les auteurs de la librairie Dentu au profit des auteurs de la librairie Charpentier.

Les commentaires du *Figaro* montraient Zola « *vilipendant, assommant*, les gens sous le masque d'une tra-

(7) Elle est reproduite à la fin du volume *Les Romanciers naturalistes.*

luction » et terminaient en le traitant de zingueur, déli-ate allusion à l'agitation de Coupeau !

Zola prit le seul parti possible en demandant au jour-ıal qui l'attaquait de reproduire l'étude sur les roman-iers contemporains. Elle fut donc insérée dans le *Sup-plément littéraire* du 22 décembre; et le tapage redou-la, car on s'obstina à vouloir y trouver des combinai-ons de boutique qui n'y étaient pas.

Cet article sur les *Romanciers contemporains*, c'était, n somme, le pendant de son article sur les *Poètes con-emporains* (livraison de février du *Messager de l'Eu-ope*), article où il reconnaissait aux poètes contempo-ains un caractère commun, « l'absence complète d'ori-inalité ».

De la rudesse, certes! de la brutalité même, Zola en pportait dès le premier paragraphe où il déplorait la « terrifiante fécondité des faiseurs de romans », le « dé-ordement des fables romanesques ». Et il se maintenait ur cette note tout au long de l'article. Mettant à part les « princes » de ce genre littéraire, ceux qu'il appelait es continuateurs de Balzac : Flaubert, Goncourt et Dau-let, Zola étudiait les autres très impartialement et les léfinissait souvent d'un trait cruel, mais juste. Revoyons lans ses grandes lignes cet aperçu panoramique sur la ittérature romanesque en 1878 :

— Hector Malot, disait Emile Zola, a peu à peu glissé à la production facile. Ferdinand Fabre ne fait que dé-ayer son chef-d'œuvre : *L'abbé Tigrane*. Champfleury, pour lequel le public se montre ingrat, assiste à sa propre mort littéraire, cette affreuse mort qui est un abominable supplice pour un écrivain vieilli et oublié. Duranty n'oc-cupe pas, dans l'admiration de nos lecteurs, la place à laquelle il a droit (8). Jules Sandeau a gardé son public

(8) Parlant de Duranty, Zola faisait cette réflexion qui marque bien le départ entre le *réalisme* de celui-ci et le jeune *naturalisme* que *l'Assommoir* venait de porter au pinacle :
« Hélas! j'en ai peur, ce n'est pas encore la vérité qu'on aime en nous,

de femmes et de jeunes filles. Octave Feuillet, délayage de Musset et de Sand, auteur favori de l'Impératrice Eugénie, est aujourd'hui dépaysé : ses mensonges aimables, ses intrigues romanesques ne sont plus goûtés du public. Cherbuliez est un auteur aimé des dames. Louis Ulbach a un style mou, qui s'en va par filandres avec des intentions poétiques à tous propos. Louis Enault représente la caricature du genre idéaliste. Paul Perret est un sous-Cherbuliez comme Cherbuliez est un sous-Feuillet. André Theuriet est la seule recrue aimable de la *Revue des Deux Mondes*. Edmond About, après avoir débuté avec éclat, comme romancier, s'est tout à coup retiré de la production comme s'il était vidé et qu'il n'eût désormais plus rien à dire. Erckmann et Chatrian ne possèdent pas les qualités solides qui fixent une réputation, ils n'entrent pas assez dans la création humaine, leurs œuvres n'ont qu'une vérité de surface. Jules Verne n'a aucune importance littéraire.

Les romanciers-feuilletonnistes ? Ils sont trop nombreux et il est inutile de les dénombrer, car il n'y a pas de différences à établir entre eux; tous ont aussi peu de talent, aussi peu d'originalité. Jules Claretie est une fontaine dont le robinet est continuellement ouvert. Il n'y a pas de genre qu'il n'ait abordé : il possède toutes les apparences du talent en restant un romancier parfaitement médiocre. Léon Cladel : un écrivain, certes, seulement il n'a pas le sentiment du vrai, il ne voit pas ce qui est, de là les broussailles dans lesquelles il se débat... etc.

Que ce jeu de massacre ait déplu aux contemporains, on le conçoit, mais il faut reconnaître que Zola restait sur le plan littéraire sans souci des questions de boutique; il n'avait que le tort de risquer des opinions désobligeantes sur des personnalités pour la plupart sympa-

ce sont les épices de langue, les fantaisies de dessin et de couleur dont nous l'accompagnons. Chez M. Duranty, rien de tout cela : aussi ne plaît-il pas... »

hiques au public. De la position qu'il avait prise dans es lettres, en dehors des banalités, des complaisances t des formules toutes faites, ses notes sur les romanciers taient parfaitement logiques et s'expliquaient aussi bien ue ses articles contre la peinture académique, à *l'Evéne-ient*, en 1866, et contre le théâtre romantique, au *Bien 'ublic*, en 1877. Ses méthodes offensives n'avaient pas hangé, non plus que son tempérament de critique agres-if. Il excellait toujours à donner le retentissement qu'il ouhaitait à ses théories, à ses idées, à la thèse natura-iste en un mot.

Et adversaires comme amis réagissaient toujours aussi vec le même entrain batailleur :

Votre affaire cause un bruit énorme, lui annonçait, dès le ndemain, Henry Céard [lettre inédite du 23 décembre 1878]. 'out le monde se passe le *Figaro* et votre article. Et il y a es gens qui bisquent : les uns parce qu'ils sont nommés, les utres parce qu'ils ne sont pas cités. Belot ne s'en console pas. n s'attend à une pluie de réponses. Charpentier est dans la ie... Bravo! j'admire la sérénité avec laquelle vous exaspérez s gens, car c'est de l'exaspération. Eh bien, l'*Assommoir* va n voir de belles! Mais n'ayez crainte, on tiendra bon et soli-ement. Ce Vallès vous a-t-il fait un bel article dans le *Vol-ire* (9)? C'est le *la* qu'il vient de nous donner et nous joue-ons dans le ton...

Maupassant, récemment nommé secrétaire particulier de ardoux, vient de venir me voir. Il confirme mes observa-ons. C'est un vrai vacarme. Hier, à dîner, Coquelin aîné a urlé contre vous. Il vous préfère *Marianne* de Marivaux... erci de nous fouetter le sang comme vous venez de le faire. emain je vous enverrai tout ce que les journaux auront bra-ué contre vous. Assurez Madame Zola que la *petite bande* se iontrera d'une bravoure égale à la sienne...

(9) Henri Céard fait allusion à des *Notes d'un absent*, envoyées de ondres par Jules Vallès, sous la signature « Un Réfractaire » et qui pa-rent dans *Le Voltaire* que dirigeait alors Aurélien Scholl, le 22 décem-e 1878. Elles étaient entièrement consacrées à l'article de Zola sur les manciers. Vallès raillait ceux-ci et saluait en Zola « un rouge en litté-ture, un communard de la plume! »

« Comment ! écrivait Flaubert à Alphonse Daudet, le 31 décembre 1878, en lui parlant de ces incidents, comment ! on n'a plus le droit de dire que Feuillet et Cherbuliez ne sont pas de grands hommes ! C'est à vous faire vomir de dégoût ! ».

Une des conséquences de l'étude sur les *Romanciers contemporains* fut que Zola, qui devait être décoré dans la promotion de janvier, disparut de la liste. A la grande joie d'Edmond About, qui, prenant lourdement sa revanche, le traita de « chiffonnier de profession, fréquentateur dilettante des égouts » dans un article de *l'Athenaeum* (19 avril 1879), où on lit :

J'ose à peine me demander ce qui serait advenu de notre littérature légère si notre ami M. Bardoux, suivant l'impulsion de sa bienveillance naturelle, avait décoré M. Zola. Imaginez-vous la jeunesse lettrée de Paris et des départements se précipitant dans cette carrière, où l'on acquiert non seulement de l'argent, mais des honneurs? Heureusement, il a été possible d'arrêter l'honorable et courtois ministre. Mais je ne puis répondre de ce qui arrivera demain.

Zola ne fut décoré que neuf ans plus tard, le 14 juillet 1888. Il avait 49 ans.

LÉON DEFFOUX.

« *FIGURES* »

LÉON DAUDET

Si — ce qu'à Dieu ne plaise! — M. Léon Daudet était
n écrivain de gauche, on ne manquerait pas de le com-
arer, pour la variété et l'étendue de ses connaissances,
un encyclopédiste. Des ouvriers de ce premier monu-
ient de la prétention démocratique à l'universalité, et
e Diderot, en particulier, il a, en outre, l'ardeur au tra-
ail, l'abondance et la facilité de plume. Mais il préfére-
it qu'on le rapprochât de Rabelais, auquel il a con-
icré d'admirables pages et dont il a retrouvé la verve,
isemble savante et d'une bouffonnerie canaille.

Plus qu'un homme du XVIIIe siècle, en effet, c'est un
imaniste du XVIe qu'il peut se vanter d'être, comme
iffit à en témoigner son *Voyage de Shakespeare*, de
us les livres de ce temps celui où l'on retrouve le plus
i génie de la Renaissance.

Merveilleusement informé, et d'une curiosité que rien
lasse ni ne rebute, M. Léon Daudet peut se permettre
s incursions hardies dans la littérature, la peinture,
iistoire, la philosophie, la psychologie, la politique et
médecine même sans risquer de se perdre, avec profit,
i contraire, grâce à la solidité de sa culture classique.

Il a raconté dans ses *Souvenirs* et dans le livre d'une
iouvante piété qu'il a consacré à son père, *Alphonse
iudet*, quelle intelligence a présidé à son éducation, et
mment il a été « nourri aux lettres » latines, dès son
fance. Point de meilleure discipline que celle, si souple,
d'une si généreuse compréhension, à laquelle l'a sou-

mis l'auteur de *Sapho* et du *Nabab*. Il lui doit, quoi qu'il écrive, et lors même que la passion partisane l'exalte, sinon de ne pas dire de sottises, du moins de n'être jamais la dupe ni l'esclave de celles qu'il a dites...

On sait la haine qu'il inspire : elle est égale à l'admiration qu'il suscite, mais sans doute tient-elle moins à la violence de ses attaques qu'à l'esprit qui les lui commande. On ne déteste pas tant ce pamphlétaire pour sa partialité que pour la sagesse que l'on sent qu'il y a derrière. Ceux mêmes qui le traitent de fou furieux savent bien quel bon sens et quel sens critique averti révèlent ses caricatures. Se montre-t-il injuste dans ses appréciations des personnes, c'est au nom d'une justice ou d'une vérité d'ordre supérieur qu'il parle, et l'on a toujours tort contre elle, même quand on a raison contre lui. (A preuve, en gros, *Le stupide XIXe siècle...*)

Car tel est le secret de la bonne humeur de ce diable d'homme, de sa bonhomie et de sa bonne santé — j'irai jusqu'à dire de sa sérénité, malgré sa turbulence et l'incohérence de ses gesticulations : elle résulte d'un équilibre indépendant de la fougue de son tempérament, et de son instabilité même — équilibre d'essence traditionaliste ou plutôt morale, et qui, après avoir été vérifié par la logique de M. Charles Maurras, a trouvé son appui dans la foi.

Mais M. Léon Daudet est artiste, et de l'artiste il a le don de la vie, l'intuition, cette infaillibilité d'origine à la fois sensible et sensorielle qui lui permet d'apprécier un beau livre aussi sûrement qu'il goûte un bon vin. Je me rappelle avoir lu de lui, au moment de l'élection de M. Raoul Ponchon à l'Académie des Goncourt, un article sur Villon qui caractérisait mieux ce poète qu'aucun traité ne l'eût pu faire. Veut-on, au reste, un échantillon de sa manière? Qu'on l'entende définir le Romantisme « la codification du dérèglement », et comparer Michelet et Taine. « Il [Michelet] éclaire l'histoire à la torche

quand Taine l'éclaire à la lampe à huile, patiemment promenée le long des rayons de la bibliothèque... »

Je n'aime guère ses romans, trop hétéroclites et auxquels manque l'imagination créatrice, encore que l'on y trouve toujours des morceaux superbes (exemple : la description d'une course de taureaux dans *Suzanne*, un des moins bons, pourtant, qu'il ait écrits). Mais il n'a pas son rival comme mémorialiste; et Saint-Simon n'a rien fait de mieux que son évocation de la mort de Victor Hugo, notamment...

Un penseur? Non. Il ne prend pas le temps de l'être. Un éveilleur d'idées. Elles foisonnent dans *L'Hérédo* et *Le Courrier des Pays-Bas*. A vrai dire, il ne parle bien que de ce qu'il a vu, et sa critique n'est si originale et si pertinente que parce qu'il ne met jamais rien entre lui et la chose dans l'examen de laquelle il s'engage ou qu'il se donne le plaisir d'évaluer.

Il ne réagit pas contre son premier mouvement. De là, de pair avec l'étroitesse de ses partis pris, son acharnement à taper comme un sourd sur les mêmes têtes de turc, cette largeur de sympathie qui peut s'étendre, spontanément, d'un Marcel Proust à un Marc Stéphane. Car on ne saurait que par la hargne seule expliquer sa polémique. Il y a autant de générosité que de cruauté dans la violence qui anime celle-ci. Elle est, comme son style, pittoresque, amusante, robuste, allègre jusque dans ses lourdeurs, débraillée et magnifique. Mais supposez un instant qu'elle cesse de s'exercer contre la République et ses représentants : quel vide, tout à coup! Et quel silence, qui aurait la hideur de la plus lâche complicité... Tous les régimes ont besoin d'ennemis à l'affût de surprendre leurs défaillances et de dénoncer leurs abus ; mais les démocraties plus qu'aucun autre. Et la peur de M. Léon Daudet, rédacteur en chef de *l'Action française*, est pour beaucoup de nos politiciens le commencement de la sagesse.

. . .

On lui a reproché d'être comédien, et on ne lui pardonne pas de rappeler sans cesse — parce qu'il lui est impossible de l'oublier — la mort de son fils Philippe. « Vous ne nous ferez pas croire, disent ses adversaires, que cet homme qui continue de se mettre à table avec entrain, autant pour manger que pour écrire, a vraiment souffert... »

Mais voyez Hugo, quand il a perdu sa fille. Et l'orage qui a ébranlé le chêne jusque dans ses racines l'empêche-t-il de pousser toujours plus haut ses branches en agitant ses feuilles sonores?

JOHN CHARPENTIER.

LES AMANTS HASARDEUX [1]

—

XV

EUDOXE

Un vieil esclave aperçut Anthéia qui tombait devant la porte de Mantô. Il accourut au plus vite. Il se pencha sur la malheureuse : elle était raide. Il l'observa : elle respirait. Le vieillard en sembla heureux. Malgré son âge, il était robuste encore. Il souleva le corps inerte et, doucement, l'emporta.

Il entra dans un réduit étrange qu'éclairait seulement une étroite fenêtre, percée très haut. Sur une table, il y avait des herbes et des vases pleins de liqueurs et de pâtes. De la paille que recouvrait un tapis de laine grossière s'étalait dans un coin.

Ce fut sur cette couche misérable que le vieillard étendit Anthéia. Il examina les vases, il en choisit un qui contenait une liqueur jaune, assez épaisse. Délicatement, il entr'ouvrit la bouche d'Anthéia, et il y versa quelques gouttes. Presque aussitôt, il vit les membres qui se détendaient; un long soupir s'échappa des lèvres et les paupières se mirent à battre. Le vieillard, attentif, souriait déjà. Il ne tarda guère à entendre des sons, imprécis encore, et, tout à coup, il s'aperçut que les yeux, fixes, le regardaient.

« Eh bien, mon enfant, dit-il, tu sors d'un lourd sommeil. »

Les sons se précisaient.

« Akontios... Akontios...

(1) Voyez *Mercure de France*, n°s 788 et 789.

— Ne crains rien, reprit le vieillard. Ici, tu peux parler, soupirer, gémir, rire, pleurer librement. »

Anthéia essayait de se reconnaître. Le vieillard la devina inquiète. Il répéta :

« Ne crains rien, mon enfant, ne crains rien.

— Où m'a-t-on conduite? dit-elle enfin. Il fait sombre. Suis-je en prison? Je n'ai pourtant fait de mal à personne. Elle a été méchante, et c'est moi qu'on punit! »

Elle eut des sanglots et des larmes. La voix du vieillard se fit très douce.

« Non, mon enfant, tu n'es pas en prison, et l'on ne te punit point. Bois ceci, et tu seras tout à fait ranimée. »

Il tendit à Anthéia une coupe où pétillait une liqueur légère, toute dorée. Elle but. Les larmes s'arrêtèrent. Elle fut assez forte pour se lever.

« Vieillard, tu es bon, dit-elle. Peux-tu m'apprendre où je suis.

— C'est ici que me loge Apsyrte. Je lui rends d'importants services, et, bien que je ne sois qu'un esclave, il a pour moi quelque estime. Mais il ne veut pas que se divulguent certains secrets que je détiens, et voilà pourquoi ma demeure t'a paru d'abord un cachot. »

L'humeur du vieillard engageait à la confiance.

« C'est toi-même, sans doute, qui m'as portée chez toi, dit Anthéia.

— Tu ne te trompes pas. Je t'ai vue tomber à la porte de Mantô. Je suis venu à ton secours.

— Je te remercie, vieillard, bien que ces jours soient tristes. La mort m'eût sans doute épargné des tourments et des chagrins.

— Que parles-tu de la mort? Tu es jeune, ô femme, et tu es belle. Il faut vivre. Il faut vivre pour la joie et pour l'amour.

— Vivre? Vivre pour la joie? pour l'amour? Ah, vieillard, si tu connaissais toute la méchanceté de Mantô! »

De nouveau, elle pleura. Le vieillard la regardait avec une bienveillante émotion.

« Mantô a été méchante, pauvre enfant? Je ne m'en étonne guère. Elle t'a battue, peut-être?

— Plût aux dieux qu'elle m'eût battue! Non, elle ne m'a pas battue, vieillard. Elle a fait pis. Elle m'a ordonné de dire à mon Akontios... »

Le vieillard interrompit Anthéia.

« Akontios! J'ai vu jadis un enfant, un tout jeune enfant, qu'un de mes amis, son père, appelait Akontios. »

Son visage s'assombrit, et il ajouta :

« Je ne te verrai plus, Lycomède! Je ne te verrai plus, Thémistô! Je ne connaîtrai plus la douceur éphésienne! »

Anthéia ne pleurait plus. Elle saisit les mains du vieillard.

« Vieillard, vieillard, tu as été l'ami de Lycomède, de Thémistô! Tu as vu Akontios enfant? Tu as habité notre Ephèse?

— Oui certes : je suis d'Ephèse même.

— Et Mégasthène, Evippè...

— Mégasthène! Evippè! Eux aussi m'étaient chers. »

Anthéia bondit au cou du vieillard. Elle baisait les joues, le front, les cheveux. Elle poussait des cris, mêlés à la fois de rires et de sanglots.

« Nous avons un ami, nous avons un ami! Nous sommes sauvés, sauvés, sauvés! »

Le vieillard se dégagea doucement.

« Calme-toi, ma fille, dit-il d'une voix affectueuse. Assieds-toi. Tu as besoin de repos. »

Il conduisit Anthéia vers son humble lit et la fit s'asseoir. Puis il lui demanda :

« Serais-tu cette Anthéia qui venait de naître quand je quittai mon pays?

— Oui, je suis Anthéia, la fille de Mégasthène et d'Evippè.

— Et Akontios?

— Akontios est mon mari. Et je l'aime, vieillard, je l'aime! Et on le menace! Et on veut me le prendre! Mais tu es notre ami, et tu nous sauveras.

— C'est Apsyrte qui a fait de vous des esclaves? »

Anthéia, sans tarder, raconta au vieillard comment, avec Akontios, elle était partie pour Rhodes; comment, ayant vu Kalliklès, ils s'étaient embarqués dans le dessein de regagner Ephèse; comment, par ruse, Apsyrte s'était emparé d'eux; comment, enfin, Mantô l'avait cruellement blessée par un ordre honteux.

« Parfais ton œuvre, ô vieillard, dit-elle, son récit achevé. Délivre-nous d'une lourde, d'une injuste servitude. »

Le vieillard l'avait écoutée avec attention.

« Oui, ce sont bien là les manières d'Apsyrte et celles de Mantô, dit-il. Mais, Anthéia, tu veux que je te délivre, et tu ignores qui je suis.

— Eh, que m'importent ton nom et ton métier? Tu es bon, et tu as été l'ami de tous ceux à qui nous tenons. Tu nous prêteras ton aide, et, grâce à toi, nous ne serons plus malheureux.

— Ah! ma pauvre fille, dit le vieillard, comme Akontios et comme toi, je ne suis qu'un esclave, et je n'ai point d'armes pour combattre la misère d'autrui ni la mienne. »

Et il continua :

« Je suis d'Ephèse. Je m'appelle Eudoxe. J'eus de bonne heure pitié de la détresse humaine, et je résolus, sinon de la guérir, de l'atténuer, du moins, autant que je le pourrais. J'étudiai les vertus des plantes, et j'acquis bientôt, dans la médecine, un utile renom. Non seulement les premiers de la ville me consultaient au moindre malaise, mais il arrivait qu'on me fît chercher de pays étrangers. D'ailleurs, je ne refusais mes soins à personne : les plus pauvres comme les plus riches avaient droit à mon secours. Aussi me tenait-on en grande estime, et je me liai d'étroite amitié avec les meilleurs citoyens d'Ephèse, Mégasthène, Lycomède, et quelques autres.

« Ma vie se serait passée ainsi, laborieuse et calme, si, un jour, je n'avais reçu un messager qui venait de Mitylène. Une courtisane célèbre y souffrait d'une maladie singulière, dont la nature échappait à tous les médecins de Lesbos. Elle avait entendu vanter ma science et mon adresse, elle me suppliait de lui rendre visite. Elle ne doutait pas que je ne réussisse à comprendre son mal et à en découvrir le remède. J'aurais ensuite toutes les récompenses que j'exigerais.

« J'hésitai à partir pour Mitylène. Mais pouvais-je rester sourd à la prière d'une malade? Aucun de ceux que je soignais alors, à Ephèse, n'était gravement atteint, et le voyage de Lesbos n'était pas très long. J'étais curieux de connaître une maladie mystérieuse, d'en rechercher les causes, de les trouver peut-être. Les causes trouvées, il me serait facile de prescrire les remèdes. Et, il faut que je l'avoue, je tirerais quelque vanité d'avoir sauvé une femme qui avait pour amants les hommes les plus illustres et dont les meilleurs poètes chantaient l'esprit et la beauté.

« Je m'embarquai donc. J'arrivai sans encombre à Mitylène. Je n'eus pas grand'peine à définir la maladie de la femme qui m'avait appelé. Je m'étonnai que les médecins de Lesbos n'y fussent point parvenus : leur science était courte. La courtisane, toute joyeuse de son retour à la santé, n'en cria pas moins que j'étais le médecin le plus habile du monde. A la croire, je faisais des cures merveilleuses, j'étais Asklèpios lui-même descendu parmi les hommes. On me pressait de rester à Lesbos, mais je n'y voulus pas consentir : j'avais laissé trop d'amis à Ephèse.

« Je montai sur un navire qui faisait voile pour Ephèse. Nous approchions déjà du Caystre, quand une tempête fondit sur nous. Nous fûmes poussés vers le Sud, nous perdîmes la côte de vue, et, lorsque le temps se rétablit, nous étions loin de notre route. Pourtant, nous n'étions

pas découragés. Le vent devenait favorable, mais, tout à coup, nous fûmes attaqués par Apsyrte.

— Vous fûtes attaqués?

— Nous fûmes attaqués. Cela t'étonne. Apsyrte, je le devine, s'est vanté à ton mari et à toi de sa douceur et de sa bonté. Aujourd'hui, ses détestables pratiques l'ont enrichi, et comme, à Tyr, il vit en citoyen correct et même en défenseur des lois, il n'est point inquiété. L'âge et le bien-être ont adouci ses manières, et il lui répugnerait d'être brutal et de verser le sang. Il prétend ne point agir en pirate. Mais alors il était jeune, il ne reculait devant aucune violence : il engageait des combats, il massacrait les équipages, il coulait les navires. Il se faisait gloire d'une bravoure qui n'était que de la férocité. Il n'a jamais tué personne, dit-il; va, il n'en est pas à un mensonge près.

« Il nous attaqua. De nombreux matelots, de nombreux passagers succombèrent, et il emmena en esclavage ceux qui n'étaient pas morts.

« Il ne tarda guère à s'apercevoir de mes connaissances médicales. Je guéris de maux divers quelques-uns de ses esclaves. Je le guéris lui-même d'une blessure qu'il avait reçue dans un abordage. Dès lors, il me marqua du respect, et, bientôt, il réclama de moi d'autres services. Il voulait, dans ses expéditions, renoncer à la violence pour la ruse, qui lui semblait moins périlleuse, et qui lui permettrait d'exercer son esprit ingénieux. Puisque je n'ignorais rien des herbes, je lui composerais des breuvages qui endormissent les matelots, ses prochaines victimes. Et il fallut bien lui obéir!

— Le narcotique qu'il mêle à son vin, c'est toi qui l'as inventé.

— C'est moi. Il m'a fait son complice. Ne me méprise pas, Anthéia, plains-moi. Comme toi, je ne suis qu'un esclave.

— Pauvre Eudoxe!

— Oui, pauvre Eudoxe !

— Et tu n'as jamais songé à fuir ? »

Eudoxe secoua tristement la tête.

« Fuir ? On ne fuit pas de la maison où nous sommes. Apsyrte a supputé le prix de ses esclaves, il tient à eux, et il se sert des uns pour surveiller les autres. Nous sommes bien gardés, mon enfant.

— Mais si, malgré tout, les dieux propices nous offraient une occasion de nous échapper, nous accompagnerais-tu ? »

Eudoxe réfléchit un instant.

« Non, répondit-il, je ne vous accompagnerais pas. Je suis vieux, je vous embarrasserais dans votre fuite. Et, d'ailleurs, saurais-je encore être libre ? Le destin l'a décidé : je mourrai esclave, chez Apsyrte. »

Il prit un petit vase et le tendit à Anthéia.

« Emporte ce vase, mon enfant. Il contient un peu du narcotique puissant que tu connais. J'ai, à mon insu, causé ton malheur : puisses-tu, si, un jour, quelque danger nouveau te presse, puisses-tu, mon enfant, me devoir ton salut ! »

Il baisa le front d'Anthéia, et, d'une voix douce, d'une voix paternelle, il dit :

« Va, ma fille. Que les dieux protègent Akontios et qu'ils te protègent ! Qu'ils veillent sur votre jeune amour, et qu'ils vous défendent de l'outrageuse, de l'irascible Mantô ! »

XVI

L'AMOUR DE MANTÔ

Cependant, Mantô avait réfléchi. Elle venait d'apprendre qu'on pouvait rester aveugle et sourd à ses avances, et sa défaite irritait son désir. Il faudrait bien qu'on se soumît à sa volonté d'amoureuse, mais n'avait-elle pas,

dans le premier feu de sa rage, manqué à la prudence? Anthéia jouerait-elle le rôle qui lui était imposé? Serait-elle une messagère fidèle? La raison, maintenant, en faisait douter Mantô.

Elle cherchait comment réparer sa faute. Tout à coup, elle bondit, et, à la porte de sa chambre, elle appela :

« Rhodè! Rhodè! »

Elle avait pensé à la petite esclave qui, tout à l'heure, causait avec Anthéia. Cette Rhodè ne refuserait pas de lui amener Akontios : elle promettrait, d'ailleurs, une récompense, et, pour une récompense, à quoi ne consentirait pas une esclave?

A la voix de Mantô, Rhodè accourut : elle voulait paraître brave. Et pourtant, elle était un peu inquiète.

« Tu m'as appelée, maîtresse? demanda-t-elle.

— Oui, petite Rhodè, je t'ai appelée, dit Mantô, qui s'essayait à la douceur. Il faut que tu me rendes un service. »

Rhodè, surprise du ton qu'affectait Mantô, s'enhardit : « Une souillon peut donc rendre un service? », dit-elle.

Mantô se mit à rire.

« C'est vrai, je t'ai parlé durement. J'étais de si mauvaise humeur! Non, non, tu n'es pas une souillon. Tu es propre, tu t'habilles bien, tu es même jolie.

— Assez, maîtresse, assez, dit Rhodè, riant, elle aussi. Tant de compliments ne sont pas nécessaires pour que je t'écoute. Que veux-tu de moi?

— Voici : tu es l'amie d'Anthéia?

— Certes!

— Et tu connais aussi Akontios?

— Oui, maîtresse. »

Elle ne riait plus. Elle commençait à craindre les paroles de Mantô.

« Eh bien, reprit Mantô, trouve-le, cet Akontios, trouve-le sans tarder. Tu lui diras que je veux le voir à mes pieds, et tu le conduiras à la porte de ma chambre. »

Rhodè pâlit. Ses genoux tremblaient. Elle ne savait que répondre.

« Tu m'as entendue, Rhodè?

— Je t'ai entendue, maîtresse.

— Et tu vas m'obéir?

— Maîtresse...

— Maîtresse! L'autre était comme toi. Elle n'avait que ce mot à la bouche : maîtresse! Hésiterais-tu à suivre mes ordres? »

Mantô allait s'emporter. Elle se contint pourtant, et sa voix, même, se fit caressante.

« Ecoute-moi, petite Rhodè. Si tu m'obéis, si, bientôt, Akontios t'accompagne à cette porte, je te donnerai une ceinture d'argent pour te parer aux jours de fête. »

Rhodè eut un geste de refus. Mantô feignit de ne pas s'en apercevoir, et continua :

« Elle te siéra fort, cette ceinture, petite Rhodè. Mais si tu t'obstines à la désobéissance, je te punirai. Laisse-moi maintenant, et ne reparais qu'avec le bel Akontios. »

Rhodè sortit. Seule, elle pleura. Elle errait dans la maison, incertaine. Elle eût voulu rencontrer Anthéia. Toutes deux se fussent concertées sur la conduite à tenir. Mais qu'était devenue la malheureuse? La cachait-on? Rhodè ne la voyait nulle part et redoutait les pires nouvelles. Il fallait pourtant prendre une décision. Akontios ne devait-il pas être averti et des exigences de Mantô et de la disparition d'Anthéia? Rhodè s'en alla donc à la recherche d'Akontios, mais elle avait les yeux en larmes et sa démarche était mal assurée.

Elle arriva au jardin. Akontios s'y promenait, rêveur. Il devait indiquer la place où dresser une statue d'Athèna qu'Apsyrte avait naguère rapportée d'une île visitée pendant la nuit. La tâche était facile, mais elle donnait un prétexte à la promenade et à la rêverie : aussi ne se hâtait-il point d'en finir. Il passait de droite à gauche; de

temps à autre, il semblait prendre une mesure. Mais il songeait à la bien-aimée, il songeait à Lycomède, à Thémistô, il songeait à Ephèse : Anthéia et lui ne réussiraient-ils pas, enfin, à rompre leur servitude, à revoir les êtres et les lieux qui leur étaient chers?

Rhodè l'aperçut : elle en fut troublée. Elle n'osa pas l'appeler, et ce fut d'un pas timide qu'elle s'approcha de lui.

« Akontios », dit-elle, presque à voix basse.

Akontios ne l'avait ni vue ni entendue marcher. A son nom, il tourna la tête.

« Toi, Rhodè! s'écria-t-il. Que me veux-tu?

— Akontios, Anthéia... »

Elle pensait révéler la disparition d'Anthéia. Brusquement, elle se ravisa. Il était possible qu'Anthéia ne fût pas loin, et à quoi bon inquiéter Akontios, briser, peut-être, son courage?

« Eh bien, Anthéia? dit Akontios.

— Anthéia te salue, dit Rhodè. Mais ce n'est pas elle qui m'envoie ici.

— Et qui donc t'envoie? »

Rhodè, toute honteuse, murmura, comme malgré elle :

« Ma maîtresse.

— Mantô?

— Oui. Mantô.

— Pourquoi rougis-tu? dit Akontios. La fille de mon maître veut me parler : qu'y a-t-il là de si étrange?

— Tu ne connais donc pas les mœurs de Mantô?

— Je sais les bruits qui courent. Mais que m'importe?

— Redoute la fureur amoureuse de Mantô.

— J'aime Anthéia. J'entrerai sans peur chez ta terrible maîtresse. Mais conduis-moi d'abord auprès d'Anthéia. Son regard exaltera ma bravoure. Et nous rirons ensemble de tes craintes.

— Non, non, ne vois pas Anthéia maintenant, s'écria Rhodè, effrayée. Rappelle-toi combien elle est sensible

Elle souffrirait de te savoir près de Mantô. Certes, elle ne douterait pas de toi, mais elle te verrait déjà torturé, blessé, mort peut-être. Elle irait aux pires imprudences. Quand tu auras déjoué la ruse de Mantô ou dompté sa violence, quand, cette folle, tu l'auras convaincue de sa folie, tu pourras sans danger rejoindre Anthéia. Ah, fassent les dieux que tu déjoues la ruse, que tu domptes la violence! Fassent les dieux que tu convainques la folle de sa folie! Fassent les dieux que bientôt, avec Anthéia et toi, je rie de mes vaines terreurs! »

Après un court silence, Akontios répondit à Rhodè :

« Tu as raison, Rhodè, n'inquiétons pas Anthéia. Ménageons sa tendresse. Je vais donc chez Mantô. Amoureuse ou non, je l'affronterai. Montre-moi le chemin, et, je le répète, sois sans crainte. »

Rhodè, à demi rassurée seulement, poussa la porte de Mantô et fit entrer Akontios. Mantô était étendue sur un lit de repos. Elle se leva, les yeux enflammés.

« Tu m'as obéi, Rhodè, c'est bien. Laisse-nous, maintenant. »

Rhodè, malgré elle, dut sortir. Akontios éviterait-il la vengeance de Mantô?

« Akontios, tu m'as cruellement outragée, dit Mantô.

— Moi? Je t'ai outragée?

— Une rose est tombée à tes pieds : tu ne t'es point baissé pour la prendre. Une parole amicale t'a été criée : tu n'as pas daigné l'entendre. Un baiser, d'amour peut-être, t'a été envoyé : tu n'as pas voulu le voir. C'est moi qui t'avais jeté la rose, c'est moi qui t'avais crié la parole amicale, c'est moi qui t'avais envoyé le baiser. Tu m'as outragée cruellement, Akontios.

— Je ne t'ai pas outragée, Mantô. Je ne t'ai pas outragée, parce que je n'ai pas aperçu la rose, parce que je n'ai pas entendu la parole amicale, parce que je n'ai pas vu le baiser.

— Et si tu avais aperçu la rose, qu'aurais-tu fait?

— Je l'aurais ramassée, sans doute.

— Et si tu avais entendu la parole amicale?

— J'y aurais répondu amicalement.

— Et si tu avais vu le baiser?

— Je ne l'aurais pas rendu. »

Mantô fronça le sourcil.

« Tu m'outrages encore, Akontios.

— Comment t'aurais-je vue, Mantô? Comment t'aurais-je entendue? Je songeais à la ville où je suis né, je songeais aux parents qui me chérissent et dont l'angoisse grandit chaque jour. Je songeais à Anthéia, Anthéia, ma joie, ma vie, mon amour, Anthéia que si souvent, méchante, tu retiens loin de moi.

— C'est ton amour pour elle qui t'aurait défendu de me rendre mon baiser?

— Tu n'en dois pas douter.

— Elle va donc mériter ma haine, cette Anthéia! Et j'étais bonne pour elle! Je tolérais qu'elle me donnât des conseils! Mais, quoi que tu dises, Akontios, je serai la plus forte, et le jour est proche où tu me rendras mes baisers. »

Akontios la regarda sévèrement.

« Quoi, tu peux, sans rougir, parler comme tu fais! Je rougis, moi, de t'écouter.

— Me crois-tu donc de ces vierges timides qui rougissent au seul nom d'Erôs? Non, je ne suis pas de celles-là! Erôs est mon maître, mon seul maître, et j'en suis fière!

— Tais-toi! Tais-toi!

— Ta pudeur s'alarme, pauvre Akontios! Mes cris conviennent mal à une jeune fille. Que m'importe? Il faudra bien que tu me cèdes. Oh, le fou, qui prétend résister à mon amour! »

Elle se jeta sur le lit avec un rire convulsif. Akontios allait vers la porte. Elle se précipita et le retint.

« Non, Akontios, tu ne partiras pas ainsi. Tu le vois,

nisérable, tu le vois, je t'aime. Je ne souffrirai pas que u me dédaignes. Je ne suis pas de celles à qui l'on fait ffront. Je t'aime. Je me donne à toi. Je suis belle. Aime-noi, Akontios, aime-moi! »

Elle gémissait, elle pleurait. Elle était sans force. Akon-ios se dégagea et lui dit d'une voix ferme :

« Je ne sais quelle vie je mènerai désormais dans la naison d'Apsyrte : je n'y suis qu'un esclave. Mais en-ends-moi bien, Mantô : j'aime Anthéia, je n'ai jamais imé qu'Anthéia, je n'aimerai jamais qu'Anthéia. »

Et, tandis que Mantô, accablée d'un refus méprisant, estait immobile et muette de stupeur et de rage, il sortit l'un pas lent et calme.

XVII

INQUIÉTUDES ET ESPÉRANCES.

En quittant la chambre de Mantô, Rhodè se trouva face face avec Anthéia. Elle en fut d'abord toute joyeuse. De primesaut, elle embrassa l'amie dont la disparition l'avait si fort inquiétée.

« Viens, dit-elle. Allons au jardin. J'y sais un bosquet où, sans qu'on nous voie, sans qu'on nous entende, nous ourrons causer longuement. J'ai beaucoup à te raconter, na pauvre Anthéia! »

Anthéia suivit Rhodè. Elle marchait aussi vite qu'elle ût, mais son pas était languissant. Malgré les soins 'Eudoxe, elle se sentait faible encore. Et d'ailleurs le ieillard, si compatissant qu'il se fût montré, n'avait pas endu la paix à son esprit, et le don même du narcotique e lui présageait-il pas de nouveaux malheurs?

Toutes deux entrèrent dans le bosquet. Là, des pins et es cèdres se mêlaient à des lauriers. L'ombre fraîche tait parfumée. Anthéia, lasse et dolente, se laissa tom-er sur une pierre moussue. Rhodè était très émue. Elle arla doucement.

« Tu es pâle, Anthéia. Tu souffres. Je t'ai vainement cherchée. J'ai craint pour toi les pires malheurs. Les colères de Mantô sont parfois si violentes. Mais je t'ai retrouvée maintenant, et je suis déjà moins triste. Puisse Akontios être bientôt près de nous! Tu ne souffriras plus, et je serai toute joyeuse.

— Akontios! dit Anthéia. Tu sais où est Akontios? »

Rhodè répondit enfin, et sa voix était honteuse :

« Il est chez Mantô. »

Des larmes brûlèrent les yeux d'Anthéia. Elle murmurait :

« Il est chez Mantô... Il est chez Mantô... »

Elle s'interrompit. Elle regarda Rhodè.

« Et c'est toi qui l'as conduit chez Mantô?

— Ne m'en veuille pas, dit humblement Rhodè.

— Je ne t'en veux pas. Je ne suis pas injuste. Il fallait que tu obéisses à Mantô. Mais je suis bien malheureuse. »

Elle eut un long silence. Elle semblait l'image de la douleur. Puis Rhodè l'entendit qui se parlait tout bas.

« Je suis sûre de lui. Il m'aime comme je l'aime. Mort, je ne le trahirais pas; morte, il ne me trahirait pas. Mantô n'obtiendra que son mépris. Mais elle ne lui pardonnera jamais son audace. Elle est méchante, elle est haineuse, elle est cruelle. »

Elle prit la main de Rhodè.

« Assieds-toi ici, près de moi, tout près de moi. »

Rhodè s'assit près d'Anthéia, sur la pierre. Et Anthéia, la joue à l'épaule de son amie, disait :

« Toi qui es bonne, toi qui es mon amie, rends-moi un peu de courage, ma Rhodè. Elle est moins méchante qu'on ne le croit? Elle sait pardonner? Akontios lui échappera?

— Oui, disait, pour la calmer, Rhodè, qui essayait de sourire, oui, Mantô épargnera ton Akontios. Ne pleure plus.

— Ah, Rhodè, Rhodè, que je suis malheureuse! »

Anthéia se reprenait à pleurer, et le pauvre sourire s'effaçait aux lèvres de Rhodè.

Soudain, il leur sembla qu'on appelait du jardin :

« Rhodè! Rhodè ! »

Rhodè courut à l'orée du bosquet. Elle aperçut Akontios.

« Akontios! Akontios! Viens vite! Vite, vite! » lui cria-t-elle.

Et elle lui faisait signe de se hâter.

« C'est Akontios? » demandait Anthéia.

Elle se leva et vint, près de Rhodè, s'appuyer à un arbre. Elle vit Akontios, et aussitôt son visage s'éclaircit. Elle aurait voulu appeler, mais l'émotion et, malgré tout, un reste de crainte lui arrêtaient la voix.

Akontios, cependant, approchait. Il arriva au petit bois. Il saisit Anthéia et, longtemps, la tint embrassée.

« Akontios, Akontios, disait-elle, c'est toi, c'est bien toi! Et tu vis!

— Oui, répondit Akontios, je vis, mon Anthéia, je vis pour toi, pour toi seule, ma belle, ma bien-aimée! »

Elle se laissait aller à une joie attendrie. Mais voici qu'elle se dresse, et, frémissante, elle interroge :

« Et la détestable amante, la funeste Mantô, que fait-elle? Quel crime encore médite sa fureur?

— Reste calme, dit Akontios. Elle est sous le coup d'un refus qui l'a mortifiée. Je ne crois pas que nous ayons rien à craindre pour l'instant. Que peut-elle par elle-même? Et je doute qu'elle demande à son père de nous punir. Il veut la marier au riche Moeris, et elle risquerait beaucoup à révéler toute la bassesse de sa conduite. Non, tant qu'Apsyrte sera dans Tyr, elle n'osera rien contre nous. Elle retardera sa vengeance, et qui sait si les dieux ne nous en sauveront pas? Méritons leur faveur par une vigilance réfléchie. »

Le soir tombait. Ils durent se séparer. Anthéia et Rhodè regagnèrent, sans grande assurance, les chambres

des servantes. Mantô ne les avait pas mandées, et ne les manda point. Elles eurent quelque peine à s'endormir, mais la fatigue vainquit enfin leur agitation. Pour Akontios, ses paroles avaient été sincères; mais, seul maintenant, il ne pouvait se dissimuler le trouble de l'avenir : quelles luttes il faudrait soutenir! quelles ruses il faudrait déjouer! L'heure n'était pas venue de s'abandonner à la mollesse et à l'insouciance.

Trois jours passèrent. Mantô, pour sa toilette, n'avait plus recours à l'adresse d'Anthéia, et elle ne réclamait pas les soins de Rhodè. D'ailleurs, elle ne quittait guère sa chambre; le plus souvent, même, elle y voulait rester seule. Quelquefois, une bouffée de parfums pénétrait par la fenêtre. Alors, elle courait au jardin. Elle suivait les allées, au hasard; elle cueillait une fleur, la sentait avec volupté, et, presque aussitôt, la jetait avec dégoût. Au moindre bruit, elle se cachait. Un matin, elle aperçut Akontios. Son visage s'assombrit, ses lèvres et ses mains tremblèrent, son pas hésita, et, tout à coup, elle s'enfuit vers la maison.

Akontios avait été aux écuries trouver Leukôn. Ils avaient recherché ensemble comment s'évader d'une demeure qui leur était une prison, et ils avaient dû convenir qu'à moins d'une chance constante, ils échoueraient dans leurs tentatives. Jamais Leukôn, non plus qu'aucun autre esclave, n'était préposé seul à la garde des chevaux : quand son tour arrivait, on lui donnait, de jour, un ou deux compagnons, de nuit quatre ou cinq. Et, les chevaux eussent-ils été heureusement dérobés, il faudrait traverser une cour, ouvrir des portes dont on n'avait pas les clefs : Apsyrte tenait bien ses esclaves. Si le maître s'absentait, il y aurait peut-être un peu de relâchement dans la surveillance des esclaves. Et, si pieux qu'ils fussent, Akontios et Leukôn souhaitèrent à la fin que le désir de quelque piraterie éloignât de Tyr celui qui s'était fait leur tyran.

Or, le quatrième jour après la folle entrevue où Mantô
'avait contraint, Akontios fut, dès l'aube, appelé auprès
l'Apsyrte. Quoi qu'il eût affirmé d'abord à Anthéia, il en
conçut de l'inquiétude. Mantô avait eu le temps de mé-
liter sa vengeance : quelle perfidie avait-elle imaginée?
Certes, il était fort de son innocence : il dirait toute la
vérité, il n'avait pas à ménager une femme sans vergo-
gne. Mais pouvait-on se reposer sur la foi d'un brigand?
Serait-il seulement écouté? Un père est, malgré tout, pré-
venu pour sa fille.

Dès qu'il fut devant Apsyrte, il se sentit rassuré. Ap-
syrte l'accueillait en souriant, et lui parlait du ton le plus
amical.

« Akontios, je pars tout à l'heure. Déjà les rameurs
sont dans la trirème. Voici le mois où les Athéniens por-
tent à Délos les riches offrandes dont ils honorent Apol-
lon. Je rencontrerai leur navire, et j'y trouverai des tré-
sors.

— Ah, redoute le courroux d'Apollon : tu commets un
sacrilège.

— Bon Akontios! Ta sollicitude me touche. Mais j'ai
tout prévu. Je réserverai pour le dieu quelques objets de
prix, et je les déposerai moi-même dans son temple.
Ainsi je gagnerai sa faveur et ce sera contre les Athé-
niens que se tournera sa colère. »

Il rit très haut, et Akontios, qui ne pouvait s'empêcher
de l'imiter discrètement, lui dit :

« Vraiment, maître, ton esprit a de la ressource.

— Certes. Mais l'heure me presse, ne nous attardons
pas en vains compliments. Donc, je pars. Mon absence
sera, cette fois, assez longue. Délos n'est pas tout près
d'ici, et d'ailleurs c'est vers Syros ou même vers Kythnos
que je compte apercevoir le navire athénien et le désem-
parer, car la prudence exige que je le désempare. Il faut
qu'il flotte plusieurs jours à la dérive : sinon, comme les
îles sont fort serrées dans ces parages, il en pourrait faci-

lement atteindre une et y donner une alarme qui nuisît à mon dessein. Je me suis demandé qui, pendant cette absence, veillerait sur ma maison. Je ne saurais, malheureusement, me fier à Mantô. Elle est jeune, et, en outre, elle me cause du chagrin : je crois qu'elle manque de raison. »

Akontios dut faire effort pour ne pas interrompre Apsyrte et l'approuver. Apsyrte poursuivit :

« Eudoxe, dont je me servais jadis, est vieux maintenant. Il n'a jamais été très gai, et je le vois qui devient farouche et mélancolique. A-t-il daigné t'adresser un seul mot?

— J'ai remarqué un vieillard qui, parfois, erre, pensif et sombre, au hasard des allées, dans le jardin. C'est lui, sans doute?

— C'est lui, n'en doute pas. Ne le troublons point. Laissons-le à ses rêveries solitaires. Et, pour tenir désormais sa charge, pour veiller sur ma maison, quand je m'absente, j'ai pensé à toi, mon cher Akontios.

— A moi!

— A toi, oui, à toi-même. La jeunesse n'exclut pas, en toi, la réflexion. J'ai, souvent déjà, pesé tes conseils, et j'en ai apprécié la sagesse. Tu as de l'activité, tu ne t'emportes pas, tu es discret. Tu es de ceux qu'on estime. Tu sauras ici régler le travail et modérer la dépense. Sois un gardien attentif, et je te remercierai à mon heureux retour. »

Akontios, en quittant Apsyrte, se sentait plein de joie. Les dieux justes le secouraient. Il échappait, dès l'instant à une surveillance humiliante, et bientôt peut-être, libre lui-même, il emmènerait Anthéia vers la liberté.

L'occasion était précieuse, pour Anthéia et pour lui, pour Leukôn et pour Rhodè, de recouvrer le plus cher de tous les biens. Il faudrait tromper la confiance d'Apsyrte? Akontios n'y voyait aucun mal. Apsyrte, sous son apparence débonnaire, n'était qu'un détestable pirate

l'hypocrisie ajoutait à sa perversité. Il était près, quoi qu'il dît, de commettre un sacrilège affreux. Les dieux seraient favorables à qui le narguerait.

Akontios reconnut qu'il était obéi sans peine : on avait donné les ordres nécessaires. Il était résolu à ne pas abuser de son pouvoir, et, par la douceur, à se concilier la bienveillance de tous. Il avertit qu'il serait indulgent aux sorties nocturnes, et il décida qu'une porte, qui s'ouvrait sur une ruelle déserte, ne serait jamais fermée à clef. Les esclaves se réjouirent : Akontios se montrait leur ami, et ceux qui, pour plaire au maître, lors de son retour, l'auraient méchamment épié, se seraient attiré le mépris de tous les autres.

Il s'entendit avec Leukôn. Leukôn, une nuit, se débarrasserait de ses compagnons de garde. Anthéia et Rhodè, sous quelque prétexte, iraient d'abord au jardin, et, de là, gagneraient les écuries. Akontios et Leukôn auraient harnaché deux chevaux, choisis parmi les plus rapides. Au matin, les fugitifs seraient déjà loin de Tyr. Peut-être devraient-ils se cacher, un temps, dans des cavernes ou dans des forêts. Mais ils arriveraient enfin à un port où s'embarquer, et, du reste, l'asile le plus sauvage leur semblerait moins triste que la maison d'Apsyrte.

XVIII

LA VENGEANCE DE MANTÔ

Mantô avait appris sans chagrin que son père allait partir, et, à l'heure des adieux, elle avait peine à feindre un peu d'émotion. Elle était toute à l'amour et à la haine : nul, maintenant, ne mettrait obstacle à ses passions.

Akontios l'avait humiliée, il en serait un jour puni durement. Mais il fallait d'abord qu'il connût la saveur de sa bouche; il fallait qu'après de longues étreintes, repoussé, méprisé, il s'égarât en vaines supplications.

Comme elle saurait être cruelle! Les cris brûleraient la gorge du misérable, les larmes le rendraient aveugle, et, dans les souffrances les plus affreuses, il mourrait.

Depuis longtemps, alors, serait morte Anthéia. Celle-là devait disparaître sans retard. Akontios l'aimait : ç'avait été à cause d'elle que Mantô s'était vue dédaignée. Un pareil crime méritait le dernier châtiment. Mais, à réfléchir, Mantô eut vite compris qu'elle devait dissimuler sa vengeance : il était nécessaire à son dessein et à sa sûreté que la mort de son ennemie résultât, en apparence, d'une maladie ou, du moins, d'un accident.

Deux jours après le départ d'Apsyrte, elle appela près d'elle, dans la matinée, Anthéia. Anthéia, surprise, hésitait à obéir.

« Ne l'irrite pas, dit Rhodè. Sois courageuse. Va! »

Anthéia suivit le conseil de Rhodè. Elle entra dans la chambre de Mantô. Elle s'efforçait à être brave, mais son regard, quoi qu'elle fît, restait craintif. Mantô, pourtant, lui parlait, d'un ton doucereux :

« C'est toi, chère Anthéia, je te vois enfin. Approche donc. J'ai besoin, grand besoin de ton service. Toi seule sais m'habiller. »

Anthéia sentait bien qu'elle n'était pas sincère. Où tendait-elle? Il était difficile de le deviner. Elle continua:

« Donne-moi un conseil. Tu as tant de goût! Je veux sortir ce matin. J'irai dans la campagne, je m'y promènerai quelques heures. Il y a des moments où je ne suis heureuse qu'à respirer l'air rustique. »

D'un coffre elle tira quelques robes.

« Quelle choisir pour ma promenade? Celle-ci, qui est blanche? Non, la poussière la salirait. »

Anthéia se taisait toujours, et, quoique ne voulant point se départir d'une feinte douceur, Mantô marqua un peu d'impatience.

« Eh bien, ouvriras-tu la bouche? Es-tu devenue muette? »

Il fallut, cette fois, qu'Anthéia répondît.

« Une robe longue gênerait ta marche, dit-elle.

— Tu as raison, reprit Mantô en riant. Tu es de bon conseil, ô sage Anthéia. Cette robe violette sera-t-elle assez courte pour la marche?

— Elle est assez courte, et, en outre, elle te siéra fort. »

Mantô s'habilla rapidement, avec l'aide d'Anthéia. Et, comme elle quittait la chambre, elle dit, en affectant de sourire encore :

« Je te remercie, ma bonne Anthéia. Vraiment, toi seule sais m'habiller : j'ai plaisir à te le répéter. »

Elle s'en alla.

Seule, Anthéia fut prise d'une inquiétude singulière. Que signifiait la subite bienveillance de sa maîtresse? Ne lui tendait-on pas quelque piège? Il fallait qu'Akontios sût les derniers événements. Elle le chercha, et le trouva qui donnait des ordres à quelques jardiniers. Elle l'entraîna dans le petit bois, et lui raconta son entrevue avec Mantô.

« Certes, dit Akontios, Mantô est de celles dont il est utile de toujours se défier. Elle t'en veut et elle m'en veut, et je crains qu'elle ne cache sous une feinte douceur une haine perfide. Gardons-nous, pourtant, d'alarmes excessives. Il est difficile à Mantô d'agir ouvertement contre nous, et je ne crois pas que désormais le temps soit long de notre servitude. »

Et, à voix basse, il révéla le projet qu'il avait arrêté avec Leukôn.

« Mais, ajouta-t-il, la prudence exige qu'avant de nous enfuir, nous attendions quelques nuits encore. Je dois être sûr qu'il n'y a point d'espion parmi les esclaves, et un ciel trop clair nuirait à notre fuite : or, la lune est dans son plein : attendons le décours.

— J'ai hâte, mon Akontios, d'être loin de cette cruelle demeure.

— Va, ne laisse rien paraître, et, avec le secours des dieux, nous rirons bientôt de notre infortune passée. »

Ils étaient seuls dans le bosquet. Ils s'étreignirent longuement. Et, plus tard, en allant vers la maison, Anthéia sentit que son inquiétude était un peu calmée.

Tant qu'elle eut à passer devant des maisons et des jardins, Mantô affecta l'allure nonchalante d'une promeneuse. Mais dès qu'elle se vit au milieu des champs, elle pressa le pas. Elle avait hâte d'arriver à un but qu'elle s'était proposé. La lumière était pure, la campagne était parfumée, peu lui importait. Elle marchait, elle marchait, comme agitée d'une fièvre impérieuse.

Elle aperçut enfin quelques cèdres qui se dressaient au pied d'une colline. Elle marcha plus vite encore. Les cèdres ombrageaient une cabane très humble, construite en planches, couverte de paille. Mantô s'arrêta devant la cabane.

« Lampôn ! » cria-t-elle.

La porte s'ouvrit. Un homme parut. Il était grand et fort. Son visage hirsute eût effrayé des enfants, et son regard rude semblait d'une bête plus que d'un homme Pour tout vêtement, il avait une peau de chèvre.

« Toi ! Mantô ! » s'écria-t-il d'une voix grossière.

Une flamme brutale luisit dans ses yeux. Il s'avança Derrière lui, des chèvres sortirent de la cabane.

« Que viens-tu faire ici? demanda-t-il.

— J'ai marché vite. J'ai soif. Donne-moi du lait », di Mantô.

L'homme, en grognant, alla chercher une écuelle d terre et se mit à traire une de ses chèvres. L'écuell pleine, il la tendit à Mantô. Et, tandis qu'elle buvait, i essayait de lui caresser les bras et les joues. Elle ne vid pas l'écuelle, la jeta, et, d'un coup brusque, forç l'homme à baisser les mains.

« Assez, Lampôn ! dit-elle. Je ne veux pas de ces jeux

là. Va t'appuyer aux planches de ta cabane, et ne bouge pas avant que je te le permette! »

Lampôn obéit.

« Lampôn, reprit Mantô, je t'ai récompensé des plaisirs que je t'ai dus. A mes instances, mon père t'a confié la garde de ses chèvres; il t'a donné cette cabane : tu vis presque en homme libre. Il faut maintenant me prouver ta reconnaissance.

— Qu'est-ce que je peux pour toi?

— N'oublie pas, au reste, que tu m'as juré dévouement constant et constante obéissance.

— Je sais ce que j'ai dit, et ce que j'ai dit est dit.

— Bien. Ecoute donc. Demain matin, je reviendrai ici, non plus seule, mais avec une de mes esclaves. Après-demain, je te l'enverrai, cette esclave, et elle sera seule, après-demain. Elle te demandera, pour moi, du lait, que tu lui donneras. Le jour suivant, je te l'enverrai encore, et tu lui donneras encore du lait. Mais, le troisième jour, elle ne devra pas rentrer à Tyr. Tu m'as entendue?

— Je t'ai entendue.

— Tu m'as comprise? »

L'homme hésita.

« Je t'ai comprise.

— J'en aurai la preuve quand tu m'apporteras, à Tyr, dans la maison de mon père, ses vêtements. Ils seront tachés de sang. Nous imaginerons telle fable qui conviendra pour expliquer les taches. Qu'une bête l'ait déchirée, qu'un vagabond l'ait frappée, peu importe, après tout! »

Elle s'éloignait. Et, tout à coup, elle revint à Lampôn.

« Et ne te sers pas du poison ni de la corde. Seul, un couteau bien aiguisé, planté dans le cœur, est sûr. »

Elle était tout près de Lampôn. Il la saisit rapidement, et lui mit à la bouche un violent baiser. Elle se débattit, se dégagea. Elle fit quelques pas.

« Mauvais! cria-t-elle. Sois fidèle. Obéis-moi, et tu auras peut-être une récompense nouvelle. »

Le lendemain, comme elle en avait averti Lampôn, elle prit Anthéia pour compagne. Elle bavardait. Elle éprouvait une joie sincère à courir les champs, et, sans oublier la vengeance méditée, elle s'y laissait aller avec une complaisance ingénue.

« Chère Anthéia, disait-elle, mon père contrarie mes goûts. Jamais, s'il n'était loin de Tyr, je n'oserais me promener avec toi, comme je fais aujourd'hui. Et c'est si beau, la campagne! On y respire si librement! Aimes-tu la campagne, Anthéia?

— Oui, maîtresse. »

Mantô sourit gaiement.

« Anthéia, reprit-elle, je vais te donner une preuve de mon amitié. Je sais que tu n'es pas de rang servile. Une rencontre funeste t'a réduite en esclavage. Et la sévérité de mon père fait, de moi aussi, une esclave. »

Anthéia ne put se retenir de l'interrompre.

« Oh, maîtresse...

— Tu te récries? Ah, tu ignores mes chagrins! »

Elle eut un long soupir. Mais elle eut vite retrouvé sa gaieté. Elle continua :

« Traite-moi en égale. Ne me dis plus : maîtresse. Appelle-moi : Mantô, comme je t'appelle : Anthéia. »

Anthéia n'essayait même point de cacher son étonnement. Et Mantô riait, d'un rire presque enfantin.

« Oui, oui, je ne veux pour toi être que Mantô, ton amie Mantô. Et à cette preuve d'amitié j'ajouterai bientôt une preuve de confiance. »

Mantô parlait de confiance, et Anthéia ne sentait que défiance. L'étrange bonté de Mantô était, à n'en pas douter, une perfidie nouvelle.

« Mon père, poursuivit Mantô, voudrait me voir mariée à Moeris, qui est laid et chétif. Dès que je sors, dans la ville même, il est inquiet. Il craint, par les deux déesses!

ıe le premier passant ne m'enlève. Quels cris, si je lui mandais à me promener dans la campagne! Et je me signe à me divertir dans la maison. »

Cependant, elles approchaient de la cabane où vivait ımpôn.

« Tu vois cette cabane, dit Mantô. C'est là que nous ›us arrêterons. Nous causerons avec le chevrier ımpôn, un très fidèle serviteur de mon père et de moi. ›us goûterons le lait de ses bêtes : il nous rafraîchira nous donnera la force de regagner Tyr. »

A l'appel de Mantô, Lampôn parut avec ses chèvres. Il souvenait de l'ordre qu'il avait reçu. Il fixait sur ıthéia des yeux si attentifs et, bientôt, si ardents ı'elle en était toute gênée. Mantô les observait. Elle rit core, et très haut. Elle parla.

« Elle est belle, chevrier, mon Anthéia! C'est la plus ılle de mes amies. Et je veux que tu la salues comme on amie. »

Le chevrier s'inclina.

« Bien, dit Mantô. Du lait, maintenant. »

Tandis qu'il trayait la chèvre, Lampôn ne pouvait se tenir de jeter sur Anthéia des regards chauds. Anthéia ırait voulu se cacher. Et Mantô se réjouissait à une nsée naissante : sa vengeance serait plus cruelle, peut-re, qu'elle n'avait prévu.

Le chevrier tendit une écuelle à Mantô.

« Quoi, dit-elle, tu laisserais mon amie mourir de soif? le a marché autant que moi. Vite, donne-lui de ce lait ns pareil. »

Il emplit une autre écuelle, et, comme il la tendait à nthéia, il rougit et il baissa les yeux. Mantô n'avait pas ssé de l'observer.

« N'ai-je pas raison, reprit-elle, de louer le lait des ıèvres qu'élève notre bon Lampôn? Peu de serviteurs valent, Anthéia. Il est de ceux à qui l'on peut se fier ›ur toutes les besognes, si dures qu'elles soient. »

Le lait était bu.

« Il faut rentrer à Tyr, soupira Mantô, comme av regret. Va, chère Anthéia, je te suis. »

Et, tout près de Lampôn, elle lui murmura da l'oreille :

« Souviens-toi : le troisième jour, Anthéia ne doit p rentrer à Tyr. »

D'un pas léger, Mantô rejoignit Anthéia. Elle re quelque temps silencieuse. Puis elle reprit son bavarda

« Ce lait si pur est aimable à boire. Il vaut ce qu'Amalthée prodiguait à l'enfant Zeus. Pour moi, je préfère aux eaux les plus fraîches, aux vins les p moelleux. Ah, que ne puis-je en avoir tous les jours !

— Mais pourquoi, maîtresse...

— Mantô, Mantô...

— Mais pourquoi, Mantô, n'irais-tu pas, tous les jou à la cabane du chevrier, tant que ton père, du moi n'est pas à Tyr ?

— A quoi penses-tu, ma pauvre Anthéia ! Ce me déjà une grande hardiesse que d'aller aux champs de jours de suite. Je suis guettée sans cesse. Es-tu sûre c certains esclaves ne prennent pas plaisir à me dénonc quand reviendra mon père, si je me permets de tr fréquentes promenades ? »

Elle s'arrêta, comme frappée d'une idée soudaine.

« Mais je puis, tous les matins, envoyer chez Lamp une servante qui me rapporte du lait !

— Il n'aura plus, quand on te le remettra, tout s goût, toute sa fraîcheur.

— Oh, il sera bon encore. »

Elle se tut un instant et reprit :

« Tu connais le chemin de la cabane, Anthéia. Tu ir demain, me chercher du lait. Je te donnerai, pour me rapporter, un joli vase où, sur un fond blanc, sont pei en rouge Hélène et Pâris, avec Aphrodite. »

XIX

LE CHEVRIER LAMPON

Quand il aperçut Anthéia, le chevrier Lampôn eut un frisson de plaisir. Elle approchait d'un pas dolent, craintif. Arrivée à la cabane, ce fut d'une voix affaiblie qu'elle demanda du lait, et elle n'osait lever ses yeux au regard mélancolique.

Lampôn ne trouvait que dire. Cette femme si belle à qui, la veille, il avait témoigné une indiscrète admiration, cette femme à qui, pendant toute la nuit, il avait ardemment rêvé, cette femme que, tout à l'heure, il convoitait, maintenant qu'elle était seule, troublée, tremblante, devant lui, le rendait timide et semblait le contraindre au silence. Il avait la langue maladroite et la cervelle peu déliée; d'ordinaire, pourtant, il accueillait les passants et les passantes par des mots de bienvenue; il oubliait, aujourd'hui, toutes les formules de salut que, dès l'enfance, on lui avait apprises.

Il alla donc, sans parler, traire une chèvre au pis bien gonflé. Il emplit le vase très fin que lui avait tendu Anthéia. Elle reprit le vase quand il fut plein, et, la voix toujours basse, elle remercia le chevrier.

Elle partait. Lampôn lui cria, d'une voix rauque :

« Attends! »

Elle s'arrêta, étonnée. Elle leva ses yeux qui restaient limpides et sereins. Alors, il perdit contenance :

« Non, non, dit-il. Va! Porte le lait à la maîtresse. »

Longtemps, il la suivit du regard. Elle marchait d'un pas raffermi. Sous le vêtement peu ajusté, on devinait la grâce et la souplesse du corps. Lampôn admirait Anthéia : la désirait-il encore? Il démêlait mal ses sentiments. Et sa pensée lourde et grossière s'avisait tout à coup du crime imposé : il s'en effrayait, et, pourtant, comment n'obéirait-il pas à sa cruelle maîtresse? La

femme était condamnée : il ignorait pourquoi. Il serait le bourreau. Et quel courage il lui faudrait pour frapper une femme ou, peut-être, une déesse! N'était-elle pas une déesse, celle qui, sans effort, avait réduit son audace?

Le second jour. Anthéia tremblait moins, et, en abordant Lampôn, elle ne baissa point les yeux. Il n'osa non plus ni la regarder ni lui parler. Humble, silencieux, il prit le vase, le remplit, le rendit. Et quand, sur le chemin de Tyr, elle se fut éloignée trop pour qu'il l'aperçût encore, il pleura.

Il connaissait, à trente stades de sa cabane, une forêt sauvage où, parmi des rochers abrupts, s'ouvraient des cavernes profondes. Et il songeait qu'il pourrait cacher Anthéia dans une de ces cavernes. Mais la cruelle Mantô voulait voir sa robe tachée de sang. Et le chevrier se rappela une vieille histoire que lui avaient contée des marchands venus de Palestine. Il s'y agissait d'un enfant que n'aimaient pas ses frères et qu'ils avaient vendu, et, pour que son père le crût mort, ils tuaient un bouc et ensanglantaient sa tunique. Lampôn pourrait tuer un chevreau et teindre de son sang la robe d'Anthéia.

Quand, au matin du troisième jour, elle parut, il s'élança vers elle. Elle reculait, mais il la saisit au poignet :

« N'aie pas peur », dit-il.

Elle fut entraînée vers la cabane. Il la fit entrer et lui montra, dans un coin, une peau de chèvre, à peu près pareille à la sienne.

« Ote ta robe, ordonna-t-il. Habille-toi de cette peau, et n'aie pas peur, je te le répète. »

Et, entre les dents, il ajouta :

« Je sors. Il ne faut pas que je te voie nue. »

Il ferma la porte.

Anthéia obéissait fébrilement à Lampôn. Elle ne savait que penser. Elle avait eu d'abord, au geste de l'homme, un mouvement de crainte : son parler était bref et rude,

et pourtant elle s'en était sentie rassurée. Non, il n'était pas un ennemi pour elle, elle ne devait pas avoir peur. Mais que signifiaient les ordres étranges qu'elle avait reçus?

Elle avait jeté sa robe. Ses yeux tombèrent sur le petit vase que lui avait donné Eudoxe : pour ne pas le perdre et pour le cacher, elle le portait pendu au cou par une cordelette. Elle sourit un peu tristement.

« Après tout, se dit-elle, si Lampôn me veut du mal, peut-être qu'Eudoxe, par son présent, me sauvera. »

Et elle vêtit la peau de chèvre.

Elle ouvrit la porte. Lampôn l'attendait.

« C'est bien, fit-il. Suis-moi maintenant. »

Il prit, poussant ses chèvres, un chemin inconnu. Après quelques pas, Anthéia ne put se retenir de l'interroger.

« Où me conduis-tu, Lampôn?

— A trente stades d'ici, dans la forêt.

— Dans la forêt! A trente stades d'ici! Mais que pensera Mantô, en ne me voyant pas revenir?

— Mantô me fouetterait à mort, si elle te voyait revenir. Reste dans la forêt, jusqu'aux jours meilleurs. »

Il se tut. Anthéia l'avait écouté sans étonnement : elle avait toujours cru que l'amitié de Mantô déguisait quelque méchanceté. Mais elle apprendrait de Lampôn tout le supplice qu'on lui réservait. Suffirait-il, pour satisfaire la folle jalousie de sa maîtresse, qu'elle vécût, en bête farouche, au fond d'une morne forêt? Elle reprit donc :

« C'est à l'exil dans la forêt que m'a condamnée Mantô?

— Femme, répondit Lampôn, ne me fais pas trop parler.

— Ainsi, tu ne m'avoues pas quel va être mon sort?

— Ne me demande pas quelle était la volonté de Mantô.

— Désobéirais-tu à ta maîtresse?

— Ne me donne pas de remords, femme.

— Tu désobéis!

— Assez! » dit Lampôn, avec dureté.

Il marcha en silence, longtemps. Anthéia s'inquiétait. Peut-être avait-elle été imprudente, et d'un ami s'était-elle fait un ennemi. Enfin, elle l'entendit qui murmurait:

« Non, non, il y a des crimes qu'on ne peut pas commettre. »

Anthéia frémit. Elle devinait jusqu'où était allée la fureur de Mantô. Et à quoi se résolvait le chevrier? Elle le forcerait à ne rien cacher. Elle soupira, et comme si, malgré elle, elle pensait tout haut, elle gémit :

« Ah, je mourrai dans la forêt! »

Lampôn, alors, s'anima. Il laissa échapper :

« Non, non, il ne faut pas que tu meures! »

Et, tout rougissant, il acheva :

« Tu es trop belle. »

Anthéia ne cherchait plus à le faire parler. Mais la vive émotion qu'il avait éprouvée l'avait ravi à lui-même; il était comme ivre, et il devenait bavard :

« Femme, il y a des crimes qu'on ne commet pas. Toi, toi, mourir! Non, non, il ne faut pas, il ne faut pas que tu meures! Je t'indiquerai une caverne, où tu seras abritée du froid et de la pluie. Et, tous les jours, je t'apporterai du lait. Et puis, on trouve, dans les forêts, des herbes qu'on peut cuire, et tu auras des branches mortes, pour faire du feu. Tu cueilleras encore des fruits sauvages; quelquefois aussi, je te donnerai un quartier de chevreau : non pas aussi souvent que je le voudrais, malheureusement. Tu ne mourras pas, femme, tu ne mourras pas, tu vivras, tu vivras, et Lampôn se réjouira de t'avoir sauvée! »

Anthéia s'attendrissait à la soudaine volubilité de Lampôn. Elle aurait en lui un serviteur zélé, et dont la sauvagerie naturelle semblait domptée. Elle était délivrée

la terrible Mantô. Sa détresse serait de courte durée. mpôn, tout fruste qu'il fût, saurait avertir Akontios lieu où elle était retirée, et tout était préparé pour la te. Quelques jours, le bien-aimé l'aura rejointe, et tous ux, ils s'en iront loin, très loin, oubliant les maux ufferts dans la maison détestée. Ses yeux, maintenant, yonnaient d'espoir et ses lèvres riaient de bonheur.

Voici la forêt. Les sentiers y sont âpres. Les lanières la sandale ne protègent guère le pied que coupent ou quent les plantes hostiles. Qu'importe? Anthéia marche ec courage. Elle gravit légèrement des roches glis-ntes. Elle est libre : que redouterait-elle?

Guidée par Lampôn, elle arrive à une vaste clairière le, d'un côté, dominent de grands rochers. Lampôn hésite pas et la conduit devant un des rochers, où elle marque une ouverture étroite.

« Entre », dit le chevrier.

Elle entre, sans trembler. Ses regards s'habituent à la nombre. La caverne est large et haute.

« Ta demeure est moins resserrée que tu ne croyais, à voir la porte? dit gaiement Lampôn.

— Oui, répond-elle.

— Tu y seras à l'aise. Maintenant, il faut que je te itte. Ne sois pas inquiète. Compte sur la bonté des eux. »

Il partait. Elle le rappela.

« Lampôn! J'éprouve ta bonté. Tu me sauves la vie. ne devrais plus rien te demander. Et pourtant... Je ose achever.

— Achève.

Rends-moi un service, Lampôn. Quand tu seras à r, chez Apsyrte, cherche un esclave, Akontios, et ins-uis-le de ma retraite. Il te remerciera.

— Bien, femme. »

Il ne dit plus mot. Il rassembla ses chèvres qui, pour

les dévorer, arrachaient les jeunes pousses des arbre: Et il s'en alla.

Il était content de lui-même. Son front cependant s rembrunissait. Qui était cet Akontios qu'Anthéia l'avai prié de voir? Un ami? un amant? Un sentiment étrang le troublait. La prudence lui commandait de parler à l seule Mantô. Il était possible qu'elle le fît épier, et qu'a riverait-il s'il était découvert? Ses jours seraient en dan ger, et ceux aussi d'Anthéia, peut-être. Sa pitié, sa déso béissance, son mensonge deviendraient inutiles.

Devant sa cabane, il égorgea un chevreau, recueillit l sang, et y trempa la robe d'Anthéia.

XX

LA FUITE

Lampôn avait montré à Mantô la robe rouge de sang et Mantô s'était réjouie. Deux baisers sur les joue avaient été la seule récompense du chevrier. Il s'étai retiré, mélancolique; il avait regagné sa cabane. Il n'avai pas cherché Akontios.

La journée finissait. Rhodè, depuis le matin, n'avai pas vu Anthéia. Elle commençait à s'inquiéter. Qu faisait son amie? Mantô sans doute l'avait envoyée en core à la cabane du chevrier. Anthéia même avait appri à Rhodè à quoi, maintenant, l'obligeait leur impérieus maîtresse. Mais elle ne s'attardait pas sur les chemin au delà de la matinée. Peut-être qu'elle était rentré sans qu'on l'aperçût; peut-être que Mantô l'avait gardé à servir, dans sa chambre : Rhodè la fidèle se perdait e conjectures. Elle allait de la maison au jardin, du jardi à la maison, elle ne rencontrait point Anthéia. Et, e essayant de pénétrer chez Mantô, elle craignait d'irrite son humeur fantasque.

La nuit vint. Rhodè ne dormit pas. Elle tendait l'oreill

à tous les souffles ; elle n'entendit rien. Au petit jour, elle n'y pouvait plus tenir. Elle se leva, et, attentive à ne faire aucun bruit, elle ouvrit la porte de Mantô. La maîtresse, par un mauvais caprice, aurait-elle forcé l'esclave à coucher dans son lit? Non. Mantô, seule, dormait d'un sommeil profond. Rhodè ferma la porte, et courut aux écuries.

Elle y trouva Leukôn.

« Leukôn! Leukôn!

— Quoi? quoi? qu'y a-t-il? demanda Leukôn en se frottant les yeux.

— Ecoute-moi!

— Ah, c'est toi, Rhodè? Que fais-tu ici, de si grand matin?

— Je suis très inquiète. Hier, Anthéia est sortie, de bonne heure, et elle n'est rentrée ni du jour ni de la nuit.

— Tu ne sais pas où elle allait?

— Je crois que si. Mais faut-il avertir Akontios?

— Certes, et sans tarder. »

Leukôn et Rhodè se rendirent à la chambre d'Akontios. Il n'était point éveillé, et il vivait un beau songe, car il souriait. Leukôn l'appela.

« Akontios! »

Il se dressa en sursaut. Il reconnut Leukôn et Rhodè.

« Pourquoi m'éveillez-vous, méchants? J'étais dans les bras chéris d'Anthéia.

— Plaise aux dieux qu'elle soit sauve! s'écria Rhodè.

— Que dis-tu?

— Depuis la matinée d'hier je ne l'ai pas vue. Tout le jour, toute la nuit, je l'ai attendue en vain. Elle n'a pas reparu à la maison.

— Pourquoi était-elle sortie? »

Sans souci de se montrer nu, Akontios s'était jeté hors de son lit. Il s'habillait en hâte. Rhodè, cependant, lui répondait :

« Le matin, Mantô l'envoyait chercher du lait à quelques stades de la ville, chez un chevrier, Lampôn.

— Lampôn! dit Akontios en frémissant, on m'a parlé de lui. Il est brutal et fort. Il vit en sauvage. Les femmes le redoutent. Anthéia est allée hier chez Lampôn?

— Je le crois.

— Vite, Leukôn, aux écuries! »

Akontios prit le bras de Leukôn et l'entraîna vers les écuries. Rhodè avait peine à les suivre.

Ils détachèrent deux chevaux. Aucun palefrenier n'était là pour les gêner : les esclaves profitaient sans vergogne des libertés que leur laissait Akontios. La porte qui donnait sur la ruelle n'était même pas fermée.

Dès qu'ils furent dehors, Akontios sauta sur un des chevaux, et Leukôn, avec Rhodè en croupe, monta l'autre.

Et les voici, tous trois, qui s'enfuient loin de la maison détestée.

XXI

L'ENLÈVEMENT

Ni Akontios ni Rhodè ni Leukôn n'était allé encore à la cabane du chevrier, mais on leur avait indiqué le chemin qui y menait. Néanmoins, ils perdirent du temps à le reconnaître, et le soleil était assez haut quand ils aperçurent Lampôn qui sortait de chez lui avec son troupeau.

Akontios pressa aux flancs son cheval qui fut, en quelques bonds, auprès de Lampôn. Akontios, brusquement, saisit au cou Lampôn.

« Misérable, criait-il, qu'as-tu fait d'Anthéia? »

Lampôn, étranglé à demi, balbutiait :

« Anthéia... Dans... dans... dans la... »

Il suffoquait. Akontios le lâcha.

« Parle, dit-il, mais ne cherche pas à fuir. »

Lampôn reprit haleine. Alors il demanda :

« Qui donc es-tu, toi qui veux savoir où est Anthéia?

— Que t'importe?

— Tu n'es pas de ses ennemis?

— Elle a des ennemis? »

A cette question, Lampôn tressaillit. Il hésitait à ré-ondre. Sa pauvre intelligence n'avait appris à réfléchir ue depuis un temps très court, elle y était mal habituée. . venait d'avouer qu'on en voulait à Anthéia : était-ce 'un homme prudent? La parole trop rapide échappée à es lèvres ne nuirait-elle pas à la femme qu'il avait eu int de joie à sauver?

L'impatience d'Akontios coupa son hésitation.

« C'est toi qui es le pire de ses ennemis, reprenait kontios. Où la caches-tu, vivante ou... »

Il s'interrompit, et, cédant à une rage furibonde, il urla :

« Si elle est morte, tu mourras, et dans les plus in-mes tortures!

— Mais elle est vivante! »

L'exaltation décuplait la force d'Akontios. Il souleva ampôn et l'assit sur son cheval.

« Conduis-nous auprès d'elle! »

Akontios et Leukôn poussaient leurs chevaux le plus i'ils pouvaient. Le malheureux Lampôn, résigné à leur éir, leur indiquait fidèlement par où passer. Quand ils rivèrent à la forêt, ils durent ralentir le train : les evaux bronchaient à tout instant. Mais ils atteignirent fin la clairière, et Lampôn leur montra de la main ntrée de la caverne.

Akontios appela, la voix très haute :

« Anthéia! »

On ne lui répondit pas. Il appela encore :

« Anthéia! Anthéia! »

Et ses cris restèrent encore sans réponse.

« Elle est sans doute au fond de la caverne et ne peut t'entendre », dit Lampôn.

On courut aux rochers. Akontios, entraînant Lampôn, se jeta brusquement à bas de son cheval et se précipita dans la caverne.

Rhodè et Leukôn descendirent aussi de cheval, et Rhodè, laissant Leukôn à la garde des bêtes, allait suivre Akontios. Tout à coup, elle s'arrêta.

« Regarde, dit-elle.

— Qu'y a-t-il?

— Ne vois-tu pas, sur le sol, des traces de pieds et de sabots?

— Oui.

— Des empreintes diverses se mêlent devant l'ouverture de la caverne.

— Et ces empreintes sont fraîches.

— On dirait qu'ici un corps a été renversé.

— Et qu'il a ensuite été traîné sur le sol. »

Akontios et Lampôn sortaient de la caverne. Akontios était tout pâle, Lampôn tremblait.

« Elle n'est pas dans la caverne? » demanda Rhodè.

Akontios ne répondit que par un signe. Il avait la gorge trop serrée et trop sèche pour prononcer un seul mot.

« Examine ces empreintes », dit Leukôn.

Akontios baissa les yeux. Lampôn, en même temps, poussa un cri. Il avait aperçu à une ronce les lambeaux déchirés d'une peau de chèvre. Il les montrait.

« Là, là... La peau de chèvre... Celle que je lui avais donnée... On a enlevé la femme... On l'a enlevée... On l'a enlevée... »

Il pleurait.

Akontios, par un effort de volonté, dompta sa douleur et sa rage. Il put enfin parler :

« On a enlevé Anthéia. Qui? Des brigands, sans doute. Et il n'y a pas longtemps que les misérables ont passé

ici. Suivons-les à la trace. Ils n'ont pas grande avance sur nous, et nos chevaux sont rapides. Nous les rejoindrons. »

Il se tourna vers Lampôn.

« Tu pleures, malheureux, dit-il. Je ne crois pas que tu aies trahi Anthéia. Il se peut même que tu aies été bon pour elle. Retourne donc à tes chèvres ! »

Les ravisseurs étaient à cheval : quand on s'éloignait des rochers où était la caverne, on ne voyait que des empreintes de sabots. Au sortir de la clairière, ils avaient pris un sentier assez mal frayé : il fallait observer avec une constante attention les herbes foulées de frais et les radicelles brisées pour ne point perdre la piste. Le retard qu'imposait la prudence désolait Akontios. Rhodè avait beau lui répéter que les brigands, dans la forêt, n'étaient certainement pas allés beaucoup plus vite qu'eux, il s'impatientait, il s'irritait, et son esprit troublé s'égarait en les souhaits les plus étranges : pourquoi l'orage n'abattait-il pas, d'un coup, tous les arbres? pourquoi le feu ne dévastait-il pas, soudain, tous les fourrés?

On arriva enfin à la lisière. Les empreintes étaient, de nouveau, faciles à voir. Akontios mit son cheval au galop, et Leukôn, encouragé par Rhodè, l'imita.

« Je ne pèse guère, disait-elle, n'abandonnons pas Akontios. »

La rapidité de la course l'animait. Comme autrefois, elle se sentait gaie. Elle criait :

« Akontios, Akontios, ne sois plus triste. Avant ce soir, tu auras retrouvé Anthéia ! »

Et elle riait, Rhodè la rieuse.

Les chevaux, stimulés avec une constante vigueur, coururent sans encombre pendant quelques stades. Les empreintes étaient très nettes, elles semblaient toujours plus récentes : on gagnait sur les ennemis.

Mais on dut s'arrêter. Les cavaliers s'étaient divisés en deux groupes. Rien ne permettait de deviner duquel

Anthéia restait captive. Akontios pouvait aller d'un côté, Leukôn et Rhodè de l'autre : mais comment se retrouver? comment s'avertir qu'Anthéia était reconquise? On risquerait gros à se séparer. On ne pouvait douter, d'ailleurs, que les adversaires ne fussent en nombre, et il faudrait soutenir contre eux une lutte fort chaude.

Ils étaient tous les trois perplexes, impatients, irrités. Rhodè, maintenant, ne se sentait plus joyeuse.

« Si les dieux étaient bons, ils nous inspireraient », murmura-t-elle, tristement.

Elle leva les yeux au ciel.

« Ah, regardez, s'écria-t-elle, regardez ces oiseaux! Les dieux nous envoient un présage. »

A tire d'aile, une colombe fuyait devant un épervier.

Rhodè continua :

« La colombe, l'épervier : Anthéia, les ravisseurs. Iront-ils à notre droite? iront-ils à notre gauche? Ils vont à notre droite. Allons à droite : nous atteindrons bientôt Anthéia, la colombe! »

Elle parlait avec tant d'autorité que, sans tarder, Leukôn remit son cheval au galop. Et Akontios les suivit, l'esprit malade d'inquiétude et de chagrin.

XXII

LE MARCHÉ D'ANTIOCHE

C'était grand marché à Antioche. La foule se pressait sur la place où les marchands de la ville et des environs étalaient des fruits, des légumes et des volailles. Des chasseurs montraient des pièces de gibier, petites ou grosses, et des vignerons vantaient la saveur et la force des vins vieux qui dormaient dans les outres rebondies.

De nombreux citoyens se groupaient à une extrémité de la place, près d'une tente bariolée. Là, le fameux Harpax allait vendre un lot important d'esclaves, des

mâles et des femelles. On savait qu'Harpax était un négociant sérieux. Il n'essayait point de tromper l'acheteur : aux hommes débiles, il ne distribuait pas, quelques jours durant, des mets et des boissons qui leur prêtassent une vigueur passagère; il n'obligeait point les femmes d'âge mûr à des maquillages adroits qui leur rendissent, pour un jour, un semblant de jeunesse. Tout ce qu'il proposait était d'excellente qualité. Ses rabatteurs avaient ordre de ne pas lui apporter d'objet qui fût seulement médiocre.

Harpax sortait de la tente. Un homme au sourire satisfait l'aborda.

« Eh bien, cher Harpax, vas-tu nous offrir de belle marchandise?

— M'en as-tu jamais vu offrir de mauvaise?

— Non.

— Alors, pourquoi me poser une question oiseuse? De quoi as-tu besoin?

— Moi? Je n'ai besoin de rien.

— Ne me fais donc pas perdre mon temps, et passe ton chemin. »

L'homme s'éloigna, la mine penaude. Un autre s'approcha, qui venait, à coup sûr, de la campagne. Il était robuste et parlait haut.

« Marchand, dit-il, non sans quelque mépris, il me faut deux esclaves qui m'aident à travailler ma terre.

— Deux, s'écria Harpax, deux! Et je t'en ai vendu trois il n'y a pas longtemps! Tes esclaves meurent-ils, ou est-ce ton domaine qui s'accroît?

— Mes esclaves ne meurent pas, et que t'importe que s'accroisse ou non mon domaine? Il me faut deux esclaves vigoureux. Montre-moi ta marchandise.

— Le travail des champs ne ruine pas qui s'y adonne, dit Harpax en riant. J'ai, je crois, ton affaire. Vois d'abord ce jeune Paphlagonien : il est aussi fort que les mulets de son pays. »

Harpax avait fait un signe à un de ses serviteurs, qui avait amené devant la porte un adolescent de solide apparence. Le paysan mit à l'examiner un soin scrupuleux. Il tâta les épaules, les bras, les cuisses, les genoux : les chairs étaient fermes; il ordonna au patient d'ouvrir la bouche : les dents étaient saines.

« Il me convient, dit enfin le paysan. Je l'achète. Qu'as-tu encore à me montrer?

— Prendrais-tu un nègre? demanda le marchand.

— Un nègre! Pourquoi non, après tout? Il est des nègres qui savent travailler. Montre ton nègre. »

Parut un nègre à la taille imposante, au regard luisant. Un nouvel examen commença, dont l'acheteur fut content.

« Allons, je prends aussi le nègre », dit-il.

Il fallut débattre le prix à payer. On y fut long. A la fin pourtant on s'accorda, et le campagnard partit, poussant ses deux esclaves, le blanc et le noir.

Alors survint un petit homme, voûté, chafoin, le teint jaune. Il se haussa jusqu'à l'oreille d'Harpax, et parla très bas :

« As-tu des femmes?

— Tu sais bien que oui, vieux Pornodore.

— Belles?

— Oui.

— Jeunes?

— Oui. »

L'homme baissa encore la voix.

« Vierges?

— Peut-être. »

Le petit homme jaune se frotta les mains.

« Fais voir ces jolies canettes, dit-il.

— Une vierge, même douteuse, et qui pourra jamais jurer de la virginité d'une fille, une vierge se paie cher, Pornodore.

— Et une virginité se vend cher, Harpax.

— Et plusieurs fois, vieille crapule.

— Oh, de quoi me soupçonnes-tu, vil négociant?

— De ce dont chacun t'accuse, porc enduit de fange! »

Harpax entr'ouvrait la tente. Pornodore voulut glisser l'intérieur un regard furtif.

« Ah, ah, petit indiscret, dit Harpax, tu cherches à te éjouir l'œil? Arrière, arrière! Tu sais bien que j'ai des iorceaux qui ne sont pas pour toi. »

Pornodore recula, mais il interrogea le marchand.

« Celle-là, que j'ai aperçue, et que tu as vêtue d'or, et ui semble une idole divine, qui est-elle? »

Harpax ricana.

« Tu as vraiment bon œil. Celle-là, mon cher, c'est la eur de ma collection, une fleur rare, cueillie au jardin 'Aphrodite. Je la garde pour le gynécée de notre grand oi, Séleukos aux belles victoires. »

A ce moment même, une voix sonore retentit.

« Place! place! Faites place au seigneur Sandra-ottos! »

Harpax, à ce cri, dressa l'oreille. Il tourna le dos à la nte, pour voir l'homme dont on annonçait si pompeu-ment le passage, et il obligea Pornodore au même iouvement.

« Oh, disait Pornodore, je le connais déjà, ce seigneur andrakottos : il fait le difficile, il a repoussé mes ser-ces.

— Il aime donc les gens honnêtes », répliquait Harpax.

Précédé et suivi de serviteurs nombreux, un person-age singulier s'avançait d'un pas nonchalant. Il avait peau brune, la taille élégante, les traits fins. Il était ètu d'une tunique longue, toute brodée d'argent, serrée une ceinture de pierres précieuses. Des colliers de erles paraient son cou, ses bras étaient couverts de bra-lets. Il tenait à la main une canne d'ivoire. A sa droite, 1 serviteur, d'une queue de cheval blanc, chassait les ouches qui l'eussent importuné; un autre, à sa gauche,

l'éventait avec les plumes d'un paon blanc, et, derrière lui, un troisième portait un parasol blanc qui l'abritait des rayons crus. En tête du cortège, marchait un homme de forte corpulence qui, armé d'un bâton, exigeait qu'on fît place à son maître.

« Puisque tu connais ce seigneur, Pornodore, tu dois savoir de quel pays il vient, dit Harpax.

— Certes. Il vient de l'Inde.

— De l'Inde! Oh, oh, il y a de riches seigneurs, dans l'Inde!

— Et l'on prétend que Sandrakottos y est roi.

— Un roi indien! Il a sans doute besoin d'esclaves. »

Sandrakottos, maintenant, était tout près de la tente. Il la regardait. Il semblait s'amuser des couleurs vives dont elle était peinte. Il appela le gros homme au bâton et lui dit quelques mots en une langue inconnue. L'homme répondit, Sandrakottos parla encore, et l'homme enfin se tourna vers Harpax.

« Marchand, dit-il, le tout puissant seigneur Sandrakottos, mon maître, veut voir les esclaves que tu as à vendre. Ouvre-lui ta tente sur le champ.

— Je suis aux ordres du seigneur Sandrakottos, dit Harpax. Qu'il entre!

— Eh, eh, fit Pornodore, je te croyais jaloux de cacher ta marchandise.

— A des suppôts de débauche comme toi, oui, mais non à un roi de l'Inde.

— Les grands sont heureux », soupira Pornodore.

Harpax avait ouvert la tente. Sandrakottos y entra suivi du seul interprète.

Il était à peine entré qu'il poussa un grand cri. Puis un instant, il resta immobile, les yeux fixes. Et ensuite il laissa échapper des paroles rapides.

« Qu'a-t-il? Que dit-il? demanda Harpax.

— Il admire la femme dorée qui est assise là-bas comme sur un trône », répondit l'interprète.

Sandrakottos ne se taisait point. Il avait des gestes étranges. Il joignit les mains, et, arrondies en coupe, les porta au front.

« Vois, marchand, il adore cette femme, dit l'interprète. Il s'imagine qu'en elle s'est incarnée l'Aphrodite de son pays. »

Bientôt, Sandrakottos s'adressa de nouveau à l'interprète, et d'un ton impérieux.

« Marchand, dit le gros homme, il veut acheter cette femme.

— Elle vaut cher, dit Harpax.

— Il veut l'acheter, tu m'entends. »

Sandrakottos frappait du pied, et, comme s'il comprenait Harpax et l'autre, il faisait, de la tête, des signes affirmatifs. Harpax répétait :

« Elle vaut cher, très cher, tu m'entends.

— Va, mon ami, disait le gros homme, vends-lui la femme, je t'y engage.

— Je la destine à Séleukos, notre roi. »

L'homme rit aux éclats.

« Il faut que je rie, reprit-il. Sandrakottos est beaucoup plus riche que ton Séleukos et te la paiera beaucoup mieux. Demande n'importe quel prix, tu l'obtiendras ; Sandrakottos ne marchande jamais. »

Harpax proposa un prix très élevé : de Séleukos il eût exigé dix fois moins. Sandrakottos aussitôt traça sur une tablette quelques lettres bizarres.

« Viens ce soir, montre cette tablette et l'on te paiera, dit le gros homme. Sois sans défiance, et livre tout de suite la femme. »

Harpax obéit. Sandrakottos ordonna que l'on couvrît d'un voile la tête de la femme, et, tout heureux, il partit. Sous le voile, la femme pleurait.

Harpax regardait s'éloigner le cortège.

« Imbécile ! murmura quelqu'un, près de lui, je te croyais bon commerçant. »

Il se retourna.

« Pornodore! Tu nous as écoutés!

— Les sons traversent la toile : je vous ai entendus.

— Et tu juges l'affaire mauvaise?

— Il fallait demander cent fois plus. »

XXIII

SANDRAKOTTOS

Sandrakottos habitait, dans Antioche, une maison fort belle. La femme achetée y fut conduite dans une chambre grande et claire, qui avait vue sur un vaste jardin.

De ses yeux attristés, la femme regardait vaguement les fleurs précieuses. A quoi pensait-elle? Parfois, elle soupirait; parfois, elle murmurait des paroles douloureuses.

« Erôs, cruel Erôs, je t'ai outragé jadis, et j'en subis le dur châtiment. Il est juste, sans doute, que je sois punie. Mais lui, lui qui m'aime, jamais il n'a été ingrat pour toi, et pourtant, du coup même dont tu m'atteins, Erôs, tu l'atteins aussi. Loin de moi, il souffre, il souffre, le bien-aimé! Ah, dieu superbe et redoutable, tu veux ajouter à ma peine, tu veux que je sache toute l'horreur de ma faute! »

Le gros interprète entra. Il était accompagné d'une jeune fille au teint brun, à la chevelure noire, aux bras souples, à la taille gracieuse : ses lèvres étaient un sourire.

« Voici, dit l'homme, celle que le roi Sandrakottos te donne pour servante. Elle s'appelle Madhourikâ : ce nom, dans son pays, signifie la douce, et tu verras qu'elle est bien nommée. Nous l'avons choisie pour toi, entre les suivantes royales, parce que j'ai pu lui apprendre un peu de notre langue.

— Merci, dit la femme. Elle me plaît. Je la devine aimable. »

Madhourikâ, pour montrer qu'elle avait compris sa nouvelle maîtresse, s'inclina joyeusement.

L'homme reprit :

« Ecoute, femme. Sandrakottos serait heureux de connaître ton nom.

— Mon nom ? Ai-je encore un nom, moi qu'on méprise et qu'on vend?

— On ne te méprisera plus, femme, on ne te vendra plus, et tu te réjouiras quand tu sauras quels honneurs te réserve Sandrakottos.

— Que m'importent désormais les biens et les honneurs? »

Ce fut alors Madhourikâ qui, tendrement, demanda :

« Pourquoi me cacher ton nom, maîtresse? Il est, je pense, frais et pur, comme le printemps.

— Comment résister à ta prière, douce enfant? répondit la femme. Autrefois, quand j'étais libre, je m'appelais Anthéia. »

Comme avait fait dans la tente Sandrakottos, l'homme porta les mains à son front. Il parla, gravement d'abord:

« Reine Anthéia, Hippothoos te salue. »

Et, plus légèrement, il ajouta :

« Et il te salue à la manière indienne. »

Madhourikâ, du même geste, saluait Anthéia.

Anthéia, cependant, les regardait tous les deux. Elle était étonnée, elle sentait croître son chagrin, et elle allait pleurer.

« Pourquoi me raillez-vous? dit-elle enfin. Je ne suis qu'une esclave, je ne suis pas une reine.

— Les dieux nous gardent de te railler, dit Hippothoos. Dans un palais magnifique, au pays des perles et des pierreries. tu vivras, reine chérie d'un roi, ô belle des belles, ô Anthéia! »

Anthéia restait silencieuse. L'homme la saluait encore, prêt à se retirer.

« Ne t'en va pas, ne t'en va pas! s'écria-t-elle. Ne me

laisse pas seule avec cette enfant, toute charmante qu'elle soit. J'ai peur, ici. Ta présence me rassure un peu. Ne t'en va pas!

— Le roi Sandrakottos m'attend.

— Vraiment, ce Sandrakottos, à qui l'on m'a vendue, ce Sandrakottos est roi?

— Il est roi, et il est maître de trésors éblouissants.

— Et toi, Hippothoos, qui es-tu?

— Moi? Je suis de ces hommes qui ne comptent guère. J'ai passé mon enfance loin d'ici, dans une île de la mer Egée, patrie de mes parents. J'ai toujours eu le goût de l'aventure. Très jeune, je quittai les miens, et je m'embarquai sur un vaisseau qui faisait de longues navigations. Depuis lors, j'ai parcouru de nombreux pays, et, pour ne pas mourir de faim, j'ai pratiqué des métiers innombrables. J'ai, dans mes voyages, dû apprendre tant de langues que, si j'ai besoin d'en parler une nouvelle, il me suffit maintenant de quelques jours pour y réussir. De contrée en contrée, j'arrivai dans l'Inde. Si j'étais né dieu ou roi, j'en aurais, comme Dionysos et Alexandre, conquis les provinces, mais je ne suis pas né dieu ni roi, et j'y vivais assez misérablement. Par bonheur, le grand Sandrakottos eût la fantaisie de connaître les régions du ponant. Je lui offris mes services comme interprète, il les agréa, et nous voici chez les Syriens. Bientôt, Sandrakottos regagnera son royaume, car il craint de traverser la mer. Il t'emmènera et, là-bas, tu seras traitée en reine: il n'a fallu qu'un instant pour qu'il t'aime à la folie. Tu obtiendras de lui tous les plaisirs, toutes les richesses que tu voudras. L'Inde abonde en merveilles : tu n'y verras pourtant, je te l'affirme, ni martichoras lançant ses crins comme des flèches ni catoblépas se rongeant les pattes par stupidité, mais seulement des lions, des tigres, des panthères et des éléphants. »

Anthéia ne répondit point. Avait-elle, même, écouté le discours d'Hippothoos? Il sortit.

Madhourikâ s'était couchée aux pieds d'Anthéia. Elle parla d'une voix caressante :

« Tu es triste, maîtresse, je le vois à tes yeux et à tes lèvres. Je ne trouverais pas dans ta langue de mots pour te consoler, et tu ne comprends pas la mienne. Peut-être es-tu, comme Sîtâ ou comme Draupadi, séparée d'un époux bien-aimé. Mais notre roi est bon, il est généreux. Veux-tu que je chante pour toi? Veux-tu que je te montre nos danses? Essaie de sourire, maîtresse : tu seras plus belle encore.

— Enfant, dit Anthéia, je ne pourrai sourire que le jour où je reverrai Akontios. »

Toutes deux restaient pensives, et Anthéia ne prévoyait pas que rien pût désormais lui rendre un semblant de bonheur.

Le roi Sandrakottos entra. Fidèlement, Hippothoos l'accompagnait. Il eut des paroles abondantes, il eut des gestes véhéments. Il se frappait du poing la poitrine; des mains, il se touchait les lèvres, les yeux, le front.

« Si tu ne comprends pas son langage, tu comprends du moins ses gestes, dit Hippothoos. Tu le vois t'exprimer tout l'amour qu'il ressent pour toi. Il te compare aux plus belles fleurs de l'Inde. En tes yeux, il retrouve ceux des tendres gazelles. Il t'épousera, ici même, à la face des prêtres, des guerriers et des serviteurs qui l'ont suivi dans ses voyages, et, quand il aura rejoint la contrée où il est roi, il te proclamera reine, à la face de tout son peuple. »

La pauvre Anthéia ne trouvait rien à répondre. Elle s'inclina devant Sandrakottos. Et, d'un signe, elle fit comprendre à Hippothoos qu'on devait la laisser toute à son chagrin.

Elle était seule, maintenant, seule avec la petite Madhourikâ. Et Madhourikâ devinait que la moindre parole lui serait importune.

Anthéia revoyait les jours vécus depuis qu'elle avait

quitté la maison d'Apsyrte. Elle s'attendrissait au souvenir de Lampôn. Quelle avait été son imprudence, dans la forêt! Elle avait souffert, bien vite, de se confiner dans la pénombre de la caverne, elle avait voulu revoir la lumière libre, et elle s'était aventurée jusqu'à l'ouverture sur la clairière. Des cavaliers l'avaient surprise, des cavaliers qui, par tous les moyens, cherchaient à s'emparer d'hommes et de femmes incapables de se défendre. Ils pourvoyaient des objets nécessaires à son commerce un gros marchand d'esclaves. Elle s'était débattue. Mais que pouvait sa faiblesse contre la force de nombreux ennemis? On lui avait lié les bras et les jambes, on l'avait hissée sur un cheval, sans qu'elle eût toute sa connaissance. Et on l'avait emportée à Antioche. Là, Harpax n'avait point douté de sa valeur. Il l'avait vêtue richement, et Sandrakottos était venu et l'avait achetée. Où était Akontios? que pensait Akontios? que faisait Akontios?

D'esclave elle allait devenir reine. Que lui importait? Reine! Si, par un hasard singulier, Akontios avait gagné quelque royauté, peut-être s'en serait-elle réjouie. Mais quelle joie aurait-elle à régner dans un pays lointain, dont elle ignorait la langue, où naissaient des animaux terribles, où poussaient des arbres farouches, où l'on adorait des dieux redoutables, où Akontios ne la rejoindrait pas? Non, il n'y aurait pour elle de pire malheur que de suivre dans son royaume le maître, Sandrakottos.

Et ses doigts sentirent, sous la robe, un petit vase, un petit vase qu'elle portait au cou, pendu par une cordelette. Et elle pensa que l'instant approchait peut-être où elle devrait son salut à la bonté du vieil Eudoxe. Elle s'endormirait, on la croirait morte. Où serait-elle, à son réveil? Que lui importait? Elle aurait échappé à un mariage détestable, on ne l'aurait pas entraînée loin des pays où vivait son bien-aimé.

Elle pourrait fuir Antioche. Elle s'efforcerait de re-

gagner Ephèse. C'était, lui semblait-il, le parti le plus sage.

Elle ne doutait pas que son Akontios ne l'eût cherchée dans la forêt. Le malheureux avait perdu sa trace: sinon, il serait déjà dans Antioche. Il courait maintenant les villes et les campagnes, la demandant partout. Il interrogeait les citoyens, les voyageurs, les oiseaux, les arbres, les fleurs, les pierres, les brises, les échos. Un jour, l'idée lui viendrait, à lui aussi, de rentrer dans Ephèse. Là, il la retrouverait, épouse fidèle et pieuse. Ils ne se risqueraient plus jamais à voyager. Ils vieilliraient tous deux ensemble, lui aimé d'elle, elle aimée de lui. Ils seraient heureux.

Madhourikâ la vit qui souriait. Elle n'était donc plus toute à la tristesse. Elle s'abandonnait peut-être avec quelque plaisir à la pensée d'être reine. Et Madhourikâ s'en réjouissait.

« Tu souris, maîtresse, dit-elle, très doucement, tu souris.

— Je souris? fit Anthéia, surprise.

— Oui. Tu n'es donc plus malheureuse? »

Anthéia ne répondit pas tout de suite. Elle dit enfin :

« Je suis moins malheureuse : il me semble que je l'ai revu. »

Et, avec une affectueuse brusquerie, elle ajouta :

« Chante-moi une chanson de ton pays. »

Madhourikâ se mit à chanter. Sa voix était tendre, un peu timide. Les mots qu'elle prononçait semblaient d'une constante harmonie. La chanson se prolongeait, sur un mode étrange, selon un rythme savant.

« Ta chanson est mélancolique, dit Anthéia.

— C'est la plainte d'une amoureuse qui languit. Le héros qu'elle aime l'a délaissée. Elle le voit qui joue avec des bergères, et elle gémit.

— Je suis une amoureuse qui languit. Mais je suis sûre que mon amant est fidèle. »

Elle demanda :

« Et le héros abandonne-t-il les bergères? Revient-il à celle qui l'aime?

— Oui, et voici la chanson qu'elle chante alors. »

La chanson nouvelle était vive, d'un rythme léger. Et Anthéia pensait :

« Qu'elle est heureuse, l'amante qui retrouve son amant! »

Elle se laissait bercer par les chansons, tantôt lentes, tantôt rapides, de Madhourikâ la charmante. Elle suivait son rêve. Erôs l'avait soumise à une dure épreuve, mais il lui pardonnerait aujourd'hui l'erreur ancienne, puisqu'elle ne tarderait guère à revoir Akontios.

De nouveau, parut Hippothoos. Il parla joyeusement.

« Anthéia, l'amoureux Sandrakottos ne peut contenir son impatience. Ce sera demain, demain même, qu'il t'épousera. Dès le matin, tu seras vêtue de robes et de voiles magnifiques, tu seras parée de pierres merveilleuses, et, quand le soleil sera haut, les prêtres, observant des rites étranges, dont tu riras peut-être, feront de toi la grande reine d'un roi superbe. Ne pleure pas : alors que Sandrakottos t'élève à lui, ce n'est point de larmes que doivent briller tes yeux. »

Il parla longtemps encore. Il vantait la bonté du roi, il exaltait sa générosité. Il dépeignait les richesses de son palais, la splendeur de ses jardins.

« Ah, tu seras enviée », conclut-il.

Anthéia restait indifférente à cet éloquent bavardage. Du doigt, sous la robe, elle tâtait un petit vase.

XXIV

LE NARCOTIQUE

Le lendemain, des servantes royales que dirigeait Madhourikâ entrèrent, au matin, dans la chambre

l'Anthéia. Les unes apportaient à la fiancée des robes de la soie la plus légère et des voiles de la gaze la plus fine. Les autres lui tendaient gaiement des coffrets précieux d'où s'échappaient des pierres lumineuses, émeraudes, escarboucles, diamants, serties dans l'or. Malgré l'angoisse qui lui serrait le cœur, elle ne pouvait se retenir d'admirer les vêtements et les joyaux, et elle en éprouvait un petit remords.

Les servantes l'habillèrent à la mode des femmes indiennes. Elles couvrirent ses doigts de bagues, elles parèrent d'anneaux ses poignets et ses chevilles, et, de son cou, de longs colliers descendirent sur sa poitrine. Et, sous les colliers, sous les anneaux, sous les bagues, étincelait sa victorieuse beauté. Madhourikâ ne se lassait point de la contempler.

« O maîtresse, ô reine, disait l'enfant, tu es belle, tu es plus belle que les jeunes femmes qui, dans les jardins célestes, chantent et dansent pour les dieux. Tu es la divinité même. Heureux le royaume où tu vas régner, puisque, ô divinité, tu y seras souveraine ! »

Et Anthéia pensait :

« Où je te reverrai, Akontios, là, pour moi, là seulement sera le bonheur. »

Bientôt, Hippothoos vint chercher, pour la cérémonie nuptiale, celle qu'on élevait à la royauté. Des gardes aux armures d'argent l'accompagnaient. Tout fier de son importance, il ne s'abandonna point, cette fois, à sa faconde coutumière. Ayant salué Anthéia de ses mains unies en coupe, il dit seulement :

« Daigne, ô reine, suivre ton serviteur. »

Honorée des gardes et des servantes, Anthéia fut conduite par Hippothoos dans la salle la plus vaste de la maison.

Au milieu de la salle, il y avait, posée à plat, une grande pierre, arrondie en forme de meule. D'un côté de la pierre, était dressé un autel, où brillait du feu; de

l'autre côté, un large vase était rempli d'eau. Des prêtres
en demi-cercle, se tenaient derrière la pierre, l'autel e
le vase. Au fond de la salle, Sandrakottos, entouré d
guerriers et de serviteurs, était assis sur un trôn
glorieux.

A l'entrée d'Anthéia, d'un mouvement brusque, il s
leva, et, sans souci de sa dignité, il courut à elle. Il l
prit par la main et l'entraîna vers l'autel. Hippothoo
toujours complaisant, lui dit que, d'abord, elle deva
saluer le feu. Elle obéit. Il fallut ensuite qu'elle montâ
sur la pierre. Alors un prêtre chanta, dans la langue de
Indiens : il chantait un hymne à quelque divinité, a
dieu du feu, peut-être. Il se tut enfin, et tous s'incl
nèrent. Anthéia choisit l'instant : elle saisit, sous la rob
le vase d'Eudoxe, et, d'un trait, elle but toute la liqueu
qu'il contenait. L'effet ne se fit guère attendre. El
tomba, et, pâle, inerte, déjà froide, elle roula aux pied
de Sandrakottos.

A.-FERDINAND HEROLD.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

G. Lenôtre : *Le château de Rambouillet. Six siècles d'histoire*, Calmann-Lévy. — Chevalier de Méré : *Œuvres complètes*. Textes établis et présentés ar Charles H. Boudhors, Editions Fernand Roches, 3 vol. — Jehanne Orliac : *Le Cœur humain, inhumain, surhumain de Blaise Pascal*, Edions Baudinière. — Ernest Jovy : *Etudes pascaliennes*. VII, *La « Sphère finie » de Pascal. L'Almanach spirituel de Pascal. La « Lettre d'un ocat » et « l'Abrégé de l'Illusion théologique ». Pascal commenté par fils du gendre de Montaigne. Pascal et le protestantisme*, Libr. philophique J. Vrin.

Avec une charmante courtoisie, M. G. Lenotre vient d'offrir hommage à M. Gaston Doumergue son nouvel ouvrage conacré au Château de Rambouillet. Hôte provisoire et interittent de cette illustre maison des champs, le président de la épublique, qui est, dit-on, un lettré, a dû, nous l'imaginons olontiers, recevoir avec satisfaction ce présent d'histoire ubstantielle et apprendre, non sans fierté, dans ses pages, à uelles ombres glorieuses il succéda sous les voûtes et les itaies où il va chercher plaisir et repos.

Le travail de M. G. Lenotre inaugure de façon remarquable ne nouvelle collection : *Châteaux, décors d'histoire*, intelliemment dirigée par M. Marcel Thiébaut. Documenté avec rand soin, le plus souvent à des sources d'archives, traité elon le mode pittoresque et construit dans un harmonieux quilibre, ce travail offre, en effet, un attrait continu, soit u'il évoque de curieuses figures de rois ou de grands seineurs, soit qu'il reconstitue des scènes galantes ou dramaques, soit enfin qu'il nous renseigne avec exactitude sur les ansformations (précisées par des plans très clairs), subies, u cours du temps, par l'antique forteresse.

Rambouillet ne présente plus, à cette heure, il faut le dire out de suite, qu'une image défigurée, humanisée et embour-eoisée de ce qu'il fut dans le passé. Il offre cependant ceci e particulier qu'il gît encore sur ses fondations originelles. vant l'an mille il existait déjà sous l'apparence d'un petit

manoir forestier. Jean Bernier, prévôt de Paris et gran maître des Eeaux et Forêts, acquit ce petit manoir au XIVe siècl et le rebâtit, tout de guingois, tel qu'il est toujours resté. le flanqua d'une énorme tour, de cinq tourelles, de fossés d'un pont-levis et en fit, en somme, un lieu d'utilité pour s fonction, de défense au surplus plutôt que d'agrément.

M. G. Lenotre nous explique que le château, par sa situatio au milieu de forêts giboyeuses, à proximité de routes très fr quentées, devait inévitablement attirer les visiteurs. De fai dès qu'il est achevé, il héberge Charles VI adolescent, et Jea Bernier, son propriétaire, s'aperçoit qu'il est fort incommod pour donner asile à des rois accompagnés de leur suite.

Jean Bernier meurt avant d'avoir remédié à l'inconfort d son bâtiment. Guillaume, son fils, vend à Regnault d'Angenne chambellan du roi, la rustique et féodale demeure. Les d'A gennes, puis les Montausier, leurs héritiers, vont conserver l terre (en l'accroissant de différents fiefs) et le château jusqu la fin du XVIIe siècle. Ils n'apporteront pas à ce dernier d'am lioration bien sensible.

Pourtant Rambouillet continue, à travers le temps, à s'enr chir de souvenirs historiques. Rabelais, on ne sait en quel occurrence, y fait séjour. En 1547, François Ier, malade, s' arrête et meurt dans la grosse tour où une tradition — co testée par M. G. Lenotre — veut qu'il ait été logé. Cette to portera désormais son nom. En 1559, François II et son épous Marie Stuart, tous deux adolescents aux yeux de velours, fo une halte tendre sous la pierraille humide et rébarbative d castel sylvetre. En 1562, Catherine de Médicis et Charles I enfant y attendent, dans une angoisse tragique, les résultats d la bataille engagée, aux environs de Dreux, entre catholique et protestants. Henri III et Henri IV y passent également, e gens pressés. Louis XIII, pourtant grand chasseur, semble n' être point venu.

Sous ce roi, le château appartient à Charles d'Angenne marquis de Rambouillet, et à son épouse, la divine marquis L'un et l'autre, et leur compagnie, n'y trouveront guère d'agr ment. Ils s'y rendront surtout pour rendre hommage à leu morts, ensevelis dans l'église proche de Saint-Lubin. Ils

donneront cependant quelques petites réjouissances intimes. Voiture succédera à François Ier dans la tour massive de l'aile gauche. De temps à autre, la marquise présidera à quelques travaux de canalisations. La maison cependant, à en juger par les inventaires, restait richement meublée et parée de précieuses tapisseries, digne d'encadrer des assemblées brillantes. Elle ne tenta point Julie d'Angennes et Montausier, plus courtisans que chasseurs et peu enclins à goûter sa sévère solitude.

En l'an 1700, Rambouillet est vendu par les Crussol d'Uzès, héritiers de Montausier, à Jean-Baptiste Fleuriau, seigneur d'Armenonville, qui donne figure civilisée aux jardins, y distribue les eaux, les parterres en broderies, les statues et les terres, mais laisse le bâtiment intact. C'est le comte de Toulouse, bâtard de Louis XIV, qui, acquéreur de la terre en 1705, opère des remaniements dans la masse compacte de pierre, refait d'abord la façade, puis accroît en ampleur les ailes, écorne la tour François Ier. Ainsi restaurée, la maison peut recevoir Louis XIV, Mme de Maintenon, la cour, l'immense valetaille et son train, et suffit mal à tout loger. De grandes fêtes, des festins, des chasses sont données et animent la solitude.

Louis XV, dans un décor devenu magnifique, va faire de Rambouillet, resté à la comtesse de Toulouse veuve, le théâtre de ses premières frasques galantes. Le château passe ensuite au duc de Penthièvre et à Louis XVI, furieux chasseur, et devient, de la sorte, propriété royale. On voit surgir sous les futaies propices de son parc et au bord de ses ondes vives un temple galant, un ermitage, une laiterie auxquels Marie-Antoinette préfère ses retraites bucoliques de Versailles.

La tourmente révolutionnaire dépare Rambouillet de beaucoup de ses splendeurs, mais ne le détruit pas. Devenue propriété nationale, la maison échoit à l'Empereur qui, loin de la dédaigner, la vient habiter après avoir confié à l'architecte Tiepsat le soin de l'accommoder à ses besoins, c'est-à-dire de l'amputer à l'est et de l'accroître à l'ouest de bâtiments nouveaux.

Louis XVIII et Charles X y font, à leur tour, des séjours plus ou moins prolongés. Napoléon III, lui, préfère Saint-Cloud.

La République tente de la louer et, trouvant malaisément des locataires, en fait la résidence officielle de ses présidents.

Ainsi, comme on le voit, nul château, et depuis des temps plus anciens, n'a connu une telle faveur des illustres et n'enclôt un plus lourd passé d'histoire. Bien entendu, M. G. Lenotre entre dans le détail de cette histoire avec son souple talent d'évocateur et son récit, plein de couleur et de vie, tire son intérêt des mille faits curieux, riants ou pathétiques qui composent la « biographie » de cette demeure prédestinée à la gloire.

A tenter, bien inutilement d'ailleurs, de donner un résumé de ce récit, nous nous sommes beaucoup attardé sur une matière éloignée de notre rubrique. Revenons donc de l'histoire monumentale à l'histoire littéraire. Un événement vient de se produire, qui n'a pas fait grand bruit, ce semble, dans la cité des lettres. Une librairie a délibérément compris parmi les classiques le chevalier de Méré. L'homme méritait-il l'honneur de figurer à côté de Corneille, Molière, Racine, Boileau, Pascal ? Nous le verrons.

Il intriguait, dans tous les cas, au même titre que Saint-Evremond, beaucoup d'esprits curieux. On ne pouvait guère plus se procurer ses ouvrages, devenus rares, et peu réimprimés. D'aucuns lui attribuaient, au moins sur les mœurs, une influence décisive.

La collection *Les Textes Français* a cru devoir le comprendre parmi les meilleurs écrivains et penseurs du grand siècle dont il était utile de posséder les Œuvres complètes. Voici ces *Œuvres complètes* ou, pour mieux dire, *incomplètes* à la portée de tous. Nul ne pourra plus ignorer le théoricien de l'Honnêteté.

M. Charles H. Boudhors a été chargé de colliger, de présenter et d'annoter ces textes. Aucun choix ne pouvait être meilleur. M. Charles H. Boudhors est un vrai savant, très minutieux, plein de soins et de scrupules et qui ne laisse rien échapper de ce qui peut être élucidé. Il connait à merveille manuscrits et livres du temps. Il est venu à Méré par Pascal, et aussi attiré vers cet être énigmatique par une prédilection. On a de lui un très bon travail : *Pascal et Méré.* Il a, de plus, publié, dans la *Revue d'histoire littéraire de la*

France des carnets de notes inédits du chevalier, conservés à la Bibliothèque Mazarine. Il a beaucoup étudié les alentours de son héros, Plassac, en particulier, frère du chevalier, et, comme lui, fort honnête homme, la duchesse de Lesdiguières, le duc de Roannès, Mme Scarron, etc...

Et voici : M. Charles H. Boudhors a fait un travail d'éditeur de premier ordre. Il a d'abord reconstitué la biographie de son personnage, trop brièvement peut-être, mais avec sûreté. De plus sa recherche des éditions de Méré nous a procuré des surprises. Enfin les notes dont il accompagne un texte établi avec une rare compétence sont d'une incomparable richesse.

Nous sommes certain que M. Charles H. Boudhors aura éprouvé quelque chagrin à proscrire de ces *Œuvres*, dites complètes, la *Correspondance* de Méré. Cette exclusion est en effet regrettable. Nous n'hésitons pas à affirmer, en effet, que la *Correspondance* constitue la pièce capitale de ces *Œuvres*. Qui veut réellement connaître Méré comme théoricien de l'Honnêteté doit recourir aux *Lettres*. C'est parmi celles-ci que M. Magendie, écrivant son ouvrage sur la *Politesse mondaine au XVIIe siècle*, trouve principalement les moyens de comprendre et de formuler la doctrine du chevalier.

M. Charles H. Boudhors nous donne de Méré les *Conversations* et *De la Justesse*, petite prose dirigée contre Voiture défunt. Le chevalier jalousait Voiture; il lui pardonnait difficilement ses grâces et d'avoir été, avant qu'il eût lui-même réussi à le définir et à l'incarner, le type même de l'honnête homme. *Des agréments, De l'Esprit, De la Conversation, les Aventures de Renaud et d'Armide, les Œuvres posthumes* complètent la publication de M. Ch. H. Boudhors.

On n'est pas bien assuré que dans ces *Œuvres posthumes* où figurent les traités *De la vraie honnêteté* et *De la Délicatesse*, ces traités appartiennent réellement à Méré. Ils pourraient bien avoir été écrits par son frère Plassac qui se mêlait de régenter le beau monde. De sorte que, sur ce problème de l'Honnêteté, Méré n'apporte, en fait, rien de certain, de précis, de définitif.

Il apparaît même, dans l'introduction de M. Charles H. Boudhors, comme un assez bizarre personnage, comme un pédant qui dissimule son pédantisme, comme un libertin et un épi-

curien qui voile son scepticisme et ses appétits, comme un cajoleur de femmes le plus souvent repu de fumées, comme un égoïste qui se prête et ne se donne point, comme un vaniteux, désespéré d'avoir manqué toutes les carrières et passé à côté de la fortune. M. Charles H. Boudhors le peint fort exactement, disant qu'il joue sans cesse un personnage « Il s'est méconnu, ajoute-t-il, déformé, altéré, studieusement ».

Mme de Sévigné, qui ne goûtait guère le chevalier, raille, en quelque endroit de ses lettres, son « chien de style ». Elle exagère. Les bons morceaux de prose, les finesses fourmillent dans l'œuvre du chevalier. Le naturel y manque souvent. Le moraliste chez lui, aussi bien que l'écrivain, souffre de l'excès de recherche et de raffinement. Au fond Méré voit l'honnêteté sous forme de façonnerie. On discerne mal la courbe de ses idées. Il était un disciple perverti de Montaigne, enclin par nature à concevoir la vie sous une forme épicurienne et sceptique. Il poursuivait la recherche d'un bonheur exempt de toutes les contraintes sociales. Il faisait, en bon égoïste, prédominer sur celles du cœur les délices de l'esprit. M. Charles H. Boudhors le désigne comme un pédagogue plutôt que comme un philosophe. Méré enseignait à des dames dociles la mesure, la pureté du goût, les bonnes manières, le beau style, le fin langage et, pour tout dire, le bel air. Son enseignement semble n'avoir pas dépassé un cercle étroit. Mme de Maintenon, qu'il prétendit avoir initiée à l'urbanité, ne témoigna jamais grande admiration au petit maître. La vanité de celui-ci était si grande qu'il affirma toujours, les *Provinciales* parues, avoir, par ses conversations, au cours d'un voyage, bouleversé l'esprit de Pascal, imprégné pour toujours cet esprit de ses maigres idées de frelon de ruelles.

Pascal le considéra sans nul doute comme un amusant fantoche, comme l'un des types les plus caractéristiques de cette frivole société au milieu de laquelle il traverse la période communément dite : période mondaine de sa vie. A en croire Mme Jehanne d'Orliac, le mathématicien, se rendant alors en Poitou dans le carrosse du duc de Roannès, son ami, l'âme pleine d'une pensée amoureuse, aurait prêté une oreille distraite aux fins propos du chevalier de Méré.

Mme Jehanne d'Orliac vient de consacrer, sous le titre Le

cœur humain, inhumain, surhumain de Blaise Pascal, un curieux, un fougueux volume à l'auteur des *Pensées*, un volume destiné à faire quelque bruit, un volume intelligent, adroit, plein de logique, écrit dans une très bonne langue et qui va à l'encontre de toutes les traditions admises. Disons que cet ouvrage, parfois un peu romancé, d'une documentation souvent sommaire, prendrait plus d'autorité si des preuves y remplaçaient de hasardeuses déductions. Nous l'aurions préféré — car son sujet est important — traité d'autre manière, plus voisin des actes positifs que des interprétations tendancieuses. Nous l'avons lu cependant avec grand plaisir.

Mme Jehanne d'Orliac dit crûment, dans ce travail, ce que beaucoup pensent sans le dire. A son sens, les pascalisants, qu'elle nomme les « pascalins », ont entouré leur idole d'un tel halo de légendes qu'ils l'ont, en définitive, rejetée de l'humanité. Elle revendique pour Pascal la qualité d'homme et son ouvrage tend à lui restituer cette qualité avec tout ce qu'elle comporte de passions et d'imperfections.

Dans un court article, à l'époque du centenaire de Pascal, nous avons nous-même assemblé quelques faits témoignant que Pascal avait fortement et passionnément vécu. C'est pourquoi nous ne saurions blâmer Mme Jehanne d'Orliac de s'élever contre les fols qui le veulent voir perpétuellement en état d'extase et de grâce. Nous nous souvenons qu'un certain M. Pelissier, dans un gros bouquin, mesurait au compte-gouttes les jours que le misérable avait passés dans l'impureté mondaine. Les *Pensées* pourtant sont remplies d'une singulière expérience de la vie.

Mme Jehanne d'Orliac envisage d'abord le groupe familial des Pascal et elle le croit dominé par l'orgueil, l'appétit de la gloire et de l'argent. Cette partie de son volume ne semble point s'appuyer sur des faits bien précis. La comparaison entre les Pascal et les Arnauld paraît d'une justesse relative. Cependant on peut admettre que Blaise, enfant prodige, galvanisé par l'admiration de son entourage, entretient le péché d'ambition dès l'âge tendre. Sans lui appliquer, comme le fait Mme d'Orliac, les théories de Freud, on peut aussi considérer que sous son état maladif, sa chasteté anormale, il cache des passions refoulées et qui, les circonstances se présentant, fe-

ront explosion. Ces circonstances ne se présentent pas tout d-
suite, comme le pense Mme Jehanne d'Orliac. Pour échappe
à l'emprise familiale et à l'emprise religieuse, suivre sa nature
Pascal se livre à un long effort de libération. Les lecture
aident à cette libération. Pascal est grand lecteur, passionn
de Montaigne, intrigué par les libertins, les sceptiques, le
galants. On retrouve dans ses *Pensées* (qui l'eut crû?) des sou
venirs très nets de Cyrano, de Voiture et de bien d'autres. Se
fréquentations (celles d'ailleurs de son père) ne valent pa
mieux (à certains points de vue) que ses lectures. Il est pro
bable qu'il hante le cabaret du Bel-Air où trônent Vion, Dal
bray, Le Pailleur, Mitton, les deux premiers mathématicien
tous trois libertins et sceptiques.

Ce n'est, ce semble, que plus tard, si nous ne nous abuson
qu'il entre dans la familiarité des Roannès. Mme d'Orliac l'
voit tout de suite, logeant porte à porte avec le duc. Or, la ru
de la Tissanderie, où s'installe Pascal, est tout de même à que
que distance de la rue Saint-Médéric où se dresse l'hôtel d
Roannès. Elle croit que le jeune seigneur et le jeune bourgeoi
deviennent si rapidement inséparables que le second habit
pendant plusieurs années sous le toit du premier. Les acte
publiés par M. Barroux [et non par M. Michaud] montrent qu
Pascal garde son domicile propre après 1651, date de la mo
de son père, rue de Touraine d'abord, puis rue de Beaubour
puis hors et près la porte Saint-Michel.

Mme Jehanne d'Orliac accroît l'intimité Pascal-Roannè
parce que cette intimité sert sa thèse. Cette thèse, la voici
Pascal aime Mlle de Roannès. Pascal va faire de Mlle d
Roannès sa maîtresse ou son épouse cachée. Peut-être a-t-il e
d'elle l'enfant dont M. Herriot a signalé l'acte de légitima
tion. *Le Discours sur les Passions de l'Amour* lui appartie
sans conteste. Il est le résultat de ses expériences d'aman
Dans son orgueil, Pascal, illustre dans le domaine de l'espri
s'est cru digne d'épouser publiquement, avec la connivenc
de son ami le duc, une jouvencelle de haut lignage. Contrar
par la famille de Mlle de Roannès, méprisé, injurié peut-êtr
menacé de mort, il s'est vengé tout d'abord de cette famil
par ses invectives contre les grands, plus cruellement enco
en entraînant son amoureuse sous le toit de Port-Royal.

Ainsi, selon Mme d'Orliac, Pascal, pris dans la réalité, dif-'ère-t-il singulièrement de Pascal pris dans la légende. Sans loute, plusieurs des hypothèses de la nouvelle historienne sont-elles plausibles; elles gardent néanmoins sous sa plume, par leur savant arrangement, un aspect romanesque qui déconcerte. Nous n'appartenons point à la cohorte des « pascalins ». Maints faits de l'existence de Pascal nous ont montré celui-ci trop soucieux de ses intérêts matériels pour que nous voyions en lui un éternel béat. Mais nous ne pouvons adopter une thèse trop fondée sur l'imagination.

Il faut évidemment reviser toute la carrière de Pascal. Nous sommes bien assuré qu'une recherche sérieuse permettrait d'en élucider les mystères. Les « Pascalins » ne s'y sont guère évertués. Leur documentation reste entièrement livresque et nous en connaissons d'illustres dont nous avons acquis la certitude qu'ils étaient, sur le sujet pascalien et sur l'époque de Pascal, de véritables frères ignorantins.

Tant que l'on continuera à bavarder sur cette carrière sans faits positifs, l'énigme de Pascal restera entière et l'on comprendra imparfaitement maintes parties de son œuvre qui reflètent ses sentiments. M. Ernest Jovy s'y emploie heureusement à éclairer cette carrière et cette œuvre. Nous avons déjà, dans cette revue, fait son éloge et dit quel précieux ensemble de documents nouveaux et inédits nous apportent périodiquement ses **Etudes pascaliennes.** Le tome VII de ces *Etudes* a paru voici quelque temps et nous aurions dû le commenter plus tôt.

M. Ernest Jovy ne se livre pas, comme Mme d'Orliac, aux hypothèses. Il cherche en vrai savant, doué d'un flair singulier. Beaucoup de « Pascalins », que ses trouvailles gênent, le taxent de partialité. Jugement bouffon. M. Ernest Jovy, dans son dernier ouvrage, montre, par exemple, que Pascal eut une ascendance huguenote et qu'en particulier son grand-père figura sur une liste d'hérétiques contraints à l'abjuration. En quoi cela peut-il gêner un admirateur du petit-fils? Cette ascendance ne nous aide-t-elle pas, au contraire, à mieux comprendre le vif sentiment religieux de la famille si nous savons combien farouches dans leur piété se montrèrent toujours les convertis sincères?

M. Ernest Jovy nous révèle ensuite que Pascal n'est poin l'inventeur de la pensée dite sublime : « le monde visible c'est une sphère infinie dont le centre est partout et la circon férence nulle part », mais que cette pensée, exprimée dan les mêmes termes ou dans des termes approchants, figure dan une infinité d'auteurs depuis l'antiquité. Allons-nous nous e formaliser? Pascal ne s'est-il pas contenté, fort souvent, d transposer en style meilleur (pas toujours) des passages d livres qui l'avaient frappé? Ces exemples de transposition son si nombreux dans son manuscrit des *Pensées* qu'on en vient à se demander si ce manuscrit avait pour destination réelle d'alimenter un futur ouvrage ou s'il n'était pas un simple recueil de notes.

Parmi les différents autres chapitres des *Etudes pasca liennes*, nous signalerons encore le commentaire, bien ignoré et que M. Jovy met au jour, que Frédéric de Gamaches, des cendant par alliance de Montaigne, fit des *Pensées*. M. Jovy nous renseigne très exactement sur ce jouvenceau et sa fa mille. Nous avions nous-même rencontré Gamaches parmi le censeurs de Boileau. Dans la *Bibliographie générale* que nou avons dressée des *Œuvres* de ce dernier, nous avons signalé en effet, un manuscrit émanant de lui (*Bibliothèque de Rouen*) et qui contient la critique des *Satires*. Nous avons pu grâce à ce manuscrit, attribuer au jeune comte *Le Satyrique françois expirant* (1689) que l'on attribuait d'ordinaire à Pra don. Il faut se hâter de dire que Gamaches était un écrivain de galimatias. N'importe! M. Jovy, avec raison, reproduit s prose. On lira, dans son ouvrage, des pages de plus grande importance et qui contribuent à expliquer la physionomie mo rale et les gestes de Pascal. ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Louis Brauquier : *Eau douce pour navires*, « Nouvelle Revue Française » — Henri Vandeputte : *Poëme du Poëte*, « les Humbles ». — Raymond Da theil : *Etape*, « Le Rouge et le Noir ».

Pourquoi n'écrirait-on pas un parallèle entre les poète dont l'attribut fidèle reste la lyre, et les poètes dont l'attribu est la pipe? Il se fait, depuis quelques années, dans la produc tion lyrique française, une consommation considérable d pipes. Il est possible que Baudelaire ait été l'initateur : entr

le « brûle-gueule » dont les hommes d'équipage agacent le bec de l'albatros et le « calumet de paix », ce « morceau de rocher, dont Gitche Manito se fit une pipe superbe », il y a, avec sa « mine d'Abyssinienne ou de Cafrine, ...la pipe d'un auteur qui enlace et berce son âme dans son réseau mobile et bleu ». — Corbière dit presque de même : « Je suis la pipe d'un poète... » Rimbaud, enfant encore, se promenait « une Gambier aux dents »; d'André Salmon nous retiendrons que son « calumet n'était qu'une bouffarde », et aussi que l'art, qui divinise, « confère au prix de certains tics le droit de fumer la pipe ». Mais c'est, je crois, les rimeurs de la guerre, surtout les non-rimeurs qui, conjointement avec Tristan Derême, ont mis en définitive la pipe à la mode parmi les poètes de France. L'escargot a moins réussi, il remplacera, un jour, peut-être, Pégase, attendons.

Louis Brauquier ne chevauche pas l'escargot, mais il tire une inspiration de la fumée de sa pipe, ou la soutient en fumant. Il peut apparaître singulier qu'un poète, que sa crainte de tomber dans le lieu commun pousse à se passer du concours et du bienfait musical, tantôt régulateur, tantôt incitateur, de la rime, ne s'aperçoive pas de sa dévotion à des lieux communs nouveaux ou renouvelés, récents mais d'autant moins acceptables, sans excuse. Je voudrais, à l'occasion de cet indubitable créateur d'images et de rythmes enlaçants, nostalgiques à souhait, Louis Brauquier, à propos de cet enivrant livre de poèmes ardents et précis, volontaires et parfois trop épars, mais toujours enchanteur et exalté, **Eau douce pour navires**, ne pas me satisfaire d'exalter le très grand, le très personnel talent de l'auteur, et de citer, à sa louange, des vers, des passages tout entiers de la plus évidente beauté; je voudrais m'attacher à des questions de principe, dont, je le crains, en songeant à sa grandeur à venir et à présumer, il n'a peut-être pas scruté l'importance jusqu'en son intime profondeur. Si je m'abuse, mon désir aura été de chercher à le détourner de ce que je crois une défaillance, il ne me gardera pas rancune d'une intention qui, à mon opinion, aurait pu lui être favorable; il n'en tiendra pas compte, mais qui sait si la discussion ne sera pas utile à quelque autre, sans que j'y aie pensé, ni lui-même?

Louis Brauquier renonce délibérément, parmi les ressources traditionnelles de la prosodie française, à l'emploi de la rime; il ne désire pas non plus avoir recours à l'assonance. Il compose néanmoins d'excellents ensembles, qui sont, à l'œil et au cerveau, émouvants et complets :

> Le soir, assis sur la vérandah coloniale,
> Auprès de la douceur amère de mon cœur,
> Je surveillais la baie sous les ombres du ciel
> Où vieillissaient déjà les étoiles nouvelles,
>
> Tandis que les requins chassaient au crépuscule.

Incontestablement, de ces cinq vers ainsi groupés, se dégage une lourde atmosphère d'indécise songerie, tout d'abord, la suggestion d'une nuit sur les tropiques, un silence autour des êtres et des choses, et cette brume, cette torpeur douce à l'esprit où s'éveille, à peine formulée, une succession d'idées indéfinies, de souvenirs, de regrets, d'espoirs qui demeurent comme en suspens, — puis, tout à coup, le dernier vers, qui dans sa sûreté décisive, approfondit l'horizon, l'éclaire, anime et élargit la mer, affirme l'éternelle maîtrise de la vie animale, roule en soi l'angoisse et la puissance. Prestige merveilleux de la pensée et de l'expression lyriques. Que puis-je exiger davantage? me demande-t-on. Je retournerais cette demande à qui la propose : le poète, si haut qu'il ait atteint, est-il pleinement satisfait, ne fût-il parvenu plus haut encore, en s'inquiétant des exigences dont il consent l'abandon?

Je fais à Louis Brauquier assez de crédit pour ne pas imaginer qu'il soit de ceux qui répudient les « règles » ou les habitudes ordinaires de la versification en les attribuant, simplement, à un caprice invétéré, à l'arbitraire. Une observance assidue se fonde sur une série constante d'expériences, même si elles appartiennent plus au domaine sensible qu'à celui de la réflexion. Il n'importe. Néanmoins d'âge en âge les ressorts se resserrent ou se relâchent. J'en demeure d'accord, et, très probablement, parce que, à la longue, une pratique trop uniforme lasse et va à l'encontre de ce qu'on en espère. Elle reprend, au bout d'un laps, sa fraîcheur effective et son accent particulier. Alors, insiste-t-on, pourquoi, lorsque l'abus ou

l'excès sont devenus évidents, ne regretterait-on pas aussi bien d'autres contraintes, d'autres difficultés superflues? — Je n'y vois, je l'avoue, rien à rétorquer, sinon que je ne croie pas qu'il y ait, qu'il puisse y avoir des difficultés superflues, ni des contraintes. Du moment que ce qu'on nomme de ce nom n'apparaît pas indispensable, il est fort indifférent que l'on s'en débarrasse; bien plus, on aura raison.

Mais réellement, observons le premier vers de Louis Brauquier :

Le soir, assis sur la vérandah coloniale...

où il se complaît à cette synérèse, *nia*... Je n'ignore pas la négligence des poètes nouveaux à cet égard. Ils estiment n'y rien perdre. Le cas présent est typique, la synérèse a pour conséquence un son sourd et pâteux, alors que l'harmonie du vers, pour être complète, se relèverait mieux, après le son déjà sourd de la syllabe *dah* (vérandah), d'accents plus brefs, aigus, lumineux — qu'aurait donnés d'elle-même la diarèse *ni-a* de *coloniale*. Il y a, pour le moins, répartition fautive des sons dont le vers total se compose. De même au troisième vers, une offuscation analogue des syllabes chantantes est obtenue par le fait qu'il n'est pas tenu compte de l'*e* muet dans le mot *baie*. Les vers 2 et 5, au contraire, sont parfaits, plus grands que les trois autres; ...même le quatrième par une défaillance moindre mais du même genre ne donne pas non plus toute l'intensité de son importance stellaire.

Je le répète, l'effet total du bref poème est puissant, je l'éprouve. Je suis seulement, à part moi, persuadé qu'il serait plus puissant encore si Brauquier avait voulu. Quand il s'agit de lui, je ne dirai pas qu'*il n'a pas pu;* il peut ce qu'il veut. A mon avis, il a tort de vouloir trop souvent ce qui est devenu autour de nous une MODE, une affectation de dédain à l'égard de ce qui contribue à assurer au vers le cimier de lumière musicale qui l'exalte, de bourrer ses poèmes de vocables étrangers à la langue, de termes vulgaires dont l'enveloppe s'est ternie à l'usage ou qui sont employés dans un sens trivial par un renversement singulier de pédantisme, non moins triste que l'autre. S'il est insupportable d'entendre constam-

ment le poète invoquer sa lyre (que la plupart n'ont jamai possédée ni touchée sans aucun doute), il ne l'est pas moin de l'entendre sans cesse attester sa pipe, qu'il l'ait ou non la bouche, hors de propos, et pour créer simplement à l place d'un lieu commun un autre lieu commun, non moin conventionnel et plus indifférent encore : il est curieux d'ima giner, peut-être, tel jeune aède de nos jours aux prises avec l maniement de la lyre; il est plus que banal de voir un poèt de nos jours tirant de sa pipe de grosses bouffées de fumée Pourquoi ne dirait-il aussi bien : j'arrange le nœud de m cravate, ou je noue les cordons de mes souliers? Qu'est-ce qu cela peut bien nous faire?

J'en reviens à Louis Brauquier. Son volume, ses poème fourmillent de beaux vers isolés, emplis d'air, d'évocation pathétiques, de suggestions profondément humaines et sensi bles. Il a le droit de réaliser son art à sa façon. Il ne manqu certes pas de poèmes en prose, de poèmes en vers libres, d poèmes sans rimes et strictement rythmés (comme, sauf de points contestables et voulus, chez lui), et il est acquis que se poèmes — ce qui est beaucoup — sont l'expression ardente e mesurée d'une âme de grand poète. Je persiste à présume qu'il gagnerait et grandirait encore en se soumettant à u métier plus rigide en apparence, plus rigoureux peut-être, ca ce que l'on croit être, en ce propos, une soumission se révèl bientôt, à la grande incompréhension des profanes et de sceptiques, une conquête, un exhaussement de soi-même et d tous ses pouvoirs. Avec la force intime, essentielle d'un Loui Brauquier, ah! si seulement il consentait à s'y exercer, comm il irait loin, plus loin encore, bien loin!

Des négligences non moins voulues, certaines similaires d'autres différentes, font du **Poëme du Poëte** de Henri Vande putte un ouvrage qui ne saurait contenter pleinement l'espri du lecteur. Par endroits, l'irruption d'une image inattendu arrête l'attention, ce n'était qu'une boutade, un accident aisé ment calculé, il ne sert à rien, il ne prépare rien. La mesur des vers est irrégulière; par contre, la rime n'est pas absolu ment rejetée; le plus souvent, c'est l'assonance qui termine le vers, et surtout la suite du discours est brutalement hachée d termes d'une modernité ou d'un réalisme même dérisoire :

> ...Une nudité blanche
> Jaillit, se courbe et plonge, comme l'imagination.
> Les négresses on les voit cavaler au sabbat...

ou bien (*l'autel, la toile blanche des Filatures de la Lys*), cette pseudo-précision plus haïssable que le vague — et encore : *Le glaive de Michel trace des croix de Saint-André,* calembredaine qui fait sourire et l'on passe! — tout cela parmi des suscitations de beauté évoquées sainement et sereinement, des évocations de fêtes pascales pures, lumineuses, des retours à la légende hellénique. Il faut avoir l'air de ne se prendre pas au sérieux, ni son art, sous peine de déchoir et ne pas être estimé, comme l'on désire, extra-moderne. Comme si, en art, il y avait, en définitive, d'autres modernes que ceux qui à aucune époque, ni à la leur ne le sont pas parce qu'ils ne sont d'aucun temps déterminé, mais de toujours. Ah, Vandeputte, souvenez-vous-en :

> Qu'importe que l'on dise ce qui fut déjà dit
> Si c'est à sa façon
> Si le cœur bout content dans la flamme de la raison?

N'essayez pas, coûte que coûte, de dire ce qui ne fut pas déjà dit, surtout en vous prêtant à des négligences ou à la ridicule négation du style, qui seul confère à nos travaux une parcelle infinitésimale d'éternité.

> Ulysse s'endort dans Ithaque...

Je ne suis pas bien sûr que cela n'ait jamais été dit. Et vous? C'est une évocation grande et pure, et un des vers les plus beaux de votre poème. Que ne les écriviez-vous tous de cette valeur?

J'aurais aimé signaler avec quelque insistance les qualités dont, dans son premier recueil, **Etape**, témoigne l'effort fervent et conscient de M. Raymond Datheil.

Ma chronique est bien longue. J'ai un nombre considérable de volumes de vers qui attendent leur tour.

Je me bornerai à signaler la valeur d'émotion concentrée, discrète, pure, la franchise d'expression d'apparence si spontanée, et cette connaissance merveilleuse de la terre et des choses de la nature, par quoi le poète se sauve et s'affirme,

je sens, ingénument. Parfois, peut-être, on craindrait presque de le voir s'embrumer à la suite de Paul Claudel dans les nuages d'une trop pressante dialectique, mais non; le sentiment de la mesure et l'amour humble des choses au milieu desquelles il vit ramène tôt le poète à plus de fermeté et de candeur. Par places, des rapprochements hautement méditatifs, dont l'essentiel est désigné sans lourdeur ni longueur, font songer, loin de tout grief possible d'imitation ou d'influence trop directe, à une parenté louable, de frère plus jeune et moins expérimenté, avec Jules Supervielle. On pourrait aisément moins bien choisir, et l'on peut, j'en réponds, garantir sans crainte la montée certaine et belle du talent de M. Datheil; ce m'est une joie de le présager.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

André Wurmser : *Courrier de la solitude*, Librairie Gallimard. — Robert Poulet : *Handji*, Denoël et Steele. — André Maurois : *Le peseur d'âmes*, Librairie Gallimard. — André Demaison : *La comédie animale*, Bernard Grasset. — Pierre Frondaie : *Le voleur de femmes*, Librairie Emile-Paul. — Robert Bourget-Pailleron : *Champsecret*, Librairie Gallimard. — Marcelle Capy : *Des hommes passèrent*, Editions du Tambourin. — Denise Fontaine : *Geneviève Savigné*, Editions Rieder.

« Quelles solitudes que tous ces corps humains! » s'écrie Fantasio, et l'on sait que M. Edouard Estaunié a fait de l'isolement de l'individu, parmi ses semblables, de son incapacité et de son refus de se livrer, la matière d'une œuvre dont la profondeur est, déjà, une garantie de durée. A son tour M. André Wurmser, dans le recueil de nouvelles qu'il a groupées sous le titre de **Courrier de la Solitude**, brode une série de variations sur le thème de l'incommunicabilité des âmes. Rien d'exceptionnel dans les cas qu'il nous présente. Et il est bien vrai que ce n'est pas l'aristocratie de notre nature, ni la supériorité de notre intelligence qui fait que nous passons sur cette terre comme des étrangers.

...Et je ne serais qu'un pis-aller
Comme l'est mon jour dans le temps,
Comme l'est ma place dans l'espace,

se lamentait Laforgue. M. Wurmser n'a pas épuisé, dans les dix récits de son volume, le nombre des malheureux que l'on

ne comprend pas plus qu'ils ne comprennent les autres, ni la matière de leur désespoir, depuis le collégien qui rédige son journal, et se débat contre l'influence de « l'astre noir » — une des divinités de la solitude — jusqu'au monsieur très convenable qui rêve d'infliger des supplices aux femmes, mais qui n'ose franchir le pas redoutable qui sépare la pensée de l'acte... Celui-ci s'est rendu compte que la vie n'est qu'un jeu et celui-là que l'amour n'est qu'un mensonge. Tous inspirent pitié ou prêtent à sourire. M. Wurmser se garde de la déclamation, et il ne s'abandonne, pour ainsi dire, à aucun commentaire. Ses petits récits, qui adoptent le ton de la confession, s'offrent à nous dépouillés, nus serait plus exact, impudiques, même, comme il est inévitable que l'on soit quand on se figure sans témoins, ou comme on se résigne à être quand on va mourir et qu'on ne sera plus qu'une chose inerte entre les mains d'indifférents... L'étonnant est qu'ici, où tout se décèle, rien ne soit complètement révélé. A côté de vérités en pleine lumière, il y a de grands trous d'ombre et que l'on sent grouillants de choses plus misérables que celles dont l'éclat nous aveugle. Réticent ou incohérent, M. Wurmser sait l'être avec un à-propos qui fait honneur à son art, mais qui tient aussi, je pense, à la position qu'il a prise. Il est au centre d'une galerie aux ramifications diverses, ou au carrefour de plusieurs chemins.

Nous sommes loin, avec Handji, de M. Robert Poulet, de l'objectivité de M. Wurmser. Au lieu du réalisme de cet écrivain, c'est un lyrisme exalté jusqu'à l'hallucination que nous trouvons dans son roman. M. Poulet n'atteint pas, il me semble, à la maîtrise de M. Wurmser, et il écrit assez mal ou confusément, sans ce pouvoir de discrimination, du moins, grâce auquel on évite de mêler l'abstrait au concret et de donner dans le pathos métaphysique... Mais il a le sens du mystère, et son récit révèle une originalité qui force l'attention. Il nous emmène au milieu des marais du Pripet, pendant la dernière guerre. Le lieutenant David Miszalyn, qui commande une compagnie autrichienne, partage son abri avec un médecin, le docteur Walter Orlando. Or, que faire en un gîte — et surtout comme celui-là — à moins que l'on ne songe? Le docteur, qui est prédestiné, puisqu'au prénom du grand

romancier écossais qui a nourri l'inspiration romantique pendant cinquante ans il joint le nom d'un héros de Shakespeare, le docteur invente, par désœuvrement, une créature chimérique. C'est Handji, une Géorgienne. David aidant, il lui constitue un état civil. Handji a son histoire. Ils l'hébergent, et, de fantôme qu'elle était, Handji devient réalité. L'obsession s'est emparée des deux hommes. L'activité qui renaît sur le front, avec le printemps, ne les en délivre pas. Mieux : Handji survivra — ou semblera survivre, un temps — à la mort de ses créateurs... Ils l'ont *pensée*, avec la complicité des vapeurs des marais, cela suffit. M. Poulet croit-il qu'il y a autre chose qu'une fable séduisante, d'essence platonicienne, dans son récit? Il est possible; mais peu importe. L'essentiel est que le spiritualisme, teinté d'ailleurs de métapsychie, s'en impose à nous, et que sa magie se soit révélée opérante. Il a joué, du reste, la difficulté, en ne laissant pas une marge au scepticisme dans son fantastique. Celui-ci est dense, et si je puis dire, corporel... Mais la conviction de M. Poulet est communicative. Elle emporte nos doutes, et il faut avouer que ce n'est pas rien quand on réfléchit comme il est insistant, prolixe, et comme son maniérisme qui vise à l'originalité, les yeux fermés, lui fait du tort...

On ne saurait faire à M. André Maurois la même critique qu'à M. Poulet, et lui reprocher d'insister trop lourdement dans son récit de merveilleux scientifique : **Le peseur d'âmes**, en dépit du matérialisme qui en supporte les intentions spiritualistes. Un médecin découvre qu'après la mort une brusque chute de poids décèle, chez les êtres, l'évasion de l'âme du corps... Cette âme, qui est une substance fluidique — un ensemble de « psychons », pour mieux dire — il parvient à la capter dans une ampoule de verre et à la rendre fluorescente, en l'éclairant d'une certaine façon... C'est dans une salle d'hôpital pour les pauvres, à Londres, que le médecin de M. Maurois se livre à ses macabres essais, et qu'il enferme entre les mêmes parois de verre des âmes tantôt hostiles et tantôt sympathisantes. Jeu cruel, et qui — malgré l'excuse de son caractère expérimental — pourrait être du tueur de cygnes de Villiers de l'Isle-Adam. M. Maurois, dont la souplesse intellectuelle n'est plus à louer, rappelle, il est vrai, dans ce conte

ıarfait, l'auteur de *Tribulat Bonhomet*. Peut-être y faut-il voir ılus qu'un exercice? La preuve d'une curiosité, sinon d'une nquiétude?...

Sous ce titre, **La comédie animale,** qu'il ne laisse pas d'opıoser à celui de *La comédie humaine*, et qu'il donnera, déормais, à toutes ses histoires de bêtes, M. André Demaison ıous entretient aujourd'hui de la rivalité de Julot, un chimıanzé, et de Malan, un nègre, le boy du « Maître des Arbres », n Afrique équatoriale. Malan ne peut supporter, chez le Toubab, la présence de l'anthropoïde sans queue, qui ne s'aide ıas des mains pour marcher, et qu'il est obligé de servir, *comme un blanc*, à la table où on lui réserve une place... l y a là quelque chose qui le blesse superstitieusement ou ıeut-être religieusement, et il fait bientôt partager aux autres ıoirs son antipathie à l'égard du chimpanzé. Pauvre Julot! Rejeton d'un peuple « qui a perdu son âme », à peine conscient de la méfiance qu'il inspire, il exaspère celle-ci par ses nsolences, et bientôt le drame éclate. Les noirs deviennent nenaçants, en effet, et, pour éviter le pire, le maître doit se séparer de Julot. Il l'abandonne dans la forêt, ou, bientôt, a panthère le tue... Un peu étiré et nonchalant, ce récit, qui mprunte son intérêt à mille détails qu'on n'invente pas, déıorde d'intelligente pitié pour la bête innocente, victime de son attachement à l'homme...

« Le double but de ce récit reste, a écrit M. Pierre Frondaie à la fin de son dernier roman, **Le Voleur de femmes**, de recommander aux hommes braves l'action directe, s'ils rencontrent un maître-chanteur — et de signaler aux jeunes femmes es embûches de l'aventure... » On aurait mauvaise grâce, après cela, à lui faire grief de ne pas être autre chose... Que lui nanque-t-il donc, pour faire plus que de prévenir ou d'édifier? l intéresse, cela n'est pas niable : on lit jusqu'au bout cette histoire, non sans invraisemblance dans les détails, d'une eune veuve qui, ignorante de la volupté (encore une!), se aisse prendre par un affreux chenapan, puis, l'amant de hasard démasqué, se marie à un homme admirable qui la sauve... M. Frondaie, qui a le sens du théâtre, joue en virtuose avec les nerfs de son public. Mais justement : il a trop souci de la marche logique de son action pour ne pas simplifier la

psychologie de ses principaux protagonistes. Le mystère d celle-ci est sacrifié à l'arbitraire de celle-là. C'est régulie sûr, — que dis-je? — infaillible comme le mouvement d'un machine bien huilée — et brillante. Cen'est pas vivant, o ce ne donne pas l'illusion de la vie... M. Frondaie est aver et, en son langage net, d'une élégance assez fringante, ma foi il ne dit rien qui soit faux, humainement parlant. Mais au lie de se soumettre à ses personnages, il les force de lui obéi

Un très bon récit réaliste, voilà ce que nous donne ave **Champsecret** M. Robert Bourget-Pailleron, qui est critiqu mais débute dans le roman. *Champsecret* est l'histoir d'un quinquagénaire, M. Laveline, qui vit retiré dans sa pro priété, en Bourgogne, et dont le fils lui abandonne la jeun fille à laquelle il est fiancé, s'étant aperçu qu'elle l'aime. M. Robert Bourget-Pailleron a des dons de psychologue, mai encore qu'il fasse ses personnages se révéler par leurs conver sations on souhaiterait qu'il entrât plus profondément en eu En tout cas, sa narration est sobre, allante; il y a beaucou d'intelligence dans son portrait de M. Laveline, cet homm vieillissant qui exerce une influence indéfinissable autour d lui, et ses peintures de la Bourgogne sont bien séduisante dans leur vérité.

Si je n'y sentais, sous la profonde humanité qui l'inspir un humanitarisme tendancieux, je louerais sans réserve l roman de Mme Marcelle Capy : **Des hommes passèrent**, auqu le « Prix Séverine » a été décerné... Un village du Lot; l guerre. L'enthousiasme, d'abord; la lassitude et le décour gement, bientôt, pour les femmes qui sont restées — le dési du mâle, aussi... Viennent des prisonniers allemands — o devine la suite. Mais sa générosité qui la fait adjurer tou « les semeurs de blé » de se tendre des mains pacifique (comme si leurs mains n'étaient pas trop occupées pour cela incite Mme Marcelle Capy à peindre l'ennemi sous des cou leurs de chromo. Et c'est bien dommage, car son évocatio de la campagne et des campagnards du Quercy est d'u réalisme émouvant. Emouvant et sobre — non sans monotoni peut-être, à cause du procédé que décèlent ses phrases court qui ont, par moments, l'allure de versets.

Geneviève Savigné de Mme Denise Fontaine est le typ

ıême du roman écrit par une intellectuelle; c'est-à-dire qu'il st , à la fois ,distingué et prétentieux, faux et cependant évélateur d'un très curieux paysage spirituel... Le sujet ? elui d'une déception orgueilleuse et d'un renoncement goïste, fort décevant, de surcroit, Geneviève puisant dans exemple d'une démente sa résolution de s'abstraire de la vie...

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le cinquantenaire du *Monde où l'on s'ennuie.* — L'avis d'un « dupé » ır *la Chaine;* 3 actes de M. Stève Passeur au théâtre Antoine. — *Les plus eaux yeux du monde;* 3 actes de M. Jean Sarment, au théâtre Pigalle. — *e beau Danube rouge;* 3 actes, 10 tableaux de M. Bernard Zimmer, au ıéâtre Montparnasse. — Mémento.

Le Monde où l'on s'ennuie, que l'on a donné en gala pour on cinquantenaire, est une des rarissimes pièces qui, à leur ébut, ont été un peu sous-estimées. Certes elle eut un énorme ıccès. Mais ce succès paraissait surtout attribuable à des éléıents fortuits, passagers : 1° allusions évidentes au célèbre rofesseur Caro et à ses *carolines* (1) — et au salon de Ime Aubernon; 2° à une interprétation incomparable : Madeeine Brohan, Reichenberg, Delaunay; plusieurs artistes moinres, Prud'hon, Truffier, Mmes Broisat, Samary y avaient ouvé les meilleurs rôles de leur carrière.

Cette pièce, menue d'intrigue, sans passion, sans profoneur, sans grande originalité (elle évoque *les Précieuses ridiules, le Mariage de Figaro*), s'est avérée avoir des éléments de italité insoupçonnés. C'est simplement une pièce bien faite, piritueIle, charmante. Ses silhouettes, sans être très poussées elles ne l'exigeaient pas), sont vraies, aimables, sympathiques.

Si parisienne et si 1880 qu'elle fût à certains égards, elle a u un succès durable, même à l'étranger. A Berlin notamment, ù le public la goûtait vivement. Et pourtant, il ignorait Caro; , m'a-t-on dit, l'interprétation, quoique bonne, était plus ou ıoins déviée. Ce qui émergeait là-dedans, ce qui séduisait ce ublic, c'était le dégel progressif du jeune savant auprès de la aïve ingénue.

(1) Il y a quelque chose de permanent, de mondial peut-être, dans élément Caro et carolines; depuis nous avons eu Bergson et ses audiices.

§

J'ai constaté avec plaisir les tapes reçues par les Stève Passeur, Salacrou... Le public semble enfin se lasser d'être embêté mystifié. Sur M. S. Passeur, j'ai depuis longtemps donné de avis qui étaient justes. Cela est démontré aujourd'hui (à propos de La Chaîne) par ceux mêmes qui se montraient les plu confiants en ce brutal, systématique et pauvre auteur. L'un d ses habituels thuriféraire écrit aujourd'hui (2) :

Ces tempéraments violents à froid vont à l'extrême. De deu choses l'une : ou nous avons été dupes de cette violence dan l'*Acheteuse*, ou il est assez fort pour accepter et voir la vérit La vérité est qu'il a passé la mesure comme Corneille dans *Théo dore* et que le genre tendu, sitôt qu'il est raté, va tout de suit au ridicule. Le mot est sévère, mais il est nécessaire, c'est le fâcheu sentiment qu'on éprouve en voyant ces pantins sauter en un éclai d'un extrême à un autre, pour le plaisir d'éberluer le spectateu Seulement, cette fois, c'est si gros, si maladroit, si visible que l spectateur lui-même renâcle. Tout est possible, les pires vice l'incohérence et la folie. L'étonnant est de ne voir pendant troi heures qu'un kaléidoscope d'incohérences, toutes plus fortes le unes que les autres. Ce n'est même plus inhumain, ce n'est plu que l'artifice pur. On est dans la zone de l'invention gratuite o plus rien ne compte. C'est à peu près comme si l'on venait nou raconter que le curé d'Ars se relevait la nuit pour pratiquer le vices du marquis de Sade. C'est si peu probable qu'on se content de sourire.

Mais tout cela, qui passe maintenant dans le commentair commun, était déjà dans *Pas encore*, dans *Suzanne*, dan *l'Acheteuse*. Nous l'avons dit alors.

§

Les plus beaux yeux du monde (une reprise, je crois bie mais dont je ne me souviens pas d'avoir vu la création), m ennuyé, déconcerté. Voilà mon impression la plus nette. C'e gris, languissant. Les intentions de l'auteur sont difficiles démêler. Comme dans *le Voile du bonheur* de Clemencea c'est un éloge de la cécité, qui permet de ne pas voir le mond

(2) M. L. Dubech, dans *Candide*.

tel qu'il est (« les plus beaux yeux du monde sont ceux qui ne le voient pas », tel est le mot final). Apologie du bohème raté (par sa faute, il semble bien), sa supériorité sur l'homme qui a réussi (bien que ce dernier, auteur en renom, nous paraisse devoir son succès principalement à ses talents).

Et puis il y a un mélange mal combiné de sentimentalité (élément dominant de médiocre vaudeville, d'effusion personnelle de l'âme de l'auteur et quelque symbolisme par-dessus le marché).

Tout ça se passe, presque sans action, en dialogues dont une partie m'a échappé. Mon oreille, bonne, suffit pour percevoir tout ce qui est assez nettement prononcé; mais ce qui est négligé, murmuré, bafouillé, précipité, elle le saisit mal et s'en lasse. Ces façons doivent être évitées par les acteurs spécialement au théâtre Pigalle, car il y a le gouffre vide de la fosse aux musiciens, la scène est très grande, et l'on est très éloigné de ces acteurs, quand ils opèrent au fond, ou sur le côté opposé au vôtre.

L'interprétation est plutôt bonne. L'auteur, M. Jean Sarment, n'est pas un acteur « de classe », mais il rend de façon plausible un personnage dans lequel il apparaît qu'il a mis beaucoup de lui-même. Mme Valmont (qui est la femme de l'auteur), en aveugle, évite de donner une impression trop pénible.

Les deux décors — une plage, et un intérieur de villa avec vue sur la mer — sont du *nec plus ultra.* Cadre d'ailleurs trop magnifique pour un tableautin.

§

Le titre est excellent : **Le beau Danube rouge,** qui évoque à la fois la valse célèbre de Strauss, le sang et la révolution. C'est en 1919. Bela Kun tient la Hongrie sous les mitrailleuses. Les anciens grands de la cour et les officiers du régime aboli survivent dans la plus grande misère, et sont traqués. Affamés, ceux que l'on nous montre s'engagent dans un studio comme figurants. Là, parés de leurs anciens uniformes, on les emploie à une parodie des hautes cérémonies de l'ancien régime. A ces exercices, collectivement et plus ou moins, ils deviennent fous. L'un tire sur le metteur en scène et le tue au moment où il traite avec quelque brusquerie le figurant — un plongeur de

restaurant — qui personnifie l'Empereur Charles. On les emprisonne et ils sont tout naturellement destinés à être exécutés. Néanmoins, Bela Kun, qui croit que l'Europe entière est à feu et à sang et pour la cause triomphante de la Révolution, les gracie pour affirmer sa sécurité dans sa force.

Mais rapidement la réalité lui est révélée : son armée est battue par les Roumains, et l'Europe est calme sur ses anciennes assises. Il s'enfuit.

M. Bernard Zimmer a tâché à faire œuvre objective. Il flagelle à la fois et ce qui était et ce qui voudrait s'y substituer. Mais à ce jeu, chez lui, ce sont surtout des ménagements qui se manifestent. Il manque de passion et n'a pas non plus cette glace brûlante du regard qui peut attaquer avec efficacité les extrêmes, les champs opposés. Sa pièce n'émeut aucunement, et ses satires sont pures farces et bien vieillottes. Ainsi la principale, lorsque, au studio, le metteur en scène fait apporter dans un panier des décorations pour tous ces officiers-figurants et que, quittant toute rigidité, ils se jettent sur le tas, se bousculant à qui en aura davantage.

Du point de vue de la représentation psychologique, ce serait — cette pièce — le tableau des plis professionnels de l'aristocrate et du militaire, ancrés et figés dans leurs hommes, et qui les laisseraient réduits à rien — valeur personnelle, caractère, dignité, ressources d'énergie, d'à-propos — lorsque des circonstances adverses les placeraient hors de leurs milieux. C'est une idée bien déraisonnable. Généralisé, cela n'a pas de sens.

Mémento. — J'ai dit quelle fortune a eue ma découverte des origines du talent de M. Jules Romains. Un reporter de *Candide* a été l'interroger là-dessus :

On a voulu trouver la clef de l'œuvre de M. Jules Romains; la clef à la mode, c'est que M. Jules Romains est un plaisantin et qu'il a gardé de son passage à l'Ecole Normale le goût du « canular », cette blague un peu pédante qui fait partie, paraît-il, du climat de la rue d'Ulm. Il faut croire que l'explication est bien séduisante puisque deux ou trois critiques revendiquent l'honneur de l'avoir inventée. Mais que pense de cette clef, celui dont on voudrait faire, aujourd'hui, le « Prince du Canular »?

M. Jules Romains sourit avec un peu de mépris, pour dire :

— C'est une explication bien insuffisante, qui n'explique pas un cinquantième de mon œuvre — qui n'explique même rien du tout. Le « Canular » est une plaisanterie comme toutes celles auxquelles se plaît la jeunesse; ce n'est pas parce qu'elle est une plaisanterie d'intellectuel qu'elle doit être

très différente des autres blagues des jeunes gens, qu'ils soient étudiants, sportifs, militaires, ou tout ce que vous voudrez.

Mais d'autre part M. René Lalou, grand-prêtre de la farce « unanime », écrit dans les *Nouvelles Littéraires*, et sans rire, que :

Ce que les adversaires de Romains ne semblent pas comprendre, c'est qu'il exige de cette *mystification* (le canular), qu'elle soit *créatrice* .

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Léon Brillouin : *Les statistiques quantiques et leur application aux électrons libres dans les métaux*, Hermann. — Deux mises au point de physique théorique, par Philipp Frank (*Scientia*, p. 74-84, mars 1931) et par Paolo Straneo (*Scientia*, p. 109-122, avril 1931). — Mémento.

Nous signalions il y a quelques mois (1) la parution des conférences d'actualités scientifiques faites au Conservatoire des Arts et Métiers et nous préconisions alors « la publication par fascicules séparés ». Notre conseil a été entendu, et, depuis l'an dernier, nous avons à notre disposition un certain nombre de nouvelles brochures, d'un prix modique, bien présentées et bien rédigées, où le spécialiste pourra trouver une première documentation sur les sujets les plus variés.

Parmi ces brochures, il y en a qui présentent un intérêt général. C'est le cas de celle de Léon Brillouin, professeur à la Sorbonne : **Les statistiques quantiques et leur application aux électrons libres dans les métaux**, qui se situe au centre même des préoccupations des physiciens actuels. C'est au cours du XIXe siècle que le calcul des probabilités s'est introduit en physique, grâce à de puissants esprits comme l'Américain Gibbs, l'Anglais Maxwell, l'Autrichien Boltzmann : cette intrusion, provenant de l'hypothèse de la structure discontinue de la matière, assignait à chaque corpuscule une certaine *probabilité* d'être animé de telle ou telle vitesse, de se mouvoir dans telle ou telle direction, etc. Les statistiques « classiques » avaient réussi à débrouiller un grand nombre de problèmes, qui sont fort bien rappelés dans le petit livre d'Eugène Bloch, *La théorie cinétique des gaz* (2); mais ces statistiques échouaient dans deux cas importants :

1° Dans l'étude de la lumière. En 1924, le physicien hindou

(1) *Mercure de France*, 15 octobre 1930, p. 447-449.
(2) Collection Armand Colin (2e édition).

Bose modifia les calculs statistiques en privant les particules de leur individualité propre (tout en tenant compte de la théorie des quanta), et il parvint ainsi à retrouver les lois du rayonnement.

2° Dans l'étude de l'électricité (et notamment de son passage dans les métaux). L'Italien Fermi (1926) admit que, dans un ensemble d'électrons (par exemple), il ne peut en exister plus d'*un* qui soit dans un état déterminé; cette hypothèse de Fermi est en rapport avec l'impénétrabilité de la matière, comme l'a montré l'Allemand Ehrenfest en 1927.

Dans sa brochure de 44 pages, Léon Brillouin insiste surtout sur la statistique de Fermi : grâce à celle-ci et à l'application qu'en a faite l'Allemand Sommerfeld en 1927-1928, nous connaissons avec une grande précision le mécanisme d'un phénomène qui a bouleversé les conditions mêmes de la vie moderne : le passage du courant électrique le long des conducteurs métalliques.

§

Nous avons eu souvent l'occasion de parler de Scientia, revue mensuelle de synthèse scientifique, qui paraît à Milan et dont tous les articles sont traduits en français (3). Dans les deux derniers numéros ont paru deux excellentes mises au point, l'une de Philipp Frank (Université allemande de Prague), l'autre de Paolo Straneo (Université de Gênes).

Celui-ci s'exprime en ces termes (4) :

Les synthèses modernes ont été accueillies avec un véritable soulagement par tous les physiciens capables de les apprécier. A peu près tous, ils ont désormais l'impression que l'on a enfin réussi à établir une *base* à partir de laquelle on pourra réaliser de nouvelles conquêtes, sans les continuelles incertitudes qui avaient rendu si pénibles les progrès de ces derniers temps, sans la crainte lancinante de voir tout crouler. Et même il ne manque pas de savants qui prévoient, pour la physique, une stabilité relative en ce qui concerne ses grandes lignes, parce que la synthèse actuelle constitue un système *clos* et singulièrement *compact*. On est arrivé

(3) Il n'y a qu'une ombre au tableau : les traductions françaises sont presque toujours ahurissantes, et on se demande où le signor Paolo Bonetti déniche les manœuvres qui bâclent cette tâche.

(4) Naturellement, les traductions ci-dessous ont été rectifiées par nous.

une généralité *sans précédent* dans la science moderne, car, pour etrouver des tentatives d'une audace comparable, il faut remonter la Grèce ancienne; mais alors le nombre des phénomènes connus t, par suite, celui des éléments à coordonner étaient incompara-lement plus réduits qu'ils ne le sont aujourd'hui; les intelligences ierges des penseurs étaient moins meublées de science rigoureuse ue de fantaisie poétique et d'enthousiasme juvénile pour la der-ière hardiesse de l'esprit humain (p. 117).

Philipp Frank, de son côté, proclame (après tant d'autres) a *déchéance de l'éther*, que l'on imaginait assimilable à une nasse élastique continue (comme la gélatine) et il insiste sur es modifications profondes que subit le *concept d'électron*, onçu comme analogue à un petit grumeau de matière :

La *théorie de la relativité* d'Einstein a banni l'éther de la phy-ique et l'a remplacé par un principe abstrait (p. 74). Et cependant bien des ouvrages qui, à la suite d'Einstein, démontrent d'une façon out à fait moderne la décadence de l'éther, s'entêtent néanmoins à utiliser cette notion : « Si, comme on ne devrait pas le dire, à proprement parler, mais comme nous continuerons à le dire pour des raisons de commodité, tel corps A se meut dans l'éther, etc., etc. » (p. 72). A la suite d'une certaine analogie de formules, on pensa que cet éther allait obéir aux lois habituelles de l'acous-tique, plus généralement à la théorie de l'élasticité. On affirma donc, avec une visible satisfaction, qu'on *avait ramené* les phéno-mènes électriques aux phénomènes élastiques... Mais il est survenu là quelque chose de bien curieux : *en aucune manière*, l'éther ne pouvait avoir les propriétés d'un corps élastique du genre de ceux qui se présentent effectivement dans la réalité. Il n'y avait qu'à laisser tomber l'éther... C'eût été trop simple. Comme on avait pris l'habitude de ramener les phénomènes électromagnétiques aux phé-nomènes élastiques, on a dit : les équations de l'électromagnétisme, qui ne peuvent sous aucun prétexte concorder avec celles d'un corps élastique *quelconque*, définissent *donc* (!) un corps élastique tout à fait spécial, qui présente la particularité de ne pas obéir aux équations de la théorie de l'élasticité (!), mais à d'autres que l'on connaît uniquement (!) par la théorie de l'électricité (p. 80).

La nouvelle *mécanique quantique* nous enlève, de même, nos petits grumeaux de matière et les remplace par un faisceau de re-lations mathématiques abstraites (p. 74). L'idée que l'atome est un microcosme à la ressemblance du macrocosme est une idée si belle (!) qu'une ressemblance lointaine suffisait à conférer à la

théorie un caractère séduisant d'intuitivité. A l'origine, on embras-sait, par hypothèse, sous les mêmes lois mathématiques le mouve-ment atomique inconnu et la révolution bien connue des planète autour du Soleil. Mais il apparut que les deux sortes de loi n'avaient aucun rapport : non seulement la plus grande partie de trajectoires électroniques devaient être exclues d'une façon tout fait arbitraire, mais le saut d'une trajectoire sur une autre devai s'effectuer d'une manière qui n'avait rien à voir avec la mécaniqu céleste (p. 83).

Qu'importe! l'évidence intuitive devait être sauvée coût que coûte, et un noble (!) acharnement prescrivit de parle de l'atome et de son modèle en grand, ou inversement : d système solaire et de son modèle en petit... (5).

Nous terminerons en citant cette définition de l'évidence

Affirmer qu'une théorie est évidente veut dire en réalité : « Il a déjà bien longtemps que je l'ai apprise » (p. 79).

En cela, Ph. Frank reproduit une boutade qui nous est per-sonnelle et que l'on retrouverait dans le *Mercure* du 15 jui 1921 : « une affirmation est évidente à qui l'a maintes foi ressassée ». Que dire alors de cette « perle », qui figure dan le *Vocabulaire de la philosophie* (Alcan, p. 224) : « Une pro-position est évidente si tout homme qui en a la significatio présente à l'esprit et qui se pose expressément la question d savoir si elle est vraie ou fausse, ne peut aucunement doute de sa vérité »? C'est l'admission explicite d'une évidenc propre à l'espèce entière, et rien n'est plus contraire au faits... Peut-être ne faudrait-il pas se hâter d'en conclure qu tout le travail des philosophes repose sur une incompréhen-sion profonde de la psychologie et sur une ignorance fon-cière des principes scientifiques. Mais c'est là, malheureuse-ment, trop souvent le cas.

Mémento. — *Sphinx* (n° 1, avril 1931). Il vient de se fonder Bruxelles (75, rue Philippe-Baucq) une revue des récréations ma-thématiques, sous l'impulsion du distingué mathématicien Kraït

(5) Signalons encore les passages où il est fait allusion aux géométrie non-euclidiennes, qui paraissent aux profanes « prodigieusement contrair à l'expérience quotidienne » (p. 77). En fait, le caractère non-euclidien, qu intervient en relativité généralisée, est bien trop faible pour modifier e quoi que ce soit les *mesures pratiques* de longueur.

chik. Ce premier numéro est très copieux : programme de la publication; un vieux problème; la vivisection du rectangle; sur quelques grands nombres premiers; les carrelages; la page du bridge; problèmes à résoudre; le jeu des nombres croisés. Souhaitons à la jeune revue tout le succès qu'elle mérite, car elle comble véritablement une lacune.

La découverte de la T. S. F. L'allusion faite précédemment au rôle joué par Branly m'a valu une lettre d'un correspondant qui rapporte de fort intéressants souvenirs, mais qui tient à ce que ni son nom, ni sa profession ne soient divulgués : « En confirmation à ce que vous dites (*Mercure*, 15 mars 1931, p. 666) de Branly soi-disant inventeur de la T. S. F. Je dînais un soir chez Lucien Poincaré, frère de l'ancien président de la République (directeur à l'Instruction Publique ou déjà vice-recteur de l'Académie de Paris) en compagnie d'une dizaine d'inspecteurs généraux de l'enseignement secondaire et de recteurs de province de passage à Paris. La conversation étant venue à tomber sur Branly et sa prétendue découverte, Lucien Poincaré prononça ces mots ; « J'ai là, dans mon cabinet, une lettre de Branly, où il déclare qu'il n'a jamais eu l'idée de la télégraphie sans fil. Reconnaissons pourtant qu'il a inventé quelque chose : le cohéreur (6). Mais, surtout, n'oublions pas Hertz lui-même, découvreur des ondes hertziennes. » (Textuel). Un autre soir, un conseiller d'Etat me fit dîner chez lui en compagnie de Branly; il croyait me procurer un régal. Pendant tout le repas et toute la soirée, Branly ânonna péniblement trois paroles et paraissait complètement hébété! C'est pourquoi il faut lui élever une statue! »

L'invention du phonographe (Afin de ramener à de justes proportions la revendication de priorité d'un profane formulée — par piété filiale — dans le *Mercure* du 1er avril, p. 250). Pierre Hémardinquer, l'auteur de l'excellent ouvrage, *Le phonographe et ses merveilleux progrès*, examiné dans ma chronique du 15 mars, a bel et bien pris connaissance de l'article publié sur Charles Cros le 1er mai 1927 dans le *Mercure de France*. Il reproduit même (p. 18-20 de son livre), le texte du pli cacheté (lu en 1877) de Charles Cros et il conclut (p. 24) : « Charles Cros ne peut être considéré comme le véritable inventeur, c'est-à-dire, avant tout, le *réalisateur* du phonographe dans toute la merveilleuse simplicité de son dispositif initial. »

MARCEL BOLL.

(6) Nous savons (*ibid.*) que même cette pauvre petite trouvaille lui est aujourd'hui justement contestée (M. B.).

HISTOIRE

Georges Weill : *L'Eveil des Nationalités et le Mouvement libéral* (1815-1848), Félix Alcan. — Henri Hauser : *La Modernité du XVI[e] siècle*, Félix Alcan. — Ferdinand Bac : *L'Anti-Latin*. L'Allemagne et la Réforme, 1517-1546; Louis Conard. — M. N. Pokrovski : *Pages d'Histoire*. La Méthode du Matérialisme historique appliquée à quelques problèmes historiques concrets; Editions sociales internationales. — Mémento.

L'Eveil des Nationalistes et le Mouvement libéral (1815-1848), par Georges Weill. — On a bien fait de ne pas différer la publiclation de ce tome XV de l'Histoire générale rédigée par plusieurs savants sous le titre de « Peuples et Civilisations » et la direction de Louis Halphen et Louis Sagnac. Nous avons parlé en leur temps de la plupart des tomes parus jusqu'ici. Celui-ci, le huitième dans l'ordre des parutions, vient bien à son heure. On peut penser que les vues et les exposés qu'il apporte ne pourraient trouver, pour être présentés au public, de meilleur moment psychologique que cette heure-ci (car il faut bien admettre qu'il existe, quant à l'opportunité des lectures historiques en France et en Europe, des moments psychologiques, de nos jours).

Nationalités, Mouvement libéral, etc. : bien qu'il s'agisse ici de faits et de doctrines qui se sont produits il y a longtemps, entre 1815 et 1848, l'époque actuelle, qui est une bien pauvre époque, tenue de recommencer après des désastres, au milieu des ruines, le même apprentissage politique et social qui s'imposa jadis à des époques à peu près placées, dans l'Histoire, comme y est placée la nôtre, doit savoir quelque gré aux écrivains qui recueillent aujourd'hui, pour l'usage de nos contemporains, des répertoires historiques fort instructifs.

Comme c'est ce que se trouve avoir fait M. Georges Weill, professeur à la Faculté des Lettres de Caen, ce sont de semblables remerciements qu'il mérite.

Certes, disons-nous, son livre est instructif. Ce n'est pas que l'optimisme qui le distingue puisse exciter beaucoup, je crois, les connaisseurs. Cet optimisme rétrospectif, qui salue, en 1848, l'avènement du « printemps des peuples », peut se voir remettre en question aujourd'hui. Il n'y a que trop de raisons pour cela! Mais enfin acceptons avec grande considération la documentation que cet historien nous apporte. Avec une éru-

ion dont il n'y a plus à louer, quand on parle des ouvrages cette collection, la valeur de mise au point, avec une utiation presque toujours parfaite des faits et des noms, l'aur construit sa synthèse : les luttes de l'autoritarisme et du éralisme. De 1815 à 1830, le premier s'affirme. Les défaites érales se compensent par des victoires entre 1830 et 1840; rès quoi se déroule une dernière période de luttes et d'al-rnatives où se prépare le fameux « printemps des peuples » 1848. Entre temps, nous avons un copieux et intéressant posé du mouvement économique et intellectuel. Ce mouveent et celui du libéralisme soutiennent entre eux un rapport sitif-négatif (négatif surtout en ce qui concerne les conêtes industrielles de la bourgeoisie et le socialisme révoluonnaire qui leur répond).

Quant aux Nationalités, on hésite plus que ne semble le ire M. Weill quant au genre d'accent à placer sur ce mot. antôt libéral, tantôt autoritaire, le mouvement des nationaés, sensible dès 1815 et même avant (Pologne, Espagne, llemagne), apparaît déterminé par des politiques différentes. ue dans divers cas le libéralisme ait contribué à l'éveil des ationalités, cela n'est pas douteux; mais ce qui n'est pas outeux non plus, c'est que là où le mouvement libéral des ationalités a réussi, nous ne tardons pas à trouver une recruescence autoritaire des ambitions politiques. Chez les Slaves u Sud, par exemple, l'éveil de la nationalité, suscité par un béralisme littéraire de provenance allemande, créa l'idée du anslavisme, idée que nous avons retrouvée, en 1914, dans s Balkans, — tant les meilleures choses ont parfois des desnées contradictoires et des aboutissements imprévus... I. Weill a noté de même maints autres peuples chez qui idée de nationalité a produit un très intempérant patriosme messianiste et prosélytique. A vrai dire, depuis la Révotion, il n'est peut-être pas un peuple, en Europe, qui n'ait, son heure, été infatué de ce qu'il appelait sa mission, et iontré, en conséquence, des ambitions remuantes. Le ferient libéral est tout aussi dangereux que le ferment autoitaire, davantage même, car il comporte beaucoup moins 'ordre, mettant en jeu beaucoup plus d'appétits. Mais M. Weill st optimiste, avons-nous dit. Peut-être l'est-il trop. J'ai été

surpris, par exemple, de le voir décerner un brevet de lib
ralisme à Carlyle lui-même, « lié d'une étroite amitié av
Mazzini », avance-t-il, ce qui n'est pas très exact, ceci s
dit en passant et sans vouloir en faire une critique.

Nous croyons, au contraire, que, dans l'ensemble, la pério
troublée de 1815-1848, avec ses directions contraires, s
conflits, ses transformations, pourrait difficilement être sy
thétisée avec une approximation plus étroite que ne le f
son récent historien. Quant au détail, la seule lecture de l'Ind
est déjà une jouissance. Toute l'Europe est là. La mémoi
stimulée, est en fête. Les noms fameux défilent, blasonna
les faits et les doctrines. L'on a à sa disposition tous l
acteurs, tous les événements, toutes les pensées. On les retrou
à volonté. Et non seulement on retrouve, mais on apprend.

Et en quittant ce livre, on se reporte à l'époque actuel
Hélas, après tant de luttes pour reconstruire, au lendemain
1815, l'Europe « dans un cadre nouveau », la voici encore
truite, et voici encore une reconstruction à faire! Et pourta
les buts de guerre que visaient les Alliés de 1918 ont été
teints, dans la mesure, du moins, où ils dérivaient du dog
de la nationalité et de la doctrine du Libéralisme. Quoi do
le Libéralisme triomphant, et tant de contrainte, tant
troubles, tant d'anxiété, tant de ruines politiques, écon
miques, mentales, qu'on n'arrive pas à relever! Serait-ce qu
faille dire de ce Libéralisme-là (un peu abstrait certaineme
si j'en crois Balzac, Flaubert, Fustel de Coulanges, et la
même) ce que Joseph de Maistre disait de la Déclaration d
droits de l'homme : « J'ai vu dans ma vie des Français, d
Italiens, des Russes; je sais même, grâce à Montesquieu, qu'
peut être Persan; mais quant à l'homme, je déclare ne l'av
rencontré de ma vie; s'il existe, c'est bien à mon insu. »

M. Henri Hauser se demande si son impression est justif
de **La Modernité du XVI[e] siècle**, de l'espèce de révolutionnis
moderne dont cette époque porte les caractères, surtout
on la compare à l'époque suivante, au XVII[e] siècle. Très spo
tanément, nous dirons (si cela peut faise plaisir au très d
tingué historien) que d'autres ont ressenti cette impressio
par exemple en lisant le *Précis d'Histoire moderne*
Michelet.

M. Hauser, qui a beaucoup étudié le XVIe siècle, dont il rédige a rubrique dans la *Revue Historique,* a caractérisé vigoureu-ement cette époque dans cette suite d'analyses écrites d'après es notes de leçons données à King's College (Université de ondres). Il a, du point de vue de la modernité, examiné les liverses révolutions du XVIe siècle, intellectuelles, religieuses, norales. Définissons-les, d'après M. Hauser, comme un « Indi-idualisme » dans les divers ordres susdits. Et il y eut aussi ne « Politique nouvelle » (Etats, — « nés affamés comme Gargantua », dit Michelet, — à la place de la Catholicité nédiévale), et une « Economie nouvelle » (Capitalisme).

Quoiqu'en peu de place, M. Hauser a bien fouillé son sujet. Les auteurs du temps, Rabelais et Erasme entre autres, lui ont fourni des suggestions touchant un état d'esprit nouveau où il croit discerner déjà l'optimisme du XVIIIe siècle concer-nant l'homme. Sous un autre rapport, l'on découvre, dès 1526, race d'une proclamation du « Droit des peuples à disposer l'eux-mêmes ». L'idée de contrat est bien précaire. J'ai noté liverses autres nouveautés « modernes ».

Tout de même, si l'on reprenait les vues de M. Hauser, l'on serait vite amené à écrire l'histoire politique comme l'anciens historiens allemands écrivirent l'histoire religieuse : par siècles. Le développement de ces données fournirait trois siècles : XVIe siècle (thèse), XVIIe siècle (antithèse), XVIIIe siècle et Révolution (synthèse). Cela pourrait motiver une spirituali-sation historique néo-hégelienne non sans intérêt. Mais n'y aurait-il pas quelque inconvénient à attribuer une originalité tranchante à un siècle (comme, ici, au XVIe siècle)? M. Hauser dit finement lui-même : « En Histoire rien ne commence ». Et collectionner des nouveautés d'essence individualiste pour la plupart, et leur procurer le tire-l'œil d'un siècle truculent, n'est-ce pas au contraire, « commencer », marquer un point de départ sensationnel et donner aux « nouveautés » un ca-ractère de « révélation » abusif? Nous souffrons aujourd'hui, du fait des conceptions eschatologiques de la Révolution française, d'inconvénients analogues. N'y aurait-il pas quelque intérêt à moins localiser les « périodes organiques » et à re-prendre d'un peu plus haut dans l'évolution le devenir?...

M. Henri Hauser a bien cité le traité de Brétigny (1360) propos du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

M. Ferdinand Bac, qui dans plusieurs de ses ouvrages s'e déjà rendu familier avec la « Vieille Allemagne », nous donn aujourd'hui un portrait de Luther, **L'Anti-Latin.** Son livre e coloré, pittoresque. C'est une sorte de biographie libre, plein de lacunes, mais qui nuisent peu à l'effet impressionniste qu l'on cherche ici. Elle se rattacherait,si la distance n'était pas grande et s'il ne fallait pas tenir compte de tant de différenc essentielles et irréductibles, elle se rattacherait plutôt, dison nous, au genre populaire inauguré au XVIe siècle dans le Luth ranisme par Johann Mathesius. Il y a quelque fantaisie, san doute, à énoncer cela. Encore est-ce moins inexact que d parler, ici, d'histoire purement documentaire.

M. Bac a voulu faire vivant, ou verveux, et il y a suffisan ment réussi. Nul ne lui contestera, par exemple, la puissanc d'évocation du tableau de la Diète de Worms. Il a visité l lieux, il a mis ses pas dans les traces du Réformateur, à pe près comme M. Baumann a suivi celles de Saint Paul. Si ch M. Baumann la partie théologique est faible, de même, ch M. Ferdinand Bac, la dogmatique, au point de vue luthérien, trouve un sujet esquivé, volontairement sans doute. Les côt matériels de la biographie lui ont semblé moins comprome tants et d'ailleurs plus amusants. C'est ainsi que M. Bauman de son côté, a montré, avec une surprenante couleur local en quoi consistait au juste le métier de tapissier exercé p l'apôtre. M. Bac, de même, a vivement rendu, en y employa tout le « matériel » désirable, la physionomie habituelle l'existence du Réformateur. Cela touche à la grosse physiol gie, d'un côté, et à la généralisation au petit bonheur, l'autre. Il y est à son aise. Quand la scène se relève quelque élément nouveau, de style difficile, de quelque cho d'Italie et de Rome, par exemple, il tâtonne et, ce coup-ci, compromet bel et bien. Par exemple son Cardinal Cajeta envoyé par le Saint-Siège pour obtenir la rétractation Luther, est un portrait fantaisiste, j'en ai peur. M. Bac fait cette Eminence un prélat bien melliflu, un monsignor aya surtout horreur des histoires. Toute autre est la couleur l'entrevue dans la lettre de Luther à Spalatin. Là le cardin

parle de haut, tutoie, menace. Plus loin, pas un mot du Cardinal de Miltis, de ses déclarations considérables à Luther (Lettres de Luther à Staupitz). Il est vrai qu'on nous sert Vergerio, autre légat, en compensation, uniquement, sans doute (car on recherche les effets comiques, sans que j'y trouve à dire, au contraire), parce que ce dernier finit par passer à l'hérésie nouvelle.

En somme, cette histoire-ci de Luther présente, ai-je dit, quantité de lacunes. Rien de la Ligue de Smalkalde. Rien sur la seconde diète de Spire aux suites si importantes. Ici, le mal n'est pas grand. Fâcheuses, inacceptables, dans un exposé suivi et raisonné, qu'on ne demandera pas à l'humoriste qui a jeté vivement ces pochons, elles n'ont pas, je l'ai dit encore, autrement d'inconvénient dans un récit pittoresque, enlevé, où la vérité d'impression est demandée surtout à la couleur, au mouvement, au détail curieux. Cependant, M. Ferdinand Bac abuse un peu quand il donne un relief si rabelaisien au duc syphilitique et bigame Philippe de Hesse, dit le Magnanime. Très magnanime. L'affaire commence, si je me souviens bien, à la Diète de Worms. Notre auteur la reprend à part, spécialement et en manière de « fin finale » et de morale, pour ainsi dire. Qu'elle ait été très lamentable pour la Réforme à ses débuts, M. Ferdinand Bac nous le dit, avec force détails de haulte graisse. Il lui fait bruyamment un sort. Voilà le livre.

Ce n'est pas que j'aie à regretter beaucoup tout cela pour ma part. Luther, en somme, n'est qu'un pape d'un nouveau genre. Bien qu'il ait repris de saint Paul la doctrine de la Foi sans les Œuvres, il a judaïsé le Christianisme. Il a saboté les dogmes, et la compensation d'un pur culte de raison ne vaut pas cher. Cette raison, cette liberté de conscience, octroyée indistinctement à des indignes, à des mufles et à des niais, ressemble furieusement au pire Individualisme démocratique, à ce soi-disant « progrès général des lumières », où la civilisation, de nos jours, s'assomme et s'épuise, par excès de médiocrité, de banalité et de standardisation. O les libres penseurs manufacturés en séries! *Ready made!* M. Ferdinand Bac a mis en valeur, avec une suffisante propriété historique en ce qui concerne l'Allemagne, l'Allemagne contemporaine

comme l'Allemagne du XVI[e] siècle, ce côté démocratique de l'œuvre de Luther. C'est quelque chose d'avoir montré cela; là est la valeur du livre.

M. M. N. Pokrovski, « Président de l'Académie communiste de l'Union soviétique », est un des nouveaux historiens russes qui ont essayé, *pro domo,* de mettre au courant, sous le jour de la Révolution bolchéviste, les doctrines de Marx et d'Engels sur le matérialisme historique. D'essence révolutionnaire, — du moins dans l'époque moderne, qui est celle de l'industrialisme et de la question ouvrière, — le matérialisme historique se bornait en Russie tsariste, nous dit-on, à « l'explication économique de l'histoire,.... sans la lutte des classes » et à plus forte raison sans les conséquences révolutionnaires. Les cinquante premières de ces **Pages d'histoire**, où l'on a voulu « appliquer la méthode du matérialisme historique à quelques problèmes historiques concrets », contiennent cette mise au courant soviétique du marxisme. Elles sont intitulées: « La Société des historiens marxistes et ses objectifs », « La littérature historique russe considérée au point de vue de classe ».

Trois études occupent le reste du volume, l'une sur la Révolution de 48 (« Lamartine, Cavaignac et Nicolas I[er] »), l'autre sur la question des Détroits (« Constantinople »), la dernière, où il s'agit encore des Détroits, sur « La Russie tsariste et la guerre pendant l'hiver 1914-1915 ».

Ecrites avec des documents d'archives rendus publics par la Révolution russe, ces pages sont inégalement intéressantes. Peu de choses à dire de celles sur le rôle « bourgeois » de Lamartine, le « Kérenski français », comme ministre des affaires étrangères en 48. Nous savions déjà que Lamartine avait essayé de pratiquer une politique européenne des plus conservatrices. La correspondance des agents du gouvernement russe, mise au jour, souligne la tentative d'alliance franco-russe, faite « par peur des ouvriers ». D'autre part, si le parallèle entre les diverses révolutions est un exercice favori en Russie, en France même ce thème était connu depuis bien avant la chute du tsarisme, et les pages de M. Potrovski n'ajoutent que peu de chose. Quant à la méthode du matérialisme historique, on se demande en quoi l'auteur, en

dehors de quelques généralités archiconnues, l'a ici appliquée (1).

L'étude suivante, « Constantinople », qui traite de la Question des Détroits, est bien meilleure. L'auteur, cette fois, paraît avoir tiré bon parti de sa documentation et dégagé, de manière originale, les origines économiques de cette Question. En des dévelopements parfaitement nuancés, il en a montré les aspects historiques et sociaux, qui se lient aux aspects économiques. Pour les réactionnaires ou les anti-occidentaux comme Dostoïewski vieillissant, la main-mise de la Russie sur Constantinople et les Détroits était partie intégrante d'un programme contre le socialisme. Il s'ensuivait, en ce qui concernait les Détroits, un plan d'action purement politique. Ainsi l'on ne touchait point au servage. Au contraire, dans les rangs plus avancés, on voulait, par des moyens à long terme, impliquant une transformation des conditions de la propriété foncière, augmenter le développement économique.

De ces deux solutions très différentes, ce n'est pas la dernière, naturellement, qui prévalut en 1914. Les documents nouveaux sur ceci sont reproduits au cours des pages finales sur la politique du gouvernement russe pendant l'hiver 1914-1915. La Russie fit la guerre pour avoir Constantinople et les Détroits. Est-ce vraiment cela? Toujours est-il, cependant, que, dès l'automne de 1913, la « conception » de la guerre (le mot est de M. Pokrovski : laissons-le lui) apparaît dans un mémoire de Sazonov présenté à Nicolas II, mémoire « où la question des Détroits était officiellement et pratiquement posée ». (Pages 124 et suiv.). D'autre part, en revanche, M. Pokrovski a trouvé dans ses documents que, vers la fin de 1914, la Russie et l'Autriche ne se refusaient pas à une paix séparée (la Question des Détroits une fois réglée par un accord); que la France inclinait vers une médiation Wilson; que Nicolas II bornait toute la guerre à une marche sur Berlin (mais on sait que l'Allemagne voulait alors la paix). Par suite de la malheureuse expédition de la flotte anglaise contre les Dardanelles, Anglais et Russes restèrent aussi loin les uns que les autres de Cons-

(1) Seul, ou à peu près, un détail relatif à l'opinion de Marx sur la démonstration ouvrière du 16 avril 1848 (dans *La Lutte des classes en France*) situe la Révolution de Février dans l'atmosphère du matérialisme historique.

tantinople, — si bien qu'on ne saura jamais ce qu'il serait advenu, en cas de succès, des idées de paix alors répandues, — à temps encore pour le salut de la civilisation.

Les archives tsaristes contenaient de bien curieuses choses.

Mémento. — *Revue Historique* (juillet-août 1930). Félix Ponteil : *La renaissance catholique à Strasbourg. L'affaire Bautain*, 1834-1840. (Long exposé de cette affaire qui mit aux prises un prêtre libéral : l'abbé Bautain et un prélat gallican : l'évêque Le Pappe de Trévern. De cette affaire, l'on étudie soigneusement le triple aspect politique, religieux et universitaire. Cette page d'histoire religieuse semblait assez oubliée : mais l'histoire récente d'Alsace lui confère une sorte d'à-propos nouveau. Intéressant.) — Jean-Rémy Palanque : *Une nouvelle histoire du Bas-Empire*. (Article sur l'ouvrage allemand d'Ernest Stein, qui lui-même avait repris d'Otto Seeck son sujet. Dans son résumé, M. Palanque appelle à son tour Bas-Empire la « forme d'Etat » qui succède au Principat ou Haut-Empire et « précède l'Empire proprement byzantin ». Auparavant, l'appellation Bas-Empire s'étendait à l'histoire byzantine tout entière. Le nouvel emploi qu'on a été amené à en faire au cours des derniers travaux présente l'avantage de distinguer, sans toutefois la mettre à part, une période à physionomie particulière. Ces caractères spéciaux sont établis, d'après Ernest Stein, par M. Remy Palanque, qui distingue dans le Bas-Empire ainsi délimité : « le Dominat ou monarchie absolue de type oriental et l'organisation de classes sociales héréditaires et fermées, tout le reste étant démocratie plus ou moins assujettie socialement, sans que, d'ailleurs, le principe romain de la souveraineté du peuple, renouvelé, sous forme économique et politique par le Haut-Empire, ait jamais complètement disparu, ni sous le Bas-Empire ni sous l'Empire byzantin. Etude particulière des institutions dioclétiano-constantiniennes). — Halvdan Koht : *Les répercussions de la conquête de l'Algérie sur la politique scandinave*. (L'auteur a pu traiter ce sujet, un peu inattendu à première vue, — même pour ceux qui, tels que le rédacteur des présentes lignes, ont pu voir souvent de leurs yeux des bateaux nordiques dans les ports d'Algérie, — en faisant valoir l' « élément actif » que la navigation de la Méditerranée, développée grâce à la conquête française, a introduit dans les « rapports politiques réciproques » des nations du Nord). Bulletin historique: *Histoire d'Italie, Moyen Age*, par Alain de Boüard. *Histoire de France : Lyon et la région lyonnaise* (1919-1929), par L. Lévy-Schneider. Comptes-rendus. Bibliographie.

Une indisposition a retardé cette chronique. Nous regrettons d'au-

tant plus d'être obligé, faute de place, de différer jusqu'à la prochaine fois le reste de nos sommaires historiques. On voudra bien nous excuser.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCES MEDICALES

Docteur Pierre Quercy : *L'Hallucination :* tome I : *Philosophes et mystiques*, 381 pages, prix 40 fr.; tome II : *Etudes cliniques*, 559 pages, prix 60 fr., Alcan, éd. — Dr Paul Farez : *Comment échapper à la maladie* (préface de M. Louis Madelin), l'Expansion scientifique française, éd., 20 fr. — Dr Paul Durand : *Propos et Loisirs d'un médecin de campagne*, l'Exp. scient. franç., éd. — Dr Dartigues : *Faisceau oratoire*, G. Doin, éd. — Dr René Laforgue : *L'Echec de Baudelaire*, étude psychanalytique, Denoël et Steele, éd.

M. Pierre Quercy, ancien interne des Hôpitaux de Paris, médecin des asiles, docteur ès lettres, chargé de Cours à la Faculté des Lettres de Rennes, publie sur l'**Hallucination** deux volumes considérables qui feront époque. Seul le premier permet un résumé dans les limites de cette rubrique, chacun des chapitres du second composant un travail de mise au point et d'originalité dont il est impossible, en trois ou quatre pages, d'indiquer la richesse.

Si avec Taine l'hallucination s'identifia toute la vie psychique, des Ioniens à Bergson sa forme incertaine hante les philosophies. M. Quercy se limite, chez les philosophes, à l'étude de la théorie de la perception, de l'image et de l'hallucination chez Spinoza, Leibniz et Bergson; chez les mystiques, à Sainte-Thérèse. Et c'est déjà là un immense travail. Qu'eût été l'histoire complète ? Il aurait fallu remonter bien au-delà de Pythagore ou d'Empédocle; et Platon dans le Théétète résumait déjà une très vieille histoire. Ce dernier s'était occupé des ressemblances de la veille et du rêve, et sa comparaison de la cire et du cachet devint célèbre et désormais inévitable. Chez Aristote l'image du cachet dans la cire se fait mouvement, tourbillon persistant dans le courant de la rivière, « vol de la flèche à qui l'arc qui l'a lancée est désormais absent ». L'hallucination est tantôt le souvenir pris pour une perception, tantôt une sensation actuelle, faible et d'ordinaire inconnue de la conscience éveillée et pleine, mais maîtresse de la conscience vide du rêveur ou du malade, et interprétée par l'entendement défaillant : léger bruit sub-

jectif pris pour la foudre, piqûre prise pour un coup d'épée. Les Sceptiques cherchent en vain la différence spécifique entre une représentation fausse et une représentation vraie; en vain, car à toute représentation vraie correspond une représentation identique et fausse. A l'époque de la scolastique, la surveillance des visionnaires obligera les théologiens à nourrir d'un peu de clinique leur métaphysique, et à ce sujet, Quercy écrit : « la sagesse, la science et la foi ne feraient pas de meilleure psychologie qu'un Gerson par exemple ». Suggérant l'exceptionnel intérêt des mystiques, Quercy dit qu'ils exigent un travail distinct comme théologiens, philosophes et psychologues, comme théoriciens, comme praticiens et visionnaires. Il a choisi, loin des imageries des demi-saintes ou des sublimités sans modes d'un Jean de la Croix, la mystique « la plus sainte, la plus raisonnable et la plus lucide, pour lui demander d'écarter les diagnostics psychiatriques et de nous donner la théorie catholique des visions, ou plutôt des hallucinations divines ».

Je crois en effet, écrit-il, que sainte Thérèse visionnaire, extatique et mystique, peut être étudiée indépendamment de ses troubles névropathiques. Sur ce dernier point, certains dévots eux-mêmes sont trop dociles aux modes scientifiques, et j'ai eu la surprise de voir d'excellents prêtres sacrifier visions, extase, mystique ordinaire, sainte Thérèse et saint Jean de la Croix aux exigences de la psychiatrie. On pourrait soutenir au contraire que la mystique de Thérèse, y compris ses extases et ses visions, est née sur le terrain le plus syntone (c'est-à-dire apte à l'action coordonnée et effective), chez une femme de foi et d'affaires qui n'eut de troubles neurologiques qu'accidentels, connut excellemment, par l'observation d'autrui, les subtilités et les dangers des névropathies, des gourmandises ascétiques et du sexe, les combattit, les évita et en préserva fort bien la Thérèse visionnaire.

Quercy démontre que ses visions furent uniquement un travail de l'imagination sur les matériaux de la mémoire. Telle apparition lui rappelle un tableau qu'elle a vu, et quand le Christ parle, Thérèse, en disant que c'est lui, fait comprendre que c'est elle. Il actionne dans l'inconscient les souvenirs et les images, et les faisant s'épanouir dans les sens, il provoque des visions de sa personne, hallucinations certes,

mais « normales, supérieurement saines et magnifiquement utiles ». La preuve de la « santé » de ces hallucinations, mon éminent confrère la trouve dans leurs effets intellectuels et moraux, dans l'émouvante silmultanéité de l'action et du renoncement, dans les petits livres et les humbles fondations d'une Thérèse d'Avila, dans « la petite voie » d'une Thérèse de Lisieux et non dans les in-octavo d'une Guyon et le rendement industriel d'une Eddy.

Ayant choisi d'étudier Spinoza et Leibniz, Querey laisse, à regret, Descartes et Malebranche, après les avoir cependant situés, dans l'excellente Introduction qui ouvre le premier volume. Descartes est de tous les philosophes celui qui a le plus radicalement refusé à la perception tout contact et toute ressemblance avec l'objet. Elle est toujours pour lui l'œuvre originale de l'âme unie au cerveau par la glande pinéale. Il sacrifie en quelque sorte à l'hallucination la personnalité de l'image ou de la perception. — Personne n'affirma aussi nettement que Malebranche que les images sont des sensations et qu'il n'y a qu'une différence, de plus ou de moins, entre sentir et imaginer. « Les nerfs sont remués de deux manières, tantôt par le bout périphérique et c'est la sensation, tantôt par le bout central et c'est l'image, identique à la perception, parfois même en quantité. C'est ainsi que les enfants voient de leurs yeux l'ogre des contes de leur nourrice, quand, laissés seuls dans le silence et l'obscurité, leurs sens n'ont plus d'objets — les réducteurs d'Aristote et de Taine — pour dissoudre la matérialité des images ». Au XVIIIe siècle, Hume identifiant la sensation et l'image nous enlève tout moyen de les distinguer...

Ayant choisi Spinoza, nous dit Quercy, il appelait naturellement Leibnitz, et j'ai choisi Spinoza parce que le maître de Taine nous a donné la première philosophie où l'hallucination d'Aristote, de l'Ecole et de Descartes joue un rôle important, clairement et expressément.

Cherchant la trace de l'hallucination dans l'algèbre spinoziste et les intuitions leibniziennes, il est de surcroît particulièrement attentif aux doctrines et à leur détail. L'hallucination a en effet en spinozisme une importance essentielle.

On ne peut percevoir que soi-même, et la perception en laquelle nous avons foi est impossible parce que deux êtres, quels qu'ils soient, ne peuvent interagir et sont contraints de s'ignorer. Les conflits affectifs sont des conflits d'images. On aime ce qu'on imagine. La passion a à sa base des hallucinations.

Quercy considère parmi les théories hallucinatoires de la perception, celle de Leibniz comme la plus subtilement originale et la plus audacieuse, la plus compréhensive et la plus conciliatrice. Tout dans la monade est endogène et interne, et il n'y a que pure illusion dans la passivité et l'extériorité de la perception. Créées représentatives les unes des autres, les monades sont unies dans l'intellect divin. Grâce à cette *harmonie*, si la perception est spontanée, endogène et interne, l'objet qu'elle a, son objet, est sa cause « objective ». « Elle et lui doivent à Leibniz un lien dont aucun dualisme, aucune psychophysiologie n'atteint la perfection ». « Hallucination parce qu'endogène et interne, la perception est fatalement l'expression régulière d'un objet nécessairement présent et responsable. On dira un jour : c'est une hallucination vraie; elle est déjà un rêve bien fondé ».

Si dans l'histoire philosophique de l'hallucination, le philosophe et aliéniste qu'est le docteur Pierre Quercy a surtout choisi Spinoza et Leibniz, il ne lui a pas paru possible de passer de la métaphysique spinoziste ou leibnizienne à l'observation clinique actuelle, sans résumer la pensée de Bergson. Il cite à peine Taine, élève fidèle de Spinoza, qui subordonne toute la philosophie à l'hallucination, et il croit devoir longuement s'étendre sur Bergson qui « est un anti-Taine ». Bergson, lui, différencie nettement la Perception, l'Image et l'Hallucination. Il « proclame avec une sorte de solennité la radicale différence de nature qui sépare l'image de la perception, et les désastres métaphysiques causés par la croyance à une simple différence de degré, par la théorie de l'hallucination vraie ».

Les études cliniques qui composent le second volume de M. Pierre Quercy sont d'une grande richesse. Je citerai parmi les chapitres les plus importants : « la foi des hallucinés », « l'audition colorée », « la neurologie de l'Hallucination »,

« l'esthésie du rêve », « les hallucinations toxi-infectieuses », « les hallucinations toxiques volontaires », « l'hallucination auditive verbale ».

§

Le docteur Paul Farez est un des meilleurs journalistes médicaux à l'usage des journaux quotidiens. Tenant le feuilleton technique du *Journal des Débats*, il a su donner à ses chroniques le tour littéraire, pétillant et spirituel qui convient. La première série de ses chroniques a été publiée sous le titre *Causeries sur l'Art de bien gérer sa santé*, avec une préface de M. Fernand Laudet. Il donne aujourd'hui en volume la deuxième série sous le titre : **Comment échapper à la maladie ?**. et avec une préface de M. Louis Madelin. Que des écrivains aient été choisis pour présenter l'œuvre d'un technicien, souligne la prétention justifiée de l'auteur à rédiger clairement et agréablement. Les articles sont ici groupés en six rubriques : 1) précautions et vigilance; 2) révélations et dépistage; 3) les grands moyens (la chirurgie actuelle, la transfusion du sang, etc...); 4) petits remèdes, hygiène et régime; 5) sérum et vaccin; 6) les plantes qui guérissent. Aucune prétention, un peu de latin sans trop, bien entendu du Montaigne, cet ennemi des médecins que les meilleurs d'entre nous lisent avec volupté. Utile et charmant.

§

Le docteur P. Durand, installé à Courville (Eure-et-Loir) réunit dans son petit livre : **Propos et Loisirs d'un Médecin de campagne**, des observations, des articles, voire même des conférences sur les sujets les plus divers, de la tuberculose à l'encéphalite, gaz asphyxiants, cancer, etc... Il dit justement dans ses conclusions :

De toute nécessité et dans tous les cas, nous devons faire appel au *bon sens*, à notre bon sens qui nous dit toujours que les cas simples sont la règle et les cas compliqués l'exception. Je me méfie toujours du collègue qui n'a vu que « des choses pas ordinaires ». En vingt-cinq ans, j'ai déjà vu beaucoup de choses simples et peu d'exceptionnelles... et si, parfois, j'avais été plus perspicace... les choses exceptionnelles auraient été souvent bien simples !

§

Le professeur Achard, secrétaire général de l'Académie de Médecine, disait un jour, du docteur Dartigues : « L'éloquence est, chez Dartigues, comme une force naturelle. Il est éloquent comme d'autres marchent et respirent; je ne puis l'entendre sans évoquer les vers d'Horace comparant Pindare à un fleuve impétueux qui, dévalant de la montagne, bouillonne : immensusque ruit profundo Pindarus ore ». Puérile de tout autre, est de lui utile et savoureuse l'idée de colliger ses discours, jamais lus, nous dit-il, en un **Faisceau oratoire.** Président de la Société des Chirurgiens de Paris, président de l'Umfia (Union médicale franco-ibéro-américaine), conférencier, appelé à participer aux réunions et aux banquets les plus huppés de sa corporation, présentant les maîtres étrangers, célébrant des jubilés, ses « laïus », intimement liés à une vie agissante à l'extrême, possèdent en plus de leur verve un intérêt de science et d'action qui est la caractéristique « dartiguienne ». La sténo qui les a pris a bien exécuté son travail, car elle note en italiques « applaudissements », « applaudissements prolongés », « applaudissements unanimes et prolongés », « rires et applaudissements ». En la remerciant, donnous-lui un bon point.

§

La psychanalyse s'empare de la critique littéraire et elle y découvre des choses! dont le livre du docteur René Laforgue sur **l'Echec de Baudelaire** peut donner une idée. J'ai déjà eu l'occasion de parler ici du freudisme. Affirmant que toutes ses idées sont vieilles, contenues dans ce très ancien adage : *imaginatio lasciva, vita proba,* nées dans sa partie clinique, des observations de Charcot et de Pierre Janet, je lui ai reconnu le mérite d'avoir montré la force de la sexualité infantile, l'influence des traumas affectifs et sexuels de l'enfance, d'avoir souligné la valeur des lapsus dans l'éclairage du subconscient. J'ai aussi souligné ses exagérations et l'allure monomaniaque de ses interprétations. Je viens de fermer l'ouvrage du docteur Laforgue et j'en suis tout abruti. C'est entendu, Baudelaire fut amoureux de sa mère, et le « complexe

'Œdipe » joua chez lui; mais quelles explications et combien ussi dogmatiques qu'ahurissantes! La persistance de ses dérs refoulés d'enfant aurait créé chez lui une *névrose d'autounition*. Il se fit volontairement gifler par Aupick pour se unir, il contracta volontairement la syphilis pour se punir, échoua dans ses diverses tentatives pour se punir, il refusa Ime Sabatier pour se punir, il... etc., etc., etc... Sa mère *doit* voir fait une fausse couche à laquelle il assista avant son econd mariage, à moins qu'il ne l'ait vue « fauter » (elle ou a cuisinière, ça revient au même); en exhibant ses maux, on infériorité « noire » à son beau-père, « il exprimait le ésir inconscient de subir les effets de la verge (*sic*), c'est-dire d'être battu par le père », et s'il demande de l'argent sa mère, c'est que « cet argent que Caroline devait à Aupick ymbolisait surtout ce dernier ». Il y a mieux : « Signifiait-il, our l'inconscient de Baudelaire, Aupick tout court? On peut e le demander. » Comme « l'argent représente la puissance irile du beau-père », vous voyez à quelle partie d'Aupick et argent correspond. C'est inouï. Deux cent trente-neuf pages omme cela. Que d'excuses à mon abrutissement! Vous conaissez le fameux poème *l'Albatros*? Eh bien! savez-vous ce ue veut dire : « l'un agace son bec avec un brûle-gueule? » 'oici : « L'idée de la castration en tant que punition pour voir tant aimé la mer (mère) y est clairement exprimée : L'un agace son bec (pénis) avec un brûle-gueule ». Moyenant quoi, Laforgue nous démontre que si Baudelaire n'avait as écrit, il aurait assassiné quelqu'un, toujours pour se faire unir. Suit un chapitre grandiloquent sur nos incompréhenions du crime, les idioties de notre système de répression, s religions, le génie, etc... car la psychanalyse, qui n'en est as à une mégalomanie près, se charge de « transformer outes nos notions actuelles sur la justice et du bien et du nal tout court ».

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

P.-J. Proudhon : *De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, inoduction par Guy Grand, étude par Gabriel Séailles, Marcel Rivière. — émento.

L'édition complète des œuvres de P. L. Proudhon, entre-

prise par la maison Marcel Rivière, qui comprendra 21 gro volumes, en est à son neuvième avec le premier tome d grand ouvrage **De la justice dans la Révolution et dans l'Eglis** qui vient de paraître, enrichi d'une très docte *Introduction* d Guy Grand, sans parler d'une *Etude*, plus brève, de Gabri Séailles, et c'est une heureuse occasion de revenir sur ce gran sociologue, car, et bien que j'aie dit à son sujet le princip (*Mercure* 15 novembre dernier,p. 164), il y a toujours à pr ciser et à analyser chez ce terrible polémiste qu'on a pu ass justement comparer à un sanglier qui fait sa trouée.

Comme un sanglier, en effet, il fonçait furieusement s l'ennemi, et c'était sur son passage tout un abatis de chie éventrés; mais c'était un sanglier plein d'astuce et qui s'ape cevant qu'il avait fait fausse route, enfilait une autre directio toujours en fureur, et c'était un nouveau carnage de bêt étripaillées. Pour quitter les métaphores, Proudhon était « passionné intelligent » et sa passion le faisait myope s le moment même, mais son intelligence lui rendait vite compréhension des vues lointaines. Il avait trouvé dans l'hég lianisme une excuse à ses virevoltes à coups de boutoi thèse, antithèse; cela lui permettait de soutenir, très sincè ment d'ailleurs et avec une éloquence qu'on a rarement dépa sée, les points de vue les plus contradictoires. Il se plais d'ailleurs dans la contradiction, jusqu'à la voir partout, et s premier grand ouvrage s'intitule *Système des contradictio économiques*. Son ombre douloureuse ne s'étonnera donc p qu'on lui applique son propre procédé hégélien, et qu' pose : Thèse : Penseur puissant. Antithèse : Primaire exasp rant. Synthèse : ...A chacun de la faire!...

Puissant penseur. Ceci, personne ne peut le nier. Et ce q ne gâte rien, c'est, en plus, un très grand honnête homme, pourrait même dire une très belle âme s'il s'était mieux ga des violences haineuses. Tenons-nous-en au penseur. C'ét un vrai sociologue (donc, beaucoup plus qu'un distingué éc nomiste) un profond moraliste, un admirable polémiste, écrivain de grande race (et même supérieur à J.-J. Rousse sur le terrain qui leur est commun, car Proudhon n'a vou écrire ni ses *Confessions* ni même la *Nouvelle Héloïse*),

aussi un très pertinent philosophe, quoique les professionnels de la philosophie, impatientés par ses côtés primaires sur lesquels je reviendrai dans l'alinéa « Antithèse », l'aient fortement houspillé. Philosophe, il faut d'ailleurs s'entendre; il aurait pu être collé à un examen d'agrégation ou même de licence; mais il pouvait, également, construire un système, ce dont n'auraient peut-être pas été capables ceux qui l'auraient légitimement collé; sans faire de lui le seul grand philosophe qu'ait produit la France au XIXe siècle, opinion de Georges Sorel qui n'est lui-même qu'un primaire forcené et fanatisé (mais oui, on peut être d'esprit primaire tout en étant polytechnicien et même inspecteur général des ponts et chaussées), on doit le regarder comme très supérieur à tous les philosophes sorbonicoles; je ne sais plus lequel de mes amis disait : « Il y a deux sortes de philosophes, ceux qui écrivent bien et qui existent, et ceux qui écrivent mal et qui n'existent pas »; et ce n'est pas si sot que ça, à condition de préciser le sens des mots; par écrire, il ne faut pas entendre étirer et polir ses phrases à la normalienne, mais frapper des formules profondes et justes; et à ce point de vue le grand, l'immense philosophe du XIXe siècle, c'est le père Hugo, dont le poème *Dieu* n'a d'analogue en aucune littérature; et les autres grands philosophes du même temps, c'est Joseph de Maistre plutôt que Bonald ou Maine de Biran, c'est Nietzsche plutôt que Kant ou Fichte, c'est Renan plutôt que Lachelier ou Renouvier, ou encore c'est Tarde plutôt que Durkheim, comme autrefois c'était Malebranche plutôt que le grand Arnauld, et plus autrefois encore Platon plutôt que Xénophon. Je remarque, à ce propos, que beaucoup de ces philosophes véritables ont usé du dialogue : Maistre, Renan, Malebranche, Platon, alors que Proudhon, lui, n'en a pas usé, et c'est peut-être ce qui ne permet pas de l'égaler à ces très hauts penseurs; le grand philosophe voit toujours à la fois le pour et le contre, il a une couronne d'yeux autour de la tête, tandis que Proudhon, comme un Cyclope, n'a qu'un œil unique au front et il ne voit qu'un pan de choses à la fois; d'ailleurs comme il est bondissant et agile, il finit par tout voir, mais de façon fragmentée et furieuse; Nietzsche trouverait qu'il est dionysiaque plus qu'apollinien, mais plus exactement pourrait-on dire qu'il

est titan plus que dieu; lui-même ne se disait-il pas antithéiste?

Primaire exaspérant, il n'y a pas d'autre mot pour « antithéser » Proudhon. Exaspérant? il aurait rugi de joie à ce qualificatif. C'était son plus grand plaisir d'étonner, d'indigner, de courroucer son lecteur (Joseph de Maistre avait un peu la même manie). « Dieu, c'est le mal! » « La propriété, c'est le vol! » comme il devait éclater de rire en pensant aux mines épouvantées que feraient les bons bourgeois à ces pétards tonitruants! Primaire? Il n'aurait pas, non plus, dit non. Il était si fier d'être plébéien, paysan, ouvrier, autodidacte! et sa fierté n'était pas sans raison; l'autodidacte, à égalité de génie, a chance d'être supérieur au fort en thème, et parfois c'est parce qu'on est autodidacte qu'on a du génie. Mais tout de même, le primaire a bien ses défauts, et d'abord l'orgueil intraitable et insociable; il est tellement sûr d'avoir la vérité en poche! et il bouscule tellement les idées et les choses pour les ramener à sa mesure! Voilà Proudhon qui écrit un livre *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise* et qui bouleverse le sens de tous ces mots! La justice ce n'est plus seulement le respect du droit, c'est « le respect spontanément éprouvé et réciproquement garanti de la dignité humaine en quelque personne et dans quelque circonstance qu'elle se trouve compromise et à quelque risque que nous expose sa défense ». La Révolution ce n'est pas la Déclaration des droits de l'homme, ou l'ensemble des constitutions de 1790, de 1793 et de l'an III, c'est un choix de principes, huit en tout, qui sont en réalité, nous dit M. Guy Grand, ceux de sa philosophie à lui. Enfin l'Eglise n'est pas tant la grande institution civilisatrice qu'on peut voir s'édifier sur les deux bases du temporel et du spirituel au cours de ces vingt derniers siècles qu'une monstrueuse machine de son imagination, détruisant et avilissant tout sur son passage; en vérité, le pharmacien Homais, génie à part, aurait pu trouver de pareilles merveilles.

Voilà donc la thèse et l'antithèse. Et la synthèse? Il n'y en a pas. On peut parler de synthèse dans le règne des idées mais non dans le champ des appréciations. Chacun mettra l'accent, suivant son goût, sur le Proudhon sympathique ou sur le Proudhon antipathique. Pour mon humble part, j'avoue

que Proudhon m'impatiente au plus haut point. C'est un grand honnête homme, mais comme les moralistes sermonneurs sont gens désagréables! les simples mortels ont le droit de ne pas aimer les puritains puisque les fils de Dieu n'aiment pas les pharisiens. C'est un ardent défenseur de la famille, mais on n'aurait aimé être ni son fils ni sa fille ni sa femme; ce qu'il devait être empoisonnant au foyer! Les gens de cet acabit sont en général cocus et ils ne l'ont pas volé! C'est un vaillant serviteur du peuple, mais l'a-t-il bien servi, ou mal? s'il a développé en lui les forces de haine et de révolte, comme son action ne lui a pas été bonne! A cela on objectera : C'est qu'on l'a mal compris. Peut-être! mais le premier devoir d'un écrivain est de se faire bien comprendre et de ne pas mettre la vérité en charades, comme disait un lecteur du *Syllabus*. Quand on lit Proudhon, on est tout le temps à se demander : Que veut-il dire? Qu'est-il au juste? Car il est aussi souvent libertaire qu'autoritaire, démocrate qu'aristocrate, égalitaire que hiérarchisé. Et c'est sans doute ce qui lui vaut tant de commentateurs, glossateurs, explicateurs. Un homme comme Proudhon c'est pain bénit pour les professeurs; il y a de quoi écrire sur lui douze thèses de doctorat, et le nombre des livres qui lui ont été consacrés (on en trouvera la liste dans le travail de Mlle Duprat dont je rendais compte ici en novembre) est énorme; mais que de temps perdu! Est-ce qu'il n'y a pas autre chose à faire sur terre que de savoir si c'est quand il est sociologue, ou anarchiste, ou philosophe que Proudhon fait du fatras? Car ce mot fatras, que finissent pas employer la plupart de ses admirateurs, n'est pas injuste, et c'est ce qui ne permet pas d'égaler Proudhon aux plus grands polémistes. Que n'a-t-il médité le mot de l'auteur des *Lettres provinciales* : Je n'ai pas eu le temps de faire plus court? Qu'on prenne le livre justement dont je parle! Proudhon a eu l'idée de l'écrire en lisant une brochure biographique qu'Eugène de Mirecourt (pauvre Jacquot!) avait publiée sur lui; cette brochure était-elle injurieuse? non, simplement désobligeante, et quand on est aussi combatif que Proudhon on devrait bien admettre que les adversaires le soient également, mais le voilà qui s'enflamme et répond, c'est d'ailleurs son droit. Seulement après avoir dit : ce sera une réponse de 150 pages, il se met, une

fois en train, à en écrire 1700! et à la seconde édition 2200! Franchement, il y a disproportion : la valeur de quatre ou cinq volumes pour répondre à une plaquette! Je sais bien qu'il s'agissait d'établir une doctrine; que le souci de la dignité humaine équilibrant l'égalité de principe et l'inégalité d'application (celle-ci très bien admise par Proudhon qui n'était point un fol) était mieux réalisé par les principes de 1789 que par ceux du christianisme, mais était-il besoin de 2200 pages pour le dire? En quelques lignes seulement on pourrait établir la doctrine contraire! car enfin il n'y a rien dans les 17 articles de la Déclaration des droits de l'homme qui soit plus propice à l'idée de justice telle que l'entend Proudhon, que l'enseignement du plus vulgaire catéchisme paroissial : quelle égalité plus formidable que celle des chrétiens, le sang de Jésus ayant été répandu pour tous les hommes également! et quelle inégalité plus juste et plus digne, chaque créature devant être récompensée pour l'éternité suivant le degré de son effort vers le bien! En comparaison de ceci, le verbiage de Proudhon semble terriblement fatras, avouons-le.

Donc, s'il est permis d'admirer et d'honorer Proudhon pour ses grandes qualités morales et dialectiques, il doit être permis également de se refuser à le mettre aussi haut que ses thuriféraires voudraient. Il ne prend toute sa valeur que quand on le compare à ses confrères en fatras socialiste, un Louis Blanc qui est bien le plus nauséeux des écrivains que l'on puisse lire, ou un Karl Marx, le plus faux des esprits faux, le plus haineux des cœurs haineux, le plus pédant des cerveaux pédants. Oui, comparé à eux, Proudhon fait figure de géant. Quelle verve! quelle puissance! quels coups d'œil justes! et surtout quel sincère effort vers le bien et le vrai (car pour le beau il ne s'en souciait guère, comme trop de moralistes). Mais pris en lui-même, Proudhon, avec ses imperfections, ses contradictions et ses vitupérations, dégringole un peu; même comme champion d'éreintement, il ne tient pas, comparé à Barbey d'Aurevilly. Je ne sais, au surplus, pas si de son œuvre démesurée on pourrait tirer quelques pages définitives comme on peut le faire de Lamennais ou de Michelet, ses frères en adoration trépidante du Peuple. Et quel dommage, à ce sujet,

que Proudhon n'ait pas écrit un jour une mince brochure d'une centaine de pages, sur lui, sur les siens, sur ses idées, sur ses travaux, et ne l'ait pas écrite avec toute son âme bouillonnante, et souffrante, et aimante, car au fond il était aimant, ce qui le met à mille coudées au-dessus de tous les vulgaires socialos à la Louis Blanc ou à la Karl Marx; cette simple brochure l'aurait immortalisé comme *Adolphe* a immortalisé le bien médiocre en somme Benjamin Constant dont on célébrait naguère le centenaire!...

Mais en voilà assez sur Proudhon. Le judicieux et érudit Guy Grand, après Faguet, Duprat, Bouglé et pas mal d'autres, a épuisé la matière. J'espère qu'on nous laissera désormais tranquilles avec lui.

Mémento. — Max Beer : *Histoire générale du socialisme et des luttes sociales*. III. *Les temps modernes* (*XIV-XVIII*e *siècles*), Les Revues. Quoique écrit à un point de vue de combat marxiste, donc dénué de toute valeur critique, ce livre apporte parfois des documents curieux, par exemple le programme des paysans allemands de 1525. Quand il cite du Shakespeare, l'auteur dit, tout navré : « On croirait entendre un antisocialiste moderne ! » En vérité, mieux vaut être antisocialiste avec Shakespeare que socialiste avec... qui l'on voudra. — J. L. G. Radher : *Les causes du malaise économique mondial*, La Caravelle. Quel beau titre pour une plaquette de 16 pages d'autant que pour le même prix on a le remède : la coopérative de vente ! Hélas, si c'était suffisant, ce serait trop beau ! — *L'Animateur des temps nouveaux*, n° 263, met le doigt sur un de nos plus graves ulcères politiciens : l'irresponsabilité du Parlement. Il faut, dit l'auteur, une institution au-dessus du Parlement, et il propose de remplacer la Commission d'enquête qui fait actuellement de l'excellente besogne quand l'esprit politicien ne s'en mêle pas, par un Tribunal suprême composé de vieillards inaccessibles à toute tentation et qui seraient chargés de la surveillance morale de la République. Dans mon livre sur l*a Nouvelle Cité de France* (Alcan), je crois avoir serré de plus près le problème en proposant : 1° de remplacer le Sénat mué en Haute-Cour par un Grand Jury national composé de 72 jurés tirés au sort dans les élites judiciaires et politiques; 2° de créer un Comité de censeurs tirés au sort également parmi les hauts dignitaires de la Légion d'honneur et qui laissant tout entiers les pouvoirs disciplinaires de chaque assemblée, aurait, en surcroît, le droit d'écarter de l'assemblée pendant tel temps (traitement suspendu pendant ce temps-là) tout député

ou sénateur qui se serait rendu coupable d'un méfait quelconque (décision spontanée et sans appel, mais motivée). Il conviendrait d'ajouter un troisième point. Toute l'organisation des traitements y compris ceux des parlementaires (qu'ils les qualifient traitements ou indemnités) devrait être centralisée et harmonisée par le Conseil d'Etat. Avec ces divers freins, l'irresponsabilité du Parlement ne présenterait plus d'aussi gros inconvénients. — Le *Comité d'Etudes de la rue d'Ulm* étudie dans son fascicule 442 la question de la *Lutte contre la mortalité infantile en rapport avec la Loi sur les Assurances sociales.* J'ai déjà dit que c'était pour la natalité, et par conséquent la mortalité infantile, que cette Loi devrait être approuvée; nous perdons 100.000 enfants en bas âge par an, plus de 10 pour cent des naissances, alors que dans les endroits où fonctionnent par exemple des caisses de compensation, la mortalité infantile tombe à 6,36.

HENRI MAZEL.

VOYAGES

Myriam Harry : *La Jérusalem retrouvée*, Flammarion. — André Armandy : *La Désagréable Partie de campagne*, Lemerre.

Un volume concernant encore la Terre Sainte est l'intéressant ouvrage publié par Mme Myriam Harry : **La Jérusalem retrouvée.** Mme Myriam Harry entre dans la ville après avoir débarqué à Jaffa par la porte étroite et fortifiée qui porte le nom du port, et non loin de laquelle se trouve la large brèche pratiquée à l'occasion du voyage de l'empereur Guillaume, qui voulut pénétrer dans la cité sainte avec des allures de conquérant. La plus jolie des sept portes de la ville est d'ailleurs la porte de Damas, que diverses illustrations nous ont fait connaître et qui garde son ogive découpée dans une façade à modillons, ses tours surplombées d'échauguettes, derrière laquelle s'étend le quartier musulman avec son ensemble de coupoles, ses minarets et la célèbre mosquée d'Omar, qui s'élève dans le fond de ce décor. Un des coins curieux de la ville est le quartier où se trouve le souk du restaurateur dont la voûte date des Templiers et qui porte le nom de *rue Malouisinat;* mais on peut citer de même les Souks des teinturiers, des cuivres, des ferblantiers, des cordonniers, etc...

Plus loin, on trouve l'emplacement du palais d'Hérode, dont les débris jonchent le sol de porphyre concassé; ce pa-

lais et ses jardins étaient protégés par une triple enceinte que défendaient les tours Phasaël, Hippicus et Mariamme.

L'auteur du volume qui a habité toute jeune la vieille ville sainte y retrouve à chaque pas des souvenirs; c'est ainsi pour le quartier où s'élève « la maison sarrasine » où s'écoula son enfance, la tour de David qu'habitent des soldats turcs; le quartier où s'est déroulé le drame de la Passion avec la voie douloureuse, l'arche de Pilate, l'esplanade du temple; la mosquée bleue et sa porte dorée qui a vu passer Jésus triomphant.

Mme Myriam Harry décrit longuement ensuite le Saint-Sépulcre, les cérémonies souvent bizarres du Vendredi Saint à Jérusalem, parle du mur dit des lamentations contre lequel viennent pleurer les Juifs, de la fameuse cérémonie du Feu Sacré, fête si curieuse du « rite schismatique », etc.

Le volume nous conduit cependant à Bethléem, qui garde le tombeau de Rachel, ainsi que l'église de la Nativité qui ressemble à une forteresse; parle de Jéricho et de la Mer Morte; d'Hébron, qui se trouve avoir donné son nom au peuple hébreu; Nazareth, qui apparaît au faîte d'une colline couverte d'églises, de clochers et de couvents. Puis c'est Tibériade, qui date de Hérode Antipas et fut construite en l'honneur de l'empereur Tibère, mais ne garde que ses remparts et un donjon démantelé; Capharnaüm, centre de la prédication du Christ; Safed qui possède «le fauteuil d'Elie », siège de bois sur lequel accouchent les femmes d'Israël; le Mont Carmel, dont le couvent des Carmes, berceau de tous les Carmels du monde, est bien plus un château-fort qu'un monastère; Saint-Jean-d'Acre aux ruelles tortueuses, aux arcades médiévales qui virent passer Frédéric Barberousse, etc.

Le volume de Mme Myriam Harry, plein de détails et de faits, offre encore un précieux avantage; il est excellemment écrit, qualité qui ne se rencontre pas tous les jours.

▮

Un curieux volume de souvenirs sur l'Abyssinie est celui qui a été donné par M. André Armandy, et qui porte ce titre inattendu : La désagréable partie de campagne. Ce voyage au pays de feu l'empereur Ménélik est d'ailleurs plein de choses et constitue une intéressante lecture.

M. André Armandy, fait d'ailleurs exceptionnel pour la région, débarque à Djibouti par une pluie battante. Il parle des habitations plutôt bizarres des Somalis, qui ne sont que des cases de boue, et de la population française composée surtout de fonctionnaires. Le voyageur gagne Addis-Abeba par un chemin de fer sur lequel il donne de biens curieux détails. En passant il dit plutôt du mal de la population éthiopienne qui domine le pays et du gouvernement qui exigea la forte somme pour laisser terminer par un pont métallique la voie que construisait un de nos ingénieurs.

Des indications amusantes sont données par le récit sur la police locale qui se promène « en bannière », le fusil retourné, tandis que les hyènes et milans se trouvent chargés du nettoyage de la voirie. Des détails pittoresques sont également donnés sur la population indigène et ses tracas journaliers, ainsi que sur la manière dont on protège la virginité des petites Abyssines; sur la ville même d'Addis-Abéba et sa population, ainsi que le lamentable aspect de la bicoque où se trouve logée la légation de France; sur les sources du Nil bleu, en même temps que sur la cuisine indigène; sur la femme abyssine et son accoutrement pittoresque, ainsi que la coutume de porter une sorte de persil dans les narines pour éviter les migraines.

Bien des détails sont donnés encore sur les mœurs du pays, sa population, ses rapports souvent bizarres avec les visiteurs européens. Le livre, en somme, est curieux, et nous y renvoyons volontiers le lecteur qui ne pourra que s'y intéresser.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Commerce : M. Paul Valéry : la musique et la poésie; Charles Lamoureux; Mallarmé; les jeunes poètes de naguère. — *La Revue de France :* quelques propos du peintre Degas. — *La Rose-Croix :* action des phases lunaires sur les microbes et des astres, peut-être, sur nous. — *Naissance :* *La Critique sociale :* but de la publication exposé par M. Boris Souvarine. — Mémento.

Commerce publie dans son cahier d'hiver (n° XXVI) une « allocution » prononcée par M. Paul Valéry à l'occasion du cinquantenaire des Concerts Lamoureux. Le poète y exprime sa ferveur pour la musique et la reconnaissance des écri-

vains : « La dette de la littérature à l'égard de Charles Lamoureux est immense ». C'est la vérité même. Plaidant pour l'esthétique qu'il s'est choisie, M. Valéry déclare :

L'éducation musicale du public français, — et particulièrement d'un nombre croissant d'écrivains français, — a contribué, plus que toutes considérations théoriques, à orienter la poésie vers un destin plus pur et à éliminer de ses ouvrages tout ce que la prose peut exactement exprimer. Comme la musique, dans ses débuts, a divisé les impressions de l'ouïe, — rejetant les unes, les *bruits*, qui ont une sorte de signification, mais qui se combinent mal entre eux; recueillant, au contraire, les *sons*, qui ne signifient rien par eux seuls, mais qui se peuvent bien reproduire, et bien combiner, — ainsi la Poésie s'est efforcée, parfois très laborieusement, parfois très dangereusement, — de distinguer (de son mieux) dans le langage, — des expressions dans lesquelles le sens, le rythme, les sonorités de la voix, le mouvement s'accordent et se renforcent, tandis qu'elle s'essayait au contraire à proscrire les expressions dans lesquelles le sens est indépendant de la forme musicale, de toute valeur auditive.

Cette sorte de rééducation de la poésie (considérée dans la période qui va de 1880 à 1900) eut Lamoureux et les concerts Lamoureux pour agents de première importance. Comme Baudelaire eut les concerts Pasdeloup, Mallarmé et ses suivants eurent les concerts Lamoureux.

Avec la belle émotion de la gratitude, M. Valéry évoque les concerts dominicaux du feu Cirque d'Eté. Ils furent un pain spirituel à nos vingt ans. Pour beaucoup d'entre nous, un de nos souvenirs les plus chers est celui de nos retours des Champs-Elysées auprès de Stéphane Mallarmé. Je l'entends encore me dire que la musique lui était un « tremplin ». Elle le projetait vers les hauteurs. Il emportait sa provision de rêve pour toute la semaine. Il construisait d'après la trace laissée en lui par les arabesques sonores. Nous reconduisions souvent Mallarmé jusqu'à la porte de la maison où il habitait, rue de Rome. Après notre enchantement par Beethoven, Wagner, César Franck, sous l'illustre baguette qui dirigeait un orchestre merveilleux, la parole ailée, si claire, de Mallarmé, nous était un nouvel enchantement qui dépendait du premier, le continuait, l'enrichissait encore.

M. Paul Valéry exprime l'atmosphère et le sens de ces fêtes passées, le mieux du monde :

Il y avait, dans cette rotonde du Cirque, deux êtres d'une intolérance totale et presque brutale : l'un, Lamoureux; l'autre, c'était nous, jeunes gens tassés dans les galeries à deux francs, — fanatiques, et, comme tous les purs, prêts à massacrer les indignes dont la chaise grince ou dont le rhume se déclare.

Mais, sur une banquette du promenoir, assis à l'ombre et à l'abri d'un mur d'hommes debout, un auditeur singulier qui, par une faveur insigne, avait ses entrées au Cirque, Stéphane Mallarmé, subissait avec ravissement, mais avec cette angélique douleur qui naît des rivalités supérieures, l'enchantement de Beethoven ou de Wagner. Il protestait dans ses pensées, il déchiffrait aussi en grand artiste du langage ce que les dieux du son pur énonçaient et proféraient à leur manière. Mallarmé sortait des concerts plein d'une sublime jalousie. Il cherchait désespérément à trouver les moyens de reprendre pour notre art ce que la trop puissante Musique lui avait dérobé de merveilles et d'importance.

§

Mme Jeanne Raunay, qui fut une si belle cantatrice, conte avec une simplicité gentille ses souvenirs sur Degas aux lecteurs de **La Revue de Paris** (15 avril).

Voici le peintre qui assiste à l'enterrement d'un camarade très cher. L'émotion de chagrin cède à une irritation majeure, aux sottises des discours officiels devant la tombe :

Ses voisins l'entendaient maugréer :

— En voilà des mots inutiles... mais non... non, ce n'est pas ce qu'il faut dire.. mais non...

La dispersion des assistants ayant été assez rapide, il s'attarda, et il descendait tout seul, quand à la porte du cimetière il rencontra X... — X... est un bel artiste qui, à ce moment-là, croyait encore avec sincérité qu'il méprisait la gloire mondaine! Et Degas, qui l'a méprisée jusqu'au bout, l'aimait pour cela. Il lui montrait volontiers sa pensée : il avait confiance, et avec lui parlait à cœur ouvert. Les deux artistes cheminaient le long du boulevard... Au bout de quelques minutes, Degas s'arrêta et, rompant le silence, dit à son compagnon :

« — Quand je mourrai, mon petit, c'est vous qui parlerez au bord de ma tombe... et voilà ce que je veux que vous leur disiez... Ce ne sera pas long d'ailleurs, mais tout y sera. Si vous êtes un peu

attristé par la mort du vieil ami, comme je vais vous préparer votre discours, tout vous sera facile... Ah!... Comme je voudrais vous entendre et les voir!... Mais, ce jour-là, je serai sourd et plus aveugle encore qu'aujourd'hui... Vous les regarderez bien à la ronde, et puis vous leur direz donc :

« — Il aimait beaucoup le dessin, moi aussi... »

» Et vous rentrerez chez vous.

D'une lettre de Gauguin à Daniel de Manfried, datée de Papeete le 15 août 1898, Mme Jeanne Raunay cite un fragment d'où nous extrayons ce témoignage :

Degas est, *comme talent et comme conduite,* un exemple rare de ce que l'artiste doit être : lui qui a eu pour collègues et admirateurs tous ceux qui sont au pouvoir : Bonnat, Puvis de Chavannes, etc..., Antonin Proust..., et qui n'a jamais voulu rien avoir. De lui on n'a jamais entendu, vu, ni une saleté, une indélicatesse, quoi que ce soit de vilain. Art et dignité.

Dans l'Affaire Dreyfus, Degas se rangea contre les partisans de la revision du procès. Le maître-peintre était un *grand bourgeois conservateur,* on le sait. Mme Raunay nous apprend comment il se renseignait et comment il jugeait, en politique. Ce n'était pas son royaume. Il ne commettait pas d'erreurs dans le sien.

Il y a un peintre, et que je ne nommerai pas, écrit Mme Raunay, non que je l'aime extrêmement, mais parce que je trouve tout de même injuste la façon dont l'a défini Degas.

Lui, ne l'aimait pas, ni son art. Et comme il mettait volontiers dans le même tas toutes ses haines et toutes ses rancunes, il proclamait :

— Z..., c'est l'élève de Cabanel et de Dreyfus...

Cabanel, je comprends assez qu'il détestât son art; mais Dreyfus? Savez-vous pourquoi il l'a tant haï, au point d'en arriver à se brouiller avec ses meilleurs amis? C'est que, devenant aveugle et ne lisant plus rien, pas même son journal, Zoé lui lisait tous les jours *Le Petit Journal* et *La Libre Parole*! Il se fit ainsi une opinion, et profonde... dont rien ne l'a fait se départir.

§

Les curieux de magie trouveront pâture de choix dans le triple numéro (janvier à mars) de **La Rose+Croix**. M. F. Jol-

livet-Castelot (qui a obtenu des attestations certifiant qu'il a fabriqué de l'or) y publie une « Introduction de l'étude positive de la magie ». Elle comprend une définition de chacun des vingt-deux arcanes du Tarot, « Bible de l'hermétisme ». Nous signalons ce travail objectivement.

La même revue, sous ce titre : « L'astrologie scientifique », donne un chapitre d'un ouvrage de M. Georges Lakhovsky, de l'Institut Pasteur, sur « l'action des phases lunaires ». On y trouve cette déclaration :

Différentes expériences de laboratoire que je poursuivis pendant un an à l'Institut Pasteur, sur la stérilisation de l'eau et des liquides, m'ont permis de mettre en évidence que le pouvoir bactéricide des circuits oscillants métalliques dans l'eau distillée, dont je préconise l'utilisation, croît tandis que la surface éclairée et visible de la lune décroît, et réciproquement.

La stérilisation des cultures microbiennes par contact direct des métaux avec l'eau et les liquides, telle que je l'ai démontrée dans une note présentée à l'Académie des Sciences, est donc soumise à variations dans de larges proportions, du fait de l'interférence des rayonnements astraux.

Les nouvelles recherches entreprises depuis cette communication ont montré que l'effet des circuits métalliques dans l'eau distillée varie suivant les phases de la lune et les différentes saisons de l'année.

Voici quelques données expérimentales relatives à la durée de la stérilisation en fonction du quantième et des phases lunaires.

Le 23 avril 1929, pendant la pleine lune, la stérilisation des cultures microbiennes dans l'eau distillée est obtenue au bout de 26 heures.

Le 23 mai 1929, également pendant la pleine lune, elle demande plus de quarante heures.

Le 18 juin de la même année, pendant une période de 4 à 5 jours précédant la pleine lune (survenue le 22 juin), le contact de l'argent avec une culture microbienne dans l'eau distillée, non seulement ne tue pas les microbes, mais paraît faciliter leur reproduction.

Il en est de même les 17, 18 et 21 juillet 1929 (pleine lune le 21 juillet), car le nombre des microbes augmente au contact du circuit en argent.

Les expériences ont été reprises en août et septembre de la même année. Deux séries de recherches ont été poursuivies con-

curremment, l'une avec de l'eau de fontaine en 24 heures pendant la pleine lune, alors que dans l'eau distillée les microbes continuaient à vivre et à pulluler pendant la même phase lunaire.

M. Lakhovsky aboutit à conclure :

L'influence astrale peut également être invoquée à propos des épidémies : grippe, fièvre typhoïde, choléra, etc. Elle rend le microbe plus ou moins virulent suivant les modifications subies par le champ des ondes cosmiques du fait de ses interférences avec les rayonnements des astres qui varient selon la position de la Terre dans le système solaire.

L'usage empirique, immodéré, que l'on fait actuellement des ondes hertziennes — cause possible du désordre des saisons autrefois régulières — ne prépare-t-il pas, tout simplement, la destruction finale de notre espèce, du moins sous sa forme humaine?

§

Naissance :

La Critique sociale (mars) a pour directeur M. Boris Souvarine et pour éditeur M. Marcel Rivière, 31, rue Jacob, Paris, 6e. Cette publication, qui n'indique pas sa périodicité, se propose de traiter de : « Sociologie. Economie politique. Histoire. Philosophie. Droit public. Démographie. Mouvement ouvrier. Lettres et Arts. » Elle a des vues très vastes, on s'en rend compte.

Le premier numéro contient une lettre ouverte de Lénine à M. Boris Souvarine. On y trouvera trace de discussions byzantines entre les fondateurs du bolchévisme, après l'expérience de 1905 et avant celle qui évolue actuellement. Mais cette lettre apporte d'utiles précisions sur l'utilité de la guerre, d'après Wladimir Ilitch.

Sous ce titre : « Perspectives de Travail », M. Boris Souvarine définit le but du nouvel organe. C'est de contribuer au progrès des « sciences sociales » que l'on n'étudie plus. Il signale fort justement « ceux qui font du marxisme sans le savoir » quand ils combattent la doctrine. Pour la défendre et en préconiser l'étude, M. Souvarine s'autorise d'une érudition sûre. Il regrette la pauvreté des « publications socialistes dites théoriques » :

La France, dans cet ordre de choses, écrit-il, présente le plus sombre tableau. La crise de l'intelligence révolutionnaire, socialiste ou communiste, y est à son plus haut point, correspondant au niveau idéologique le plus bas. La presse des deux partis charrie inlassablement de mornes lieux communs. Aucun des grands faits de l'époque, ni le bolchévisme ni le fascisme, ni les visées de l'Amérique ni les inconnues de l'Orient, ni même les réserves de la vieille civilisation européenne, n'ont été sérieusement sondés, étudiés, supputés. Aucune des inquiétudes de la génération montante, celle qui doit façonner le plus proche avenir, n'y trouve son expression. Sur le bolchévisme et le fascisme, ce sont toujours les mêmes récriminations amères invoquant une démocratie abstraite qui n'existe nulle part ou la soumission docile au pouvoir soviétique, dans toutes ses contradictions les moins conformes aux principes impliqués dans les termes; sur l'Amérique, les voies qu'elle ouvre, les solutions qu'elle apporte, c'est l'intolérable dilemme de l'approbation béate ou du dénigrement total; sur l'Orient, indifférentisme ignare des uns, stratégie pédantesque des autres, Charybde et Scylla; quant à l'Europe, son destin semble se jouer pour ceux-là dans des circonscriptions électorales, pour ceux-ci dans les bureaux de Moscou de la dictature du prolétariat.

M. Souvarine dénonce l'« abaissement intellectuel du prolétariat ». Il rappelle la « tenue très élevée des journaux ouvriers français d'avant 1848 ». *La Critique sociale* veut éduquer les générations appelées à remplacer celles qu'a « frappées la plus grande tuerie de tous les temps », leur « épargner bien des tâtonnements, faire l'économie de bien des erreurs ».

Mémento. — *Départs* (mars-avril) : Poèmes de MM. P. Reverdy et M. Fontaine. — « T. de Quincey », par Mme Madeleine Laporte. — « Dieu, l'homme et les choses chez R. M. Rilke », par M. E. Dörken.

Latinité (avril) : « Une journée de Pierre le Grand », par le comte Alexis Tolstoï. — M. Ch. Forot chante : « A mon corps ». — M. H. Ghéon écrit sur Bourdelle.

L'Archer (avril) : M. Ch. Cestre : « L'Amérique et la nouvelle morale ». — M. Marcel Coulon : « Les gains de Rimbaud en Arabie et en Abyssinie ». — Les savoureux « Propos de Compagnou ». — De M. Georges Gaudion : « Notes sur l'art de Toulouse-Lautrec ». — Poèmes de Pierre Frayssinet et de M. de Bellomayre.

Revue des Deux Mondes (15 avril) : « Le prince de Bülow et ses mémoires », par M. Jules Cambon, qui remet au point certaines

assertions de l'ancien chancelier. — « Le tragique destin de mon père », par Mlle A. Stolypine qui cite, sans le juger monstrueux, ce mot du tsar Alevandre III : « Quand l'empereur de Russie est à la chasse, l'Europe peut attendre. » Elle conte cet épisode de la Révolution, à propos du yacht impérial, l'*Almaze* :

A son bord, pendant la révolution, devaient être assassinés les officiers de la marine russe. On les recherchait la nuit sur la côte, et on les amenait en canot à vapeur sur l'*Almaze*. Vers le matin, les cadavres en uniforme blanc étaient précipités dans l'eau, avec un poids attaché aux pieds. Quand les troupes anticommunistes occupèrent Odessa, on fit descendre dans ces parages un scaphandrier. Arrivé au fond de la mer, il aperçut tout un peuple en uniformes blancs. Les officiers debout, en foule compacte, des poids attachés aux pieds, s'avançaient en se balançant vers lui et le fixaient de leurs yeux éteints.

Quelle image ce serait, au cinéma !

La Muse française (10 avril) : Poèmes de Pierre Frayssinet et de MM. A. Droin, A. Fontainas, F. Gregh et S. R. Lefèvre. — « La poésie de Roger Allard », par M. Ph. Chabaneix. — « Le sentiment de l'amour chez Mistral et Le Goffic », par M. J. Gausseron.

Les Primaires (avril) : « Le souvenir de Louis Pergaud », où la revue réclame la publication intégrale du « Carnet de guerre » et de la correspondance du maître auteur de « De Goupil à Margot ». — « En pleine nature », par M. Emile Guillaumin. — M. Pierre Robic : « Par ce midi, le petit vieux... », poème.

Revue bleue (4 avril) : « Pierre Magne », par M. Marcel Marion.

La Revue Mondiale (15 avril) : « La dérive des continents », par M. F. Butavand. — « L'Allemagne et l'Europe », par Diodore. — « Israël 1931 », par M. Pierre Paraf.

Notre Temps (5 avril) : M. J. Luchaire : « Pas de temps d'arrêt pour le rapprochement intellectuel ». — « Le théâtre de Jacques Chabannes », par M. P. Faure-Frémiet. — Le début de « Le pèlerinage sentimental », pièce de M. J. Chabannes.

Revue franco-belge (avril) : « La Justice et la Révolution », par M. E. Seillière. — « Janséniste et comédienne », par M. G. Charlier. — Les proscrits de France à Liége sous la Restauration », par M. H. Heuse.

La Revue européenne (avril) : Victor Ségalen : « Quelques musées par le monde ». — M. Maxime Gorki : « Un événement extraordinaire ».

L'Esprit Français (10 avril) : Un magnifique poème de M. Saint-Pol-Roux : « Hosannah ». — Un inédit de Hugues Rebell : « Une âme délivrée ». — « La politique de Mistral », par M. Jean Ajalbert. — « Exotisme », par M. Fernand Divoire.

La Revue hebdomadaire (11 avril) : I. Tourgueniev : « La vie parisienne en 1846 ».

Jazz (avril) : luxueux numéro consacré au « Nudisme », auquel ont collaboré : Mme Rachilde, MM. A. Beucler, J. Delteil, F. Divoire, M. Garçon, Paul Poiret, J. Romains, P. Reboux, A. Salmon.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ARCHÉOLOGIE

Le Congrès et l'Exposition d'art persan de Londres. — A. U. Pope : *An Introduction to Persian Art since the Seventh Century A. D.*, P. Davies, Londres, 1931. — H. Dehérain : *La Vie de Pierre Rufin, orientaliste et diplomate* (1742-1824), Geuthner, 1929, 2 vol. gr. 4°. — A. Kammerer : *Pétra et la Nabatène*, Geuthner, 1929 ; 1 vol. de texte, 1 vol. de planches. — D. Macnaughton : *A Scheme of Babylonian Chronology*, Luzac, Londres, 1930. — D. Tostivint : *Le problème des chronologies antiques. La Babylonie*, Geuthner, 1931. — R. Blanchard : *Asie Occidentale* (t. VIII de : *Géographie Universelle*), A. Colin, 1929. — H. D'Ardenne de Tizac : *La sculpture chinoise* (*Bibliothèque d'Histoire de l'Art*), Van Oest, 1931. — G. R. Tabouis : *Nabuchodonosor et le triomphe de Babylone*, Payot, 1931.

Un gros événement dans le domaine de l'archéologie est la tenue en janvier dernier, à Londres, d'un **Congrès et d'une exposition d'art persan** dans les locaux de l'Académie des Beaux-Arts. Jusqu'ici, l'art persan, apprécié d'un petit nombre de connaisseurs, n'avait été étudié que dans des Congrès et des Expositions d'Art Oriental. Il a eu, cette fois, son autonomie et grâce aux efforts des organisateurs (ne pouvant les citer tous, retenons les noms de Sir Denison Ross pour le Congrès, MM. A. U. Pope et Asthon pour l'exposition), on a pu acquérir une idée nouvelle et plus complète de la civilisation iranienne dont les racines plongent dans le plus lointain passé et qui peut, de proche en proche, remonter jusqu'au quatrième millénaire avant notre ère. Le Congrès en faisant le bilan de nos connaissances a montré tout ce qu'il reste d'inconnu dans les étapes de cette brillante civilisation, et l'Exposition, en réunissant tant d'objets épars dans les musées et les collections, (sculptures, céramiques, bronzes, miniatures, tissus et tapis) a donné la plus belle idée de la richesse et de la personnalité de l'art persan. Cette manifestation n'est pas restée isolée. La légation de Perse à Paris sous l'énergique impulsion du fin lettré et artiste qu'est S. E. Hussein Khan Alâ, ministre de Perse, avait organisé le 20 mars dernier, à la Sorbonne, une soirée persane où l'on put entendre des chants et de la musique de Perse, mais aussi une remarquable conférence de Mr. Mohsen Moghadam, membre de la Légation ; le conférencier, dans le français le plus pur, fit un parallèle

très judicieux des tendances de l'art occidental et de l'art oriental, conférence qui est une véritable préface à toute étude de l'art de l'Orient.

Parmi les études qu'a suggérées l'exposition persane, signalons **An Introduction to Persian Art,** de M. Pope. L'auteur connaît au mieux la Perse qu'il a parcourue en tous sens, et, sur les 103 illustrations du volume, la plupart sont dues à ses propres clichés et témoignent du goût de celui qui les a prises. Après un aperçu historique nécessaire, Mr. Pope étudie les techniques l'une après l'autre ; il en dégage les caractéristiques générales, et avec des vues très neuves sur le sujet ; quelques exemples bien choisis viennent à l'appui de la démonstration. Il fait soigneusement ressortir les liens qui rattachent l'art de la Perse à l'art mulsuman en général, mais aussi tout ce que cet art persan a su garder de personnalité, de particularisme par quoi il se distingue si bien des autres provinces de l'art musulman. Une des qualités du volume de Mr. Pope est de n'avoir pas étudié l'art persan en lui-même, mais dans ses relations avec le passé ; non seulement chaque chapitre, lors de l'examen des techniques, nous montre ce qu'elles ont dû à l'art sassanide et par delà à celui de l'Elam, mais l'auteur a tenu à compléter sa pensée dans une vue d'ensemble sur les divers facteurs moins tangibles qui ont contribué à la formation de l'art persan ; les conditions géographiques, politiques, ont joué leur rôle comme les conditions religieuses, qu'il s'agisse de l'introduction du mahométisme en général ou de l'influence du soufisme, cet aspect mystique de la religion, dont les retentissements ont été considérables. Ce chapitre est suivi d'un aperçu sur tout ce que la Perse a donné de son art aux contrées voisines à diverses époques, et sur tout ce qu'elle peut donner encore, car le volume se termine par une appréciation de l'art persan moderne et des destinées qui l'attendent. Le volume de Mr. Pope n'est pas un manuel dont les descriptions minutieuses s'adressent surtout aux spécialistes et savent rarement atteindre les idées générales, mais c'est plus qu'une introduction à l'histoire de l'art ; disons une initiation par laquelle le lecteur réfléchi se trouvera de plain-pied dans la connaissance d'un art jusqu'ici estimé, à tort, seulement d'une minorité.

M. Dehérain, à qui ses fonctions de conservateur de la Bibliothèque de l'Institut donnent accès à d'intéressantes archives, a entrepris de nous conter la vie d'un de ces bons et modestes serviteurs de la France, comme il s'en est tant rencontré au cours des âges, à qui est dû le renom de notre pays à l'étranger. Figure singulièrement attachante que ce **Rufin**, que nous ignorions encore hier, et dont la carrière aventureuse nous est retracée, pièces à l'appui, dans deux forts volumes grand quarto. C'est dire que M. Dehérain n'a voulu laisser dans l'ombre aucun des aspects du caractère de son personnage : j'ajoute qu'il dépeint les événements de telle sorte que la lecture en paraît trop tôt finie. Rufin, d'abord élève de l'école des Jeunes de Langue, qui devint plus tard l'Ecole des Langues Orientales Vivantes, fut ensuite envoyé auprès du Khan de Crimée allié des Turcs contre les Russes ; fait prisonnier dans la déroute, il alla pendant quelque temps en captivité à St-Pétersbourg. De retour en France, à la suite de cette mission dont il s'était fort bien acquitté, il devient attaché à la Bibliothèque du Roi, administrateur des Jeunes de Langue, professeur au Collège de France; il n'a que 42 ans ! Mais la Révolution éclate et Rufin devient suspect; cependant il faut bien faire appel à ses talents et il est renvoyé à Constantinople; il y est comme chargé d'affaires lorsqu'a lieu la rupture de la Turquie avec la France en 1798, à la suite de la Campagne d'Egypte. Selon l'usage turc de l'époque, le représentant de la France est interné au Château des Sept-Tours où il restera près de trois ans, tant que dureront les hostilités. Le récit de cette détention, plein de pittoresque, abonde en détails curieux sur l'existence menée par les Français lors de leur séjour en prison. Rufin soutient le moral de ses compatriotes, travaille, instruit ceux qui s'intéressent à l'orientalisme; il sort grandi de cette épreuve, garde son poste après sa captivité, ce qui était sans précédent; mais les premières difficultés surgissent, mésentente avec l'ambassadeur, le général Brune. Il se trouve ensuite mêlé aux négociations que Napoléon entame avec la Perse, jugée capable de faire contrepoids, en Orient, à la puissance turque. Il assiste à la chute du sultan Sélim III, et ceci nous vaut des pages du plus haut intérêt sur la révolte des janissaires et les événements qui

amènent la déposition d'un sultan. Mais à la Restauration et aux Cent Jours, Rufin qui avait déjà vu plusieurs régimes et qui paraît avoir eu le désir de servir la France plutôt que de se rallier à tel ou tel gouvernement, se compromet par sa facilité à donner des gages; à cette période où les événements vont plus vite que les nouvelles, il retarde dans ses démonstrations de loyalisme et Richelieu après les Cent Jours, le met en disgrâce. Ce serait fait de Rufin, qui se retire modestement à Constantinople, si le marquis de Rivière, notre ambassadeur, n'était obligé, même malgré ses préventions, d'avoir recours à son expérience. Et voici Rufin qui, pour la quatrième fois, rentre en place; il finira ses jours à Constantinople à l'âge de 82 ans. M. Dehérain a mis soigneusement en parallèle, au cours de ces volumes, l'œuvre diplomatique de Rufin et son caractère d'orientaliste; pendant dix ans, il enseigna au Collège de France le turc et le persan. Grand travailleur, plein de cette courtoisie chère aux Orientaux, ce fut malgré les emplois, un peu secondaires d'ailleurs, qu'il occupa à l'étranger, un homme de premier plan; tout au plus pourrait-on lui reprocher, dans certaines circonstances où il devait parler plus haut, puisqu'il représentait la France, de l'avoir fait avec cette modestie qui lui était personnelle. Les deux volumes de M. Dehérain qui mettent si bien en valeur ce caractère, tracent un portrait définitif de ces excellents « commis » que la France sait trouver à toutes époques et qui contribuent si puissamment à sa grandeur en quelque lieu que le hasard les ait placés.

Pétra, la ville inaccessible, blottie au fond d'un ravin et taillée à même ses parois de grès rose, Pétra, pendant plus de deux siècles le grand entrepôt du commerce oriental, Pétra revit dans l'histoire que nous devons à M. A. Kammerer; et nous ne pouvons avoir meilleur guide, l'auteur, fin lettré, ayant su profiter de ses séjours en Orient pour l'étudier et le bien connaître. Pétra, capitale de la Nabatène, située en Arabie Pétrée, au sud de la mer Morte, et dont la période de splendeur a pour point culminant le début de notre ère, avait été oubliée; ce fut par hasard que le voyageur Burckhardt la retrouva en 1812. Surveillé et soupçonné par les indigènes fanatiques, il lui fallut se contenter d'une visite sommaire;

mais il avait montré le chemin. Peu à peu les difficultés s'aplanirent, les missions se succédèrent en Nabatène, relevant les monuments et les inscriptions bien qu'aucune fouille véritable n'ait encore été faite à Pétra. M. Kammerer expose, d'après les nombreuses sources dont nous disposons aujourd'hui, ce que nous savons de Pétra et des Nabatéens. Véritables Arabes que leurs migrations ont amenés au nord de leur habitat primitif, les Nabatéens sont des intermédiaires ayant monopolisé le commerce par caravanes, depuis l'Arabie et l'Egypte jusque dans le reste de l'Asie Occidentale ancienne. Connus dès l'époque assyrienne, mais maintenus par leurs puissants voisins, ce n'est qu'aux environs de notre ère qu'ils profitent de l'antagonisme des divers peuples en lutte contre les Romains, pour prendre une place prépondérante. A partir du IIe siècle de notre ère, alors que la Nabatène fait partie intégrante de la province romaine d'Arabie, le sceptre du commerce passe à Bosra dans le Hauran, puis à l'état rival de Palmyre dont la situation géographique n'est pas sans analogie avec celle de Pétra; l'une est gardée par ses défilés, l'autre par les solitudes du désert. Tous ces événements, que M. Kammerer expose en détail avec un sens aigu de la philosophie de l'histoire, sont suivis d'une étude sur les mœurs, le gouvernement, la religion, la langue des Nabatéens et d'une description des monuments qu'ils nous ont laissés. Ce sont de simples façades de tombeaux creusés à même les parois du rocher qui enserrent la vallée du Wadi-Mousa et se rapprochent à l'entrée et à la sortie de façon à réaliser une fermeture naturelle. Façades somptueuses d'art romain orientalisé, bien d'accord avec ce que dut être la richesse d'une telle ville; mais sur la montagne, les lieux de cultes, taillés dans le roc, rappellent par leur simplicité la nature sémitique véritable et les croyances de la population que les circonstances enrichirent. Un atlas de photographies très variées reproduit les principaux sites et monuments de la région, et complète à merveille l'œuvre si importante et si durable que M. Kammerer vient de consacrer à Pétra et aux Nabatéens.

La chronologie, cette croix des assyriologues et des égyptologues, nous vaut deux études nouvelles; l'une est de M. Macnaughton. **A scheme of Babylonian chronology**, après avoir

donné une liste générale des dynasties babyloniennes depuis le « déluge » (3189), jusqu'à la chute de Ninive, reprend les événements dans une série de notes explicatives. Il y a dans ce volume beaucoup de travail et d'esprit critique, mais si certaines dates proposées par l'auteur sont possibles en elles-mêmes, elles paraissent moins assurées lorsqu'il s'agit d'une vue d'ensemble. C'est ainsi que M. Macnaughton adopte pour le début de la chronologie égyptienne 5598; il me paraît impossible d'accepter un tel décalage entre l'Egypte et l'Asie occidentale ancienne dont l'histoire commencerait ainsi au moment où l'Egypte est arrivée à la XIIIe dynastie. M. Macnaughton s'est attaché dans une de ses notes à évaluer la durée véritable des années exprimées par les chiffres de Bérose, qui, sans corrections, seraient indéfendables.

C'est aussi ce qu'a fait M. Tostivint dans le **Problème des chronologies antiques. La Babylonie** ; pour lui, les années antédiluviennes sont des années de 6 jours et les années postdiluviennes sont de 52 jours. Cette réduction de la valeur des années rend vraisemblable la durée des règnes des rois les plus anciens et M. Tostivint contrôle sa théorie par l'examen de la liste des rois du grand prisme d'Oxford; il arrive ainsi pour Sargon d'Agadé à la date 2659 avant J. C., date assez basse, en désaccord avec celle de l'astronome anglais Fotheringham (2752), et se rapprochant de celle de l'astronome allemand Kugler (2631). Sur l'existence même des rois très anciens, M. Tostivint nous propose d'admettre à côté des rois véritables et des rois provisoires (nommés au cours de la grande fête citée par Bérose et appelée Sacée), des rois « astrologiques ou mystiques » immolés à des intervalles réguliers à la place des rois véritables et qui auraient pris place dans les listes. Le rapprochement entre les deux volumes de M. Macnaughton et de M. Tostivint prouve assez avec quelle prudence il faut aborder les données chronologiques fournies par les anciennes listes dynastiques et par Bérose; les différentes interprétations qui en sont proposées montrent que si l'on s'approche de la vérité par des chemins divers, le problème ne peut encore être considéré comme résolu.

Un complément nécessaire à toutes ces études orientales est une bonne géographie; nous ne faisons que signaler dans la

Géographie Universelle publiée sous la direction de Vidal La Blache et L. Gallois, l'**Asie Occidentale** de M. R. Blanchard qui décrit tour à tour la Caucasie, l'Asie Mineure, l'Arménie, l'Iran, l'Arabie, la Syrie, la Mésopotamie. Description vivante, humaine, qui renouvelle la géographie de jadis, et où les idées générales abondent. A chaque chapitre l'auteur a joint une bibliographie et des renseignements statistiques qui, par comparaison, éclairent bien souvent la géographie et l'histoire ancienne de ces régions. De nombreuses cartes et figures augmentent l'intérêt du texte.

Après avoir connu l'art chinois un peu emphatique qui a su trouver cependant de fervents admirateurs, l'archéologie, les collections et les ouvrages d'ensemble, dans ces vingt dernières années, nous mettent en présence d'un art plein de noblesse et de sensibilité qui est vraiment la grande époque de la Chine et qu'on ne soupçonnait pas tout d'abord. **La sculpture chinoise** de M. d'Ardenne de Tizac est consacrée aux belles époques, celles où l'art s'épanouit librement avant de subir l'influence boudhique et de se tourner de préférence vers la sculpture religieuse.

La thèse de M. d'Ardenne de Tizac, que 64 planches fort bien tirées viennent illustrer, est que le Chinois se montre avant tout modeleur d'argile et ciseleur de pierre; lorsque sous l'emprise du bouddhisme il crée une statuaire religieuse, il subit des influences étrangères; il cesse d'être lui-même. Après les Song (x^e^-xiie siècle après J.-C.) la sculpture chinoise n'existe plus. Des monuments si peu connus en dehors des spécialistes, que l'auteur présente au public, une impression se dégage, celle de la splendeur de l'art des Han (iiie s. av. J. C. au iiie s. après J. C.), qui paraît vraiment l'âge d'or de l'art chinois, et de la grâce de l'époque des Tang (viie-xe siècles). Dans une anthologie des chefs-d'œuvre de l'humanité, certaines productions chinoises de ces époques mériteraient de prendre place à côté des monuments les plus réputés de la haute antiquité et de l'antiquité classique.

Lorsque Mme G. R. Tabouis me fit part de son projet de publier un **Nabuchodonosor**, j'éprouvai quelque inquiétude, car si nous sommes renseignés sur les faits du règne de ce prince, et par les documents cunéiformes et par la Bible, il me semblait

difficile d'animer assez la sécheresse de ces documents pour leur donner une vie qui pût intéresser. C'est à quoi Mme Tabouis a su parfaitement réussir; dans une série de chapitres consacrés à la chute de Ninive, à l'accession au trône, aux grands événements politiques et religieux de l'époque, nous voyons renaître avec une intensité singulière un monde disparu. L'auteur a utilisé, avec un réel talent, la multitude de documents de la vie de chaque jour que nous ont laissés les Néo-Babyloniens, et la « crédibilité » sans laquelle aucune reconstitution n'est possible ne semble jamais violentée; les foules se meuvent, pensent, réagissent devant nous; sans cesse, quoique sans effort, un jalon fourni par la petite histoire, à défaut de la grande qui en est si avare, sert de guide à ces restitutions. Le sac de Jérusalem notamment vibre de toute l'horreur contenue dans les faits, et ce n'est pas un des moindres intérêts du livre d'avoir retracé les phases du duel implacable qui mit aux prises les Israëlites et les Babyloniens, et se termina par la « grande captivité ». Aux documents utilisés par Mme Tabouis, j'ajouterai le début d'un court billet de Nabuchodonosor, alors prince héritier, que j'ai trouvé parmi des tablettes cunéiformes inédites du Louvre et que j'ai publié seulement en fac-similé. Le prince, nous sommes en 610 avant J. C., s'adresse aux généraux; il nous dit que le roi son père marche vers la ville d'Harran avec un important concours de Mèdes, ses alliés; la lettre, misérablement brisée, semble se terminer par un appel aux armes. Quelle richesse, dans ces documents cunéiformes qui nous ont conservé pêle-mêle, aussi bien une quittance d'orge ou de moutons, qu'une lettre du roi le plus fameux de Babylone !

D[r] G. CONTENAU.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Figurations quaternaires de têtes de flèches et documents glozéliens. — Manœuvres du bureau de l'Institut international d'anthropologie. — En vertu du droit de réponse. — Un procès Bayle en perspective. — Une révision qui s'impose.

Figurations quaternaires de têtes de flèches et documents glozéliens. — Il existe quelques représentations quaternaires de pointes de flèches d'une grande précision morphologique.

Ce sont, en premier lieu, les deux flèches figurées sur une dent d'ours, faisant partie de la parure de l'abri sous roche Duruthy (fig. 1). Vient ensuite la flèche gravée sur une des sagaies trouvées par de Sautuola dans la grotte d'Altamira (fig. 2) qui est tout à fait semblable aux deux premières. Pareilles également sont les têtes des flèches que tient à la main l'un des chasseurs de la fresque d'Alpera (fig. 3).

Sur ces trois représentations, les pointes sont figurées sous

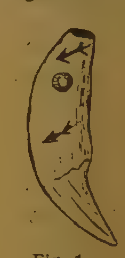


Fig. 1



Fig. 3



Fig. 2

forme triangu laire, avec aile rons effilés. Et s'il est difficil d'affirmer qu'elles son munies d'u pédoncule, leu système d'adaptation médiane empennée paraî bien ressortir à ce mode d'emmanchement.

Or, ce n'est qu'à l'époque du néolithique final e même au début du Bronze qu'on rencontre ce typ de flèches à ailerons. Les gravures de Duruthy d'Altamira et d'Alpera poseraient donc un singu lier problème, s'il fallait admettre qu'il s'ag bien de pointes en silex!

Mais ne sait-on pas que « l'art de la taille du silex subi à l'époque magdalénienne, une régression sensible »? Les der niers paléolithiques « ont surtout utilisé l'os, le bois de renn et l'ivoire pour la confection de leurs armes » (Déchelette Pourquoi, dès lors, les têtes de flèches à ailerons, représen

tées sur leurs gravures d'une façon si précise, ne seraient-elles point ouvrées en os?

Nous le croirons d'autant plus volontiers que le gisement épipaléolithique de Glozel — où l'art animalier et l'industrie de l'os, hérités des magdaléniens, ont connu leur apogée — nous en a livré un grand nombre (1), soit à ailerons et pédoncule (fig. 4), soit à ailerons seuls (fig. 5), qui donneraient après emmanchement la silhouette exacte des figurations quaternaires. Et si l'on n'en a pas encore trouvé de semblables dans les milieux paléolithiques, cela tient vraisemblablement à ce que les flèches qui ont véritablement servi à la chasse ont été détruites par suite de leur séjour prolongé à la surface du sol, alors qu'au Champ des Morts de Glozel, les pièces funéraires ou votives, qui furent enterrées avec soin, nous sont parvenues intactes. De plus, leur polissage soigné les a plus efficacement préservées des altérations chimiques.



Fig. 4

Enfin, il est curieux de constater qu'à l'encontre des figurations quaternaires, les gravures et sculptures glozéliennes, représentant des animaux blessés, *Panthère* (fig. 6), Renne







Fig. 5

(1) Voir *Glozel*, Paris, 1929, fig. 86, 87, 88, 89, 90.



Fig. 6



Fig. 7

Fig. 8

(fig. 7), ne nous montrent que des sagaies à base fourchue, semblables à celles que nous avons recueillies dans le gisement (fig. 8). Toutefois le loup blessé, que piétine le « Chasseur de Glozel » (1) porte implantée dans le flanc une arme de jet dont la forme bifide plus courte se rapproche assez de nos pointes de flèches à ailerons. Mais dans ce cas, ne verrions-nous pas également la figuration de la hampe empennée, s'il s'agissait bien d'une tête de flèche?

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que le mobilier funéraire des Glozéliens, aux pièces aussi nombreuses que variées, représentant une civilisation avancée, issue du magdalénien, ne vienne chaque jour nous fournir l'explication des coutumes de leurs ancêtres paléolithiques, comme aussi de celles de leurs propres descendants circum-méditerranéens, à qui ils légueront la découverte de l'écriture.

D[r] A. MORLET.

§

Manœuvres du Bureau de l'Institut International d'Anthropologie. — Les lecteurs du *Mercure* connaissent les manœuvres auxquelles eut recours le Bureau de l'Institut International d'Anthropologie pour fausser, dès le début, l'esprit d'impartialité de la Commission dite internationale, telle que l'avait acceptée, avec trop de confiance, le D[r] Morlet. En effet, son acceptation d'emblée reposait sur la condition formelle que les membres de la Commission seraient choisis par le Congrès d'Amsterdam. Une élection, en plein congrès, devait, dans son esprit, éliminer les intrigues.

Mais ni le Congrès d'Amsterdam, qui avait émis le vœu de la nomination d'une Commission (accepté par télégramme par le D[r] Morlet), ni le Conseil de Direction de l'I. I. A., ne furent même consultés sur la nomination des membres. Ceux-ci furent choisis par *deux secrétaires du Bureau* qui, dès le début, s'étaient employés de leur mieux à naufrager Glozel.

Jamais, s'il avait été au courant, le D[r] Morlet n'eût accepté la venue d'une Commission ainsi nommée. Malheureusement, il l'apprit trop tard.

C'est qu'en effet M. Bégouen (un des secrétaires dudit Bu-

(1) Voir *Mercure de France*, 15 avril 1930.

reau) répétait inlassablement, sans égard pour la vérité, que les membres de la Commission avaient été nommés par le Congrès d'Amsterdam. « A quelles pensées, écrit-il, ont obéi *les membres* de l'Institut International d'Anthropologie en *nommant* cette commission? » (*Le Temps*, 30 novembre 1927).

Cependant, un jour vint où M. le Professeur Mendès-Corréa se crut obligé, en conscience, de protester : « *Au contraire de ce que l'on écrit au nom du bureau de l'Institut, dans les considérations qui précèdent le rapport de la Commission, l'assemblée générale n'a pas chargé le bureau de l'Institut du choix de cette Commission.* » (Lettre de M. Mendès-Corréa au Président de l'I. I. A.) (1).

Ainsi donc, le fameux Bureau qui avait nommé les membres n'en avait pas été chargé par le Congrès d'Amsterdam! Leur nomination était donc tout à fait irrégulière et, *en fait*, inexistante. Mais que reste-t-il de la farce de la Commission Internationale?

Si nous rappelons ici les manœuvres qui présidèrent à sa nomination, c'est qu'elles viennent de se renouveler au sujet des Congrès internationaux de préhistoire.

Voici, à ce propos, quelques extraits d'un article, très significatif, paru dans l'*Anthropologie* (mars 1931) sous la signature d'un de ses rédacteurs en chef.

Dès la première page nous lisons en note :

Les Congrès d'avant guerre portaient le titre de *Congrès d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques* (avec un s). C'est à la séance du 10 octobre 1929 que la suppression de l's final de « préhistoriques » fut décidée. Il semble qu'il y ait là une grave irrégularité de plus et qu'une pareille décision ne pouvait être prise que par le Congrès lui-même. Or, il n'a même pas été appelé à la ratifier.

Puis au cours de l'article :

Je suppose, en effet, que tous nos lecteurs savent la brillante carrière que fournirent avant guerre les Congrès internationaux d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques...

Je crois donc pouvoir me limiter à raconter ici comment s'opéra, après guerre, la substitution qui devait aboutir aux difficultés actuelles.

(1) Cahier de Glozel, n° 1 : *La Commission internationale*, page 12.

La première idée de l'organisation d'un Institut international d'Anthropologie date de 1918. Elle se manifesta par un « appel aux anthropologistes alliés » lancé par la direction et le personnel enseignant de l'Ecole d'Anthropologie...

Comme suite à cette invitation, une réunion préparatoire pour la fondation du nouvel Institut eut lieu à Paris en septembre 1920. Un rapport général, conçu dans le même esprit, fut lu par le Dr Capitan...

L'année suivante (1921) avait lieu à Liége la première session de l'Institut international...

Aucune discussion des statuts élaborés à Paris n'y eut lieu, bien que l'un des membres les plus éminents de l'Institut, M. Kleiweg de Zwaan, fondateur du prix hollandais, ait déclaré qu'ils avaient été « faits au milieu d'un malentendu déplorable »...

Cette opinion était du reste partagée par de nombreuses personnalités éminentes. M. Boule, sollicité à plusieurs reprises d'adhérer à l'Institut international, avait toujours refusé, faisant remarquer qu'aucune nécessité ne se faisait sentir de remplacer les anciens Congrès d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques, qui avaient fait leurs preuves, par un nouvel Institut d'une autorité discutable. (En septembre 1930, le Congrès se tint au Portugal). Il y fut décidé qu'une Commission, ouverte à tous les congressistes, se réunirait tous les matins, avant les travaux des sections, pour en examiner les voies et les moyens (organisation de Congrès vraiment internationaux).

Puis, au cours de sa deuxième séance, le Bureau toujours présent de l'I. I. A., afin d'éliminer tout au moins queques-uns des antagonistes (c'est-à-dire quelques-uns des partisans des Congrès vraiment internationaux), décida de remettre l'étude de la question à une sous-commission comprenant, outre des membres du bureau de l'I. I. A., miss Tildesley, parlant au nom de ses collègues anglais, et M. Kleiweg de Zwaan, qui fut à l'origine un des animateurs de l'Institut international, mais qui, nous l'avons vu, ne lui avait pas, par la suite, épargné ses critiques. Comme l'un des membres du XVe Congrès protestait contre ce rétrécissement, destiné à faire peser sur la seule miss Tildesley tout le poids des débats, M. Louis Marin prétendit lui imposer le silence, en sa qualité de « président ». L'éminent homme d'Etat mettait ainsi, peut-on dire, le doigt sur la plaie, car il n'était alors ni président du Congrès ni président de la Commission, ni président de la séance, mais uniquement président de l'I. I. A., et, par conséquent, sans qualité aucune pour imposer silence à un membre du XVe Congrès.

...Enfin il fallut prendre en considération la lettre officielle adressée par l'Association des préhistoriens professionnels allemands au nom de ses 128 membres, pour prier l'I. I. A. de bien vouloir s'abstenir d'organiser le XVI[e] Congrès d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques.

A la séance de clôture, les dirigeants de l'I. I. A. lisaient enfin une déclaration dans laquelle ils décidaient de remettre aux soins d'un « petit comité permanent » l'examen des modalités d'organisation des futurs Congrès internationaux d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique...

Un peu avant la réunion du petit comité, un certain nombre de personnes intéressées à la question des Congrès avaient reçu une lettre ouverte « adressée à un savant allemand par un membre de l'I. I. A. et des anciens Congrès d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique, sans s dans le texte, et intitulée : « A propos des Congrès scientifiques internationaux. » Bien qu'anonyme (pourquoi?), il fut immédiatement évident pour toutes les personnes informées que cette « lettre », imprimée à Toulouse, émanait de M. Bégouen...

L'argumentation de M. Bégouen est à peu près la suivante :

L'Internationalisme, dont on fait tant d'état, « n'est que la réunion d'aspirations nationalistes (!) souvent contradictoires (?), et, parfois, d'ambitions personnelles. Il serait facile de répondre à M. Bégouen sur le même ton et il suffirait pour cela de lui rappeler les paroles prononcées par M. Boule à plusieurs reprises, et encore récemment, en réponse aux sollicitations diverses du bureau de l'I. I. A. — Extraits de l'*Anthropologie* (numéros 1-2, tome XLI).

§

En vertu du droit de réponse. — Le Docteur Léon Chabrol nous écrit :

Vichy, le 26 avril 1931.

Monsieur le Directeur,

Je regrette d'avoir à vous demander une nouvelle insertion, mais il me faut encore préciser les points suivants, en réponse à la lettre du Dr Morlet du 15 avril :

I. DES OBJETS-TÉMOINS DES VERRERIES DES MONTS DU FOREZ SE RETROUVENT DANS LA COUCHE DITE ARCHÉOLOGIQUE DE GLOZEL. — Chicaner sur des des erreurs matérielles de transcription ou de typographie, voilà ce qui fait tout le « *fastidieux* » d'une polémique.

Depuis longtemps le Dr Morlet excelle en ce domaine que je lui abandonne.

Naguère il a médit du « *style électoral* », aussi est-il amusant de le voir reproduire — par mégarde, je veux l'espérer — ce *beau cliché d'affiche* : « Je ne m'abaisserai pas à répondre... », etc.

Heureusement les faits qui j'ai établis sont assez clairs pour que je n'aie rien à redouter de ses dénégations sans foi. Et je répète que je suis toujours prêt à confronter, quand on voudra, mes trouvailles des Verreries avec les trouvailles similaires de Glozel, notamment avec celles que les anciens verriers de ce champ *ont signées en caractères glozéliens.*

On verra bien si les *objets-témoins* des Verreries des Monts du Forez — je veux parler des creusets et des briques à cupules — ne sont pas identiques, respectivement, aux « poteries à contexture de grès » et aux briques à cupules vitrifiées et *inscrites* de Glozel (ces dernières provenant bel et bien et sans doute possible de la couche dite archéologique, puisqu'elles sont données, fort justement, comme des preuves certaines d'authenticité).

Mais cette insistance à me quereller sur des textes dont je n'ai altéré ni l'esprit ni la lettre, ces insinuations perfides sur une erreur banale de numérotage de références, ne sont-elles pas dictées par la crainte d'une confrontation d'objets qui donnerait immédiatement raison à toutes mes affirmations ?

II. LE PIED DE COUPE DE LA VERRERIE DES CADIAUX ET SES FLEURS DE LIS. —Avant d'écrire : « Le pied de coupe du Dr Chabrol est de toute évidence gallo-romain », le Dr Morlet aurait agi sagement s'il m'avait demandé à revoir l'objet.

Il l'a formellement daté de Louis XIV, au moment où il ignorait totalement l'existence, dans les collections de divers musées, de pièces romaines, similaires mais non identiques, dont s'inspirèrent sans doute les verriers depuis la Renaissance.

Et c'est seulement lorsque je lui eus montré le dessin de la pièce N° 1577 de Mulhouse, et celui de la coupe de Chartres, qu'il décréta que ma trouvaille était romaine.

Pourtant un examen plus attentif aurait dû refroidir son ardeur à vieillir nos verreries *sans plus de preuves* et modérer sa hâte à reporter, faute de mieux, aux premiers siècles de l'ère, l'âge des verres qu'on y a soufflés et moulés.

Car le type de fleur de lis des Cadiaux est bien celui du modèle héraldique : c'est bien la triple fleur, ligaturée à sa base, des armoiries de France. La ligature y apparaît fort nette, ainsi que, au-dessous d'elle, l'incurvation en dehors des deux tiges latérales qui s'écartent de la tige médiane.

Quand on m'aura montré ce même emblème des rois de France sur une poterie romaine ou égéo-crétoise — tout est possible! — je m'inclinerai de bonne grâce devant l'évidence : mais pas avant.

Je n'ai pas attendu le dessin de la page 460 du *Mercure* pour connaître et citer les fleurons trilobés stylisés sur poteries gallo-romaines. J'en ai signalé (d'après G. Chenet) dans la *Revue Anthropologique* (N° 1-3-1931, page 20 du tiré à part), en indiquant ce qui les différenciait grossièrement du modèle héraldique (une seule tige au lieu de trois liées ensemble).

J'ajouterai que la pièce des Cadiaux n'est pas la seule de son espèce.

Il en existe au moins une autre dont le galbe est copié sur le modèle antique, mais qui est ornée d'une fleur de lis héraldique. C'est le pied de coupe N° 31018 que j'ai pu dessiner au musée de Strasbourg en novembre 1929, grâce à l'obligeance de M. Schaeffer. Il n'y est pas classé dans la verrerie romaine. J'ai reproduit le dessin dans la planche IV, figure 14, de la *Revue Anthropologique*, à côté de la figure 10 (pied des Cadiaux) et de la fig. 15 (coupe romaine de Chartres, d'après A. Deville).

Je regrette de n'avoir pas été autorisé à donner ci-contre ces trois figures suggestives, pour l'édification des lecteurs du *Mercure*.

Les dissemblances entre le modèle antique et la copie probablement moderne des Cadiaux sont très accusées, dans la technique plus encore que dans l'ornementation, de l'avis des spécialistes du verre que j'ai consultés.

Comme mon article de la *Revue Anthropologique* a paru avant le numéro du 15 avril du *Mercure* où le Dr Morlet se complaît modestement à juger les connaissances d'autrui — sur un sujet qu'il ignorait encore l'an passé — je me réjouis de constater que mon savant contradicteur s'y prend un peu tard pour me faire la leçon !

Veuillez agréer, etc...

Dr LÉON CHABROL.

P. S. —Le Dr Morlet a eu l'idée de « grouper », pour mieux éclairer les lecteurs, quelques-unes de mes constatations objectives concernant ses propres réactions à mes écrits de défense. Il les qualifie « d'injures ». Quelles injures en vérité : mon impulsif contradicteur... certain mécanisme mental... etc.

Cet affichage est d'une ingénieuse nouveauté.

On pense au carton de tir où tous les coups bien *groupés* ont fait mouche !

I

Un procès Bayle en perspective. — — M. et Mme Nourric, ère et mère de Nourric, qui fut condamné aux travaux forcés perpétuité pour l'assassinat de l'encaisseur Després, sur s conclusions du rapport de l'expert Bayle, viennent d'assi-ner en un million de dommages-intérêts Mme veuve Bayle, rise tant en son nom personnel que comme tutrice de son ls mineur.

La succession Bayle, héritière des droits et obligations du *e cujus, est responsable,* dit l'accusation, des fautes com-iises de son vivant par Bayle, fautes qui ont abouti à la con-amnation d'un innocent.

Attendu, dit en effet l'assignation, que Bayle a conclu que les bjets trouvés sur le corps de la victime et divers objets saisis u domicile de l'inculpé étaient identiques; qu'il a affirmé notam-ient que le mouchoir trouvé sur le visage de l'encaisseur, ainsi ue la corde qui liait le cadavre, provenaient du domicile des nculpés;

Attendu que cette constatation désignait Nourric, Duquesne et a femme comme les auteurs de l'assassinat, qu'une condamnation ux travaux forcés s'en est d'ailleurs suivie; que cette condam-ation est d'ailleurs actuellement frappée d'un pourvoi en revision our faits et documents nouveaux de nature à établir l'innocence les accusés dans les termes de l'article 443 du C. I. cr.;

Attendu que la preuve est faite aujourd'hui que le sieur Bayle commis des erreurs grossières; que ses conclusions sont injusti-iables, que les affirmations par lui prodiguées sont contraires aux 'aits et à la vérité;

Attendu que Bayle a affirmé dans son rapport qu'il avait décou-ert sur une serviette provenant d'une perquisition des taches de ang; qu'il s'agissait de sang humain et « de sang pur provenant l'une hémorragie franche »; que sans vouloir rappeler ce que de-uis la contre-expertise dans l'affaire Almazian nous savons que 'on entend par « sang humain » à l'identité judiciaire, il suffit l'indiquer que les mots « sang coulant d'une hémorragie franche » n'ont scientifiquement aucune signification; que l'origine du sang ne peut être affirmée en l'absence de tout élément d'identification; que les phrases de Bayle qui constituent des charges graves sont un trompe-l'œil et un fatras pseudo-scientifique destinés à éblouir l'auditoire mal documenté;

Attendu que Bayle a affirmé d'autre part que la corde qui liait

le cadavre et une corde trouvée chez les Nourric étaient identique qu'il a conclu que la corde du cadavre provenait du domicile Nou ric, qu'il en résultait encore une charge accablante contre les a cusés.

L'assignation rappelle ensuite que la contre-expertise off cieuse du professeur Dantzer a conclu à la fausseté de tout les affirmations apportées par M. Bayle pour démontrer l'ide tité entre la corde du cadavre et celle qui a été saisie ch Nourric. Elle ajoute :

Attendu en outre que Bayle a affirmé l'identité entre les mo choirs du cadavre et cinq mouchoirs trouvés au cours d'une pe quisition chez les inculpés, qu'il a prétendu démontrer cette ide tité en relevant dans ces mouchoirs les mêmes caractéristique qu'il a ajouté que ces caractéristiques ne pouvaient se trouv que dans 180 mouchoirs; qu'il a conclu que le mouchoir du c davre provenait du domicile de Nourric; que cette charge était e core écrasante pour les accusés.

Mais attendu que Bayle s'est encore grossièrement trompé, q les caractéristiques signalées par lui peuvent se retrouver da 9.000 mouchoirs et non dans 180, contrairement à ce qu'il a pr tendu; qu'ainsi 9.000 personnes ont pu détenir le mouchoir trou sur le cadavre, que la conclusion de Bayle est une fois enco scandaleusement erronée;

Attendu que, sans aller jusqu'à prétendre que Bayle a sciemme apporté des conclusions erronées, et comme par hasard favorab à une accusation singulièrement précaire, il est permis de rappe que les révélations récentes sur la moralité de ce prétendu sav ne rendent pas cette hypothèse entièrement invraisemblable;

Attendu au surplus que la faute de Bayle est aggravée par publication, à laquelle il s'est livré, de son rapport, publiant au les noms des accusés et diffamant ainsi les noms des requéran

Attendu que Bayle a aggravé sa faute en invoquant mensongè ment, et sous la foi du serment, à la barre des assises, le tém gnage des Arts et Métiers, que ceux-ci n'avaient pas été consul que leur démenti a d'ailleurs été publié; qu'au reste leur a aujourd'hui connu, est diamétralement opposé à celui de Bayle;

Attendu qu'outre les fautes de Bayle commises par action, i a lieu de rechercher celles commises par omission, qu'en « bliant » de signaler que ni les vêtements des accusés, ni le lieu crime prétendu ne présentaient la moindre trace de sang ni lavage, Bayle a manqué à son devoir;

Attendu que tous ces faits caractérisent la faute lourde d'un expert qui ne saurait trouver d'excuse à ses erreurs dans la considération usurpée dont il avait su, indûment, se faire entourer à la faveur de travestis pseudo-scientifiques;

Qu'aujourd'hui la vérité est heureusement connue que cet expert, dont les travaux n'avaient pas été jusqu'alors vérifiés, a sans doute à sa charge diverses erreurs judiciaires.

§

Une révision qui s'impose. — Sous ce titre, M. Louis Marsolleau écrit dans l'*Ordre* du 27 avril :

Le nommé Philipponnet est au bagne pour avoir abattu, à coups de revolver, l'ancien directeur de l'identité judiciaire Bayle, lequel, n'a-t-il cessé d'affirmer, lui avait fait perdre un procès important en fournissant une expertise erronée et volontairement mensongère.

Il semble bien que le verdict qui a condamné Philipponnet aux travaux forcés devrait être cassé, car l'indignité et l'incompétence de Bayle, démontrées depuis, constituent un fait nouveau gros de circonstances atténuantes pour le meurtrier.

Il ne s'agit pas d'absoudre le geste criminel de Philipponnet, mais de le juger à nouveau en tenant compte davantage des mobiles qui l'ont déterminé.

Il est bien évident qu'il y a lieu de se montrer plus indulgent pour un honnête homme attaqué par un apache et qui le tue que pour cet apache s'il avait tué cet honnête homme sans provocation. Il y a entre ces deux meurtres toute la différence qui existe entre la légitime défense et l'agression.

Or, sans approuver Philipponnet — puisque, avec raison, la sécurité publique et l'ordre social interdisent à quiconque de se faire justice soi-même — il faut bien reconnaître qu'en l'espèce les premiers torts étaient très vraisemblablement du côté du fonctionnaire, reconnu depuis comme fort capable de forfaiture et, en tout cas, convaincu d'incapacité technique; et qu'ainsi Philipponnet, lésé, persécuté et ulcéré par la méconnaissance de son bon droit, se trouvait presque et pouvait se croire en légitime défense.

J'estime qu'une revision de son affaire s'impose. Sans compter que la disparition de Bayle, étant donné l'étrange manière dont cet auxiliaire de la Justice rédigeait ses rapports, a sans doute épargné déjà et épargnera aux tribunaux beaucoup d'erreurs judiciaires, tant au civil qu'au criminel. Ce qui est à considérer.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

17, rue Clauzel (documents nouveaux). — Le dimanche 29 mars 1931, les admirateurs de Maupassant s'étaient donné rendez-vous devant le n° 19 de la rue Clauzel. Sur la façade de cette maison où, d'après les plus éminents experts naturalistes, il avait écrit *Boule de Suif*, on allait tout à l'heure inaugurer une plaque commémorative. Déjà les badauds faisaient cercle. Les orateurs s'apprêtaient à prendre la parole, quand la rumeur circula qu'il y avait erreur sur l'immeuble, Maupassant n'ayant jamais habité au 19, mais au 17. De mains en mains, on se passait le *Journal* où, par le truchement de M. Geo London, Me Alexandre Zévaès prouvait, avec pièces à l'appui, que le 5 janvier 1880 Me Charles-Ferdinand Mosnier, huissier-audiencier près le Tribunal de la Seine, s'étant présenté au n° 19 (1) de la rue Clauzel pour signifier à M. Henry-René-Albert-Guy de Maupassant certaine citation de M. Tessier, juge d'instruction près le Tribunal d'Etampes, la concierge lui déclara « ne pas connaître le susnommé », lequel toutefois, recherches faites et renseignements recueillis, finit par être déniché au n° 17 de la même rue par M. Jean-Marie-Constantin Dulac, commissaire aux délégations judiciaires.

Allait-on, devant ce coup de théâtre, décommander la cérémonie? Très adroitement, M. Gaston Rageot tira tout le monde d'embarras :

« Si l'adresse de Guy de Maupassant est incertaine, sa gloire ne l'est pas », dit-il. Cette gloire, il la célébra aussitôt tout au long de son discours, qui fut suivi de quelques autres, dont le plus remarquable, assure-t-on, fut celui que M. J.-H. Rosny aîné improvisa.

Ainsi fut solennellement consacré, à la place du n° 17, le n° 19 de la rue Clauzel. Les choses connaissent aussi l'injustice.

Vexés de s'être laissé égarer et d'avoir abusé les profanes qui s'étaient fiés à leur flair, les experts naturalistes refu

(1) Cela est assez curieux, car bien avant le 12 décembre 1879 (date de sa lettre à M. Allien, publiée dans le *Mercure de France* du 1er mai 1931, p. 602), Harry Alis avait écrit au juge d'instruction d'Etampes pour rectifier l'adresse de Maupassant.

sèrent de reconnaître leur erreur. Ils s'entêtèrent à la défendre vaille que vaille, coûte que coûte. « Au fait, insinuèrent-ils, pourquoi Guy de Maupassant n'aurait-il pas habité au 17, rue Clauzel, puis au 19 ou inversement? Car où donc le scribe qui rédigea la citation aurait-il pris, lui aussi, ce numéro 19? » (2). On se ménageait par là deux portes de sortie, au lieu d'une. Le dilemme se corsa encore lorsque certaines personnes qui, jadis, avaient vaguement aperçu l'auteur de *Boule de Suif*, se mêlèrent de rassembler leurs « souvenirs ».

« Autant que ma mémoire me serve, déclara l'un d'eux (3), je suis sûr que Maupassant habitait au n° 17, mais il avait à l'époque des raisons sentimentales pour séjourner plus fréquemment au 19. » Les experts naturalistes accueillirent favorablement cette déclaration qui leur parut « tout à fait dans la note de l'écrivain dont on a pu dire que bien du mystère subsiste autour de sa vie, depuis le lieu de sa naissance, que les uns placent au château de Miromesnil, les autres à Fécamp ou à Sotteville (4), jusqu'à ses nombreuses liaisons... (5) » Pour eux, désormais, la « double location » faite par Maupassant pour des « raisons sentimentales » ne faisait plus de doute. Même, ayant été reconnaître les lieux, ils observèrent « qu'on ne peut passer de l'une à l'autre de ces maisons par la rue Laferrière *sans être vu rue Clauzel* (6). » Feu Gaston Leroux avait coutume de souligner ainsi les subtiles déductions de Joseph Rouletabille.

Bientôt M. Alfred Quidant écrivit à M. Rageot pour lui faire des révélations (7) :

J'ai connu Maupassant, disait-il. en octobre 1879, j'habitais rue Clauzel, au 16... J'avais remarqué,en face de ma chambre, au 17, une belle blonde que je savais ne pas être un modèle de vertu, mais seulement, à ses rares moments de loisir, modèle chez un de mes amis peintres.

(2) *L'Œuvre*, 29 mars 1931.
(3) A M. Gaétan Sanvoisin, qui rapporta ses propos dans le *Figaro* du 30 mars 1931.
(4) Les listes électorales du 9e arrondissement pour 1880 lui donnent *Tourville-sur-Arques* (Seine-Inférieure) pour lieu de naissance. Voyez plus loin, p. 210.
(5) Les « Treize », dans *l'Intransigeant* du 1er avril.
(6) Les mêmes, dans l'*Intransigeant* du 4 avril.
(7) Transmises par M. Rageot à *Comœdia*, qui les publia le 10 avril.

... Enfin, un hasard, un heureux hasard, me faisait, le matin, descendre dans Paris en même temps qu'un beau jeune homme qui sortait régulièrement du numéro 19. Or, un jour, je m'aperçus que le beau jeune homme ne passait plus par le 19, mais rentrait et sortait par le 17, et souvent avec ladite belle blonde. Et ceci dura jusqu'en 1880, où je quittai ma chambre. Plus tard, à Bougival, je rencontrai le beau jeune homme, et aujourd'hui, pour moi, il n'y a pas de doute : à ce moment-là, du moins, Guy de Maupassant habitait bien au 19, mais il couchait au 17.

A son tour, M. André Royer fit des confidences à l'*Œuvre* (8) :

Voici de quoi, je crois, mettre tout le monde d'accord :

Guy habitait bien au 19 de la rue Clauzel, deux pièces, une cuisine et une petite entrée... J'y fus deux ou trois fois. C'était au deuxième ou au troisième étage. Et son père, Gustave de Maupassant, demeurait, lui, au numéro 17...

Le petit appartement de Gustave était à peu près identique à celui de Guy, avec une pièce en plus : salle à manger, qui servait d'atelier de peintre. Il était (de cela je suis certain) au cinquième étage... Très clair, autant celui de Guy était sombre.

Mes parents, fournisseurs pour artistes peintres, procuraient à Gustave le matériel nécessaire et faisaient des encadrements de dessins et de photos pour Guy qui en décorait les murs. Il y avait toute une galerie de photos de canotage prises à Croissy où Guy avait son canot, chez « Fournaise ». J'étais gamin et habitais l'été à Chatou. C'est là que je connus les Maupassant, par mes parents. Tous ces détails ne valent que pour préciser mes souvenirs et justifier ma mise au point quant aux adresses des Maupassant père et fils qui, d'ailleurs, ne s'entendaient guère et ne prenaient leurs repas ensemble que certains jours du mois.

Voilà comment, au xxe siècle, naissent, se développent et se propagent, par la plume des journalistes, les plus absurdes légendes.

Pendant que les experts naturalistes, brouillant les cartes à plaisir, cherchaient midi à quatorze heures, les gens de bon sens se demandaient :

Pourquoi, avant d'apposer cette plaque, n'a-t-on pas, administrativement, consulté le dossier que, comme employé, Maupassant

(8) Voyez ce journal à la date du 28 avril.

doit avoir au Ministère de l'Instruction Publique ? Son adresse doit certainement s'y trouver.

Pourquoi n'avoir pas consulté les archives des contributions ou celles de la mairie de l'arrondissement, le 9e (9) ?

C'est le parti que nous avons adopté.

Au Ministère de l'Instruction Publique, où nous nous sommes d'abord présenté, on nous a fort obligeamment communiqué le dossier de Guy de Maupassant, qui porte sur sa couverture la mention : « démissionnaire ». Nous n'y avons trouvé qu'une seule et unique pièce, celle-ci :

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES CULTES

—

Bureau des Procès-Verbaux des Archives
et de l'Enseignement Général

—

N° 25 D.

Le Ministre de l'Instruction Publique et des Cultes

Arrête :

Le congé accordé par arrêté du 31 décembre 1880 à M. Guy de Maupassant, employé au Bureau des Travaux historiques et des Sociétés savantes, prend fin à partir de ce jour.

Fait à Paris, le 11 janvier 1882.

(signé) P. BERT (10).

Aux Archives de la Seine, où nous nous présentâmes ensuite, nous fûmes plus heureux. Nous y avons trouvé non

(9) X... [M. P. V. Stock] : Notes et documents littéraires. *La maison habitée par Guy de Maupassant, rue Clauzel. Mercure de France*, 1er mai 1931, p. 720.

(10) « Quelques mois après *Boule de Suif*, Maupassant, qu'un traité avantageux avec un journal affranchissait de tout souci, quitta le ministère de l'Instruction publique. Toutefois, l'avisé Normand gardait au fond de lui-même un coin de méfiance en l'avenir. Il demanda un congé d'une année avec la faculté de reprendre son poste si besoin était. Le plus aimable des directeurs, mon confrère et ami Xavier Charmes, se chargea de concert avec moi, d'expliquer la question Maupassant à notre ministre Jules Ferry. M. Alfred Rambaud, alors chef du cabinet, très tendre aux hommes de plume, appuya cordialement. Jules Ferry était aussi bienveillant qu'intrépide; il avait toute la bonté des forts. Il signa tout ce qu'on voulait. Parmi toutes les joies que m'a données le service de ce chef incomparable, j'aime à me rappeler qu'un papier signé de son nom a rendu à lui-même et aux lettres un des premiers écrivains de notre âge. » Henry Roujon, *La Galerie des Bustes*, p. 15. Au bout d'un an, le succès s'affirmant, Paul Bert rendit définitif le congé accordé par Jules Ferry à Maupassant.

Archives de la Seine

PS 61217

Préfecture du Département de la Seine

Extrait des Listes électorales du 9e arrondissemt. pour l'année 1880

No d'ordre	Noms et prénoms	Lieu de naissance	Date de la naissance	qualification	Demeure	Observons.
6346	De Maupassant Henry, René, Albert, Guy	Tourville s/ Arcques (Seine-Inférre)	5 Août 1850	Employé Instion publique	rue Clauzel 17	
6347	De Maupassant Gustave	Bernay (Eure)	27-9bre 1821	Employé agent de change	rue Pigalle 37	
6348	De Maupassant Olivier, François, Marie Hervé	Grandville (Sne Infere)	19 Mai 1856	Militaire	rue Pigalle 37	

Pour Extrait certifié conforme

Paris, le vingt-trois avril mil neuf cent trente et un

L'Archiviste en chef

eulement ce que nous cherchions, à savoir le domicile de
uy de Maupassant en 1880, mais encore le domicile parisien
le son père et de son frère. A notre requête, on nous a remis,
lûment apostillée, la pièce ci-contre.

Ce document officiel, qui est irréfutable, réduit à néant
e témoignage de M. André Royer, rêveur éveillé.

Il établit nettement et catégoriquement : 1° que Guy de
Maupassant était domicilié au n° 17 de la rue Clauzel, et qu'il
 habitait seul; 2° que son père, Gustave de Maupassant, demeurait, avec son autre fils Hervé, au n° 37 de la rue Pigalle.

En dernier lieu, nous sommes allé interroger M. Félicien
Champsaur, qui, secrétaire de la rédaction à la *Revue Moderne
et Naturaliste*, fut tenu par Harry Alis au courant des poursuites du Parquet d'Etampes (11). M. Champsaur nous a confirmé que Maupassant demeurait 17, rue Clauzel, seul homme
dans l'immeuble habité exclusivement par des femmes avec
lesquelles il entretenait des relations cordiales et très familières. L'auteur de l'*Arriviste* conserve précieusement une
lettre de quatre pages où Guy de Maupassant lui donne de
piquants et scabreux détails sur cette manière de sérail. Souhaitons qu'il nous la fasse lire sans tarder. Pour l'instant, nous
rappellerons que, dans une ancienne chronique sur Maupassant (12), M. Champsaur écrivait :

> Habitant alors rue Clauzel (quand on allait le voir, des femmes
> ouvraient à tous les étages), il avait, de moitié avec notre ami Léon
> Fontaine, une maison à Sartrouville, un bateau et une yole. Il me
> souvient d'un soir où, avec Alis et Deschaumes, après avoir payé
> des mêlés cassis à tout le pays, vers minuit nous allâmes en bateau
> à Saint-Germain.

On passa gaillardement la nuit dans une des maisons Tellier
de la ville et on revint à l'aube...

La conclusion de notre enquête est qu'on a fait étourdiment
beaucoup de bruit pour rien. On a accueilli avec empressement, sans défiance et sans contrôle, les versions les plus
fantaisistes. Depuis un mois, autour des deux numéros controversés, on a échafaudé des hypothèses puériles, romanesques,

(11) Voyez le *Mercure de France* du 1er mai 1931, pp. 602 et 606.
(12) Réimprimée dans le *Massacre* (Paris, Dentu, 1885, p. 10).

voire rocambolesques, et cherché du mystère là où il n'y en avait point.

Harry Alis avait raison (et aussi Henry Céard); les listes électorales en 1880 en font foi : Guy de Maupassant habitait au n° 17 de la rue Clauzel. Quoi qu'on ait dit ou écrit, il n'a jamais habité au 19.

D'ailleurs, argument péremptoire, qui s'ajoute à tous ceux déjà donnés, MM. Léon Deffoux et Emile Zavie, si renseignés en tout ce qui concerne le *groupe de Médan*, ont publié un ouvrage qui porte ce titre. Dans cet ouvrage, un chapitre est consacré avec minutie à Guy de Maupassant. C'est au 17 de la rue Clauzel qu'ils domicilient l'écrivain (13).

Devant l'évidence des faits, il ne reste plus qu'à s'incliner, à reconnaître l'erreur commise et à la réparer publiquement. Car ou les plaques signifient quelque chose ou elles ne signifient rien.

AURIANT.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Marcel Andrys : *Proie des Femmes;* Paris, Albin Michel. — Noëlle R[...]ger : *Les amours de Corinne;* Paris, Calmann-Lévy. — Henri de Ziegler : *Le Bonheur du Pèlerin*, illustrations de G. François; Neuchâtel, Attinger. — Vincent Vincent : *L'habit d'Arlequin;* Lausanne, Edition « Au Hasard ». — Constant Bourquin : *Itinéraire de Sirius à Jérusalem ou la Trahison de Julien Benda;* Paris, Nouvelle Revue Critique; Genève, A. Julien. — François Fosca : *Portrait d'Alexandre Cingria*, avec 19 utilisations; « Les Cahiers Romands », N° 11 (Lausanne).

Le prix Georges Courteline, fondé par la veuve de ce grand écrivain, a été décerné pour la première fois en 1930. Un jeune auteur romand, journaliste sous le nom de Marcel Rosset, romancier sous le pseudonyme de Marcel Andrys, en fut le premier lauréat, pour un ouvrage qui s'intitule **Proie des Femmes.**

Prenez deux ménages. Ici, André Livel, jeune bourgeois parisien, et sa femme, Renée. Là, M. Lemarsac, 52 ans, commerçant riche, qui a épousé Lisette, sa dactylo, ancienne maîtresse d'André. Ajoutez-y Gallardier, provincial de passage, camarade du jeune mari, et une « poule blonde »

(13) *« Le 17 de la rue Clauzel était une maison habitée en grande partie par des filles. Il n'y avait guère que Maupassant comme locataire d'apparence sérieuse. »* (Léon Deffoux et Emile Zavie : *Le Groupe de Médan*, Paris, 1920, p. 67.)

compagne de Lisette. Jetez tout ce monde dans un dancing, servez force champagne et agitez le tout. Vous aurez le roman de M. Marcel Andrys.

Par la loi des combinaisons, permutations, arrangements, vous pourriez, à peu de frais, en obtenir beaucoup d'autres *ejusdem farinae*. L'auteur de *Proie des Femmes* a choisi de rejeter son André dans les bras de Lisette, devenue Mme Lemarsac. Renée se venge avec ce qu'elle a sous la main : Gallardier, le meilleur ami de son époux. La poule blonde console opportunément M. Lemarsac, plaqué par sa Lisette. En une nuit, trois nouveaux couples sont formés, qui, par trois gares différentes, s'enfuient vers l'aventure. Il n'est pas jusqu'au beau-père d'André, parti à la recherche de son gendre, qui ne tombe sous le charme et dans le lit d'une ahurissante femme de lettres.

Excellent canevas pour un vaudeville du Palais-Royal, ou, mieux encore, pour un film parlant. M. Marcel Andrys en tire d'amusantes fioritures. Je ne vous raconterai pas les exploits de ses héros. Naturellement, l'escapade leur paraît d'abord, à tous, délicieuse. Mais chacun d'eux en arrive bien vite à regretter sa chaîne. Et tout rentre dans l'ordre.

Quant aux procédés de découpage et d'écriture, en les comparant à ceux d'un Willy ou d'un Pierre Weber, on s'aperçoit que, décidément, l'ère du cinéma succède, en notre siècle, à celle du théâtre. Mais le nouveau venu rejoint la tradition de Courteline par une sorte de tendre misogynie, en montrant que toutes ces fugues, tous ces retours au bercail s'accomplissent toujours aux dépens de l'homme, éternelle *Proie des Femmes*. Comme psychologue, M. Marcel Andrys — il est à peine besoin de l'indiquer — ne prétend pas à battre le père de *Boubouroche*. Il lui suffit d'avoir de l'esprit et de la bonne humeur. Pour moi, il me plaît de voir une plume romande courir avec tant d'allégresse. D'autant que celui qui la guide n'a point perdu l'accent de son terroir : cela s'entend à certain couplet lyrique sur le charme de Paris et même à quelques phrases d'un tour presque ramuzien.

Il tombe sous le sens que Mme Noëlle Roger ne voit pas l'amour sous le même aspect que M. Marcel Andrys. N'appartient-elle pas au sexe dont nous sommes la proie? Certain

soir de l'hiver dernier, le 8 décembre pour être précis, on célébrait en Sorbonne la mémoire de Benjamin Constant. Des hommes en habit lisaient des papiers à la louange d'*Adolphe* et du libéralisme. Aucun d'eux ne manqua de décocher en passant quelques traits à Germaine de Staël, pour la punir d'avoir empoisonné l'existence du fidèle inconstant. Je voyais, aux premiers rangs de l'auditoire, Mme Noëlle Roger. J'eus plusieurs fois le sentiment qu'elle souffrait d'entendre ces mâles accabler une femme et qu'elle se préparait à venger la châtelaine de Coppet.

Je ne me trompais guère : voici **Les Amours de Corinne.** C'est une « vie romancée » qui se lit avec agrément et qui complète sur quelques points le bel essai consacré à Benjamin par M. Dumont-Wilden. La virago enturbannée se pare, dans le pastel qu'en fait Mme Noëlle Roger, de couleurs adoucies. Son amant y apparaît plus faible que nature. En revanche, l'atmosphère, le décor semblent justes. Dans l'ensemble, la vérité historique n'est point trop outragée. Mais comment se fait-il que la fille de l'éminent archiviste-paléographe Théophile Dufour parle, en deux endroits de son livre (pp. II et 30), des démarches entreprises par la baronne de Staël, en faveur de Marie-Antoinette, *auprès du Directoire?*

§

Henri de Ziegler est un charmant poète en prose. Depuis *Nostalgie et Conquêtes,* le voyage demeure un de ses thèmes favoris. Voici quelques mois, il passait la mare aux harengs ; comme procès-verbal de cette expérience, il annonce un volume qui s'appellera *Le Monde Occidental* ou *Poésie de l'Amérique.* Pour faire prendre patience à ses fidèles lecteurs, il leur apporte aujourd'hui **Le Bourdon du Pèlerin,** petit traité de vagabondage, fort joliment illustré par G. François. Cela ne ressemble guère aux maximes de Paul Morand sur le même sujet. Ziegler est plus lent, plus rêveur, moins pratique. Vous n'apprendrez pas de lui à faire une malle ou à choisir votre cabine sur le plan d'un paquebot. Mais il vous dira dans quelles dispositions physiques et morales il convient de se mettre en route pour pèleriner avec fruit. Il vous expli-

quera comment il faut s'y prendre — ou, du moins, comment il s'y prend, lui, Ziegler — pour tirer parti de ses randonnées et pour mettre en œuvre, au retour, les matériaux accumulés. Cette partie de son livre est, à mon gré, un peu trop littéraire : l'auteur y dévoile non seulement sa poétique, mais, si j'ose dire, son côté professeur. Voudrait-il nous faire croire que voyager, c'est, en fin de compte, formuler des recettes, grâce auxquelles n'importe qui devrait « écrire » des paysages? Je ne suis pas sûr de pouvoir l'approuver lorsque, proposant à son public, comme à un auditoire de potaches, des exemples tirés de ses propres ouvrages, il se gargarise de périodes ziegleriennes.

J'ai montré les points faibles de son discours sur le voyage. Il en faut reconnaître aussi les mérites : tant d'évocations justes, fines, sensibles; tant d'humanisme et tant d'humanité. Ziegler excelle à découvrir, en tous pays et souvent même en des lieux tout proches de ceux où s'abritent ses pénates, des images qui échapperaient à d'autres fureteurs. Je n'oublie pas, surtout, que son préambule didactique est suivi de nombreuses pages, pleines de grâce et d'émotion nuancées, sur la morale du plaisir, les rivages de la Méditerranée, les provinces françaises de l'Est, le « miracle sicilien », la Corse, le Léman, la Savoie.

§

Etendez-vous. Fermez les yeux. Ça y est? Ne bougez plus. Maintenant, ranimez vos souvenirs, ceux d'hier et ceux d'autrefois, pêle-mêle. Accueillez les visions qui défilent sous vos paupières : amour et cinéma, bains de soleil et numéros de cirque, cyclistes en course et joueurs de football. Lupanars, salons bourgeois, clairières, plages, montagnes, coulisses de théâtre, asphalte des boulevards, paysages de banlieue, avions en plein ciel. Brassez fortement tout cela. C'est fait? Relevez-vous. Prenez un stylo. Ecrivez. Gardez-vous surtout de penser : ce serait la catastrophe. Vers ou prose, ça n'a aucune importance. Une seule chose compte : que votre poème soit fait en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

C'est ainsi, j'imagine, que doit procéder M. Vincent Vin-

cent. Le résultat de ses exercices, c'est **L'Habit d'Arlequin**, dont l'éditeur a pris pour enseigne « Au Hasard » (hasard, en vérité, providentiel). Peut-on « juger » cette « poésie »? Jouons la sentence aux dés. Un, trois, cinq : c'est génial. Deux, quatre, six : c'est banal. Les dés ont répondu : double six.

M. Constant Bourquin, philosophe, s'accommoderait mal, je pense, de cette méthode à la Bridoie. Il révère la logique. Il s'affirme capable, « pour les idées, de cet attachement exclusif qui peut seul expliquer certains enthousiasmes, même lorsqu'ils ont l'apparence, parfois, de se retourner contre leur objet ». En 1925, il louait M. Julien Benda de s'être placé au point de vue de Sirius, d'avoir défendu contre M. Bergson, non point un système ou une école, mais la philosophie elle-même. Depuis lors, il y eut la *Trahison des Clercs*. M. Bourquin estime que, si quelqu'un a trahi, c'est M. Benda, coupable d'avoir, dans cet ouvrage, déserté Sirius pour Jérusalem. Cette démarche, à vrai dire, ne me semble pas autrement surprenante. Je ne saurais donc m'indigner aussi fort que M. Bourquin, comme je m'étais abstenu de le suivre dans son ancienne ferveur. Il reste que, pour dénoncer **La trahison de Julien Benda**, le panégyriste désabusé ne manque pas de raisons pertinentes.

M. François Fosca en a plus d'une pour brosser — et pour réussir — un **Portrait d'Alexandre Cingria.** Ce petit livre relève moins de la critique d'art que d'une amitié fort touchante. Très loyalement, l'auteur avertit « les gens « sérieux » qu'ils ne trouveront pas dans ces quelques pages une étude impartiale et scientifique sur Alexandre Cingria, l'homme et l'œuvre ». Il s'agit d'un artiste dont la personnalité se révèle très complexe : décorateur de théâtre et peintre de vitraux, coloriste fougueux et ardent catholique, Suisse romand d'ascendances dalmate et polonaise, théoricien d'un art religieux moderne, auteur de plusieurs essais d'esthétique passionnée. Les lecteurs de M. Fosca n'apprendront peut-être pas de lui à déterminer la valeur objective des œuvres qu'il commente, mais ceux qui connaissent peu ou prou Cingria (qu'ils s'occupent de l'homme, de l'artiste ou du doctrinaire), découvriront dans cet éloge, écrit avec une belle verdeur, bien des explications psychologiques auxquelles ils n'avaient

peut-être jamais songé. M. François Fosca n'indique pas toujours le pourquoi de ce qu'il admire, mais il en montre le comment. Et c'est déjà bien quelque chose.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ITALIENNES

PRIX LITTÉRAIRES. — Gino Rocca : *Gli Ultimi furono i Primi*, Treves, Milan. — Corrado Alvaro : *Gente in Aspromonte*, Treves, Milan; *Vent'anni*, Treves, Milan; *La Signora dell'Isola*, G. Carabba, Lanciano. — Giovanni Comisso : *Giorni di Guerra*, Mondadori, Milan. — Angelo Sodini : *Ariel Armato (Gabriele d'Annunzio)*, Mondadori, Milan. — Ada Negri : *Vespertina*, Mondadori, Milan. — Sibilla Aleramo : *Gioie d'Occasione*, Mondadori, Milan. — Francesco Pastonchi : *I Versetti*, Mondadori, Milan. — Lionello Fiumi : *Sopravvivenze*, Alpes, Milan. — Memento.

Il a été dit tellement de choses sur les prix littéraires qu'il serait oiseux d'y revenir. La France, jusqu'à ces dernières années, paraissait être seule à les connaître, alors qu'il n'y en avait pas en Italie. Aujourd'hui, si nous avons encore la primauté du nombre, l'Italie nous suit, et peut-être nous dépasse déjà par la valeur des sommes dont bénéficient ses lauréats. Aussi bien, la situation est-elle loin d'être la même chez nous et au-delà des monts.

On peut dire qu'en France les prix littéraires, même ceux qui naguère eurent une grande renommée, ne suscitent plus qu'une bien faible curiosité. Le public a été trop déçu par des ouvrages moins que médiocres. Je vous avoue, quant à moi, qu'il suffit qu'un livre obtienne un de ces prix pour qu'une défiance invincible m'empêche de le lire. Faut-il pour cela condamner les prix littéraires? Bien qu'ils soient une pitoyable déformation du mécénatisme, ils mettent tout de même un peu de beurre sur le pain sec des hommes de lettres; et nous ne saurions les attaquer sans nous en prendre à nous-mêmes, car les trois quarts d'entre nous sommes à la fois candidats pour un prix ici, et là membres d'un jury.

En Italie, les choses sont diverses. Les prix s'y trouvent encore dans leur plus verte nouveauté, et les jurys peuvent éprouver l'heureux embarras du choix. La saturation ne semble pas prochaine. La chronique de ce palmarès des belles-lettres intéresse fort vivement le public; et ces temps-ci, elle a eu une matière aussi riche que le montant des prix. Ce fut d'abord le prix Bagutta, de cinq mille *lire*; puis le prix de la

Stampa. de cinquante mille; le prix Garda, de cinquante mille; et le prix du *Corriere della Sera*, de cinquante mille *Lit* également.

Nos heureux confrères italiens ont conquis la Toison d'or.

Le plus apprécié de ces prix, littérairement, est le moins doté, le prix Bagutta. Il est décerné par un cénacle, un véritable cénacle dans le sens propre du terme, puisqu'il se trouve au restaurant Bagutta, via Bagutta, à Milan. Les hommes de lettres qui forment ce groupe sont en général de l'Italie du Nord, mais aucun, paraît-il, n'est proprement lombard. C'est pourquoi les purs Lombards lui ont opposé un autre cénacle qui se tient via Durini, au *Bœuc*. C'est un mot du dialecte lombard qui veut dire *buco* en italien, *trou* en français, et se prononce *beutche*. J'avertis d'ailleurs les Amis de la Prononciation française du latin que cette graphie est fort approximative. Le *Bœuc* compte des hommes de lettres de premier plan, tels que Paolo Buzzi, Carlo Linati, mais il ne décerne pas de prix.

Tandis que le Bagutta en est à son troisième lauréat, si je ne me trompe. Le premier a été G.-B. Angioletti, pour son *Giorno del Giudizio;* le second, Giovanni Comisso, avec *Gente di Mare*; enfin, Gino Rocca vient d'être couronné pour son dernier livre : **Gli ultimi furono i primi.** Le groupe Bagutta n'est pas à vrai dire une école, mais il est naturel que de jeunes littérateurs qui vivent entre eux en camarades aient une esthétique commune. De fait, il y a entre ces trois livres une parenté de style, et aussi d'idées. L'écriture est classique, très claire, et sans virtuosités ni surcharge de couleur. Comme le *Jour du Jugement*, l'ouvrage de Gino Rocca, *les Derniers seront les Premiers* nous décrit l'un des cataclysmes qui annonceront la fin de notre monde, tableau d'une Venise future déjà aux trois quarts abandonnée et qu'achèvera de bouleverser une guerre conduite avec le machinisme scientifique dont nous entrevoyons déjà l'épouvantable horreur. C'est une Apocalypse, mais sans ténèbres. Les obscurités même, si l'on peut dire, y sont claires; car les événements que Gino Rocca dédaigne de nous exposer discursivement s'entrechoquent dans une sorte de halo lumineux où passent les éclairs de ces machines colossales qui bientôt serviront et

asserviront l'homme. Gino Rocca est surtout un auteur dramatique. Mais il sait aussi composer un roman. Au fait, *Gli ultimi furono i primi* sont plutôt un poème qu'un roman, malgré l'égalité du ton, quoique cette distinction puisse sentir l'arbitraire.

Le 28 mars, à Rome, le prix du journal la *Stampa,* de Turin, était décerné pour la première fois. La curiosité était grande de savoir à qui irait ce gros morceau. Il échut à Corrado Alvaro qui, au cours de cette année, a publié trois livres : **Vent'Anni, Gente di Aspromonte,** et **La Signora dell'Isola.** Cette attribution a été diversement appréciée. Corrado Alvaro est Calabrais. Il a environ 35 ans. Beaucoup ont prétendu que son œuvre, déjà assez abondante, se ressentait trop d'un vérisme et d'un folklorisme méridionaux aujourd'hui à peu près abandonnés. Car au lieu de chercher à couvrir l'homme avec le pittoresque des oripeaux que fournit ou que fournissait encore hier chaque endroit particularisé, nous voulons au contraire ne plus les considérer que comme des jeux superficiels offerts à un esprit très généralement humain. Et c'est le sens d'une partie de l'œuvre de Paul Morand. Certes, on peut trouver dans celle de Corrado Alvaro un certain écho de Verga et de d'Annunzio, le d'Annunzio des *Nouvelles de la Pescara.* Mais il y a autre chose, une note propre qu'il serait fort injuste de ne pas apprécier. Dans les nouvelles de la *Signora dell'isola,* par exemple, on trouve une veine d'impressions nostalgiques qui a sa marque originale. Ou encore des études de psychologie populaires où la nature des petites gens du Midi est analysée par petites notations; petites au point d'être parfois d'une légèreté trop simpliste, mais efficaces le plus souvent. Ces nouvelles prennent aussi quelquefois l'allure de divagations, de poèmes, surtout lorsque Corrado Alvaro étudie des types de femmes et de jeunes filles; je pense entre autres à *Jeune fille au bal,* fort jolie bluette où se trouve cependant concentrée toute la rigidité des mœurs de l'Italie méridionale, et sans couleur ni pittoresque de surface.

Je me permets de dire au contraire que *Vent'anni* me gêne fort. C'est un roman, un roman de guerre, le roman, sans doute, de la mobilisation de l'auteur. Or, jusqu'ici, les Italiens n'avaient écrit sur la guerre que des livres graves, tout à fait

directs, sans nul mélange de fiction. C'étaient de beaux livres. Qu'on se rappelle *Kobilek* et la *Retraite du Frioul* de Soffici, ou bien les *Scarpe al Sole*, les *Pieds devant* de Paolo Monelli. Il y avait bien eu le *Cola*, de Mario Puccini, mais il était d'une substance très dense; tandis que *Vingt ans* a moins de fond. Ce ne peut être le manifeste des Vingt ans de la guerre. D'ailleurs, nous avons l'*Examen de Conscience d'un Homme de Lettres*, de Renato Serra, qui restera comme un grand témoignage.

C'est fort justement que de récentes polémiques nous ont détournés, en France, du pseudo-roman de guerre, depuis qu'on a découvert que Remarque avait furieusement décrit, dans *A l'Ouest rien de nouveau*, ce qu'il n'avait jamais vu. On comprend mal le succès de ce livre dont il n'était besoin que de savoir lire pour sentir tout l'artifice, alors que personne que je sache ne nous a encore parlé du livre autrement terrible d'Ernst Jünger, *Orages d'Acier*, dont la traduction a paru chez Payot. Ce lieutenant d'une section d'assaut a pleinement vécu la guerre, et il n'essaye pas d'en dégoûter les autres, bien au contraire. Ces polémiques ont eu leurs parallèles en Italie où Paolo Monelli a fort malmené **Giorni di Guerra** de Giovanni Comisso, précédent lauréat du Bagutta. Paolo Monelli prétend qu'un livre sur la guerre écrit dix ans après l'armistice, quelle que soit la bonne volonté de son auteur, n'est que vaine littérature. Il y manque l'atmosphère et la sincérité. Il a peut-être frappé un peu fort. Ces *Jours de Guerre* ne sont pas un roman, mais des souvenirs épars d'un sapeur du génie; et bien qu'ils ne composent pas un grand livre, ils sont intéressants dans le détail. Mais revenons aux prix littéraires.

M. Enrico Garda, qui fait beaucoup de cas de son titre de Ministre de la République de Saint-Marin à Paris, et il représente un Etat dont le caractère et l'histoire sont très vénérables, a institué l'autre année un prix de cinquante mille *lire* pour le meilleur ouvrage qui serait ultérieurement écrit sur Gabriele d'Annunzio. Il vient d'être décerné à Angelo Sodini pour son livre **Ariel Armato**, *Ariel sous les Armes*. Et certes, personne n'était plus qualifié pour écrire un livre sur d'Annunzio que le Directeur de l'Institut national pour la publication de *Toutes les Œuvres* du poète. Qui, sauf lui,

aurait pu affronter une telle tâche? Certes, Angelo Sodini sait bien que son livre ne saurait être définitif. Pourra-t-on jamais écrire un tel livre sur d'Annunzio? Sa vie a tant de diversité! C'est l'enfance, puis les débuts à Rome, débuts difficiles sans que d'Annunzio versât jamais dans le débraillé de la bohème; ensuite la période de Sommaruga, Florence, Rome encore au temps de la députation, la Capponcina, la villa Bermond au Moulleau, Paris, la guerre, Fiume, et aujourd'hui le Vittoriale. Comment de tels épisodes ont-ils pu s'emboîter, se succéder dans l'existence d'un seul homme? Quelle ardeur celui-ci n'a-t-il pas mise à vivre? Et il a encore trouvé le temps de produire une œuvre littéraire d'une extrême abondance, et que l'on peut trouver, à vrai dire, en légère discordance avec une vie aussi moderne. Elle se situerait bien à l'époque du post-romantisme flaubertien. Mais le moment n'est pas encore venu d'en reprendre l'analyse que Borgese en avait faite il y a plus de vingt ans.

Le livre d'Angelo Sodini est forcément d'une intention apologétique. Cependant l'auteur conserve tout son sens critique, et *Ariel Armato* est supérieur, selon moi, au *Carducci* de Chiarini, pour comparer deux ouvrages de même nature. Quant aux détails biographiques, Angelo Sodini n'a certainement pas tout dit, mais il a dit tout ce qu'actuellement il est possible de dire. Sa documentation est naturellement de toute première main, et tous ceux qui dorénavant écriront quelque chose sur d'Annunzio seront obligés de recourir à son livre qui, dans l'original italien, est splendidement présenté par la maison Mondadori.

On attend encore l'attribution d'un prix de cinquante mille *lire*, celui du *Corriere della Sera*. Elle n'est pas faite au moment où j'écris, mais on sait à coup sûr que la lauréate sera Ada Negri (1). Elle sera récompensée pour l'ensemble de son

(1) Le 21 avril, en présence des Souverains, dans la salle des Horaces et des Curiaces du Palais des Conservateurs au Capitole, ont été décernés les Prix Mussolini institués par le *Corriere della Sera*. Les quatre premiers, de cinquante mille *Lit* chacun, ont été attribués comme il suit : Par la commission des Sciences morales et historiques, au professeur Pietro De Francisci pour son *Histoire du Droit Romain*; — par la commission des Sciences physiques, mathématiques et naturelles au D[r] Filippo De Filippi pour les douze volumes de ses explorations scientifiques; — par la commission des Lettres, à Ada Negri pour son œuvre poétique; — par la commission des Beaux-Arts à Ildebrando Pizzetti pour son drame lyrique

œuvre poétique, qu'elle vient d'enrichir tout dernièrement d'un nouveau recueil, **Vespertina.** La carrière littéraire d'Ada Negri s'est poursuivie avec régularité, et une grande probité artistique. *Vespertina* en est une nouvelle preuve. Ces pièces ne peuvent par définition s'écarter d'une inspiration familiale à laquelle, après un début tumultueux, semble être définitivement revenue la poétesse de *Maternità.* Mais les progrès que l'on pourrait noter dans ses précédentes poésies s'accentuent encore aujourd'hui. Ses vers sans rimes ne sont pas proprement des *sciolti,* il s'en faut; mais le rythme devient plus marqué, et dans des récits comme *Suor Leopoldina,* on sent une largeur de facture qui n'est plus celle d'une simple narration en prose rythmée. Les images sont aussi plus apaisées. Ada Negri touche la plupart du temps à la véritable poésie dont ses impatiences sociales l'avaient autrefois trop souvent éloignée.

Je devrais, pour être complet, parler du prix Virgile, aussi de cinquante mille *Lit,* qui a été décerné à Mme Ricciardi, mais en fait il ressortit à la littérature latine. De sorte qu'après cette distribution de 205.000 *Lit,* force m'est, pour terminer, de parler d'auteurs qui ont déjà eu des prix autrefois, ou qui en auront bientôt, ou qui ne se soucient pas du tout d'en avoir. Et d'abord Sibilla Aleramo, qui vient de publier **Gioie d'Occasione.** C'est un recueil d'articles, genre dangereux, car bien peu de papiers gardent de l'intérêt hors de la colonne de journal qui a été leur raison d'être. Mais Sibilla Aleramo ne saurait rien écrire de banal. Elle est trop femme. Et heureux de la voir une fois au moins hors de ses peines passionnées, nous goûtons les *Joies d'Occasion* qu'elle prend à son premier voyage en avion, à ses cheveux nouvellement coupés, à une rencontre avec Vildrac ou Larbaud, aux différents épisodes de ses voyages en France. Elle se montre si satisfaite de ces derniers que nous ne songerons pas à lui reprocher d'avoir quelquefois confondu de fort médiocres gens avec la Tour Eiffel. Nous devons plutôt la remercier d'avoir écrit : « Le chauvinisme de Paris ne consiste-t-il pas à savoir accueillir et distinguer avec une grâce souveraine tout ce que dans le

Debora e Jaele. Ont été ensuite assignés cent dix prix d'encouragement dont il serait trop long de donner la liste.

monde on produit, ou seulement on tente de digne ou de nouveau? »

Francesco Pastonchi pourrait prétendre à plusieurs prix. C'est un lecteur incomparable. C'est aussi un beau poète. Tout au long de ses recueils, il s'est attaché à des recherches rythmiques et prosodiques. On reconnaît là l'élève de Carducci. Ces préoccupations ne l'abandonnent pas dans son dernier volume qu'il intitule modestement Versetti, *Petits Vers*. Les *spunti* sont toujours ingénieux, et le plus souvent de vraie poésie : « Qui me donnera une étoile? — Délirent les villes — enivrées de lumières... » Il fait du moderne sur des mètres classiques; ainsi, dans *Fleur de Bar* qui, malgré la rime, rappelle certaines des *Odes Barbares*. Dans *Pilote,* on sentirait au contraire une note dannunzienne. Et des pièces plus modernes, comme *Brésilienne,* ont un air de légère mystification: « Quand s'évanouiront de violet — les jacarandas... ».

Bien que sa poésie soit empreinte d'une grande modernité, Lionello Fiumi ne cherche pas à nous mystifier. Il reste attaché, mais sans outrances, à l'école futuriste, et ses Sopravvivenze nous le montrent. C'est toujours la même audace d'images, mais elles ne vont plus jusqu'à la brutalité. Les pièces comportent du liant, et certaines même ne dédaignent pas la métrique traditionnelle; mais l'inspiration est toujours très neuve, et elle se complaît au spectacle des rues, des cirques, de natures mortes. Le vieil arsenal poétique, lorsque Lionello Fiumi y va fouiller, donne lui aussi des montages nouveaux. Il dit par exemple de la lune : « Les maisons se gonflent de toi comme des voiles. » Tout est de la même veine; et dans ces pièces, il est impossible de rencontrer aucune banalité.

Mémento. — Giuseppe Cartella Gelardi publie à l'Impronta, de Turin, une étude tout à fait complète sur *Vincenzo Gerace*. — Le groupe de Solaria, à Florence, publie les *Saggi Critici* où Giacomo Debenedetti, qui se proclame disciple de Croce, étudie avec une louable profondeur de pensée Radiguet, Umberto Saba et Proust. — Americo Bertuccioli publie chez Carabba une excellente traduction des *Impressions d'Italie*, de Pierre Loti, avec une préface en français de Louis Barthou. Il était surprenant que ces articles n'eussent pas encore été traduits.

PAUL GUITON.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

ECRIVAINS D'IDÉES. — B. Sanin Cano : *La Civilizacion manual y otros ensayos*, « Babel », Buenos Ayres. — Francisco Donoso : *Desde lejos*, Imprimerie de San José, Santiago (Chili). — Mémento.

Comme dans toutes les littératures jeunes, les **écrivains d'idées** de l'Amérique espagnole ont emprunté leurs inspirations aux grands auteurs étrangers. Depuis le commencement du XIXe siècle, ils ont suivi les écrivains français et en général les européens, et actuellement, quelques-uns se mettent à s'inspirer de certains auteurs des Etats-Unis. Une jeune femme de lettres argentine a été si émerveillée par Waldo Franck qu'elle vient de fonder une revue pour propager ses idées, qui ne tiennent rien moins qu'à détourner de l'Europe la pensée hispano-américaine et à la relier aux Etats-Unis. Néanmoins, il y a eu autrefois quelques écrivains qui ont su penser par eux-mêmes, et il existe aujourd'hui nombre d'essayistes ou de critiques qui abondent en vues propres et en jugements personnels. Ceux-ci ne sont pas toujours les auteurs à la mode, ceux qui appartiennent à ces coteries tapageuses dont a parlé Francis de Miomandre (1); ce sont des écrivains discrets, parfois de simples journalistes, qui œuvrent dans l'isolement, à l'écart des chapelles et des farces exhibitionnistes.

C'est le cas de Baldomero Sanin Cano, Colombien. Cet écrivain est un journaliste, mais un journaliste dont les articles sont de véritables essais, qui montrent un esprit très cultivé et très élevé. Féru de lettres autant que de sciences, il s'adonna d'abord à la critique littéraire; mais ensuite, ému par le « règne insolent de l'iniquité sur une vaste étendue de la planète », comme il me l'écrivit un jour, et persuadé que « la littérature seule ne satisfait plus l'esprit assoiffé d'analyse et de justice », il s'est adonné également à des travaux de genre social et politique, dans le dessein d'apporter un peu de lumière aux graves conflits des hommes et des nations. Venu en Europe comme correspondant de journaux hispano-américains, il a passé quatorze ans à Londres, où, sous l'inspiration de l'illustre hispanisant Fitzmaurice-Kelly, il a en-

(1) *L'Esprit Français*, mars.

trepris des travaux de philologie, et où, en compagnie d'un autre écrivain colombien, S. Perez Triana, il a dirigé une revue de littérature et de politique internationale très intéressante : *Hispania.* Il s'est affirmé ainsi comme un humaniste et comme un moraliste éclairé et sage, dont la parole a exercé la plus heureuse influence sur la nouvelle génération du continent. Or, cet écrivain éminent, qui unit à ses qualités intellectuelles une modestie aujourd'hui rare, n'avait pas pensé à réunir ses travaux en volumes. Ce n'est que dernièrement qu'il nous a donné deux recueils parus presque en même temps : **La Civilizacion manual y otros ensayos,** *Indagaciones e imagenes.* Ce sont des essais succincts, mais pleins de signification où, à propos des actualités les plus diverses, l'auteur nous dit ses idées sur la société, sur la politique, sur les lettres. Parfois il traite de questions d'une large portée. Considérant l'origine de la civilisation, il soutient que la main, autant que le cerveau sinon plus, a permis à l'homme de s'élever au-dessus de tous les êtres vivants. Dès que l'homme a pu marcher sans l'aide des mains, il a découvert le feu, inventé l'outil et entrepris l'œuvre de la civilisation. Si la femme n'a pas collaboré beaucoup à cette œuvre, c'est parce qu'elle a toujours eu ses mains occupées aux soins de l'enfant et à l'entretien du foyer. Mais l'homme, qui a inventé la machine, court le risque de se voir vaincu par son invention. L'automobile lui ôte la liberté de la main, « origine de sa supériorité ». De sorte que si tout le monde avait une auto, comme le voudrait Ford, l'homme aurait rétrogradé aux temps de l'anthropoïde, qui avait besoin de ses extrémités supérieures pour marcher. Une preuve de plus, et excellente, à ce qu'a donné Duhamel sur les conséquences désastreuses de la machine roulante individuelle. Commentant le fait de l'excédent de femmes dans la population anglaise, notre auteur constate les résultats peu rassurants du mouvement féministe. L'invasion par les femmes des activités masculines a déjà amené le manque de travail pour les hommes, et pourrait conduire l'espèce au régime communiste à base de matriarcat des abeilles; par son activité et son malthusianisme, la femme actuelle ressemble déjà à « l'ouvrière de la ruche ». Mais Sanin Cano s'occupe particulièrement des questions qui se

rapportent à l'Amérique espagnole. Déplorant que l'on néglige les études historiques hispano-américaines, il dégage la signification que la découverte de l'Amérique a eue pour le monde. Ce continent, grand comme la lune, rempli de richesses naturelles et dont la découverte a coïncidé avec « les conquêtes du droit individuel », a donné au vieux monde l'abondance et l'exemple de la lutte pour la liberté. « En un siècle, de 1800 à 1900, la population de l'Europe est passée de 119 millions à 450, grâce à l'existence d'un continent invraisemblable. » Et, rappelant le reproche de manquer de sérieux que l'on fait aux Hispano-Américains, il fait observer que le rire est la spécialité de l'être humain et le sourire la suprême expression de l'homme civilisé. De là, en effet, « la conception ironique et pleine de bonté de la vie », le sens de l'humour, cette floraison de l'esprit chrétien. Mais notre auteur nous parle aussi de la littérature, particulièrement du théâtre, et il consacre des pages révélatrices à Angel Ganivet, Fitzmaurice-Kelly et William-Henry Hudson. Hispanisant docte et fervent, Fitzmaurice-Kelly n'a écrit qu'un livre, l'*Histoire de la Littérature espagnole,* mais un livre qui est une œuvre magistrale de recherche, de jugement et d'ampleur. Bien que de façon succincte, il y fait place, pour la première fois dans un ouvrage de ce genre, eux lettres hispano-américaines. Cette Histoire a été traduite en espagnol par un compatriote de notre auteur : Diego Mendoza. Etant né et ayant passé sa première jeunesse en Argentine, W.-H. Hudson a été en Angleterre le révélateur de la vie et de la nature de l'Amérique du Sud, en des romans et récits de voyage pleins de couleur et d'amour du monde hispano-américain. Cependant, cet auteur n'est pas populaire, et sa biographie n'y est même pas bien établie. Victor Llona l'a fait connaître en France par la traduction de ses plus beaux livres : *le Pays pourpre*, *Vertes demeures*, *Un Flâneur en Patagonie*, *le Naturaliste à La Plata*. D'origine hispano-américaine, Llona a su laisser à ces traductions tout le caractère du monde qu'elles interprètent. Je puis dire que *le Pays pourpre* m'a donné une impression de la vie uruguayenne plus vive que la plupart des romans écrits par des Uruguayens.

Dans *Indagaciones e Imagenes*, Sanin Cano nous entretient

principalement de certaines questions suscitées par la guerre européenne. Ainsi, il nous parle de la diminution de la valeur de l'homme dans ces temps troublés, diminution que manifestent l'indifférence du peuple anglais devant la grève de la faim du maire de Cork et son indignation devant la condamnation à mort d'un chien par un juge de Londres, ou bien il disserte à propos du réveil du sentiment religieux qui entraîna des écrivains comme Bernard Shaw, Georges Brandes, Giovanni Papini à une interprétation des Evangiles un peu trop personnelle, mais qui dénonce un vif désir de messianisme. Il nous parle également de divers écrivains castillans ou étrangers : de Fray Luis de Leon, d'Emilio Bobadilla, de Marinetti, de John Galsworthy et surtout de Georges Brandes à qui il consacre l'étude la plus complète et la plus approfondie qui ait été faite en espagnol. Sanin Cano se montre ainsi comme un esprit très souple, très compréhensif, très large. Formé par les idées scientifiques du XIXe siècle et ennemi du cléricalisme, il parle cependant avec sympathie du réveil de l'esprit religieux et il confirme, à propos de Brandes, que le fanatisme protestant est plus intransigeant que le fanatisme catholique; tandis qu'éduqué sous les disciplines classiques et épris des études sérieuses, il reproche à Bobadilla son inaptitude à comprendre les nouvelles formes littéraires et se montre partisan décidé du sourire et de l'ironie caractéristiques de l'âme latine. Il réalise ainsi ce mélange de solidité et de finesse, de force et de grâce qui est dans les personnalités les plus éminentes de sa race. Il est donc à désirer que cet écrivain, qui a fait encore divers travaux littéraires pour servir de préface à certains ouvrages colombiens, recueille, en volume, ses essais dispersés en les groupant si possible par genres. Il pourrait nous donner ainsi plusieurs recueils d'essais de questions sociales ou philosophiques, de critique littéraire et de politique internationale américaine du plus haut intérêt.

Francisco Donoso, Chilien, qui a débuté comme poète et comme critique fin et avisé, dans des livres dont je me suis ici occupé, vient de nous donner un recueil de notes d'un voyage en Europe, très intéressant. Il sait qu'il n'est pas possible d'écrire en détails sur des pays qui ont été déjà décrits

d'une manière magistrale par des auteurs éminents. Il se borne donc à nous donner ses impressions personnelles sur ce qui le touche directement : l'art et la religion (Donoso est prêtre). Il nous dit ainsi ses impressions de Buenos-Ayres, d'Assise, la ville de saint François, de la région alpestre, de Lucerne, de Lourdes, des vieilles églises de Paris. Mais il nous parle aussi de l'écrivain danois James Johannes Jöesgensen, auteur d'une fameuse *Vie de saint François*, qu'il a connu, du peintre italien Giuseppe Catani, du peintre espagnol Ortiz Echagüe, et il évoque une soirée à la Maison de Balzac en l'honneur du poète Fernand Mazade, pour laquelle je lui avais donné une carte d'invitation. Entre les chapitres, il intercale de petits poèmes charmants sur Venise, Lucerne, Avila. Son livre est ainsi très varié et se lit avec grand plaisir. C'est le pèlerinage d'un poète aux Saints Lieux de l'Art et de la Foi.

Mémento. — Le *Repertorio Americano*, de San José de Costa Rica, a distribué, avec un de ses récents numéros, une feuille dans laquelle des intellectuels de Cuba protestent contre l'agression dont ont été victimes les étudiants et certains écrivains de La Havane durant une manifestation publique en hommage au grand écrivain Enrique J. Varona, de la part de la police, et dont il est résulté la mort d'un étudiant et l'emprisonnement du remarquable critique Juan Marinello. Nous protestons également contre ces procédés inqualifiables. — Sous le titre de *Letras*, paraît à Santiago du Chil[i] une revue littéraire bien intéressante dirigée par A. Cruchaga Sant[a] Maria, Salvador Reyes, M. Hubner, H. del Solar. Dans les dernier[s] numéros que nous avons reçus, nous remarquons un article d[e] Ortega y Gasset, « No ser hombre de Partido », et « dos poemas » de Pablo Neruda. — *Bibliografia Mexicana* est une publication bibliographique très bien renseignée qui a commencé de paraître [à] Mexico sous la direction de R. Heliodoro Valle. Dans les deux premiers numéros on trouve une Bibliographie de revues mexicaine[s]. — Sous le titre de *El Ateneo*, une revue littéraire très vivant[e] vient d'être fondée à Santiago (Chili), dirigée par le poète et critique bien connu Samuel Lillo. Dans le premier numéro, on remarque un article du plus grand intérêt de Acevedo Hernandez « La Leyenda chilena como base de una literatura nacional ». — *Nosotros*, de Buenos-Ayres, a reproduit un reportage d'Alfredo Bia[n]chi dans la revue *Giovedi*, de Milan, reportage dans lequel ce critique remarquable a donné un aperçu très juste de la littératu[re] argentine actuelle. — *Contemporaneos* de Mexico publie une pet

pièce dramatique très curieuse de son directeur actuel ,B. Ortiz de Montellano : « Teatro de titeres, el Sombreron » (numéro de janvier). — La *Revue de Littérature comparée*, dirigée par F. Baldensperger et P. Hazard, a consacré son dernier fascicule (janvier-mars) à « l'Amérique latine et à ses rapports avec la littérature des autres nations ». On y remarque des travaux très intéressants, comme « Foscolo et Gray au Nouveau Monde », par P. Hazard, « le Voyage en Europe du chanoine chilien Eysaguire », par C. Lootin, « Sur la fortune de J.-M. de Heredia en Espagne et dans l'Amérique latine », par Bedarida, etc. Fascicule à lire et à garder. — Un critique anonyme et un jeune critique qui s'est fait fort remarquer par sa partialité ont dit que mon petit livre sur *Valery Larbaud*, paru aux éditions de la « Nouvelle Revue Critique », n'apportait « rien de nouveau », et que son auteur ne formulait aucun jugement. Or, dans ce livre, il y a non seulement un jugement sur l'œuvre de Larbaud en général, mais aussi sur chacun de ses livres, particulièrement le journal de *Barnabooth*, dont la signification hispano-américaine est dégagée, et *Enfantines*, dont l'importance est signalée, chose que, d'après Larbaud lui-même, aucun critique n'avait encore faite; puis il y a une biographie et une bibliographie qui n'avaient pas été encore écrites. Mais l'auteur n'appartient à aucune coterie, c'est un vieux *mercurien*, et au surplus un métèque. Qu'est-ce que cela peut faire que ce métèque s'adonne à faire connaître les bons auteurs français, dans l'Amérique espagnole, depuis vingt-six ans !

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

St. Ivanovitch : *L'armée rouge* (en russe), « Les Annales Contemporaines », Paris. — Paul Achard : *Ia!* Les Lettres françaises. — Frédéric Hirth : *Hitler ou le Guerrier déchaîné*, Le Tambourin. — Hermann Platz : *Deutschland und Frankreich*, Frankfurt-a.-M., M. Diesterweg. — Orestes Ferrara : *L'Amérique et l'Europe*, les Œuvres représentatives. — Antoine Redier : *Zita, princesse de la paix*, Alexis Redier.

M. St. Ivanovitch, publiciste russe connu, vient de faire paraître un ouvrage sur **l'armée rouge**, comblant ainsi une lacune dans la littérature sur la Russie de nos jours. Le nombre des livres concernant le régime actuel russe est fort grand, mais pas un seul parmi eux n'a pour objet les forces militaires des potentats du Kremlin. Disons tout de suite que M. St. Ivanovitch n'étudie pas non plus son sujet sous tous les aspects; le côté technique et purement militaire lui reste étranger.

Sur la base de nombreux documents puisés dans les publications officielles, il expose la doctrine politique de l'armée rouge, sa composition au point de vue des classes, l'éducation politique des recrues, le rôle des paysans et de la jeunesse communiste dans l'armée, la position du commandement, etc. Bref, l'œuvre de M. St. Ivanovitch abonde en renseignements et documents intéressants.

Par sa définition même, l'armée rouge diffère des armées de tous les autres pays. L'article 1 du Code militaire soviétique porte que « l'armée rouge est l'armée de l'Etat des prolétaires, seule et première patrie des travailleurs ». Quoique les articles suivants du Code stipulent que « l'armée rouge est appelée à garantir et à défendre l'indépendance de l'U. R. S. S. contre les attaques des ennemis du socialisme et de la révolution prolétarienne », son champ d'activité dépasse le territoire de la Russie contemporaine; son devoir est de porter aide aux camarades de tous les pays, de leur servir d'appui et d'ange gardien. Un commentateur officiel du Code déclare :

Puisque l'Union des Soviets est la patrie socialiste du prolétariat international, les ouvriers et les travailleurs de tous les pays ont le droit de faire partie de l'armée rouge. L'armée rouge est la vraie armée du prolétariat international (p. 14).

Internationale par sa conception théorique, l'armée rouge l'était réellement au cours des premières années de son existence; elle se composait alors, de préférence, de détachements nouvellement créés des nationalités allogènes de la Russie : polonais, lettons, ukrainiens, etc., ainsi que de divers prisonniers étrangers bloqués dans les provinces lointaines russes par le mauvais état des chemins de fer et la situation politique générale. Avec le temps, ces derniers ont regagné leurs pays respectifs, les effectifs polonais, lettons et autres ont passé les frontières des nouveaux Etats limitrophes. L'armée rouge devint plus homogène, mais non entièrement, l'élément russe n'y comptant que 86,6 pour cent.

Au moment de sa formation, en 1917, l'armée rouge avait pour base le volontariat; elle s'appelait alors *l'armée socialiste*. Cette désignation ne dura pas longtemps : établie le 31 décembre 1917, elle fut abrogée le 15 janvier 1918. Le

principe du volontariat ne subsista pas beaucoup plus : la mobilisation générale fut introduite le 29 mai 1918 et le service militaire obligatoire pour toutes les personnes du sexe masculin de 18 à 49 ans fut promulgué le 29 juin de la même année. Le 1er novembre 1918, l'Union des Soviets disposait déjà d'une armée constituée sur le principe du service obligatoire. Sur un total de 297.000 hommes, elle comptait 23.000 officiers et 110.000 sous-officiers de l'ancienne armée du tsar, autrement dit elle n'était que la reconstitution, pour la plus grande partie, de cette dernière.

Conjointement avec le principe du volontariat, les bolchéviks proclamèrent celui de l'électivité des postes de commandants dans l'armée rouge; mais il fut abrogé aussi vite que le premier par le décret du 29 avril 1918. Lors du 8e congrès du parti communiste, Sokolnikov, motivant cette mesure, dit :

> Nous étions pour l'électivité quand il fallait insurger les soldats contre leurs supérieurs qui servaient le régime tsariste, grand-foncier et bourgeois... Maintenant, sous le régime de la dictature prolétarienne, ce serait voter une résolution de méfiance envers elle que de se prononcer contre les chefs militaires qu'elle a appelés au commandement (p. 38).

De même on renonça bien vite à l'idée de milice en remplacement d'une armée permanente; la conférence des chefs des sections politiques des circonscriptions militaires, qui a eu lieu en 1922, décida que « l'idée de la nécessité pour l'U. R. S. S. d'une armée et d'une flotte rouges permanentes durant toute la période où elle sera entourée d'Etats capitalistes » est une idée fondamentale de la doctrine militaire soviétique.

Ayant ainsi abrogé le volontariat, l'électivité et la milice, les bolchéviks ont gardé pourtant le quatrième principe soi-disant révolutionnaire de la formation de l'armée : celui des armées territoriales. Ce sont des considérations d'ordre financier qui ont dicté la création de ces dernières. Le budget de l'Etat bolchéviste ne pouvait supporter, en effet, le poids de l'entretien d'une armée de 1.600.000 hommes, chiffre imposé par la durée de deux ans du service militaire et par le nombre de jeunes gens qui chaque année arrivent, en Russie, à l'âge

de 21 ans. On trouva donc l'issue dans un système mitoyen; on créa une armée régulière de 562.000 hommes et, à côté d'elle, des armées territoriales comprenant, elles aussi, des cadres très puissants, sans compter des détachements de préparation militaire. Sur le total de 800.000 jeunes gens appelés tous les ans sous les drapeaux, 260.000 hommes sont dirigés vers les régiments de l'armée régulière, 200.000 vers les armées territoriales et 340.000 suivent les cours de préparation militaire de six mois pendant cinq années, rentrant au fur et à mesure dans les rangs de l'armée régulière ou des armées territoriales.

Mais cela n'est pas tout. En dehors des formations militaires que nous venons de nommer, la Russie des Soviets possède encore une armée toute spéciale de cent vingt mille hommes; c'est l'armée de la G. P. Ou. de l'Union soviétique (l'Administration politique de l'Etat de l'Union). Elle est constituée par des soldats retraités de l'armée rouge, ayant fait preuve de mérites politiques, d'anciens employés de la Tché-ka et de communistes fervents. La durée du service y est de deux ans, mais les adhérents de ce corps sont tellement comblés de marques d'attention, que la plupart du temps ils y restent davantage. C'est l'armée privilégiée des Soviets, son fondement matériel, sa protection contre tous les ennemis, en particulier ceux du dedans.

L'armée de la G. P. Ou. n'est cependant pas seule pour lutter contre les ennemis à l'intérieur du pays; cette tâche incombe tout spécialement aux « détachements à destination spéciale » (*tchasti ossobago naznatchénia* ou *tchon*). Ils se composent exclusivement de communistes régis par la discipline du parti. Ils sont subordonnés à la G. P. Ou. et aux commandants des circonscriptions militaires. Leur effectif est tenu secret, mais il doit être très important, puisque chaque membre du parti communiste peut être obligé d'en faire partie et qu'en 1927, date du plus récent recensement du parti communiste, ce dernier comptait 785.208 membres et 425.746 candidats.

Nous avons énuméré l'armée rouge régulière, les armées territoriales, les détachements de préparation militaire, l'armée de la G. P. Ou., les détachements du *Tchon*. Pour obtenir la

liste complète des forces militaires soviétiques, il faut y ajouter « l'armée des convoyeurs » qui, bien qu'ils ne fassent que le service des prisons, sont organisés militairement, c'est-à-dire qu'ils sont divisés en régiments, bataillons, etc., ont leur état-major spécial, suivent un cours de préparation militaire, et « le corps de la protection militarisée » qui compte environ cent mille anciens soldats et officiers de l'armée rouge, est subordonné au commandant en chef de l'armée de la G. P. Ou., réparti dans toutes les régions de la Russie, où il est destiné à la protection des voies de communication et des entreprises industrielles.

Comme on voit, la bonne moitié des forces militaires des Soviets, sinon davantage, vise l'ennemi « intérieur », dont le parti au pouvoir a peur autant, sinon plus, que de l'ennemi d'au delà des frontières. Le système militaire des Soviets nous explique pourquoi le régime communiste se tient debout en Russie : « pas un seul gouvernement n'a encore eu un système pareil tout au long de l'histoire humaine », dit avec raison un écrivain russe.

Nous n'avons résumé que quelques pages de l'ouvrage de M. St. Ivanovitch. La place nous manque pour donner un plus grand nombre de citations. Il est évident que nous avons affaire à une étude très documentée sur un problème de la plus haute importance. Une traduction française du livre de M. St. Ivanovitch s'impose.

S. POSENER.

§

Cet automne, M. Paul Achard, journaliste français parlant l'allemand, est allé parcourir rapidement l'Allemagne pour savoir ce qu'elle pense et veut. De retour, il s'est hâté de publier un gros volume, Ia, qui constitue le procès-verbal de son enquête, procès-verbal qu'il s'est efforcé de colorer le plus possible. J'ai vu peu avant lui une partie des choses qu'il décrit, je ne leur avais pas trouvé des couleurs aussi tranchantes. M. Achard a évidemment mis des lunettes à verres colorés pour intéresser le lecteur et il y a réussi.

Il commence par déclarer que « la même race qui a mené une guerre abominable a fait et achève de faire un pays qu'à

bien des égards on pourrait citer en exemple... J'ai vu l'Allemagne saoulée de 1913... J'ai retrouvé en 1920 une Allemagne dégonflée, et l'hiver dernier une Allemagne frétillante et frivole; je viens de revoir une Allemagne qui claque les talons et qui marche au pas. » A sa première étape, il s'est arrêté à Strasbourg et y a constaté que les gamins « y connaissent le français, lisent l'allemand et l'écrivent, mais parlent patois. » Ayant traversé le pont de Kehl, il eut la sensation d'être à 500 lieues de la France : « Une rectitude, une ponctualité, un dégagement de quai, l'impeccable correction des douaniers habillés de neuf... tout est allemand. » Il arrive à Munich et constate que « la légende du Bavarois ventru, velu, passant le plus clair de son temps à cuver sa bière, a fait son temps, comme celle de l'Allemande grasse et massive. Le sport a passé par là... Les filles sont belles, athlétiques, dégagées... » Mais la population n'est pas contente : « La bière est trop chère. Tout est trop cher. L'impôt frappe comme un sourd tout ce que l'Allemand aime le mieux : le café, le tabac, la bière... On se prive de ce qui faisait la gemütlichkeit (joie de vivre)... Il faut entretenir les chômeurs et payer les Réparations. » Cet état d'esprit a fait le succès de Hitler :

Il n'est pas un fou, mais un malin, qui a regardé autour de lui et a bien vu. Il a gagné la partie parce que son programme était le plus simple de tous : déchirer les traités et renflouer l'Allemagne... Sa campagne a été une croisade. Ses bulletins de vote portaient cette devise : Parti pour le peuple et le christianisme... Il n'ignore pas que le communisme a fait des progrès formidables dans la jeunesse allemande... Mais, Autrichien, il a réveillé chez les vieux Allemands le vieux rêve de l'Anschluss ; aux jeunes, il a montré enfin l'avenir; aux ouvriers, il a dit : « Vous ne pouvez pas être avec ceux qui ont installé des bordels dans les églises »... Il leur a fait croire à tous qu'une renaissance de l'Allemagne... mettrait fin au chômage...

M. Achard de conclure : « La seule industrie qui puisse occuper d'un seul coup six millions de chômeurs, c'est la guerre... » Partout, il a fait la même constatation : la jeunesse, préparée à la guerre par le sport et inclinant au communisme, parce qu'il promet plus que les autres partis. Aux dernières élections, « Hitler a paré le coup, mais les voix ravies pour

cette fois au communisme lui reviendront. Le communisme avance d'une allure régulière que rien n'arrêtera plus. »

Les Allemands veulent-ils la guerre? M. Achard constate que quand on leur pose la question, ils s'écrient que non, mais,

il ne faut pas s'y tromper, les nationalistes ne sont pas les seuls à réclamer la révision, les communistes les plus acharnés rejettent les clauses du traité de Versailles et témoignent à l'égard du couloir polonais un irrédentisme absolu. Il n'y a pas un Allemand qui ne vous rappelle que trois millions d'Allemands sont devenus Tchécoslovaques et que Dantzig, ville libre, compte 270.000 habitants allemands. Il n'y a pas un Allemand qui n'ait suivi dans les journaux les phases des manœuvres de la Reichswehr et qui n'ait su, à la suite de cette lecture, que cette milice est actuellement l'armée la plus forte et la plus technique... Quelle que soit la bannière sous laquelle ils se sont rangés, en vertu d'un instinct grégaire, les Allemands ne veulent pas être [des] vaincus, et cela n'est pas sans grandeur... On n'a pas voulu permettre une renaissance de l'Allemagne; elle se fera;, rien ne pourra l'empêcher; on n'étouffe pas la détente d'un peuple de 60 millions d'habitants.

M. Frédéric Hirth a fait comme M. Achard : il a voyagé en Allemagne pendant la période électorale de septembre 1930 et a consigné ses observations dans un livre intitulé **Hitler ou le guerrier déchaîné.** Il n'est point de nature à calmer les appréhensions :

Hitler, dit M. Hirth, parle comme un excité, avec une voix tonitruante. Il demande aux auditeurs de se préparer à l'assaut, à la destruction, à la vengeance. Lui-même se nomme le libérateur héroïque qui ne renoncera jamais au devoir, et jusqu'au dernier souffle. On pourrait s'étonner que l'agitation violente, agressive, brutale d'Hitler ait pu s'implanter d'une manière presque foudroyante dans les masses allemandes. Mais la raison en est simple: l'Allemagne se trouve actuellement dans un état de dépression économique qui dépasse toutes les prévisions. De plus, elle voit une France prospère, forte, sans chômage. Et, de cet état de choses, elle tire une conclusion : Ce sont les gouvernements allemands qui ont peur de combattre la France. Ils ne font rien pour améliorer notre sort. Le parti d'Hitler est seul à attaquer les gouvernements allemands, et il n'a pas peur des Français. Donc, Hitler est le dernier espoir d'un relèvement prochain de l'Allemagne.

La guerre ,les nationalistes l'acclament sans discussion; leur chant clame : « Victorieux, nous battrons la France. » Dans toutes les librairies, M. Hirth à vu

un volume qui fait un bruit énorme, dans toute l'Allemagne : *Dix siècles de rapports franco-allemands*, livre attristant, affligeant, d'autant plus qu'il est écrit par un des historiens les plus célèbres de l'Allemagne, le professeur Johannes Haller. « La France, écrit-il, ne doit pas s'imaginer que l'année 1918 a réglé définitivement le litige... La querelle des deux peuples n'est pas éteinte... » Il reconnaît avoir, dans ses jeunes années, été un fervent partisan de la réconciliation entre l'Allemagne et la France, mais il aurait finalement compris qu'il était vain de songer avant longtemps à une entente véritable... Il se refuse à admettre qu'un résultat quelconque ait été jusqu'à présent obtenu. Rien de plus caractéristique que sa façon de passer complètement sous silence et le pacte de Locarno et l'activité de Stresemann et de Briand et l'existence de la S. D. N. Ce silence est le silence du mépris.

La propagande électorale de Hitler dépense des sommes énormes : qui paie? Pour M. Achard, point de doute, ce sont les magnats de l'industrie et de la finance. M. Hirth a enregistré une hypothèse différente :

Les socialistes de Leipzig déclarent carrément que Hitler est stipendié par Mussolini... Dans une réunion des racistes, un de leurs chefs, Voigt, se serait écrié : « S'il est vrai que Mussolini ne veut pas nous connaître, pour quelle raison nous enverrait-il continuellement de l'argent? »

Le beau livre de M. Hermann Platz, **Deutschland und Frankreich**, nous ramène à une atmosphère plus sereine. M. Platz romaniste éminent, rêve de la réconciliation des deux pays de là sa *tentative d'établir les bases historico-intellectuelles des problèmes qu'elle soulève*. Il croit que l'enseignement du français dans son pays peut jouer un grand rôle dans ce sans. M. Platz établit d'ailleurs les bases de cette réconciliation de façon à rester fidèle aux principes de Fichte dans son « Discours à la nation allemande ». Son livre, aussi ingénieux que sympathique, mérite d'être étudié.

§

Né en Italie, M. Orestes Ferrara vint tout jeune à Cub

pour y prendre part à la guerre de l'Indépendance. Il est aujourd'hui ambassadeur de Cuba aux Etats-Unis et délégué à la Société des Nations. Dans un vraiment excellent livre, **L'Amérique et l'Europe,** il expose ce qu'est *le Panaméricanisme et* [relève les erreurs de] *l'opinion européenne* à son égard.

Le Panaméricanisme naquit lors des guerres de l'indépendance des colonies espagnoles. L'aide mutuelle qu'elles se donnèrent, les sympathies qui leur vinrent du Nord et les principes réactionnaires à la mode en Europe créèrent des liens forts, encore renforcés par l'adoption d'institutions calquées sur celles des Etats-Unis. Le premier Congrès Panaméricain fut convoqué par Bolivar en 1826. Les empiétements des Etats-Unis sur le Mexique arrêtèrent ce mouvement. Quand il y eut prescription, James G. Blaine, le 24 novembre 1881, envoya au nom du président Garfield l'invitation à une Conférence internationale américaine qui se tiendrait le 24 novembre suivant. Garfield ayant été assassiné, Arthur (qui le remplaça) approuva d'abord aussi le plan de Blaine, puis remplaça ce Secrétaire d'Etat par Frelinghuysen et annula la convocation; il expliqua qu'inviter les nations américaines pouvait constituer une offense pour les nations européennes. En 1889, Harrison convoqua de nouveau à Washington une Conférence à laquelle Blaine proposa de régler les relations « par l'amitié et non par la force ». La presse européenne n'en eut pas moins unanimement une attitude hostile. Cela n'empêcha pas la tenue d'autres Conférences.

Quels ont été leurs résultats? Celle de 1889-90 *recommanda* l'unification des règlements de douane (pas des tarifs!) et l'arbitrage; celle de 1901 (Mexico) fit adopter des traités sur les brevets et l'extradition; le traité proposé pour l'arbitrage, en particulier en matière de recouvrements d'argent, ne fut pas ratifié. En 1906 (Rio), l' « européanisme » s'accusa : on déclara indirectement qu'il n'y a pas à créer de droit international américain »; les conventions de 1910 (Buenos-Aires) réglèrent le recouvrement des dettes sans l'emploi de la force. La 5e Conférence (Santiago, 1923) n'aboutit à aucun résultat. La 6e (La Havane, 1928) créa un Conseil de Direction de l'Union Panaméricaine; il siège à Washington et chaque na-

tion y a un représentant; des instituts communs d'études juridiques, historiques, etc. furent aussi créées; la Conférence approuva le projet de Code de droit international privé rédigé par le Cubain Bustamente, mais « le droit civil étant pour les trois quarts le droit du créancier », il n'a guère été ratifié; les modalités furent établies dans deux conventions, l'une d'arbitrage, l'autre de conciliation; enfin la façon dont la Conférence avait délibéré avait prouvé « l'inexistence d'un bloc latin par rapport à l'Etat anglo-saxon »; sur un seul point : le droit d'intervention d'un Etat dans les affaires d'un autre, elle ne put aboutir. M. Pueyrredon (Argentine) avait aussi proposé des mesures tendant à la réduction des tarifs de douane; M. Hughes (Etats-Unis) s'y opposa, le droit d'établir des tarifs faisant, déclara-t-il, « essentiellement partie de la souveraineté nationale »; il rejetait donc le 3e point du Président Wilson : « Suppression aussi complète que possible de toutes les barrières économiques. » M. Ferrara fait observer que Hughes « défendait les intérêts pratiques et momentanés de son pays »; celui-ci, « grâce à ses économies, est sûr de pouvoir acheter ce qu'il veut, et grâce à l'accroissement de son industrie, sûr de vendre sans cesse davantage ». L'Amérique latine, « qui n'a point fait les progrès qu'on pouvait attendre d'elle, est restée la dépendance coloniale d'un petit groupe de puissances ». Deux prédictions célèbres se sont trouvées fausses, celle de Henry Clay disant que l'Amérique latine aurait en 50 ans une population supérieure à celle du Nord [quoique de 1913 à 1927 la population ait augmenté de 40 % dans l'Amérique du Sud contre 23% aux Etats-Unis et 6 1/2% en Europe et en Asie], et celle du vicomte Brice prévoyant que le XXe siècle serait celui de la grandeur économique de l'Amérique latine. Les vingt républiques latines ne représentaient plus en 1928, par rapport aux Etats-Unis, la même force économique qu'en 1889. En 1928, les Etats-Unis ont vendu à l'Europe pour 2.324 millions de dollars, l'Amérique latine pour 878; la balance commerciale avec l'Europe avantageait les Etats-Unis de plus d'un milliard et pour l'Amérique latine accusait un déficit de 152 millions. L'Amérique latine est « un simple champ d'exploitation »; elle importe des produits manufacturés et exporte des matières premières ou alimentaires;

or, les matières premières, en général, « ne laissent presque rien au pays d'origine, sauf des sommes minimes consacrées à des salaires réduits, alors qu'elles sont d'une utilité inestimable au pays qui les reçoit ».

Les relations financières de l'Amérique latine avec les Etats-Unis ont aussi donné lieu à des erreurs; on a parlé à ce propos de Trust Monroïste; en réalité, même en laissant de côté les dettes de guerre, les Etats-Unis ont surtout prêté ailleurs; en 1928, leurs prêts, en millions de dollars, s'élevaient à : Europe, 4.798; Canada, 4.120; Amérique du Sud, 2.513; Amérique Centrale, 2.954; Australie, 841; divers, 375; soit 33 % pour l'Amérique latine. L'Europe est un bien plus grand créancier de l'Amérique latine : 3.360 millions de dollars en Argentine (contre 213 prêtés par les Etats-Unis), 1.500 au Brésil (contre 50), plus de 465 au Chili (contre 405). Les placements des Etats-Unis n'ont d'ailleurs pas toujours été heureux : sur 800 millions de dollars placés par eux dans l'industrie sucrière de Cuba, 500 peuvent être considérés comme perdus, et cela surtout par suite de l'élévation des droits de douane sur le sucre aux Etats-Unis (1,76 cents par livre, et on propose de les élever à 3,00).

On dit souvent que la Doctrine de Monroe est « l'instrument de l'impérialisme » des Etats-Unis; M. Ferrera soutient au contraire « qu'elle représente la reconnaissance par les Etats-Unis de l'indépendance et de la souveraineté de chacun des Etats du Nouveau-Monde... les pays de l'Amérique latine ont considéré la Doctrine, sinon commme une véritable alliance au sens propre, tout au moins comme la base d'une alliance ». M. Ferrera conclut donc avec raison : « L'Amérique latine n'est pas menacée, car les Etats-Unis ne sont point menaçants. »

ÉMILE LALOY.

§

L'auteur de **Zita, princesse de la paix** se propose tout simplement de démontrer que l'épouse de l'empereur Charles Ier-IV de Habsbourg-Lorraine fut à la fois « la princesse de la paix » et « un des rares hommes de la guerre ».

Ces exagérations donnent le ton du livre, qui tient plus de l'hagiographie que de la biographie. Certes, l'ex-impératrice a donné au monde l'exemple d'une terrible épreuve courageusement supportée, et il n'est personne qui ne s'incline avec respect devant cette majestueuse douleur. Mais l'attendrissement continu de l'auteur sur son héroïne produit à la longue un effet de fatigue et d'agacement contre lequel le lecteur a bien du mal à se défendre. Et si M. Redier a accueilli les éléments qui lui ont permis de reconstituer la vie de la princesse avec la complaisante naïveté que trahissent ses jugements historiques, son témoignage est bien précaire. Il professe en effet pour les hommes de l'ancienne Autriche-Hongrie une admiration troublante. Il qualifie Ærenthal d'« homme de grand sens et du plus haut patriotisme ». Il le présente, d'après le témoignage de l'ex-ambassadeur Crozier, comme cherchant un rapprochement avec l'Entente, parce qu'il s'était rendu compte des intentions belliqueuses de Guillaume II. Avant d'avaliser cette hypothèse, l'auteur aurait eu intérêt et profit à consulter les documents publiés l'an passé par la République d'Autriche sur les origines de la guerre. Il se serait rallié au jugement plus nuancé du comte Sforza :

Ærenthal fut... le seul homme d'Etat de l'Autriche d'après 1870 qui osa penser et réaliser une politique qui fût loyale vis-à-vis de Berlin, mais indépendante de Berlin (1).

M. Redier émet des aphorismes assez énigmatiques sur la politique étrangère :

Dans l'ordre extérieur, dit-il, toute politique autrichienne raisonnable est nécessairement commandée par une tradition romane et non germanique.

Un mot d'explication n'eût pas été superflu. Peut-être l'auteur croit-il nous donner la clé de sa pensée quand il ajoute :

(1) Je ne parle pas des erreurs de détail, qui sont nombreuses. Quand M. Redier nous dit que Zita n'entendait parler que le français dans les résidences diverses du duc de Parme, il nous permet, je pense, de supposer qu'on devait parfois parler aussi italien dans ces milieux. Il rappelle que « les armées de l'Empereur (Charles) ont infligé à celles de Cadorna le désastre de Caporetto ». En réalité, ce sont les divisions allemandes qui ont battu les troupes italiennes le 25 octobre 1917.

Au Moyen Age, l'Autriche était, par toutes ses affinités, beaucoup moins proche du reste de l'Allemagne que de la Bohême, de la Hongrie, de la Pologne, de la Croatie, pays de civilisation romane.

Cette affirmation suffirait à montrer combien il est peu familiarisé avec l'histoire des pays de l'Europe orientale.

Tout ceci est naturellement entremêlé de réflexions sur la malfaisance des traités de paix, l'ingratitude des Etats successeurs, etc.

Charles, nous dit l'auteur, souhaitait qu'au royaume de Serbie sous le sceptre d'un Karageorgévitch fut substituée une grande Yougoslavie relevant de la couronne impériale et gouvernée par un archiduc. Il fallait que les Serbes fussent de bien mauvaises têtes pour ne pas souscrire à ce projet mirifique. En passant, M. Redier reproduit une insinuation empruntée aux « conversations » Armand-Revertera, qui montre les révolutionnaires tchèques ou yougoslaves, luttant pour l'indépendance de leur patrie, comme des gens à la solde de l'Allemagne; c'est là une calomnie grossière qu'on est peiné de trouver sous une plume française.

M. Redier plaide — et là paraît être le principal objet de son livre — la thèse de la paix possible en 1917. Il n'avance malheureusement rien que nous ne sachions déjà sur les négociations du prince Sixte, dont il met l'échec au compte de M. Ribot. Il est depuis longtemps acquis que, si la France s'était engagée dans cette voie, elle aurait en vain trahi ses alliés, l'Autriche n'ayant ni les moyens d'amener l'Allemagne à nous céder l'Alsace-Lorraine, ni les hommes politiques capables de mener à bout une rupture avec Berlin. Les velléités de l'empereur Charles attestaient de bonnes intentions, mais portaient en elles-mêmes le germe de leur insuccès. Ce n'est certainement pas le ton déclamatoire sur lequel M. Redier présente cette affaire qui réformera l'opinion des gens tant soit peu avertis; malgré toutes ses circonlocutions, il reconnaît que l'attitude de Charles dans la question d'Alsace-Lorraine était équivoque et qu'une acceptation des propositions de ce prince eût constitué de notre part un « lâchage » vis-à-vis de l'Italie.

Nous touchons ici à l'erreur fondamentale de M. Redier et de pas mal d'autres auteurs qui croient que la guerre et la paix étaient, en automne 1917, une affaire à débattre entre quatre ou cinq personnalités. Non; à ce moment la guerre était une guerre de « libération des peuples ». En adhérant aux propositions viennoises, la France n'eût pas seulement fait un marché de dupes et vendu ses alliés; elle aurait renié ses engagements les plus solennels. Ce n'eût pas été, comme le prétend M. Redier, une nouvelle édition du « renversement des alliances », mais une abjuration des idées de liberté et de justice dont elle s'était jusque-là réclamée.

ALBERT MOUSSET.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Gaston Delvaux : *L'Invasion de la Belgique devant la science allemande du droit des gens*, Liége, imp. Demarteau. — Chpilevski : *Copains!* (Bratval), Les Revues. — Pierre Lœvenbruck : *Ceux de la Réserve*, J. Tallandier. — Pina de Moraes : *Au Créneau*, Valois.

Par l'article 232 du traité de Versailles, l'Allemagne a reconnu qu'elle avait un devoir spécial de réparation envers la Belgique, « en conséquence de la violation du traité de 1839 ». Depuis, la propagande innocentiste s'est mise à l'œuvre pour faire croire que cet engagement écrit était un « Diktat » imposé par la violence. Cette propagande n'a fait d'ailleurs que continuer celle qui avait été faite pendant la guerre et dont le plus saillant avait été de traduire, dans le document où le général Ducarne relatait ses pourparlers avec Bernardiston, le mot « conversation » par « Abkommen », qui signifie « conventions ». Une Commission du Reichstag continua ce genre d'impostures et, en 1926, publia un rapport accusant la Belgique d'avoir violé sa neutralité en se liant « par un accord des plus étendus » avec les ennemis de l'Allemagne. Puis, en 1929, le professeur Bredt, qui faisait partie de cette Commission, entreprit de justifier la violation de la neutralité belge « en la jugeant uniquement sur le terrain du droit. » Un avocat à la Cour d'appel de Liége, M. G. Delvaux, vient de réfuter ces publications calomnieuses. Son livre, L'Invasion de la Belgique devant la science allemande du droit des gens, ser

consulté avec fruit par tous ceux qui auront besoin de se rendre compte de la mauvaise foi des écrivains innocentistes.

§

Un des marins qui ont joué un rôle capital dans la révolution russe de 1917 a écrit ses souvenirs sous le titre : Copains! Ce n'est pas un chef-d'œuvre, l'auteur ne lit guère dans les âmes, mais il a vu des événements bien intéressants et il a eu le tact d'en dire à peu près ce qu'il avait vu en laissant à lui-même et à son entourage leurs vraies couleurs.

Il est peu probable d'ailleurs que ce manuscrit ait été publié tel qu'il a été écrit; quelqu'un y a ajouté des dates, d'autres détails sans doute, et a probablement aussi biffé des passages inutiles ou déplacés. Tel qu'il est, ce récit est bien celui que pouvait écrire un matelot télégraphiste qui a vécu la fermentation des équipages de la flotte de la Baltique de 1911 à 1917, pris part à leur révolte en février 1917, à l'assaut du Palais d'Hiver en novembre, à une expédition dans le sud de la Russie en décembre, à la lutte contre Youdénitch en 1918 et à une expédition sur la Volga en mars 1920. Il en fait connaître des détails fort intéressants et est d'une lecture fort attachante.

§

Sergent de la classe 11 au 69e à Nancy, Pierre Lœvenbruck fut désigné lors de la mobilisation pour faire partie du cadre du 269e, ce qui lui fit faire la guerre avec Ceux de la Réserve. Il décrit jour par jour la mobilisation, puis les combats sous Nancy. Le 29 septembre, le 269e est embarqué et transporté près de Douai, et presque aussitôt engagé dans la lutte; le 3 suivant, l'auteur est fait prisonnier. Mais il avait déjà beaucoup vu et l'a raconté avec une précision qui rend son récit aussi intéressant qu'instructif.

§

Dans Au Créneau, le lieutenant portugais Pina de Moraes fait revivre les émotions des Portugais du contingent qui

combattit à Neuve-Chapelle en 1917 et en 1918. De ce qu'i a éprouvé, vu et entendu, il a su ne noter que ce qui fai revivre le côté épique du drame grandiose que constituai la lutte internationale. Lui et ses hommes maudissent la guerr et l'Allemagne qui l'a déclarée et la poursuit, mais ils viven souffrent, combattent et meurent en héros. Pour donner s vraie figure au drame vécu par les combattants, Moraes n' pas cru utile de reproduire les trivialités et les grossièreté qu'il a vues et entendues; il eût ainsi affaibli ce tableau grar diose d'hommes souffrant et mourant pour un idéal, maint nus au cours de leur longue épreuve par les sentiments d'hoı neur et de devoir et par la discipline. Sans doute, l'auteu a un peu romancé ce qu'il raconte, mais on ne peut que l donner raison, car il est arrivé à un résultat vraiment sati faisant et a écrit un livre bien digne des combattants et qu'a meront tous ceux qui les admirent.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Art

Marcel et André Boll : *L'art contemporain, sa raison d'être, ses manifestations.* Avec 114 photographies; Delagrave. 20 »

Jeanne Michel Giroud et Edmond Delaye : *Les Hache, ébénistes de Grenoble, 1699-1831.* Préface de M. Emile Bayard. Avec de nombr. illust.; Edit. Didier et Richard, Grenoble. »

Denise Jalabert : *L'art normand moyen âge.* Avec des illust.; Œuvres représentatives. 18

Daniel Marquis-Sébie : *Le mess de Bourdelle.* Préface de M. A dré Fontainas. Avec 30 illus. h. L'Artisan du Livre. 20

Esotérisme et Sciences psychiques

Paul Nyssens : *Pensée féconde,* entraînement intensif à l'autosuggestion. (Coll. *Culture humaine*); Maloine. 20 »

Gabriel Trarieux : *Ce qu'il f connaître de l'occultisme;* Boi 8

Education

Kiamil Nassri : *Tets d'intelligence et rendement scolaire,* recherches les deux types de tets d'intelligence et sur leur signification à l'éc Avec 16 fig. et 30 tableaux; Alcan. 35

Ethnographie

R. P. Charles Tisserant : *Dictionnaire Banda-français;* Institut d'Etl logie, 191, rue Saint-Jacques, Paris, 6e.

Gastronomie

Prosper Montagné : *Les délices de la table ou les quatre saisons gourmandes*, 800 recettes et menus; Flammarion. 20 »

Hagiographie

A.-D. Sertillanges : *Saint Thomas d'Aquin*. (Coll. *Les grands cœurs*); Flammarion. 12 »

Histoire

Georges Grosjean : *La politique extérieure de la Restauration et l'Allemagne;* V. Attinger. 21 »

Wilfrid Hugo Evans : *L'historien Mézeray et la conception de l'Histoire en France au XVIIe siècle;* Gamber. » »

Henri Pirenne, Augustin Renaudet, Edouard Perroy, Marcel Handelsmann, Louis Halphen : *La fin du Moyen Age*. I : *La désagrégation du monde médiéval, 1285-1433*. (*Peuples et Civilisations. Histoire générale*, tome VII); Alcan. 60 »

Littérature

Marcel Arland : *Essais critiques;* Nouv. Revue franç. 15 »

Ferdinand Bac : *Intimités du Second Empire. La Cour et la ville*, d'après des documents contemporains, avec 45 planches h.-t.; Hachette. 30 »

Marcel Batilliat : *Emile Zola*. Avec 40 pl. h.-t. en héliogravure. (Coll. *Maîtres des Littératures*); Rieder. 20 »

Henriette Charasson: *La mère* (Coll. *La femme à la page*); Nouv. Société d'édition. 10 »

J.-B. Erian : *Louise de La Vallière, de la Cour au Carmel;* J. de Gigord. » »

Claude Farrère : *Les plus belles pages de Farrère;* Flammarion. 12 »

Bernard Fay : *Benjamin Franklin, citoyen du monde*, tome II; Calmann-Lévy. 15 »

Paul Hazard : *Don Quichotte, de Cervantès*, étude et analyse; Mellottée. » »

R. P. Labat : *Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique*. Préface de Ch. Marchesin. Avec 8 gravures h.-t.; Les Œuvres représentatives. 12 »

Paul Leclercq : *Paradis perdus*. (Marcel Proust, Jean de Tinan, P.-J. Toulet, Pierre Louys); Libr. des Champs-Elysées. » »

C. Liétard : *Les Chanoinesses de Maubeuge, 661-1790;* Raoust-Leleu, Lille. » »

Lugné-Poe : *La Parade*. I : *Le sot du tremplin*, souvenirs et impressions de théâtre; Nouv. Revue franç. » »

Montaigne : *Œuvres complètes. Essais*, livre second, premier volume. Texte établi et présenté par Jean Plattard; Edit. Fernand Roches. 27 »

Morike : *Le voyage de Mozart à Prague* (*Mozart auf der reise nach Prag*). Texte allemand et traduction en regard. Introduction de Raymond Dhaleine. (Coll. bilingue des classiques étrangers); Ed. Montaigne. 15 »

Etienne Privaz : *Un malfaiteur : André Gide*. Lettre-préface de Adolphe Retté; Messein. » »

Arthur Rimbaud : *Lettres de la vie littéraire, 1870-1875*, réunies et annotées par Jean-Marie Carré; Nouv. Revue franç. 15 »

Jules Romains : *Problèmes d'aujourd'hui*. (Coll. *Regards*); Kra. » »

José Vincent : *Clemenceau. La médaille avait deux faces*; Libr. du Dauphin. 15 »

Vital-Mareille : *La vie ardente d'Eléonore d'Aquitaine;* Flammarion. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Colonel House : *Papiers intimes*, publiés par Charles Seymour. Traduction de B. Mayre et du lieut.-col. de Fonlongue. Tome IV: *La fin de la guerre;* Payot. 30 :

Lieutenant-colonel Reboul : *Les re venants. Les belles évasions de l grande guerre;* Les Etincelles 2 vol. Chacun 15 :

Philosophie

René Guyon : *Essai de psychologie matérialiste;* Costes. 20 :

Poésie

Christiane Loriot de La Salle : *Cœur transparent;* Edit. Saint-Michel. » »

Tristan Tzara : *L'homme approx matif;* Edit. Fourcade. »

Politique

Lénine : *La révolution bolchéviste,* écrits et discours de Lénine de 1917 1923, traduits du russe et annotés par Serge Oldenbourg; Payot. 30

Questions juridiques

M. Mirkine-Guetzevitch : *Les nouvelles tendances du droit constitutionnel* Giard. 40

Questions militaires et maritimes

Chanoine J. Briel : *Hommes et faits vus par le Maréchal Foch;* Tolra. » »

Lieutenant Serge Terestchenko : *La guerre navale russo-japonaise,* traduit du russe par le capitain de frégate H. Pelle-Desforges. Pr face du vice-amiral Kedrov. Ave 34 croquis et 39 illust.; Payot. 40

Roman

Marcel Allain : *Miss Téria. Son homme...;* Férenczi. 2 »

Vicki Baum : *Grand Hôtel,* roman-feuilleton avec arrière-plans, traduit de l'allemand par G. et R. Baccara; Stock. 15 »

Alphonse Daudet : *Contes du lundi.* Introduction d'Edmond Pilon. Avec des illust.; Piazza. » »

François Durban : *Rüdig;* Albin Michel. 15 »

Charles Foley : *Princesse d'un soir;* Flammarion. 12 »

Richard Hughes : *Un cyclone à la Jamaïque,* traduit de l'anglais par Jean Talva; Plon. 15 »

Marcel Jouhandeau : *Le journal du coiffeur;* Nouv. Revue franç. 15 »

Paul-Jean Lucas : *Baillochart;* Nouv. Société d'Edition. 12

Robert Millet : *Etoiles lointaines* Figuière. 15

Ferdinand Ossendowski : *Esclave du soleil,* traduction de Rober Renard; Albin Michel. 15

Hervé de Peslouan : *La Russe et so pantin;* Lemerre. »

Gaston-Ch. Richard : *Sur le toit d monde.* (Coll. *Les romans myst rieux*); Tallandier. 12

Noël Santon : *Musique du silenc* Edit. Crès. 12

Georges Soulié de Morant : *Suit jeunesse;* Flammarion. 12

Luc Valti : *Etreinte blanche;* Le merre. »

Hugo Wast : *Le val noir,* traduit d l'espagnol par Georges Pillement Nouv. Revue franç. 15

Sciences

P. Fournet, avec la collaboration de L. Quevron, G. Rumeau, H. Valdenaire : *Cours de chimie industrielle* (Écoles nationales d'Arts et Métiers). 1re partie : *Chimie générale*. 2e partie : *Les grandes industries de la Chimie minérale*. 3e partie : *La Chimie des métaux*. Les trois parties avec de nombreuses figures; Delagrave.
1re partie 28 »
2e partie 26 »
3e partie 28 »

Sociologie

Gaston Bouthoul : *L'Invention* (Bibliothèque sociologique internationale, tome IX); Giard. 75 »

Léonard Darwin : *Qu'est-ce que l'Eugénique?* Préface de M. Eugène Pittard; Alcan. 12 »

Albert Noret : *Les féodaux du blé*; Figuière. 12 »

Maurice Ponthière : *Le nouvel esprit des affaires*; Nouv. librairie commerciale. » »

Maurice Privat : *Le plus bel escroc que j'ai connu. Les assurances syndicales et les dupes de M. Poulet*; Les Documents secrets. » »

Lady Kathleen Simon : *Esclavage* (*Slavery*), traduit de l'anglais par Gabriel Debu; Nouv. Revue franç. 15 »

Théâtre

Jean de Montlibault : *Souvent femme varie*, comédie lyrique en un acte, avec ballet; Imp. Bordot, Semur-en-Auxois. » »

Jules Romains : *Musse*, précédé de sa première version *Jean Le Maufranc*. (Théâtre de Jules Romains, tome V); Nouv. Revue Franç. » »

Varia

Maurice Privat : *La Commission d'enquête*; Les Documents secrets. » »

Charles Val : *Jamais bredouille ou tous les secrets du bon chasseur*. Avec des illust.; Edit. Crès. 20 »

Voyages

Suzanne de Callias et Blanche Vogt : *Aux pays des femmes soldats*. Finlande, Esthonie. Danemark. Lituanie. Avec des illust.; Fasquelle. 12 »

Myriam Harry : *La Tunisie enchantée*; Flammarion. 12 »

Douglas Taylor : *De Lanka à Pondichéry*; Nouv. Editions Argo. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le premier « pensionné » de l'Académie Goncourt. — Ephémérides de la controverse relative au logis de Maupassant rue Clauzel. — Controverse sur le rythme. — Le Sottisier universel.

Le premier « pensionné » de l'Académie Goncourt. — A l'issue de la réunion qu'elle a tenue le mercredi 29 avril, l'Académie Goncourt a communiqué la note suivante :

« L'Académie Goncourt, mise en possession du legs Geffroy destiné à un homme de lettres ayant dépassé cinquante ans, l'a attribué à M. Léopold Lacour. »

Précisons que le premier scrutin relatif à ce legs avait eu lieu le mercredi 28 janvier et avait déjà désigné comme bénéficiaire M. Léopold Lacour par 7 voix contre 3 à M. Maurice Talmeyr.

Si cette désignation n'a pu alors être rendue publique, c'est que le Conseil d'Etat n'avait pas encore mis l'Académie Goncourt en possession de l'héritage laissé par Gustave Geffroy à Mme Longchamp pour cette fondation précise.

On estime que le montant de la pension viagère servie au bénéficiaire sera de vingt mille francs par an environ.

D'origine lorraine du côté paternel, M. Léopold Lacour est né à Paris le 2 septembre 1856. Il a fait ses études au lycée de Nancy, puis à Versailles, enfin à Paris, au lycée Charlemagne. Il entra à l'Ecole Normale, section des lettres, et agrégé au bout des trois années réglementaires, il occupa successivement des chaires de lettres aux lycées de Périgueux, Nîmes, Nevers, Poitiers et au lycée Saint-Louis à Paris.

Sociologue, critique, historien, conférencier, auteur dramatique, il a écrit une vingtaine de volumes dont nous citerons: *Trois femmes de la Révolution; La France Moderne; La Révolution française et ses détracteurs d'aujourd'hui; Les Maîtresses et la Femme de Molière; La France héroïque et ses alliés* (1914-1917), qu'il écrivit avec Gustave Geffroy et Louis Lumet; *Richelieu dramaturge; Mensonges*, comédie en 4 actes extraite du roman de Paul Bourget, etc...

§

Ephémérides de la controverse relative au logis de Maupassant, rue Clauzel.

4 avril 1930. — La pétition suivante est adressée au Président du Conseil Municipal de Paris, par MM. Léon Hennique, Pol Neveux, Lucien Descaves, R. Dorgelès, Maurice Le Blond et Léon Deffoux :

Nous avons l'honneur de vous faire connaître que le Comité institué pour la célébration du Cinquantenaire des *Soirées de Médan* a émis le vœu qu'une plaque commémorative soit apposée sur la maison sise 19, rue Clauzel, à Paris (9e)., où habita Guy de Maupassant et où il composa son chef-d'œuvre *Boule de Suif*.

Nous serions heureux que la Ville de Paris prît l'initiative de cet hommage à la mémoire d'un grand écrivain français, dont la postérité a consacré le génie; et nous avons la conviction que cette initiative recevra l'approbation de l'unanimité du public lettré. En vous priant de vouloir bien

transmettre ce vœu à l'Assemblée municipale, nous vous serions reconnaissants de l'appuyer devant elle de toute votre haute autorité.
Veuillez agréer, etc.

11 avril 1930. — Le Président du Conseil Municipal avise M. Léon Hennique qu'il « saisit sans tarder les Commissions compétentes du Conseil municipal ».

5 décembre 1930. — Dans sa séance publique, le Conseil municipal, sur avis favorable des Commissions, décide que la Ville apposera la plaque 19, rue Clauzel, comme le demande la pétition.

19 mars 1931. — M. J. Ernest-Charles (*Le Temps*) signale qu'un livre fortement documenté de M. Gérard de Lacaze-Duthiers sur Guy de Maupassant indique le numéro 17. « Il y a, dit-il, une faute d'impression quelque part. »

29 mars 1931. — La plaque est inaugurée 19, rue Clauzel. Le matin même de cette cérémonie, Me Alexandre Zévaès, dans le *Journal*, met en doute la réalité du séjour de l'auteur de *Boule de Suif* à cette adresse. Il affirme que Maupassant habita non point le 19, rue Clauzel, mais l'immeuble voisin portant le n° 17. Me Zévaès appuie cette opinion sur une pièce judiciaire, une citation à comparaître devant un juge d'Etampes, en 1880, citation adressée à « M. Guy de Maupasant, 19, rue Clauzel » et qui n'aurait pu être remise qu'au 17.

Est-ce une preuve suffisante, demande, le même jour, l'*Œuvre* :

Sans doute, l'indication du 17 rue Clauzel fut déjà donnée par l'un des auteurs des *Soirées de Médan*, Henry Céard, et utilisée dans des études sur le romancier; par contre, pour le 19, se sont prononcés deux autres collaborateurs des *Soirées :* Paul Alexis (*Figaro* du 24 octobre 1897) et M. Léon Hennique, plus récemment. Mais, au fait, Maupassant n'aurait-il pas habité au 17, rue Clauzel, puis au 19, ou inversement? Car où donc le scribe qui rédigea la citation aurait-il pris, lui aussi, ce numéro 19?

30 mars 1931. — Parlant de ce qu'il appelle « l'adresse légale » de Maupassant rue Clauzel, M. Gaëtan Sanvoisin dit, dans le *Figaro*, s'être entretenu avec quelqu'un qui connut Maupassant en 1880 (est-ce M. Léon Fontaine?) et qui lui a déclaré :

Autant que ma mémoire me serve, je suis sûr que Maupassant était domicilié au numéro 17, mais il avait, à l'époque ,des raisons sentimentales pour séjourner plus fréquemment au numéro 19.

1er avril 1931. — Ce que l'*Intransigeant* commente en ces termes :

Voilà qui est tout à fait dans la note de l'écrivain dont on a pu dire que bien du mystère subsiste autour de sa vie, depuis le lieu de sa naissance, que les uns placent au château de Miromesnil, les autres à Fécamp ou à Sotteville, jusqu'à ses nombreuses liaisons que François Tassart n'a qu'à peine dévoilées.
Un fait aussi important que l'existence de ses trois enfants n'a été révélé

avec certitude que voilà quatre ans (1). Et, à ce propos, puisqu'on parle aujourd'hui des *raisons sentimentales* qu'il avait de séjourner 19, rue Clauzel, ne serait-ce pas là qu'il faudrait chercher le début de sa liaison avec la mère de ces enfants, Mme Litzelmann, morte à Sens en 1920?

L'aîné de ces enfants, M. Lucien Litzelmann, est né à Paris en 1883, rue des Dames, alors que Maupassant venait de quitter la rue Clauzel pour s'installer rue Dulong, aux Batignolles.

Mais ne connaissait-il pas déjà Mme Litzelmann lorsqu'il habitait rue Clauzel? N'est-ce pas elle « la raison sentimentale » qui le faisait séjourner fréquemment au numéro 19?

4 avril 1931. — Une lectrice de *l'Intransigeant*, Mme J. Jacob, qui habite 17, rue Clauzel, signale à ce journal que, d'après ses parents qui, eux aussi, demeurèrent à cette adresse de 1893 à 1902, on semblait avoir gardé le souvenir, dans la maison, que Maupassant aurait habité au 17 un logement donnant rue Laferrière.

L'Intransigeant ajoute :

A noter dans l'hypothèse très vraisemblable qui a été émise d'une double location (17 et 19) prise par Maupassant pour des « raisons sentimentales » : on peut passer, de l'une à l'autre de ces maisons, par la rue Laferrière, *sans être vu rue Clauzel.*

12 avril 1931. — Selon une lettre du compositeur Alfred Quidant à M. Gaston Rageot, Président de la Société des Gens de Lettres, lettre que publie M. Marius Boisson, dans *Comœdia*, Guy de Maupassant habita bien les deux maisons : 17 et 19.

J'ai connu Maupassant, écrit M. Alfred Quidant. En octobre 1879, j'habitais au 16...

C'est ainsi que M. Alfred Quidant remarque un « beau jeune homme » [Maupassant] qui sortait régulièrement du 19, mais rentrait et sortait souvent par le 17... Cela dura jusqu'en 1880, époque où M. Quidant quitta son appartement du 16, rue Clauzel...

Pour moi, il n'y a pas de doute, conclut M. Alfred Quidant, à ce moment-là, du moins, Guy de Maupassant habitait bien au 19, mais il couchait au 17.

28 avril 1931. — Dans une lettre que publie l'*Œuvre*, M. André Royer, l'auteur dramatique qui écrivit *Le chien d'Alcibiade, L'Enfant de l'Amour, Mariage de convenance*, etc., affirme que Guy de Maupassant habitait bien au 19, rue Clauzel en 1879 et 1880, alors que son père, Gustave de Maupassant, qui vivait séparé de sa femme, habitait au 17.

Les parents de M. André Royer étaient alors fournisseurs pour artistes peintres. A Gustave de Maupassant, qui avait la passion de la peinture, ils procuraient le matériel nécessaire; et ils faisaient

(1) Voir *Mercure de France* du 1er janvier 1927.

des encadrements de dessins et de photographies pour Guy qui en décorait les murs.

M. André Royer précise qu'il fit souvent des livraisons au 17, chez le père, et au 19, chez le fils.

Guy de Maupassant aurait donc donné son adresse officielle chez son père pour vivre en paix dans la maison voisine.

1er mai 1931. — M. P.-V. Stock reproduit dans les « Notes et documents littéraires » du *Mercure de France* une lettre de Maupassant datée du 22 août 1879 et où l'écrivain indique comme adresse : « 17, rue Clauzel ou au Ministère de l'Instruction Publique ». Dans ce même numéro du *Mercure de France*, un article sur Harry Alis cite une lettre de cet auteur, ami de Maupassant, spécifiant que l'adresse de celui-ci est « 17 et non 19 ». Cette note ressemble au rappel d'une consigne amicalement donnée. — L. DX.

§

Controverse sur le rythme.

Ce 17 avril 1931.

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien publier, dans le *Mercure de France*, ce qui suit :

Dans le *Mercure* du 15 avril (1), M. de Souza revient, et s'en prend à mes livres, à ma science, à ma « probité », à ma jeunesse. De celle-ci, je m'excuserai comme un grand Italien contemporain : « c'est un mal divin dont on guérit chaque jour. » Je n'en suis pas guéri; et je souffre de me voir au pilori du *Mercure*, même attaché de la sorte.

1° Si je commençais par y attacher à ma place un objet plus digne d'intérêt? cette fameuse Phonétique Expérimentale, telle qu'on l'applique aux rythmes.

Dans sa « nouvelle science », M. Pius Servien s'est refusé à tout travail de laboratoire, sans lequel aucune mesure *scientifique* n'est possible. Il donne les raisons de son abstention : le plus superficiel des littéraires, le plus fermé aux notions de science (et Dieu sait s'ils sont légion!) ne s'exprimerait pas autrement.

C'est vrai, ce n'est pas dans les laboratoires de phonétique que j'ai rencontré la science, mais dans d'autres plus propres à m'en donner l'idée (par exemple, en Sorbonne, en prenant le certificat de

(1) Voir aussi les numéros du 15 février et du 15 mars; et les ouvrages incriminés de Pius Servien, notamment *Les Rythmes comme introduction physique à l'esthétique* et aussi *Lyrisme et Structures sonores* (publiés dans la Bibl. de la Rev. des Cours et Conférences, Boivin, éd.)

Chimie Physique et Radioactivité). Les raisons de mon abstention ne satisfont pas M. de Souza, et sont inconnues de ses lecteurs. Qu'à cela ne tienne, je m'en vais en donner une autre, qui leur soit familière, et que je lui emprunte.

En montant en chaire, un 15 février plein de sévères brouillards, il a dressé, page 220 du *Mercure,* un impressionnant tableau qui l'occupe toute, et de sous lequel il nous donnait des cent rythmes à recopier. Regardons précisément ce tableau. C'est l'analyse, selon la Phonétique Expérimentale, du vers : « Il ne faut s'étonner, Chrétiens, si la nacelle ». Ce vers seul, analysé, remplit le tableau (comptons-les) de 110 nombres, dont plusieurs de quatre chiffres plus un exposant. J'omets les graphiques.

Voilà une science au moins aussi développée que la mécanique céleste. Des instruments et une précision pareils, mais Galilée n'en a jamais eu autant pour faire ses découvertes!

Voyons donc les découvertes de cette science, sa loi de gravitation : « Cela veut dire que le rythme du français est constitué par un jeu infiniment variable des éléments cinématiques et sonores, etc., etc. » On nous dit encore : « Le rythme semble sortir d'une chrysalide, et sur des ailes prendre toutes les formes mobiles, etc., etc. »

Est-ce là tout? Est-ce *pour cela* que vous avez mesuré? On s'abîme dans des instruments empruntés à une physique très avancée, mais qui n'y ont pas appris à fonctionner sans un savant *qui les questionne.* On mesure sans savoir au juste quoi (le rythme se distingue des autres « faits sonores » en ce qu'il est fait senti); et on porte aux imprimeurs quelques graphiques qui feront grande impression dans un livre. Enfin, on se libère allégrement de tout cela, on en est quitte avec la science; et on a libre champ pour émettre des phrases poétiques qui n'ont rien à voir avec les instruments. Les phrases précédentes s'accommoderaient bien de n'importe quelle expérience, parce que nulle expérience au monde ne saurait confirmer ou infirmer ceci : « Le rythme semble alors sortir d'une chrysalide », etc., etc.

Bref, deux étapes, absolument indépendantes l'une de l'autre. Dans la première, on fait *comme* les savants; dans la seconde, on parle *comme* les poètes. Et ce mélange d'eau et d'huile, c'est l'esthétique. C'est dans le même goût que si on faisait des sciences naturelles de la façon suivante : On emporte au Jardin des Plantes des instruments très précis; on mesure au dix-millième n'importe quoi, les nouveaux bancs de pierre, les passants, parfois une fleur, Ceci fait, en regardant le petit bassin, on récite quelque chose d'analogue au *Lac* de Lamartine. En effet, Pius Servien a grand

tort de se refuser à emmener ses lecteurs parmi ces merveilles.

2° M. de Souza veut « que je m'en prenne à ma logomachie pseudo-scientifique » (c'est bien plus gentiment dit que la première fois, mais il y a encore un sérieux effort à faire) *s'il ignore que le grec ancien n'a pas d'accent d'intensité.* Ce qui lui a fait écrire :

Pour M. Pius Servien, la « science du rythme » — pardon ! la « nouvelle science » consiste à numérer arithmétiquement les syllabes de tonique en tonique... Et il est entendu que pour l'auteur tout accent tonique est accent d'intensité. Telle est la « loi » (!), telle est la « puissance de la méthode » (sic) par laquelle il prétend expliquer toute la métrique française et la métrique grecque, notamment les rythmes de Pindare. Ainsi le début des strophes de la IIIe Olympique répondrait à ceci : 2 11211222122211211. »

A quoi j'avais bien dû répondre... discrètement :

Ce chiffre n'a aucunement trait aux intensités, mais à un autre élément de rythme. L'exemple donné par M. de Souza suffit pour faire éclater la définition qu'il avait cru pouvoir se donner de la nouvelle science du rythme.

Autrement dit : il affirme que toute cette science « consiste à numérer arithmétiquement les syllabes », d'accent d'intensité en accent d'intensité. Mais voilà que le premier exemple qu'il en donne contredit précisément son affirmation. Puisque tel chiffre représente du grec, il saute aux yeux qu'il ne peut s'agir d'accent d'intensité, *puisqu'il n'y en a pas en grec.* Qui n'ignorerait pas cela se dirait aussitôt : « Mais alors, je m'aveugle ! puisque cette théorie, quelle qu'elle soit, s'étend au grec, il est impossible qu'elle soit seulement et fondamentalement une « numération de tonique en tonique ». Si je tiens absolument à en parler, encore faut-il que j'en aie compris les éléments. »

Voilà donc un critique qui rend compte d'ouvrages sur les rythmes à des lecteurs qui n'ont pas ces ouvrages sous les yeux, et lui font confiance. S'il prenait la peine de pénétrer ces ouvrages, il n'eût plus parlé de ma « théorie générale du rythme fondé sur les toniques » ; puisque l'exemple même qu'il en donne montre qu'elle n'est pas fondée sur les toniques.

Mais s'il tient absolument à rendre compte d'ouvrages même après une lecture toute irritée et superficielle, alors, pour s'éviter des erreurs de cette force, il y aurait encore un autre moyen : s'être muni d'avance des connaissances nécessaires à un rythmicien. Qui s'occupe « continûment » de critiquer des rythmes peut-il, par exemple, ignorer sans danger le grec, et sa poésie, et ses rythmes de jeune rivière, et son atticisme ?

3° Le même mirage des rythmes toniques, tenus dur comme fer pour « fondement de ma théorie », induit M. de Souza à mettre en

cause ma « probité ». Je n'ai pas cité le Traité de Quicherat notamment, « où sont exposées, dit le sous-titre, les variations successives des règles de notre poésie *et les fonctions de l'accent tonique dans le vers français* ».

Est-ce ma faute si M. de Souza préfère s'en tenir aux titres et si celui de mon premier *Essai sur les rythmes toniques du français* l'a capté pour jamais?

J'avais montré dans ce livre d'autrefois (où je le citais en souriant, lui et... Th. de Bèze; mais décidément il n'aime pas la jeunesse, et c'est presque aussi grave, pour qui s'occupe de poésie, que de n'avoir pas approché le grec), j'avais montré l'importance de ces rythmes, là où on ne l'avait pas vue; dans la *prose* française (dans le vers, c'est immédiatement visible pour quiconque s'occupe un instant de coupes et césures).

C'est quelques années plus tard que j'ai pu énoncer le « fondement de ma théorie », d'une théorie générale des rythmes. Le voici :

Partout où un rythme est senti (en français, en musique, en architecture, en grec même) la matière de ce rythme, d'ailleurs diverse, peut être représentée numériquement, sous la forme d'une *suite de nombres entiers où se découvre une loi simple.*

Vous remarquez la traduction en chiffres, et vous vous arrêtez là pour en rire. Evidemment, on peut tout traduire en chiffres, et de mille façons; et vous avez mieux, puisque pour un seul vers votre phonétique expérimentale vous fournit un nombre astronomique de chiffres.

Mais c'est la suite qui devait vous frapper, la ligne que j'ai soulignée ici comme je l'ai soulignée dans mon livre; car elle a la portée d'une loi générale, et tous les faits que j'ai examinés s'y rangent. Loi générale obtenue avec des moyens simples, « enfantins » si vous préférez; mais pourquoi en chercher de plus compliqués en phonétique expérimentale, si pour le moment ceux-ci m'ont suffi, si ceux-là n'ont jamais mené personne à *rien*?

Cependant, parlons seulement du français : je craindrais que la musique et autres matières rythmiques ne fussent un peu du grec. Ai-je pris son bien sans le citer, à « Quicherat notamment », quand je marquais ma propre position de la façon suivante (*Lyrisme*, p. 7) :

> L'analyse de la prose, et par suite du rythme en français, a trouvé, croyons-nous, ses vraies bases ;
>
> 1° quand nous avons classé toutes les rythmiques possibles, et tenu compte de toutes dans l'effet total; notamment du rôle essentiel des rythmes toniques, qu'on ne remarquait même pas en prose.

2° quand nous avons étudié, non la prose en fonction du vers, ou plus exactement du vers versifié et codifié; mais, en inversant l'étude, le vers en fonction de la prose.

Cela fonde l'analyse de la page rythmée. En ajoutant une dernière méthode, la séparation systématique de l'amorphe sonore, il était possible d'aborder l'analyse des œuvres d'une façon qui signifiât enfin quelque chose, qui ne fût pas seulement quelques sondages au hasard.

Pour peu qu'on lise, et même si on se limite ainsi au français, on voit qu'il n'est pas question de prendre à qui que ce soit la découverte des accents toniques *dans le vers*; et pas davantage d'élever ces accents au rang de semence universelle. Mais il est aussi question de faire autre chose que l'analyse çà et là d'un vers récité; puis, pleinement satisfait des cent dix nombres de cinq chiffres trouvés pour ce seul vers, épuisé par cet effort de science, en rechercher l'oubli délicieux dans des dissertations en vol plané.

N'ayant donc, en ce qui précède, rien pris à personne, j'ai indiqué les ouvrages de bibliographie permettant de retrouver les travaux différents des miens; mais, ces précautions prises, j'ai cru pouvoir m'affranchir de la mode des citations hors de saison (si commode pour paraître docte et se faire des amis), tout comme de la phonétique expérimentale hors de saison; et je l'ai fait par méthode, explicitement (*Lyrisme*, p. 10; *Rythmes*, p. 27-31). Je crois en effet que faire de la science, c'est d'abord choisir. Et que, malgré tout son fatras de cornues et sa bibliothèque hermétique, feu M. d'Astarac n'en faisait point. Et le pis, c'est que s'il savait encore le grec, s'il soupirait après les salamandres, le jour où elles venaient il ne les voyait pas.

Je vous prie, etc. PIUS SERVIEN.

§

Le Sottisier universel

Applaudissons cet éditeur de vouloir contribuer à la déflation littéraire et d'aider, selon l'adage, la monnaie saine à chasser l'autre. — ANDRÉ THÉRIVE, *Le Temps*, 24 avril.

N° 21. Portrait de François II, Roi de France et de Navarre. — Catalogue de la Collection de M. J. A. B. Vente du 4 avril 1931.

Car enfin, Mlle MacDonald ne doit pas ignorer ce qui se dit, ce qui se murmure, et ce qui s'imprime si peu... Serait-il indiscret de demander à cette gloire de l'écran pourquoi elle ne dément pas? La fameuse dépêche du poète : « *Symbolisme pas mort. Lettre suit* », pourrait trouver un digne pendant en cette simple phrase envoyée à l'un quelconque des journaux d'Europe : « Pleurez plus. Pas défigurée du tout. » — JEAN VARIOT, *L'Ordre*, 21 avril.



La PRIMAQUATRE est l
carrossée, en faux-cabriolet
conduite intérieure (4-5 pl

Vente à Crédit.
51-53, Champs-Élysées
Billancourt et chez to
Agents.

RENAU

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ÉDOUARD GANCHE

FRÉDÉRIC CHOPIN

Sa Vie et ses Œuvres (1810-1849)

George Sand, la Comtesse d'Agoult, Jane W. Stirling, Frantz szt, Balzac, Delacroix. Préface de M. C. SAINT-SAENS, de l'Insti- t. Illustrations et documents inédits. Vol. in-8 écu . . . . **15** fr.

DANS LE SOUVENIR DE FRÉDÉRIC CHOPIN

Le Génie de Frédéric Chopin et la Pologne. Les œuvres héroïques nationales. Le square d'Orléans. La dernière élève de Chopin. 26e prélude. Jane Stirling et sa correspondance. Frédéric Chopin Nohant. Comment Chopin est aimé. Au tombeau de Chopin. L'in- ntion harmonique de Chopin et sa technique du piano. Les manus- its et les œuvres posthumes. Illustrations et documents inédits. ol. in-8 écu . . . . **15** fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE RÉMY DE GOURMONT

ROMAN

Le Pèlerin du Silence. Volume in-18........

Les chevaux de Diomède. Volume in-18........

D'un Pays lointain. Volume in-18........

Le Songe d'une Femme. Volume in-18........

Une Nuit au Luxembourg. Volume in-18........

Un Cœur Virginal. Couv. de G. D'ESPAGNAT. Volume in-18........

Couleurs, *suivi de* **Choses anciennes.** Volume in-18........

Sixtine. Volume in-18........

Histoires magiques. Volume in-18........

LITTÉRATURE

Le Livre des Masques. *Portraits symbolistes, Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. VALLOTTON. 2 volumes in-18. Chaque volume........

La Culture des Idées. Volume in-18........

Le Chemin de velours. Volume in-18........

Epilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18........

Epilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie.* (IIe série). Volume in-18........

Epilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie.* (IIIe série), Volume in-18........

Epilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18........

Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18........

Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les Choses du temps. Vol. in-16.

Esthétique de la Langue française. Volume in-18........

Le Problème du Style. Volume-in-18........

Promenades Littéraires. 7 volumes in-18 à........

Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Volume in-16........

Pendant l'Orage. Préface de JEAN DE GOURMONT. Volume petit in-18........

Pendant la Guerre. Volume in-16........

Lettres à l'Amazone. Volume in-16........

Lettres intimes à l'Amazone. Volume écu in-8........

Lettres d'un Satyre. Volume in-16........

Lettres à Sixtine. Volume in-16........

Pages choisies. *Avec un portrait.* Préface de MARCEL COULON. Volume in-18........

Le Latin mystique. Avec une Préface. Vol. in-8 carré........

PHILOSOPHIE

Physique de l'Amour. *Essai sur l'Instinct sexuel.* Volume in-18........

Promenades Philosophiques. 3 Volumes in-18 à........

POÉSIE

Divertissements, poèmes en vers. Volume in-18........

THÉATRE

Lilith, suivi de Théodat. Volume in-18........

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

Remy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16........

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCURE DE FRANCE

ŒUVRES DE FRANCIS JAMMES

POÉSIE

e l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir. *Poésies 1888-1897.* Vol. in-16 .... 15 »

e Deuil des Primevères. *Poésies 1898-1900.* Vol. in-16 .... 12 »

e Triomphe de la Vie *(Jean de Noarrieu. Existences).* Vol. in-16. 12 »

lairières dans le Ciel, 1902-1906. *(En Dieu. Tristesses. Le Poète et sa Femme. Poésies diverses. L'Église habillée de feuilles).* Volume in-16 .... 12 »

es Géorgiques chrétiennes. Vol. in-16 .... 12 »

a Vierge et les Sonnets. Vol. in-16 .... 10 50

e Tombeau de Jean de La Fontaine, suivi de **Poèmes mesurés.** Vol. in-16 .... 10 50

hoix de Poèmes, avec une Étude de Léon Moulin, et une Bibliographie ; portrait de l'auteur par Jacques-Emile Blanche. Vol. in-16. 12 »

e Livre des Quatrains. 4 vol. in-8 .... Chaque vol. 5 »

la France poétique. Vol. in-16 .... 15 »

PROSE

e Roman du Lièvre. *(Le Roman du Lièvre. Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Des Choses. Contes. Notes sur des Oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur Jean-Jacques Rousseau et Madame de Warens aux Charmettes et à Chambéry.)* Vol. in-16 .... 15 »

la Fille Bernadette. Vol. in-16 .... 15 »

euilles dans le vent. *(Méditations. Quelques Hommes. Pomme d'Anis. La Brebis égarée, etc.).* Vol. in-16 .... 15 »

e Rosaire au Soleil, roman. Vol. in-16 .... 12 »

onsieur le Curé d'Ozeron, roman. Vol. in-16 .... 15 »

e Poète Rustique, roman. Vol. in-16 .... 15 »

loches pour deux mariages. *(Le Mariage basque. Le Mariage de raison.)* Vol. in-16 .... 12 »

es Robinsons basques, roman. Vol. in-16 .... 12 »

rente-Six Femmes. Vol. in-16 .... 12 »

anot-Poète, roman. Vol. in-16 .... 12 »

'École buissonnière *ou Cours libre de Proses choisies.* Vol. in-16 15 »

A LA MÊME LIBRAIRIE :

EDMOND PILON

rancis Jammes et le Sentiment de la Nature. Collection *Les Hommes et les Idées* avec un portrait et un autographe. Vol. in-16. 2 50

CHEMINS DE FER DU MIDI

AUTO-CARS DE LA COMPAGNIE DU MI

(de Juin à Octobre)

I. — LA ROUTE des PYRÉNÉES { BIARRITZ-CERBÈRE et inversement
BIARRITZ-CARCASSONNE et inversement

II. — RÉGIONS du MASSIF CENTRAL, des CAUSSES, des GORGE
DU TARN et des CÉVENNES

FONT-ROMEU

(Pyrénées-Orientales)

LE GRAND HOTEL ET DU GOLF

SUPERBAGNÈRES-LUCHO

(Haute-Garonne)

L'HOTEL DE SUPERBAGNÈR

Relié à Luchon par un chemin de fer élect à crémaillère.

SUR LA COTE BASQUE : HENDAYE-PLAGE

HOTEL ESKUALDUNA

Renseignements pour les Services d'Auto-Cars {
Agence de la COMPAGNIE DU MIDI, 16, Boulevard des Capu
PARIS (9e).
MAISON DU TOURISME, 101, av. des Champs-Élysées, PARIS
Toutes les GRANDES AGENCES DE VOYAGES.



CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS

_es Châteaux du Blésois et de Touraine

EN AUTOMOBILE

Jusqu'au 18 Octobre 1931

Pendant la belle saison, la Compagnie d'Orléans organise des circuits pour la visite apide et pratique des plus intéressants châteaux de la Loire dont ci-après la nomen-lature :

Au départ de Blois (3 circuits)

Chambord, Cheverny, Chaumont, Fougères, Pontlevoy, Le Moulin, Villesavin.

Prix de transport : **20 fr.; 30 fr.** ou **40 fr.**

Au départ de Tours (6 circuits)

Loches, Chenonceaux, Amboise, Villandry, Azay-le-Rideau, Chinon, Champigny-sur-Veude, Ussé, Langeais, Cinq-Mars, Luynes Montrésor, 'alençay, St-Aignan, Montrichard, Blois, Chambord, Cheverny, Chaumont.

Prix de transport : **25 fr.; 30 fr.; 42 fr.; 45 fr. ou 60 fr.**

Pour tous renseignements, la location des places (deux francs par personne) et l'indi-ation des jours de mise en marche, s'adresser : aux gares de Paris-Quai d'Orsay, Blois t Tours, aux Bureaux Spéciaux du service automobile, 8, Boulevard Béranger, Tours t 2, Place Victor-Hugo, Blois; aux Agences de la Compagnie d'Orléans, 16, Boulevard des apucines et 126, Boulevard Raspail ou a la Maison du Tourisme, 53, Avenue George-V Paris; aux principales Agences de Voyages.

ÉTÉ 1931

LA VALLÉE DE CHEVREUSE

EN AUTO-CAR

Excursion d'un après-midi

dans l'une des plus belles régions de la Banlieue de Paris
du 24 Mai au 27 Septembre inclus

LES JEUDIS, DIMANCHES ET JOURS DE FÊTES

au départ de la gare de St-RÉMY-LES-CHEVREUSE

Saint-Rémy-les-Chevreuse, départ à 14 h. 15; Chevreuse; Dampierre; Les Vaux-de-Cernay Cernay-la-Ville; Choisel; Chevreuse; Saint-Rémy-les-Chevreuse, retour vers 17 h.

Prix du transport par place : **15 francs.**

Cette excursion est effectuée en correspondance avec le train partant de Paris-Luxem-bourg le Jeudi à 11 h. 48, et les Dimanches et jours de fêtes à 12 h. 52 (Arrivée à Saint-Rémy-les-Chevreuses 13 h. 09 ou 14 h. 06); au retour les Touristes peuvent prendre le train quittant Saint-Rémy à 17 h. 56 (Arrivée à Paris-Luxembourg à 19 h. 11 le jeudi et à 19 h. 17 les dimanches et Fêtes).

Le nombre des places étant limité, il est recommandé de prendre ses Billets à l'avance aux gares de Paris-Luxembourg, Port-Royal ou Denfert. La vente cesse les jours de cir-cuit à 11 heures.

MESSAGERIES MARITIMES

Reg. du Com. Seine { *31.010* / *176.390* }

PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS

Portugal — Italie — Grèce — Turquie — Égypte — Syrie — Arabi
Indes — Indo-Chine — Chine — Japon — Côte Orientale d'Afriqu
Océan Indien — Madagascar — La Réunion — Maurice
Australie — Établissements Français de l'Océanie
Nouvelle-Zélande — Nouvelle-Calédonie.

SIÈGE SOCIAL : *Paris, 8, rue Vignon, — 9, rue de Sèze.*
AGENCE GÉNÉRALE : *Marseille, 3, place Sadi-Carnot.*

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL : **625** MILLIONS DE FRANCS

Reg. Com. : Seine N° 64.462

Assemblée générale annuelle du 27 Avril 1931

Le rapport du Conseil d'Administration de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE souligne, en par de la crise actuelle, qu'il ne faut ni méconnaître les conséquences de cette crise qui a pr qué, dans la plupart des pays étrangers, un ralentissement de l'activité industrielle, a cole et commerciale, une reprise du chômage et souvent des difficultés boursières, ni gérer la gravité d'un accident périodique dont le retour est la rançon, peut-être inévita du progrès économique.

Examinant la situation intérieure de notre pays, le rapport ajoute que c'est seulen vers le milieu de l'année que le malaise latent de notre économie a évolué dans le d'une dépression plus marquée, mais sans prendre à aucun moment une allure inquiéta

L'année 1930 a été marquée par une détente monétaire générale. L'activité du ma des capitaux a été absorbée surtout par des placements de valeurs à revenu fixe. contre, les émissions de valeurs à revenu variable ont été gênées par la situation bour de notre place et des grands marchés étrangers.

Le bilan soumis à l'approbation de l'Assemblée fait apparaître une progression de millions des Comptes de Dépôts : Comptes de Chèques, Dépôts à Échéance fixe et Con Courants créditeurs, soit un accroissement de 9 %. Ces nouvelles ressources ont perr la Société de poursuivre le développement normal des opérations bancaires, tout en co vant en Caisse des disponibilités importantes.

Les bénéfices de l'exercice 1930 ont atteint 71.055.093.64 (contre 70.755.317,05), l'As blée a décidé l'affectation d'une somme de 7 millions à la réserve (qui atteindra ain millions) et voté la distribution d'un dividende de Frs. 47,50 aux actions non libéré Frs. 57,50 aux actions entièrement libérées, égaux aux précédents.

Un acompte de Frs. 10,- nets par titre ayant été distribué le 15 Novembre dernie solde sera mis en paiement à partir du 15 Mai, sous déduction des impôts.

L'Assemblée a ratifié la réélection pour 5 ans de MM. Bouilat, Nicou et Poirier ; le dat de M. Descroys du Roure comme Censeur a été renouvelé pour 3 ans.

BULLETIN FINANCIER

ır tous les grands marchés financiers, la baisse a de nouveau sévi durant cette zaine. New-York, en particulier, s'est ressenti d'attaques répétées de spécula- s. Londres et Paris, déjà mal disposés par l'abstention systématique des acheteurs, suivi l'exemple de Wall Street et enregistré des moins-values importantes à asion de la liquidation de fin avril.

ne saurait donc être question d'une « campagne de printemps » ni d'un redresse- t concerté des principaux marchés financiers du monde, dans l'attente d'une amé- tion de la situation économique.

gros efforts sont pourtant tentés, en maints pays, en vue de mettre un terme à dépression qui, si elle vient à s'aggraver, ne peut manquer d'engendrer des bles politiques et sociaux.

nsi, M. Montagu Norman, gouverneur de la Banque d'Angleterre, s'est rendu mment aux Etats-Unis dans le dessein de s'assurer plus ou moins directement e de la finance américaine; il a établi un projet de banque internationale. Ainsi re, le Comité financier de la Société des Nations étudie les moyens de remédier répartition de l'or entre les grands pays, répartition qui est jugée défectueuse nsidérée — à tort ou à raison — comme la cause principale de la crise. Ainsi , nos gouvernants sollicitent l'appui de nos grands établissements de crédit afin ler au « financement » de nos récoltes et de développer le crédit agricole. Partout rme donc une volonté constructive.

demeure néanmoins que la situation économique reste profondément troublée, les diverses nations européennes — qui s'étaient organisées depuis dix ans en vue onquérir des débouchés nouveaux — souffrent cruellement d'une mévente de leurs uits. La capacité de consommation d'une foule d'individus se contracte en même s que diminuent leurs salaires, et personne ne peut dire quand et comment se uera la crise. Aussi bien, les cours des valeurs mobilières sont-ils en régression que régulière au fur et à mesure que des dividendes minorés sont annoncés.

s Banques, dont les dernières répartitions peuvent être pourtant maintenues, ont l'ambiance et accusé des reculs aussi importants que ceux enregistrés par les rs industrielles.

s chemins de fer, fort résistants jusqu'ici, ont mal supporté quelques ventes rées par les déclarations peu optimistes des dirigeants de nos grands réseaux : ficit du fonds commun des chemins de fer grossit sans arrêt et une élévation des s est considérée comme inévitable.

s charbonnages et les mines se sont inquiétés de la diminution du ividende de rières et de la perspective d'augmentations de capital. Les affaires de pétrole et outchouc ont reflété la baisse du *crude oil* aux Etats-Unis et du *crêpe* à Londres. s Valeurs d'Electricité, pourtant très cotées, redoutent une diminution de leurs fices pour 1931, en relation avec un fléchissement des recettes des compagnies. ules demeurent actives et soutenues les rentes françaises, les valeurs à revenu et les affaires d'alimentation.

LE MASQUE D'OR.

EMPRUNTS COLONIAUX 4 % 1931.

Gouvernement Général de l'Afrique Occidentale Française, le Gouvernement de ique Equatoriale Française et les Commissariats des Territoires du Congo et du eroun émettent des emprunts approuvés par décrets du 18 avril 1931, et à valoir les autorisations données par la loi du 22 février 1931 :

ur l'emprunt du Gouvernement Général de l'Afrique Occidentale Française, 116 obligations de 1.000 francs;

ur celui du Gouvernement Général de l'Afrique Equatoriale Française, 121 obligations de 1.000 francs;

ur l'emprunt du Territoire du Togo, 28.647 obligations de 1.000 francs;

ur l'emprunt du Cameroun, 10.610 obligations de 1.000 francs.

intérêt annuel de 40 francs nets sera payable, par moitié, les 20 avril et 20 oc- e de chaque année; le premier coupon, à l'échéance du 20 octobre 1931, sera ptionnellement de 16 fr. 65, représentant l'intérêt depuis le 20 mai 1931.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1931.